This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TO THE MEMORY OF

LIEUT.-COL. JOHN SHAW BILLINGS

M.D., D.C.L., LL.D.

FIRST DIRECTOR OF

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

WHO BY HIS FORESIGHT ENERGY AND

ADMINISTRATIVE ABILITY

MADE EFFECTIVE

ITS FAR-REACHING INFLUENCE

"HE IS NOT DEAD WHO GIVETH LIFE TO KNOWLEDGE"

JOHN SHAW BILLINGS MEMORIAL FUND
FOUNDED BY ANNA PALMER DRAPER

BLM
Vayerd

T. Ethiopia — Descr. and trav.,
1800–1900

O.D.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN ABYSSINIE.

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN ABYSSINIE

PAR

A. VAYSSIÈRES, o. c.

AVEC UN AVANT-PROPOS D'ALEX. DUMAS.

I

DEUXIÈME ÉDITION

Autorisée pour l'Étranger, interdite pour la France.

LEIPZIG,

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1859

QR

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
840776A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1936 L

AVANT-PROPOS

D'UN AMI DE L'AUTEUR.

Vers le mois de septembre 1849, un de mes amis de vingt ans, Hadji-Abd-el-Hamid-Bey, dont j'ai publié le *Voyage en Arabie,* me dit tout à coup, en fumant *son* ou *sa* chibouque (je ne sais pas trop si *chibouque* est du masculin ou du féminin) :

— Mon cher Alexandre, il faut que vous me permettiez de vous présenter deux amis à moi.

— Présentez.

— Quand cela ?

— Quand vous voudrez.

— Demain ?

— Demain.

Et il se remit à fumer son ou sa chibouque.

Fock 24 Dec 1935

Il va sans dire que je ne lui demandai même pas quels étaient ses amis, et que lui, de son côté, avec ses habitudes pythagoriciennes à l'endroit du silence, ne jugea pas à propos d'ajouter un mot à ce qu'il avait dit.

Le lendemain, il me présenta deux hommes à la tournure militaire, avec des redingotes noires boutonnées du collet à la ceinture, et coiffés de chachias rouges; on eût juré deux officiers égyptiens, et le hâle qui couvrait leur visage ajoutait encore à la ressemblance.

C'étaient deux hardis voyageurs nommés Arnaud et Vayssières.

Hadji-Abd-el-Hamid-Bey les avait connus tous deux sur les bords de la mer Rouge.

Il avait rencontré Arnaud trois fois.

La première, à Djeddah, où celui-ci faisait un petit commerce d'épiceries, de compte à demi avec un Italien.

Les deux associés vendaient surtout des bougies.

On sait que la cire est extrêmement commune dans l'Yémen.

Arnaud était depuis 1833 dans ces contrées. Il avait été attaché, comme pharmacien, à l'un des deux régiments de ligne qu'Ibrahim-Pacha le Petit, neveu de Méhémet-Ali, avait conduits à son frère Achmet-Pacha, à Djeddah.

La débâcle égyptienne de 1840 avait eu lieu, et Arnaud, se trouvant tout posté, avait résolu de rester dans le pays.

En conséquence, il s'était, comme nous l'avons dit, établi à Djeddah.

Mais cet établissement n'était que provisoire. Arnaud, voyageur-né, voulait tout simplement aller où aucun Européen n'était allé avant lui : à Saba.

Que voulez-vous! les voyageurs ont de ces idées-là. Il avait lu dans la Bible le voyage de la belle Nicaulis à Jérusalem, et voulait absolument voir les ruines de la capitale de cette reine enthousiaste, qui avait fait cinq cents lieues pour admirer l'auteur de l'*Ecclésiaste* et du *Cantique des cantiques*.

Or, ce n'était pas commode d'aller à Saba. Jusque-là, beaucoup de voyageurs étaient partis, mais aucun n'était encore revenu.

Un beau jour, Arnaud vint faire ses adieux à Hadji-Abd-el-Hamid-Bey, — qui, lui, s'apprêtait à aller à la Mecque, — et partit.

Un an après, Hadji-Abd-el-Hamid-Bey retrouva Arnaud à Hodéida.

Arnaud revenait de Saba, où, dix fois, il avait failli laisser sa peau; il en rapportait des inscriptions contemporaines du roi Salomon, qu'il avait prises sur des ruines à l'aide d'un papier mouillé

et d'une brosse, et l'alphabet hamyarite, c'est-à-dire de la première race arabe.

Il ramenait, en outre, un âne hermaphrodite qu'il avait rencontré sur son chemin, et qui est aujourd'hui au jardin des Plantes.

Il était presque aveugle, et, pour ne pas mourir de faim, cachait avec soin ses inscriptions, montrait son âne et vendait des bougies.

Arnaud retournait à Djeddah; Hadji-Abd-el-Hamid-Bey allait à Mascate.

Ils se quittèrent comme les oiseaux voyageurs, l'un allant à l'est, l'autre au nord.

Un an après, ils se retrouvèrent pour la troisième fois à Arkeeko.

Cette fois, Arnaud était avec Vayssières.

Quelques jours après avoir quitté Hadji-Abd-el-Hamid-Bey à Hodéida, Arnaud avait failli être assassiné.

Un derviche, usant du privilége qu'ont les derviches de ne rien payer, s'était approché de la petite boutique d'Arnaud et avait voulu faire une rafle de ses bougies.

Arnaud, qui ne partageait pas les préjugés religieux des Arabes à l'égard du saint homme, lui avait donné de son bâton sur les doigts.

Le derviche s'était retiré en menaçant Arnaud; mais celui-ci n'avait pas fait le moindre cas des menaces du derviche : — un homme qui arrive de

Saba, qui a pris, au milieu des coups de fusil, les inscriptions du palais de la reine Nicaulis; un homme qui rapporte l'alphabet hamyarite, qui ramène un phénomène comme un âne hermaphrodite, peut bien se permettre de donner de la baguette sur les doigts d'un derviche voleur.

C'était son avis du moins.

Quant à avoir peur, Arnaud était un de ces hommes qui n'ont peur de rien, et il regardait un derviche comme moins que rien.

Mais, quand un derviche a promis de se venger, il se venge.

Depuis quelque temps, on signalait des incendies aux environs d'Hodéida.

Le derviche accusa Arnaud d'être l'incendiaire, et, un beau jour, toute la population se rua sur Arnaud, dans la louable intention d'écharper ce chien de chrétien qui mettait le feu aux douars arabes.

Par bonheur, Arnaud trouva, au milieu de toute cette tourbe d'assassins, un homme qui le prit sous sa protection et l'abrita sous son toit, — lui, ses inscriptions, son alphabet et son âne.

Quant à ses bougies, Arnaud dut en faire son deuil.

Ce brave homme était le chef de la douane, Hadji-Yusuf.

Le soir, tandis qu'on illuminait la ville avec le

bougies de notre voyageur, Hadji-Yusuf, le faisait embarquer, — lui, ses inscriptions, son alphabet et son âne.

Arnaud arriva sans encombre à Djeddah, et montra son triple trésor à notre consul, M. Fresnel.

Le savant orientaliste, qui a consacré sa vie à la science archéologique, reconnut tout le prix de la cargaison d'Arnaud. Il lui facilita les moyens de passer à Alexandrie, le recommanda à qui de droit, et les inscriptions, l'alphabet et l'âne partirent pour la France.

Ce que sont devenus les inscriptions et l'alphabet, je n'en sais rien ; quel geai s'est paré des plumes du paon, je l'ignore.

Quant à l'âne, il est, je le répète, au jardin des Plantes, où l'on peut le voir tous les jours, l'été, de dix heures du matin à quatre heures du soir, l'hiver, de midi à deux heures.

A Alexandrie, Arnaud avait fait connaissance avec Vayssières.

Ah ! pour cette fois, c'était bien le compagnon qu'il lui fallait.

Aussi se lièrent-ils, et partirent-ils ensemble. Il ne s'agissait pas moins que de traverser l'Abyssinie, et de remonter le Nil jusqu'au Bahr-el-Abiad.

Ils étaient revenus à Djeddah ; de Djeddah, ils

s'étaient embarqués pour Massouah, et, de Massouah, ils avaient gagné Arkeeko.

Puis une troisième fois ils s'étaient séparés.

Hadji-Abd-el-Hamid-Bey était revenu à Paris.

Eux étaient partis pour Gondar.

Ce qui les empêcha d'aller cette fois à Gondar, les lecteurs le verront dans le voyage de Vayssières. Je dis cette fois, car Vayssières y est allé depuis.

Enfin, les trois compagnons venaient de se retrouver à Paris.

C'était donc Arnaud et Vayssières que Hadji-Abd-el-Hamid-Bey m'avait demandé la permission de me présenter, et qu'il me présenta effectivement comme je l'ai dit, le lendemain du jour où il m'avait demandé cette permission.

Arnaud pouvait avoir quarante ans. Il était d'un caractère sombre et mélancolique, avait la vue très-fatiguée et parlait peu, comme tous les grands fumeurs d'opium, mâcheurs de kâq, mangeurs de hachich.

Vayssières avait trente à trente-deux ans. Originaire de l'Aveyron, il avait toutes les qualités du Méridional : il était vif, ardent, spirituel, pittoresque, courageux jusqu'à la témérité, et, ce qui le liait avec moi du lien indissoluble de la sympathie, chasseur enragé.

Tous deux venaient de rapporter à Paris un

prodigieuse collection de quadrupèdes, d'oiseaux et de végétaux, et, dans chaque genre, des espèces nouvelles.

Ils avaient d'abord eu l'espoir de vendre leur collection au jardin des Plantes, mais le jardin des Plantes était si pauvre alors, qu'il leur fallut renoncer à cet espoir.

La collection fut vendue par fractions à des empailleurs des boulevards et des quais.

Je fis ce que je pus à cette époque pour obtenir une mission ou tout au moins un encouragement pour eux. Je n'y réussis point.

Arnaud, fatigué, malade, découragé, renonça aux voyages et se retira à Philippeville, près de son frère.

Vayssières, plus jeune, plus vigoureux, plus opiniâtre, résolut de tenter seul et avec ses propres ressources ce grand voyage, cette périlleuse excursion qu'il perdait l'espoir de faire avec un compagnon aimé.

Un beau jour, il partit, me laissant trois petites gazelles corines, grosses comme des levrettes de la plus petite espèce; deux défenses de sanglier, de six à huit pouces de long, et un poignard abyssinien, que l'on m'a naturellement pris comme on me prend tout.

Ces objets étaient accompagnés d'une lettre.

La lettre contenait ces quelques mots :

« Mon cher monsieur Dumas,

» Merci de votre bon accueil et de toutes les peines inutiles que vous vous êtes données pour nous.

» Je vois bien qu'il n'y a rien à faire en ce moment-ci en France. Je retourne donc en Abyssinie.

» Cette fois, je vous jure que je ne reviendrai pas sans avoir tué des girafes dans le Kordofan et des hippopotames sur le fleuve Blanc.

» Après cela, je ne vous réponds pas de revenir.

» Mais, si je reviens, soyez tranquille : vous serez le premier, après mon frère, à qui je donnerai de mes nouvelles.

» Au revoir ! peut-être adieu !

« A. Vayssières. »

Cinq ans s'étaient écoulés ; je m'étais dix fois informé de Vayssières. Les uns m'avaient dit qu'il était en Afrique, les autres, en Mésopotamie, lorsque, il y a un mois à peu près, je reçus cette lettre :

« Espalion, 17 octobre 1856.

» Cher monsieur Dumas,

» Vous avez pensé à Arnaud et à moi, c'est-à-dire à des gens qui étaient à un millier de lieues de

vous; c'est assez beau au milieu de votre vie de travail et d'agitation pour que nous vous en remerciions.

» Je ne sais si Arnaud s'est acquitté de ce devoir; en tout cas, je m'en acquitte pour moi et pour lui.

» D'un autre côté, je puis vous dire une chose: c'est que, moi aussi, je pensais à vous, non pas en Mésopotamie, où vous me croyiez, mais sur les bords du fleuve Blanc, d'où j'arrive.

» Je compte y retourner au mois de novembre prochain.

» J'ai passé quatre ans dans le Soudan. Le Soudan est bien peu connu; le fleuve Blanc ne l'est pas du tout. Il en existe une carte, c'est vrai, mais tout à fait incomplète.

» Vous qui aimez les chasses et les aventures, vous eussiez été avec moi au comble de vos vœux.

« Comment je suis revenu, comment je vous écris, je n'en sais rien. Si j'avais la fatuité de croire que la Providence s'occupe de moi, je vous dirais que c'est par un miracle de la Providence.

» Attaqué une fois chez les Arabes nomades, je suis parvenu à sauver ma tête; mais je n'ai sauvé ni mes habits, ni mes armes, ni mon argent, et je me suis trouvé nu au fond d'immenses forêts, à cent lieues au moins de la première ville où j'espérais trouver du secours.

» Sur les bords du fleuve Blanc, j'ai lutté un

jour tout entier contre des milliers de nègres, qui ont dû enfin, à leur grand regret, se résigner à me laisser passer, moi et mon fusil, —je devrais dire, pour faire honneur à qui de droit, mon fusil et moi.

» Sur un autre point, j'ai été leur prisonnier pendant trois jours, je me trompe, pendant trois siècles.

» Je me suis acharné durant des mois entiers à la poursuite d'immenses troupeaux d'éléphants, que décimait ma carabine.

» En un mot, j'ai chassé longtemps aux buffles, aux rhinocéros, aux hippopotames qui pullulent dans les eaux d'une douzaine de fleuves qui n'ont pas même de nom sur la carte.

» Quant aux girafes, à l'existence si longtemps et si obstinément contestée du temps de mon prédécesseur Levaillant, j'en ai tué à ne plus prendre la peine de les compter; ce que j'avais commencé à faire.

» Eh bien, cher monsieur Dumas, la preuve que je pensais à vous, c'est que, dans une série de lettres, je vous ai raconté toutes ces chasses.

» Vous recevrez un gros rouleau; si vous le croyez digne de la publicité, livrez-le aux lecteurs. Vous savez que je ne fais pas de conditions avec vous.

» Votre tout dévoué et reconnaissant,

» VAYSSIÈRES. »

Je répondis le jour même :

« Mon cher Vayssières,

» Envoyez-moi votre manuscrit, et suivez-le d'aussi près que possible. Je meurs d'envie de vous lire, et me promets une grande joie à vous serrer la main.

» J'attends d'abord vos pages, vous ensuite. Venez.

» A vous de cœur.

» Al. Dumas. »

Six jours après, je recevais cette nouvelle lettre de Vayssières :

« Espalion, 22 octobre 1856.

» Mon cher monsieur Dumas,

» Je remets aujourd'hui aux messageries une petite liasse à votre adresse. Elle contient cent cinquante ou cent soixante feuillets de papier.

» Je les ai relus avant de vous les envoyer, et il est inutile de vous dire que je les ai relus avec la même impartialité que s'ils eussent été remplis par une autre plume que la mienne. Remanié par vous, il sortira, je l'espère, de tout ce fatras quelque chose de bon.

» Vous trouverez, sans doute, bien souvent que les transitions manquent ou ne sont pas assez indiquées. Souvent aussi la forme vous paraîtra médiocre. La division des chapitres n'est pas toujours bien tranchée : à ce propos, je me rappelle que ce travail avait été commencé pour une revue ; mais la rigide dame avait son cadre dans lequel il fallait s'enfermer. Cela me fut tout simplement impossible ; il me semblait que feu M. Procuste m'allongeait le cou ou me raccourcissait les jambes à la mesure du fameux lit que vous savez.

» Je renonçai à l'honneur d'être imprimé dans la susdite revue, et, à partir de ce moment, ma plume alla toute seule, si bien que je crus que je ne parviendrais jamais à l'arrêter.

» Je partirai d'Espalion le 3 novembre prochain : d'ici là, une fois que vous aurez jeté un coup d'œil sur mes paperasses, soyez donc assez bon pour m'en écrire deux mots ; dans tous les cas, en décembre vous recevrez quelque chose sur le fleuve Blanc.

» Adieu, mon cher monsieur Dumas, et croyez-moi votre bien dévoué,

» A. Vayssières. »

Par malheur, cette lettre amena un quiproquo.

Comme vous le voyez, Vayssières me dit qu'il partira d'Espalion le 3 novembre. Je crus que c'é-

tait pour Paris. Je lus ce qu'il appelait ses paperasses. J'y trouvai ce que je m'attendais à y trouver du reste, un récit vivant, animé, pittoresque, plein de mouvement, d'aventures; du paysage à la plume, des chasses à empêcher Gérard de dormir. Je me gardai d'ajouter ou de retrancher une ligne à une œuvre qui portait le cachet d'une si puissante originalité, et j'attendis que Vayssières arrivât pour lui en donner mon avis.

Ce n'était pas pour Paris que l'infatigable voyageur devait partir, c'était pour Alexandrie.

Le 5 novembre, je reçus cette dernière lettre :

« Espalion, 3 novembre 1856,

« Mon cher monsieur Dumas,

« Le 20 octobre dernier, j'ai eu l'honneur de vous adresser, par les messageries, un paquet de papiers que je vous annonçais d'ailleurs par une lettre portant la même date.

» Ce paquet vous est-il parvenu, et trouvez-vous que le contenu vaille la peine que vous vous en occupiez?

» Je comptais presque sur une réponse à ces deux questions avant mon départ, qui aura lieu le 4. Le 8, je quitterai Marseille et serais bien aise que vous voulussiez bien m'écrire deux mots à ce sujet sous le couvert de mon frère.

» Dans le cas où vous publieriez, et il est bien entendu que je vous donne tout pouvoir pour cela, soyez assez bon pour faire tenir un exemplaire à mon frère; dans le cas contraire, veuillez lui envoyer toutes mes paperasses, et lui dire si je dois vous faire passer ce qui est relatif à mes courses dans le Soudan et le Bahr-el-Abiad.

» Adieu, mon bien cher monsieur Dumas, et croyez-moi, je vous prie, votre tout dévoué,

« A. Vayssières. »

Je le crois bien, mon cher voyageur, que vous devez m'envoyer *vos paperasses*. Ne vous en faites pas faute, quelque part que vous lisiez ces lignes, et je vous réponds que vos paperasses auront du succès.

Que le public juge plutôt!

Alex. Dumas.

I

Le littoral abyssin de la mer Rouge est peut-être une des plus curieuses parties de l'Afrique, et pourtant le nombre est bien petit des voyageurs que la curiosité ou l'amour de la science entraîne vers ces régions mystérieuses, si dignes d'attirer l'attention de l'Europe.

C'est à des Français surtout qu'on doit les plus récentes et les plus complètes notions sur les terres inexplorées qui touchent d'un côté au golfe Arabique, de l'autre à l'Abyssinie centrale. Ainsi,

tandis que M. Rochet d'Héricourt visitait à plusieurs reprises le royaume du Choa, un autre voyageur, ancien officier de l'armée égyptienne, M. Arnaud, pénétrait, de 1843 à 1844, dans le pays des Sabéens, séjournait dans la ville arabe de Mareb, et y recueillait de nombreux documents sur l'ancienne peuplade des Hamyarites, dont la civilisation a laissé des traces si profondes dans cette partie de l'Yémen. Au Caire, — où, grâce à la bienveillante protection du docteur Clot-Bey, je séjournais depuis trois ans comme attaché à l'administration militaire du pacha, — le hasard m'avait fait connaître M. Arnaud, revenu du pays des Sabéens à travers mille dangers, et néanmoins fort impatient d'y retourner. J'avais écouté les récits de l'intrépide voyageur, j'avais lu le commentaire publié sur ses travaux par un savant orientaliste, M. Fulgence Fresnel, et j'avoue que je comprenais, que je partageais même l'élan qui le poussait vers les solitudes de l'Arabie.

Un beau jour, s'offrit l'occasion tant attendue de réaliser les projets de voyage en commun que nous ne cessions pas de faire depuis notre rencontre au Caire. Une mission scientifique du gouvernement français faisait au courageux explorateur du pays de Saba un devoir de retourner sur les bords de la mer Rouge et d'étudier en détail les monuments hamyarites. Nous convînmes de partir

ensemble ; et nos préparatifs furent bientôt faits ; mais, après un court séjour dans l'Yémen, des circonstances imprévues nous forcèrent de chercher un refuge sur le littoral africain, et c'est ainsi que nous fîmes un séjour assez long dans un pays fort peu connu.

Le 18 janvier 1848, au coucher du soleil et en dépit de la mousson de l'hémisphère austral, qui régnait alors dans toute sa violence, nous quittâmes Hodéida pour Massouah, le littoral arabe de la mer Rouge pour le littoral africain, montés sur une barque non pontée et chargée à couler. Malgré les efforts de nos matelots, ce ne fut qu'à l'aube que notre barque put s'éloigner de la côte. Dès lors, nous entrions décidément dans toutes les émotions de la vie de voyage, telle qu'on ne peut la connaître qu'au milieu des solitudes les plus inhospitalières de l'Afrique orientale.

Nous avions appareillé aux premières lueurs de l'aube. La brise avait un peu molli, et, bien que la houle fut toujours très-grosse, tout alla assez bien jusque vers dix heures du matin. Notre *nakoudah* (capitaine), d'ailleurs habile marin pour un Arabe, persistait à suivre la route directe, c'est-à-dire à aller reconnaître la terre d'Afrique un peu au sud de l'archipel de Dahlâk, et à remonter ensuite par le détroit qui sépare cet amas d'îles de la terre ferme. Nous eûmes beau lui faire observer que la

ligne droite n'est pas toujours le plus court chemin d'un point à un autre, même en mer; il ne céda que lorsqu'un terrible auxiliaire vint à notre aide : la tempête.

Deux heures avant midi, la brise, déjà si âpre, fraîchit encore. La mer devint épouvantable. Fouettées par l'orage, les vagues bouillonnaient et se couvraient d'une écume blanche qui, balayée par le vent, flottait en tourbillons grisâtres à la surface des eaux. Quand une lame venait à frôler un peu notre malheureuse barque, le choc suffisait pour arrêter un moment sa course, et l'homme qui tenait la barre du gouvernail avait besoin de toute son adresse, de toute sa vigilance pour éviter que le flot ne nous heurtât en plein. Malgré tous ses efforts, de larges éclaboussures venaient à chaque minute nous inonder d'une eau glaciale. Ces petits accidents ne pouvaient tarder à être suivis d'autres plus graves. Un moment d'inattention de la part du timonier suffisait pour jeter à bord des barriques d'eau qui, en imbibant le coton dont la barque était chargée, devaient en doubler le poids. Ce cas échéant, il ne restait qu'à sacrifier la cargaison, et il était douteux que nos efforts réunis parvinssent à déplacer une seule de ces énormes balles pesant près de deux milliers : nous n'étions que sept ou huit hommes à bord, plus cinq ou six enfants.

Les marins, réunis à l'arrière de la *saïa*, re-

doublaient de ferveur; on chanta de pieux cantiques qui n'avaient pas moins de cinquante strophes; vinrent ensuite les oraisons, dont quelques-unes n'étaient pas autre chose qu'une malédiction sur les infidèles, ce qui nous touchait bien un peu; puis ce fut le tour des maximes tirées des livres saints, des invocations aux cheiks plus particulièrement révérés. Tout cela se croisait dans un pêle-mêle étrange que nous ne pouvons comparer qu'aux cris confus que, par un coup de vent, poussent les oiseaux de mer réfugiés sur la crête des récifs.

— O Tout-Puissant! qui d'un souffle éteindras le soleil à la fin des âges! s'écriait l'un.

— O cheik Abd-el-Kader-el-Djeilani (1), protecteur des mariniers, intercède pour nous! reprenait un autre.

— Je cherche un abri auprès de Dieu depuis l'aube! murmurait un troisième.

— Délivre-moi de l'abîme, bienheureux cheik Saïd, disait un homme de Massouah, et, dès que mon pied touchera la terre, je te sacrifierai le plus beau mouton du pays!

— Et moi, je ferai blanchir à neuf la coupole

(1) Saint en grand honneur chez les marins musulmans; son tombeau est sur une des îles du golfe Persique.

sous laquelle reposent tes ossements! ajoutait un dernier suppliant.

Tous ces vœux, toutes ces prières n'apaisaient ni la brise, qui augmentait encore, ni la mer, qui grossissait toujours : le *nakoudah* interrogeait l'espace avec anxiété.

Quant à nous, il ne nous vint pas même à l'esprit de songer à nous rappeler quelques bribes de nos patenôtres; mais nous n'étions pas beaucoup plus calmes que l'équipage. Deux ou trois barques venant de la côte d'Afrique passèrent à côté de notre saïa, en nous envoyant le salut d'usage, qui se perdit dans le bruit de la tempête; au-dessus de nos têtes, des milliers d'oiseaux de mer fuyaient devant la rafale et regagnaient la terre : nous nous surprîmes à suivre tristement de l'œil ces voiles et ces goëlands au vol rapide, qui disparurent bientôt dans la brume. Un de nous pourtant ayant laissé échapper je ne sais quelle mauvaise plaisanterie sur les diseurs de litanies qui nous entouraient, nous ne pûmes nous empêcher de sourire; mais presque aussitôt nous remarquâmes que les musulmans fixaient sur nous des regards farouches, et l'épithète de *koufar* (païens) dont nous gratifiait un marchand d'esclaves (*djellab*) vint même jusqu'à nos oreilles.

— Si c'est de nous que tu parles sur ce ton-là, lui dit mon compagnon, tu cours risque de faire le

plongeon avant les autres, et d'avoir ainsi la première place au bain.

Le djellab baissa hypocritement les yeux et prétendit que l'épithète dont il s'était servi n'était pas le moins du monde à notre adresse. Cet incident n'eut pas d'autres suites; nous étions assez bien armés pour imposer au besoin à tout l'équipage.

Jusqu'à ce moment, le nakoudah s'était obstiné à lutter contre le temps; bientôt un nouveau péril vint ajouter à la gravité de notre position. Tout à coup, un matelot s'élança vers une immense chaudière de cuivre, qu'il se mit à battre comme un tam-tam avec le manche de son couteau, et autour de nous chacun prononça la formule par laquelle tout musulman invoque le secours de Dieu à l'approche d'un danger imminent : *Allah akbar* (Dieu est grand!)

Ne comprenant rien ni à cette musique, ni à cette subite recrudescence de peur, nous nous décidâmes à quitter un moment l'abri que nous nous étions fait entre deux balles de coton.

Quatre baleines, deux fois plus grosses que toute notre barque, jouaient à vingt ou trente brasses de nous; par moments, elles flottaient dans une immobilité parfaite, et je comprenais qu'à la rigueur Sindbad le marin eût pu prendre leur énorme croupe pour une île ; puis, d'un bond, elles s'élançaient sur les vagues, qui les emportaient sur leur

dos. D'autres fois, elles disparaissaient pour revenir encore à la surface, ainsi qu'un écueil que la mer rejetterait de son sein, lançant par leur évent un jet d'eau qui se courbait sous l'effort de la brise et se perdait en une rosée imperceptible. Quelquefois leur masse gigantesque s'élevait au-dessus des ondes, s'en détachait complétement par un puissant coup de queue, parcourait dans l'air un espace de plus de soixante pieds, et retombait sur la lame, qui s'écrasait sous cet énorme poids avec un bruit pareil à un coup de canon. Alors, le point par lequel les monstrueux animaux quittaient l'élément liquide demeurait un moment ouvert comme le cratère d'un volcan, et au-dessus de celui par lequel ils regagnaient l'abîme s'établissait un tourbillon où la houle venait s'engouffrer avec fracas.

Chacun s'empressa d'imiter l'homme au chaudron, et ce fut bientôt un vacarme assourdissant auquel s'ajouta le bruit de quelques coups de fusil que nous crûmes devoir tirer en l'air; nous n'osions viser les majestueux léviathans, de peur qu'ils ne gardassent rancune de quelques grains de plomb qui auraient pu pénétrer jusqu'à leur cuirasse de lard.

Quand elles eurent assez du concert dont on les régalait, les baleines s'éloignèrent, et nous virâmes de bord, le nakoudah prétendant que l'apparition

de ces animaux pronostiquait quelque malheur. Longtemps encore nous pûmes les voir bondir sur la lame.

— Dieu soit loué! s'écrièrent les marins; nous venons de l'échapper belle!

— Est-ce donc si dangereux? demandâmes-nous.

— Si c'est dangereux! répondit le patron; je le crois bien! mais rien qu'en se frottant contre la saïa, le bouthan (1) nous eût chavirés!

Vers les trois heures de l'après-midi, nous vîmes enfin la cime d'une montagne apparaître au-dessus des flots. Pour nous, si éloignée que fût la terre, sa vue nous rassurait: c'était un ami qui avait l'air de venir à nous.

Peu à peu, la montagne grandit; en une demi-heure, elle devint distincte, et bientôt se montrèrent les dunes jaunes qui entouraient sa base. Nous faisions route sur la pointe sud de l'île de Camaran, et, deux heures plus tard, nous passions à côté d'îlots placés un peu en avant du canal étroit et toujours calme qui sépare la grande île de la côte. A cette heure, les bancs de sable étaient littéralement couverts d'oiseaux, et de tous les points du ciel arrivaient encore des nuées de mouettes.

(1) Nom arabe de la baleine, qui a évidemment la même racine que *léviathan*.

Des milliers d'ailes battaient l'air, ou s'ouvraient sans se refermer, comme pour accaparer une place plus large sur la grève. Nous pouvions entendre les bruyantes clameurs qui partaient de chacune de ces babels aériennes : les goëlands se lamentaient ou aboyaient comme des chiens enroués; les hérons, les butors, les aigrettes, jetaient leur cri étrange; les pélicans faisaient entendre une voix plus grave; les courlis sifflaient une longue plainte, et le bruit du vent et des vagues servait de base harmonique à cette tempête de notes aigres et tristes.

Le dernier rayon du soleil vint dorer les falaises blanches de la côte, et joua sur les élégantes cimes de quelques dattiers et d'un bouquet de *doums* qui avaient poussé dans le sable; puis cette lumière pourpre, tombant sur les mille facettes des flots, sema d'étincelles rouges leur azur sombre, ou se décomposa à travers les molécules aqueuses arrachées par le vent à la crête de chaque lame; alors, on put voir des myriades d'arcs-en-ciel éphémères dansant à la surface de la mer.

Une heure plus tard, les dernières bouffées de la tempête qui allait s'assoupir nous poussaient dans le port de Camaran, où nous mouillâmes.

La petite rade était tranquille; quelques *sambouks* dormaient près de nous sur leurs ancres; une ou deux lumières brillaient au fond du village

ou aux meurtrières de la vieille forteresse qui garde l'île. Sur la rive, un groupe d'hommes assis en cercle chantaient à l'unisson des paroles en une langue inconnue qu'accompagnait une flûte de roseau, tandis que le tambourin et de grandes crotales en fer marquaient la mesure de cette musique sauvage, mais non sans grâce et sans caractère. Un autre groupe dansait : c'étaient de malheureux esclaves noirs que les danses nationales et les chansons de leur pays consolaient de leurs durs labeurs.

Comme, pendant toute cette terrible journée, nous n'avions eu que du pain pour toute pitance, et que nous n'avions promis à aucun saint de nous résigner à la même chair, nous prîmes nos fusils, et nous nous fîmes conduire à terre.

A cinquante pas de notre mouillage, une langue de sable empiétait sur les eaux de la rade. Dans un précédent séjour de près d'un mois à Camaran, nous avions eu l'occasion de remarquer que cette presqu'île en miniature est, tant que le flot monte, la retraite d'innombrables volées de *tourne-pierre*, de *court-vite*, de bécasseaux, etc. Deux coups de fusil, tirés à raser la terre, firent envoler tous ces pauvres oiseaux, dont l'effroi se traduisit par de longs cris, et nous courûmes ramasser nos victimes. Nous eûmes à rejeter quelques mouettes coupables de s'être trouvées en trop bonne com-

pagnie, et le reste, plumé, frotté d'un peu de beurre, et disposé le long d'une baguette, fut cuit à point en quelques minutes. Il avait été convenu que nous ne ferions qu'un seul et même repas du déjeuner et du dîner, et l'air de la mer ayant singulièrement aiguisé notre appétit, toute notre chasse y passa. Il y a plus : afin de n'avoir pas à partager avec les matelots, nous nous étions bien gardés de vider un seul de nos oiseaux. Aussi ceux des marins de l'équipage qui venaient épier nos apprêts culinaires, nous voyant recueillir soigneusement le sang et les intestins de notre gibier sur une tranche de pain couverte de beurre, s'en allaient en murmurant :

— *Inhal dinkoum* (que Dieu damne votre religion) !

Ces viandes étaient pour eux quelque chose d'horriblement impur. Pour les consoler, nous promîmes de leur tuer, à la première occasion, un pélican à chair huileuse et dure.

II

L'équipage dut consacrer la journée du lendemain à boucher une voie d'eau qui eût suffi à nous faire couler en vingt-quatre heures. Il en existait

bien une foule d'autres ; mais le patron nous assura que ces avaries étaient d'une moindre gravité, et qu'en ayant le soin d'assécher la barque à peu près continuellement, nous pourrions arriver à Massouah sans encombre.

Pour nous, nous passâmes cette journée à terre.

Quand nous entrâmes en chasse, une clarté douteuse commençait à peine à poindre à travers la brume, dernière trace de la tempête de la veille. A cette pâle lueur succéda une lumière rouge, et l'orbe solaire, masqué un instant par les hautes montagnes de l'Arabie, apparut enfin par une des dentelures de la crête ; puis ses rayons plus obliques effleurèrent chaque sommet, et y allumèrent comme une flamme, la masse de chaque piton demeurant encore plongée dans un milieu d'azur. Bientôt un torrent de lumière ruissela sur la déclivité de la chaîne et s'épandit sur la côte, sur la mer, sur l'île, dont chaque rocher participa à l'éblouissant éclat que le fluide céleste semait sur toutes choses. Alors, les oiseaux endormis sur les grèves s'éveillèrent pour prendre leur vol et saluer de leurs cris de joie le lever de l'astre radieux. Les sambouks s'apprêtèrent à gagner le large ; de chacune des huttes du village s'échappa une fumée bleue qui montait vers le ciel avec les chansons des matelots et des centaines d'alouettes babillardes. Un peu plus tard, une bouffée de vent ridait les

eaux de la rade, au fond desquelles un autre monde allait à son tour donner signe de vie. Deux requins, dont la nageoire dorsale déchirait la surface de la mer, chassaient devant eux un immense banc de poissons. A ce signal, des nuées d'oiseaux pêcheurs accoururent avec de longs cris, fouettant de leurs ailes les petites ondes dont les courbes mouvantes parcouraient toute la crique. Traqué par les requins et par les oiseaux, le banc de poissons courait toujours, suivi de la légion vorace, et un long sillon d'écume fouillé par des milliers de becs, coupé à chaque instant par le vigoureux élan des squales, marqua au loin son passage.

Un peu au nord de la petite baie qui est le port actuel, entre deux promontoires couverts d'anciens tombeaux, à dix pas des ruines d'une bourgade détruite, s'ouvre une autre rade récemment abandonnée par la mer, dont le sol se prolonge sous les eaux par une pente si douce, que, presque sur tous les points, l'on peut s'avancer à plus d'un quart de lieue, sans avoir jamais de l'eau plus haut que le genou. Cette plage est habitée par de nombreuses tribus d'oiseaux, infatigables glaneurs qui se disputent les débris des corps marins abandonnés par le flot qui se retire. Des grèbes blancs et bleus courent, plongent, jouent et s'envolent pour revenir encore s'abattre sur la mer si calme; des spatules barbotent dans la vase; des pélicans navi-

guent en flottille et pêchent un fretin que des poissons plus grands chassent hors des eaux profondes. Plus loin, des flamants, debout sur leurs longues échasses, ont l'air, avec leurs ailes couleur de feu, d'un jet de flamme se mouvant à la surface de la mer.

Nous allâmes choisir notre déjeuner dans cette volière du bon Dieu, et, ce qui était plus difficile, essayer de tirer quelques flamants. Il fallait s'approcher à une distance convenable de ces longues rangées de phénicoptères, qui épiaient avec méfiance tous nos mouvements. Le hasard nous ayant fait rencontrer une planche provenant de quelque naufrage, sur laquelle nous attachâmes un gros fagot de broussailles, nous lançâmes à la mer ce radeau derrière lequel nous devions nous cacher, et qu'il n'y avait qu'à pousser tout doucement devant nous. Nous fîmes de notre mieux; mais un malencontreux balancement du radeau vint déjouer notre plan de campagne au moment où nous allions surprendre le groupe éclatant sur lequel nous avions jeté notre dévolu. Nous ne pûmes tuer qu'un seul individu, lequel s'affaissa sous notre plomb, après avoir étendu de grandes ailes qui retombèrent impuissantes et s'étalèrent sur l'eau ainsi qu'une pièce de soie cramoisie. Il fallut renoncer à continuer notre chasse; tout le reste de la bande avait subitement disparu, et la chaleur commençait

d'ailleurs à devenir intolérable. Aussi, après avoir tiré deux ou trois coups de fusil qui remplirent nos larges poches de menu gibier, nous reprîmes le chemin de la rade, où notre barque était à l'ancre.

Le lendemain, un peu avant le jour, on se remit en mer. Il ventait une brise faible qui tomba tout à fait quand nous fûmes par le travers d'un îlot que les Arabes appellent Oukeban.

Nous comptions profiter du premier souffle d'air pour traverser le canal, peu large en cet endroit; mais la barque était immobile, comme si nous eussions été à l'ancre ; notre voile fasiait; la mer n'avait pas un pli et étincelait sous les rayons du soleil comme un lac de plomb fondu. Ceux auxquels il est arrivé de faire un assez long voyage sur un navire napolitain auront, à coup sûr, remarqué comme nous que, tant que la mer est belle, les matelots italiens semblent ne se souvenir du ciel que pour le blasphémer ; mais vienne l'ouragan avec son cortége de terreurs, et chacun se livre aux transports d'une piété fort édifiante. Alors, on allume dix cierges pour un sous le nez de la madone qui a sa niche à l'arrière, et les vœux de neuvaines, les promesses d'ex-voto faites à tous les saints succèdent brusquement aux chansons obscènes, aux jurons audacieux. Ce contraste, nous le retrouvions ici plus tranché encore.

On se le rappelle, il y avait à notre bord un djel-

lab de la côte Danakils des (1), qui ramenait dans son pays trois ou quatre jeunes filles gallas et un petit nègre à peu près idiot : c'était le rebut de son troupeau d'esclaves dont il n'avait pu se débarrasser dans l'Yémen. Cet homme, si dévot l'avant-veille, quand la tempête soulevait la mer, contait alors aux matelots sa vie passée. Il entrait dans ce récit d'atroces histoires d'enfants soumis à une horrible mutilation qui devait doubler ou tripler leur valeur, de hideuses scènes de débauche, d'effrayantes peintures des tourments auxquels sont soumises les caravanes d'esclaves dans leur long trajet de l'intérieur à la mer, qui ne dure pas moins de cinq ou six mois. Cet immense voyage, les malheureux doivent le faire à pied ; celui qui ne peut marcher est d'abord cruellement battu ; on le bat encore quand s'épuise l'effort désespéré que la douleur lui a fait faire, et ainsi bien longtemps. Enfin, lorsque l'inanition, la maladie, la soif ont brisé ses forces et roidi ses pieds meurtris, avant de l'abandonner sur la route, le maître lui écrase la tête entre deux pierres, et tout est dit.

— La peur d'un sort pareil relève le courage des autres, ajoutait le djellab.

D'autres fois, le misérable, qui, pendant la tourmente, faisait vœu de continence tant que durerait

(1) Partie du littoral abyssin au sud de Massouah.

la traversée, cherchait à spéculer sur les malheureuses qu'il n'avait pu vendre, et proposait à chacun de les louer pour les quelques nuits qu'on avait encore à passer en mer. Cet homme nous inspirait un tel sentiment de dégoût, que nous nous réfugiâmes à l'autre extrémité de la barque, à côté d'un matelot des îles de Dahlâk, qui, assis les jambes pendantes au-dessus de l'eau, chantait un air abyssin merveilleux de grâce et d'originalité.

Nous avions déjà oublié le djellab, quand des cris de douleur se firent entendre : c'était encore le marchand de chair humaine qui déchirait le dos nu du petit nègre à l'aide d'une cravache en peau d'hippopotame. En deux bonds, nous nous trouvâmes entre la victime et le bourreau, dont l'instrument de supplice fut par nous jeté à la mer.

— N'est-ce pas mon esclave, hurla le maître furieux de notre intervention, et ne puis-je donc en faire ce que je voudrai?

Mais les hommes du bord ne se pressaient point de prendre parti pour lui, et, comme une de nos mains caressait ses épaules un peu rudement, il se résigna à se taire. Il tremblait comme la feuille, et n'osa pas même souffler quand je dis au patron :

— Fais comprendre à ce chien que, tant que nous serons sur cette barque, il n'y a point d'esclaves ici.

— Et dis-lui qu'au premier cri de l'un de ces en-

fants, je le fais passer par-dessus les planches, ajouta mon compagnon.

De ce jour, le djellab devint on ne peut plus respectueux à notre endroit, et ses esclaves nous payèrent notre protection par une foule de petits services pour lesquels ils allaient toujours au-devant de nos désirs.

Au coucher du soleil, notre barque n'avait pas gagné cent brasses. Nous étions toujours en vue d'Oukeban et d'une multitude d'îlots de sable sur lesquels tombait comme une pluie d'oiseaux. Le ciel et la mer se confondaient dans une même teinte écarlate, sauf vers l'orient, où une ligne violette marquait l'extrême limite de l'horizon. Peu à peu, tous ces tons ardents s'affaiblirent ; une barre lumineuse (1), montant obliquement dans le ciel, comme si l'astre du jour y eût laissé sa trace, fut bientôt tout ce qui resta de ces splendeurs. A mesure qu'une étoile s'allumait dans le firmament, une lueur pareille s'éveillait sur la mer endormie ; puis la lune se leva, sa douce clarté remplit le ciel, et tomba à la surface des ondes comme un long sillon d'argent. Alors, les constellations s'éteigni-

(1) Il ne s'agit point ici du crépuscule, mais de la *lumière zodiacale* qu'avait observée Agatharchide, comme on peut le voir dans un frament cité par Diodore de Sicile.

rent dans les cieux et sur l'azur des flots. Après une journée brûlante, l'air tiédissait enfin ; il y avait un charme indéfinissable répandu dans l'atmosphère, et, dans cette nuit des tropiques, si sereine, si transparente, on sentait passer comme des voix mystérieuses qui parlaient de Dieu.

Depuis quelques heures, l'une des esclaves du djellab se plaignait d'un violent mal de tête : c'était une enfant de dix ans au plus, frêle, chétive. Sa chevelure noire se séparait en deux larges nattes maintenues par un brin de soie jaune qui courait d'une tresse à l'autre comme un fil d'or ; ces deux nattes retombaient sur ses deux joues hâves, creusées par une longue maladie. Elle portait au cou un collier de verroteries bleu de ciel, pauvre hochet dont le maître l'avait parée avant de la mettre en vente, à peu près comme les prêtres de l'antiquité païenne, avant de conduire la victime à l'autel, enveloppaient ses cornes d'une feuille d'or et ornaient sa tête de riches bandelettes et de guirlandes de fleurs. Son vêtement consistait en un morceau de toile grossière, déchiré en bien des endroits, à peine suffisant pour envelopper des membres que parcourait le frisson de la fièvre. Le djellab l'appelait Dangouléh, nom abyssin de la fleur d'un magnifique chicus dont la corolle est protégée par de longues épines. Il y avait comme une cruelle ironie dans ce nom. De la brillante fleur

de l'arbuste des montagnes à l'enfant flétrie par la faim, les mauvais traitements et la maladie, il existait la différence du plaisir à la douleur, de l'espérance au morne désespoir. Les jeux des autres ne parvenaient jamais à la faire sourire; souvent elle pleurait en silence, et il y avait dans le timbre de sa voix quelque chose d'indéfinissable qui faisait mal : on devinait la mort cachée derrière tant de jeunesse.

Ce soir-là, la petite esclave se plaignait donc plus que de coutume. La peur de l'inconnu, dont nous devenons la proie quand nous nous en allons de cette terre, la tint longtemps éveillée; quelquefois elle sanglotait en appelant sa mère, et à ses compagnes, qui essayaient de la calmer, elle répondait :

— Est-ce parce que je suis si jeune que vous me dites que je ne dois pas mourir encore? Les fruits du *daro* (1) ne tombent-ils donc jamais avant d'être mûrs ? ou le vent n'arrache-t-il aux rameaux des arbres que les feuilles qui ont vieilli?

Pendant la nuit se leva une de ces folles brises qui soufflent par bouffées si faibles, qu'elles rident à peine la surface de la mer. Au jour, nous étions en vue du djebel Ther, îlot plutonique dont les flots battent sans cesse les flancs de lave, et dont la

(1) Nom du sycomore en langue ambarique.

crête laisse échapper de loin en loin de noires colonnes de fumée, qui prouvent que le volcan qui lui donna naissance ne s'est point encore refroidi sous le linceul de la mer. De longues files de goëlands quittaient la montagne et s'éparpillaient dans toutes les directions, rasant l'onde de si près, que le dessous de leurs ailes, d'un blanc pur, se colorait d'un magnifique reflet d'aigue-marine. Des pailles-en-queue traversaient le ciel à une telle hauteur, qu'ils eussent été invisibles sans le rayon de soleil qui dorait leur plumage de neige.

Dangouléh était plus mal. Elle eut le délire, et deux fois les matelots l'empêchèrent de se jeter à la mer : sans notre présence, son maître l'eût cruellement punie de cet accès de fièvre. L'enfant s'était assise ensuite au milieu de ses sœurs, chargées de la surveiller. Ses grands yeux noirs prirent un éclat étrange, et elle se mit à fredonner à mi-voix une longue chanson de son pays sur un air si triste, et dans les paroles de laquelle il y avait tant de regrets déchirants, que les autres esclaves ne purent retenir leurs larmes, et que nous fûmes obligés de nous éloigner de ce groupe : notre cœur se serrait.

Cette chanson évoquait, dans l'imagination de la malade, la patrie avec tous ses fantômes aimés. Sa mère inconsolable, la hutte sous les rameaux fleuris du *ouanzéh*, l'arbré révéré des Gallas ; la

source voilée par de doux ombrages, aux eaux de laquelle de grandes antilopes et de beaux oiseaux viennent boire vers le milieu du jour; les champs de maïs auprès desquels les jeunes filles veillent en chantant pour en éloigner les colombes; la forêt où vaguent le lion et la panthère noire, et que parcourent d'immenses bandes d'éléphants; la nuit ramenant autour du campement de la horde les troupeaux de bœufs et de cavales rapides : tous ces souvenirs si chers que l'agonie éveillait palpitants au fond de son cœur, l'enfant les saluait avec ivresse. Puis, brisée par toutes ces émotions, elle s'affaissa sur elle-même; ses prunelles redevinrent ternes; elle ne se leva plus, se plaignit plus rarement, et, bien que la vie n'eût pas encore quitté ses membres amaigris, son âme s'était envolée vers les solitudes natales à la suite de la radieuse vision!

Un peu avant midi, la brise fraîchit; la mer se couvrit de *moutons blancs*, comme parlent les marins; les pailles-en-queue quittèrent les hautes régions de l'air pour des couches plus basses, et le nakoudah secoua la tête d'un air mécontent : ces oiseaux sont aux yeux des matelots arabes un présage de gros temps. Quelques heures plus tard, nous nous engagions au milieu d'un dédale d'îlots, de bancs de sable, d'écueils où il eût été impossible de naviguer la nuit, et, avant le coucher du soleil,

nous jetions l'ancre à un demi-mille d'un rocher dont le nom est Metbouah.

Toute la journée du lendemain se passa à côtoyer un immense banc de madrépores sur lequel le vent a semé des gommiers stériles et un peu de gramen dur et rigide comme des touffes de fil de fer. Quelques familles de pêcheurs se sont établies sur cette île de pierre brûlée du soleil, qui n'a d'eau que celle que les pluies d'orage laissent dans le creux des rochers. Elle est peuplée de légions de gazelles qui se mêlent aux troupeaux de chèvres élevées par les habitants, et souvent les suivent jusque dans l'intérieur des villages, où elles finissent par se faire à une demi-domesticité. Telle est Dahlâk, célèbre par l'habileté de ses plongeurs et par la richesse des bancs d'huîtres à perles qui en sont peu éloignés (1).

Dans la matinée, le vent avait sauté brusquement au nord, puis au nord-ouest, c'est-à-dire qu'il était devenu contraire : nous ne fîmes que peu de route, et mouillâmes de bonne heure près d'un banc de sable.

L'esclave malade était morte dans l'après-midi. Depuis deux ou trois jours, elle semblait ne plus

(1) L'une des plus belles perles connues, celle qui ornait la couronne des doges de Venise, provenait de Dahlâk, où les Vénitiens établirent autrefois une pêcherie.

souffrir; un instant, un éclair de vie se ralluma dans ses prunelles, mais ce ne fut qu'une lueur passagère, et l'enfant s'éteignit sans secousse, sans convulsions, au milieu de ses compagnes, qui contemplaient avec terreur cette agonie si calme. Ce fut à peine si l'on put saisir la plainte qui s'échappa de sa poitrine, où le cœur venait de cesser de battre. On l'enterra sous le sable de cet îlot sans nom. A la nuit, les autres esclaves vinrent nous demander un peu de beurre qu'elles versèrent dans un débris de poterie, y jetèrent quelques brins de coton, et s'en allèrent poser cette lampe funèbre sur la tombe de Dangouléh. La lampe brûla presque jusqu'au jour; avec sa dernière flamme s'éteignit jusqu'au souvenir de la morte. Nous nous trompons : ses sœurs par l'infortune se réunirent à l'avant de la barque, loin de tous, et improvisèrent un long myriologue dont les paroles devaient consoler au fond de sa fosse celle que la mort venait de faire libre. Chacune, à son tour, récitait une strophe à la fin de laquelle toutes répétaient en sanglotant un refrain qui se terminait invariablement par le funèbre *ouoyé ! ouoyé !*

Le lendemain, vers minuit, nous jetâmes l'ancre dans un petit bassin circulaire, sur le pourtour duquel le mouvement des vagues qui allaient et venaient était marqué par un ruban phosphorescent.

A travers une nuit pluvieuse, nous distinguions quelques huttes au bord de la crique. Des insulaires se mirent à la nage, vinrent à bord, et se secouèrent pour se sécher, comme des caniches après un bain. Ils étaient en quête de nouvelles, pâture de première nécessité pour ces populations oisives dont l'existence est dévorée par l'ennui. Cette anse en miniature, qui nous abritait d'un violent vent du nord, est l'unique port de Déssét, la perle des îles de la mer Rouge; nous y passâmes la journée suivante.

Nous étions mouillés précisément dans le cratère d'un volcan éteint, dont les parois, en s'affaissant sur un point, ont donné accès aux eaux de la mer, qui sont venues occuper le fond de l'entonnoir. Quelques cabanes et deux ou trois pirogues à sec sur la grève, des enfants nus qui gardent des chèvres, des hommes couleur de bistre, des femmes dont les bras sont chargés de bracelets de verre ou d'ivoire, et dont tout le vêtement consiste en une peau de bœuf grossièrement tannée qu'elles roulent autour du corps; quelques chiens, des grues noires, des hérons bleus, des aigrettes blanches, des ibis chevelus, ces oiseaux mystérieux de l'ancienne Égypte; enfin, de grandes cigognes immobiles sur les rochers qui protégent l'entrée du port; autour du bassin, des montagnes de granit semées de mimosas seyâls (gommiers

nains); au fond, une gorge qui traverse toute l'île et laisse voir une forêt d'*avicennia* (1) venue dans la mer, tel est l'ensemble du coup d'œil que présente cette jolie crique.

Nous la quittâmes le surlendemain pour gagner Massouah, où nous touchâmes dans la nuit.

III

La région où le lecteur va pénétrer avec nous, région bien connue des anciens géographes, se trouve avoir à peine un nom parmi les modernes. Elle s'appelle le Samhar et se distingue par des traits bien tranchés de l'Abyssinie, qu'elle limite vers l'Orient.

Des populations, les unes errantes, les autres sédentaires, y mènent une vie à peu près indépendante, sous des chefs de leur choix. Ces habitants n'en sont point cependant les hôtes les plus redoutables, et, depuis des siècles, l'éléphant, le lion et bien d'autres espèces félines trouvent un abri presque inaccessible dans les sombres forêts du Samhar.

Protégé contre tout contact avec les influences

(1) Espèce de palétuvier.

européennes qui, sur d'autres points de l'Afrique et en Abyssinie même, gagnent chaque jour du terrain, ce vaste territoire emprunte au mystère qui l'enveloppe une sorte de prestige bien fait pour séduire les esprits curieux de ces émotions, de ces luttes pleines de hasards qui rachètent par un charme si puissant les fatigues et les dangers inséparables de toute excursion lointaine.

Dans l'acception que les Abyssins donnent à ce mot, le Samhar, ou, si l'on veut, l'ancien pays des Troglodytes, est la partie du littoral africain comprise entre le pays des Bircharys (les Blemmyes des Grecs) au nord, et celui des Samanlis, au sud, c'est-à-dire entre le 12e et 17e degré de latitude boréale.

Cette longue bordure que la mer Rouge laisse entre elle et l'Abyssinie offre partout un caractère qui ne peut manquer de frapper le voyageur : c'est l'absence de tout cours d'eau arrivant jusqu'à la mer.

Il faut chercher les causes de ce phénomène dans les modifications qu'a dû subir le sol lors du grand cataclysme qui a creusé le golfe Arabique.

Une légende arabe qui attribue l'ouverture du détroit de Bab-el-Mandeb à l'un des premiers *tobbas* (rois) hamyarites, demeuré célèbre sous le nom de *roi aux deux cornes*, consacre le vague ressouvenir de la commotion souterraine qui a

séparé la péninsule arabe du continent africain. Le golfe Arabique paraît n'être, en effet, qu'une fissure, qu'une *faille*, pour parler comme les géologues, résultat de l'affaissement d'une partie de la croûte terrestre qui dut s'opérer vers le centre de la péninsule arabe. Les eaux de l'océan Indien envahirent le fond de cette crevasse de quatre cents lieues de longueur sur vingt-cinq de largeur moyenne, qui venait de s'ouvrir entre deux versants sensiblement parallèles, presque abruptes, et dont la hauteur au-dessus du niveau de la mer est à peu près partout de plus de deux milles cinq cents mètres. Dans ce vide, parcouru seulement par les vents du nord qu'ont échauffés les déserts de l'isthme de Suez et de l'Arabie Pétrée, ou par les vents du sud qui soufflent des régions équatoriales, la température est nécessairement plus élevée que sur tout autre point de l'Afrique, à latitude égale. De là, absence presque complète de pluies tropicales qui tombent, durant quatre mois, de l'autre côté des montagnes et vont grossir les courants entraînés vers le bassin du Nil. Quant aux maigres filets d'eau qui parfois s'égarent sur le versant oriental, ils sont absorbés avant d'arriver à la mer par les couches de sable que le soulèvement insensible mais continu du fond du golfe rejette sur ses bords.

Le Samhar est divisé par les Abyssins en trois

régions : Kolla, ou partie sèche du bas pays; Mazaga, ou partie humide ; Doga ou parti montagneuse.

Commençant au bord de la mer et s'élevant graduellement jusqu'à la ligne de partage des eaux sur les flancs du Barhr-Nagarch, (1), la Kolla offre une végétation qui varie, pour ainsi dire, à chaque pas qu'on fait vers les montagnes. Ainsi, presque partout, les palétuviers y marquent le point où la vague vient mourir sur la plage. On rencontre ensuite des forêts de soudes frutescentes qui se sont emparées des terrains récemment abandonnés par les eaux salées. Aux forêts de soude succède une mer de mimosas seyâls, domaine des gazelles, des autruches, des francolins, etc. Avec les premières collines apparaissent le baumier des Indes, le faux ébénier, etc., abritant sous leur feuillage le koama à robe blanchâtre, dont la taille n'est pas inférieure à celle de nos bœufs, l'antilope de Salt ou *béni-israïl,* le phacochère, le cynocéphale, la pintade, etc.

Plus haut, les vallées qui forment l'extrême limite de la Kolla ont presque toutes un filet d'eau courante qui baigne des tamarins, des sycomores gigantesques, des *styenos innœua* de Dellille, des

(1) Bahr-Nagarch, nom que l'on donne au gouverneur des districts montagneux de l'Abyssinie orientale, et que, par extension, on applique aussi à ces mêmes montagnes. Mot à mot : *roi de la mer.*

citronniers, et où se désaltèrent le lion, l'éléphant, le rhinocéros et le *condoma* aux longues cornes en spirale.

Les pays de Doga ou de montagnes produisent le térébinthe, et sont habités par l'antilope sauteuse. Dans leurs parties les plus élevées croissent le vara, aux rameaux desquels pendent des draperies de lichens, et le kolquall, sorte d'euphorbe qui atteint jusqu'à quarante pieds de haut, et dont les branches mortes, criblées de trous, sont habitées par des volées de perruches vertes.

Au pied du contre fort septentrional des montagnes qui forment le Doga, s'ouvre le Mazaga, ou pays humide.

Cette partie se creuse en une vallée profonde, dans laquelle tombent le Mareb, connu dans le Soudan oriental sous le nom d'*El-Garch*, le Settit, le Barsalam, le Takazzé, dont la réunion forme l'Atbara, l'Artaboras des anciens.

Ces eaux s'accumulent dans des bas-fonds sans issue, — jusqu'à ce que, leur niveau s'élevant, elles retrouvent une pente par laquelle se déverse le trop plein. Des bambous gigantesques poussent dans ces marais, enclos de forêts de tamarins, d'orangers, de sycomores, de *débub*, de *gélinguéh*, aux tiges colossales, au feuillage impénétrable. Des lianes de mille espèces s'enchevêtrent dans ces arbres, dont les troncs se couvrent des fleurs et

des feuilles d'une multitude de plantes parasites. L'action combinée de l'humidité et de la chaleur donne à la végétation une force luxuriante impossible à dire. Dans ces bois, auxquels rien ne ressemble, si ce n'est certaines forêts inondées de l'Amérique du Sud, les antilopes, les buffles, les hippopotames et tous les pachydermes, toutes les espèces félines du continent africain pullulent, ainsi que les boas et les crocodiles. Tel est le pays de Mazaga.

Ces solitudes, dont l'air est mortel durant la saison des pluies, où règnent dans l'été des fièvres aussi terribles que la peste, sont la patrie de tribus que presque toutes les cartes désignent, bien à tort, sour le nom de *nègres* ou de *Changallas*, et dont les principales sont les Bazas, les Bahrias, les Mansas, etc. Ces tribus appartiennent évidemment à la même race que les Abyssins, et conservent des idées confuses du christianisme, qui, aujourd'hui encore, serait leur religion, si depuis longtemps, les prêtres ne manquaient aux autels.

Condamnées à une lutte incessante contre leurs voisins, aussi bien que contre les formidables commensaux de leurs forêts; exposées aux incursions des tribus arabes du Sennâr, des hordes troglodytes de la côte, et aux guerres d'extermination que leur ont faites de tout temps les Abyssins, ces malheureuses populations fournissent la plus

grande partie des esclaves qui s'exportent par cette côte, et n'ont échappé à une destruction complète que grâce aux marais infects au milieu desquels elles vivent, et où des armées ennemies ont bien souvent disparu tout entières.

Dans cette région, d'ailleurs parfaitement inconnue, existent des ruines considérables, cités éteintes qui marquent l'une des étapes parcourues, à travers les âges, par la civilisation. Là régnèrent probablement ces rois venus du Sud, dont les monuments égyptiens nous ont conservé les traits et le cartouche, comme pour attester les conquêtes des Thoutmosis et des Rhamsès. Entièrement isolés du reste du monde par une guerre sans répit, leurs descendants sont retombés dans la barbarie la plus profonde. Ennemis de tous les autres hommes, parce que tous les autres hommes leur sont ennemis, nul ne pourrait attendre d'eux la pitié que tous les autres leur refusent.

L'islamisme, qui, sur tant d'autres points, s'est infiltré jusqu'au cœur de l'Afrique, n'a pas fait un seul prosélyte dans cette longue vallée qui contourne l'Abyssinie par le nord et l'ouest.

Quelques-unes des hordes qui l'habitent semblent associer un reste de sabéisme aux vagues notions de la religion du Christ. Le soleil est pour eux la divinité principale, et certaines phases de Syrius, l'étoile du chien, qui annoncent le com-

mencement ou la fin des pluies, sont l'occasion de grandes fêtes. Certains prêtres qui conversent avec les esprits, certaines femmes qui prédisent l'avenir et peuvent jeter des sorts sur celui qui a encouru leur disgrâce, partagent le respect du peuple avec les vieillards, qui donnent l'ordre des expéditions militaires, ou le signal des grandes chasses.

Durant la saison sèche, la chair des animaux auxquels le Baza fait la guerre, coupée en lanières et desséchée au soleil, est mise en réserve pour la saison humide. Dès que tombent les premières pluies, le peuple chasseur gagne les cavernes qu'il s'est creusées à mi-côte, sur le revers des montagnes, et y attend, pour retourner à sa vie de périls, que le ciel soit devenu bleu, que le soleil ait fait refleurir la branche d'arbre à laquelle, dans ses courses, chaque famille a coutume d'appendre sa hutte de peaux.

Plusieurs rameaux de la souche troglodyte se divisent le pays de Kolla.

Ainsi, au nord, nous trouvons les Abbabs. Puis viennent les Taltals, dont les Siaouis, les Assaortaz, les Sahos, ne sont que des fractions. Ces dernières occupent les montagnes que traverse la route de Massouah vers l'Abyssinie, route qu'ils interceptent au moindre caprice.

Au sud de Massouah commencent les Danakst.

chez lesquels on enterre les morts sous une pyramide de huit à dix pieds carrés à sa base.

Enfin, près de Zeylah, le pays appartient aux Samanlis, peuple pasteur et commerçant à la fois, dont les caravanes pénètrent fort avant dans le Soudan. Sur leur territoire se tient la foire annuelle de Berbéra, l'un des marchés les plus importants de toute cette côte.

Toujours en guerre avec l'Abyssinie chrétienne, depuis leur conversion à l'islamisme, ces hordes échangent pourtant sur quelques points le sel du littoral contre le miel, la cire, et les céréales des hauts pays. Riches en troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons, de chameaux surtout, elles errent de pâturage en pâturage, se rapprochant de la mer dans la saison pluvieuse, regagnant les montagnes pendant l'été.

Un fait digne de remarque, c'est que le chameau, si utile, si commun sur le littoral, n'existe point en Abyssinie. Il y a plus : les Costanis le regardent comme un animal immonde, et ont pour lui une horreur que semblent avoir partagée les Égyptiens des âges pharaoniques, sur les monuments desquels on ne le trouve jamais représenté, comme si ces deux peuples, en hostilités perpétuelles avec des nomades remuants, eussent rejeté une partie de leur haine sur l'animal qui leur amenait à l'improviste des avalanches d'ennemis, et les dérobait

à leur poursuite en les remportant au fond des déserts.

Quand le voyageur qui vient de la côte arabe a dépassé l'archipel de Dahlâk, il voit devant lui, c'est-à-dire vers l'ouest, la côte se creuser en une rade au-dessus de laquelle apparaissent trois îlots.

L'un, occupé par un pêle-mêle de mosquées, de maisons en pierre, de huttes en bois, n'est séparé de la grande terre que par une portée de carabine : c'est Massouah.

L'autre, plus rapproché de la côte, est couvert de plantes à soude et de tombeaux : c'est l'île aux Banians.

Du troisième, comme d'un pot à fleurs, s'élève une forêt de palétuviers, sous l'ombre desquels se cache la tombe blanche d'un santon : celui-ci a nom Cheik-Saïd.

Vers l'ouest, le rideau d'avicennias qui dessine les contours de la rade s'entr'ouvre pour laisser voir quelques tiges de dattiers, de rares bouquets de doums, et quelques maisons qui désignent à l'œil le village d'Arkeeko. Au sud se dresse le djebel Gadem, géant de granit et de laves accroupi sur la plage. Des rangées de collines de plus en plus hautes s'allongent en suivant la courbure de la rade, comme les gradins d'un cirque dont la mer serait l'arène. Derrière s'élève le Bahr-Nagarch avec ses croupes couvertes de forêts, ses

gorges sombres, ses ravines marquées par un filet d'azur. Étendez au-dessus un ciel blafard à force d'être lumineux; faites réfléchir à la mer ce ciel incandescent; imaginez ces montagnes noyées dans d'éblouissantes clartés, et vous aurez une idée de l'aspect que présente sur ce point la côte d'Abyssinie.

IV

Quelques jours après notre arrivée à Massouah, l'agent consulaire de France dans ce port, M. D..., nous proposait une partie de chasse dans les environs, où abondent les troupeaux de gazelles. Nos compagnons devaient être deux Grecs établis dans le pays, un maître canonnier turc, un négociant indou, etc.; nous devions emmener, en outre, sept ou huit domestiques abyssins et trois ou quatre chameliers. Le rendez-vous était à Mokollo, village en terre ferme, à une heure nord-est de l'îlot sur lequel est bâti Massouah.

Le départ eut lieu le 8 janvier, dans la soirée.

Ce jour-là, nous ne fîmes guère que deux heures de route, au fond d'une vallée assez large, entre deux montagnes dont le maigre feuillage des gommiers déguisait mal les flancs de pierre. Pourtant quelques

jours de pluie avaient rafraîchi cette pauvre végétation : les rameaux des mimosas seyâls étaient d'un vert magnifique, ainsi que les rares touffes d'herbe qui poussent sur ce sol rocailleux. Des euphorbes étalaient au soleil leurs grandes fleurs livides; des convolvulus paraient de leurs cloches blanches et jaunes les branches des *nébèks* (*rhamnus lotus*); les buissons de *raks* étaient plus feuillés. Le désert avait pris sa livrée de fête; c'était la saison des amours pour les tribus de gazelles qui parcourent ces solitudes.

A la tombée de la nuit, nous atteignîmes le lit d'un torrent appelé Tadali, alors à sec, et qui n'avait d'eau que sur un point où les pâtres ont creusé un puits assez profond. La tente fut dressée sur le sable, et bientôt les domestiques, qui nous avaient devancés de plus d'une heure, vinrent nous rejoindre; ils pliaient sous le poids du gibier. Quant à nous, nous n'avions pas tiré un seul coup de fusil, par la raison que nous n'avions pas même vu un oiseau.

Une heure plus tard, on nous servait à dîner.

Les viandes étaient d'un goût parfait, que devait nous faire mieux apprécier un séjour de huit mois sur la côte arabe, pendant lesquels le régime de tous les jours se composait de pilau, de mauvais poisson, quelquefois de chair de chameau, plus souvent de chèvre ou de mouton qui pue le suif.

Au petit jour, nous étions déjà en marche. Ne connaissant pas le pays, nous fûmes quelque temps sans oser nous écarter. L'agent consulaire nous recommandait de ne pas trop nous aventurer au milieu des fourrés.

— A cette heure, nous disait-il, les panthères s'y mettent à l'affût près des sentiers que suivent les gazelles.

D'ailleurs, il n'était pas nécessaire de quitter le chemin pour trouver du gibier : les francolins avaient déjà quitté leur perchoir et couraient sur le sable des torrents; les cimes des grands arbres étaient chargées de pintades qui s'envolaient par troupes en poussant des cris discordants. De loin en loin, nous pouvions voir de grandes gazelles immobiles sur la crête des collines. Derrière chaque buisson, un couple de béni-israël (antilopes de Salt), charmants petits animaux dont les jambes ne sont pas beaucoup plus grosses que le tuyau d'une plume, et dont la tête est parée d'une touffe de longs poils fauves, qui se redressent sous l'impression de la peur, nous regardaient passer un instant avec une coquette curiosité, puis s'enfuyaient en poussant un ou deux petits cris aigus comme un coup de sifflet.

Cette vallée est peu riche en oiseaux, probablement à cause de la rareté des sources. Pourtant deux ou trois variétés de tourterelles et une grosse

espèce de ramier roucoulaient dans les bois. Des pics à tête écarlate exploraient les troncs d'arbres morts en répétant leur triste refrain. Des *coucals* (coucous) aux yeux rouges comme le corail couraient d'un fourré à un autre fourré, à la recherche des serpents et des lézards, dont ils se nourrissent; enfin, des *souïe-magas* splendides visitaient les unes après les autres les touffes d'une sorte d'asclépias qui pousse dans le sable, dont le vent carde les graines ailées qui s'échappent de ses gros fruits mûrs, et dont les fleurs roses ont toujours une gouttelette de miel pour ces colibris africains.

Vers les neuf heures du matin, notre petite caravane atteignait une autre vallée nommée Saati, et que nous avions choisie pour rendez-vous de chasse.

Une heure après la halte sous les ombrages de Saati, tout le monde nous avait rejoints, excepté deux hommes : le Grec Stéphen, notre hôte de Massouah, et M. Arnaud.

— Que diable font-ils en arrière? se demandait-on.

— Ce qu'ils font? dit l'un ; ils chassent, parbleu!

— Stéphen marche comme les oies de mon pays, observa le canonnier turc; je suis sûr qu'il s'arrête à chaque pas pour s'assurer que ses pieds ne sont point restés en route.

— Tant pis pour eux, ajouta l'agent consulaire ;

le déjeuner est prêt, et nous les attendrons en mangeant.

Une heure se passa ainsi.

— Ils se seront égarés ! dit quelqu'un.

Il était alors onze heures, et cette crainte commençait à prendre l'apparence de la réalité ; on envoya les chameliers à la recherche des absents. Au bout d'une autre heure, ces hommes revinrent sans avoir rencontré nos compagnons.

Je me mis alors en route avec un Abyssin que j'avais pris à mon service, et qui portait une *zinzamiéh* (vase) pleine d'eau, ainsi qu'un flacon d'eau-de-vie. Nous marchâmes près de deux heures, et enfin un faible cri répondit aux détonations répétées de nos fusils. Bientôt des cris plus rapprochés se firent entendre : c'étaient nos compagnons qui accouraient.

L'incident qui les avait séparés de nous mérite d'être raconté.

Presque dès notre entrée en chasse, mon compagnon M. Arnaud et le Grec Stéphen s'étaient mis à la poursuite d'une volée de pintades à travers des halliers inextricables. M. Arnaud en avait tiré deux ; mais, quand il fut question de nous rejoindre, les chasseurs ne virent plus personne : il fallut alors se mettre à la recherche du chemin, au milieu de vallées qui ont des centaines de sentiers frayés par les pâtres et leurs troupeaux. C'est dans

un de ces chemins qu'ils s'engagèrent au bout de cinq minutes. Pour comble de malheur, ils y trouvèrent l'empreinte toute fraîche des sabots d'une mule, et, ne doutant pas qu'ils ne fussent sur la bonne voie, ils marchèrent dans la même direction durant plus de deux heures. Alors, le voyageur français crut voir passer quelque chose de fauve à travers les buissons de gommiers.

— Est-ce une gazelle que je viens de voir là-bas? demanda-t-il au Grec.

— Votre fusil est-il chargé? dit celui-ci sans répondre à la question qui lui était faite.

— Non.

— Alors, chargez-le bien vite, continua Stéphen, et que Dieu nous garde de ces gazelles-là !

— Qu'est-ce donc alors?

— Un lion, ni plus ni moins, et des beaux encore! Tenez! il s'est arrêté : le voyez-vous maintenant?

Mon compagnon m'avoua qu'il avait senti en ce moment son cœur battre d'une façon peu agréable. Le lion, alors arrêté au milieu d'un espace nu, la tête tournée vers les chasseurs, les regardait avec une dédaigneuse indifférence. Son œil n'avait pas un éclair; ses mouvements étaient lents et graves; les énormes muscles qui labouraient ses membres étaient au repos. Quelquefois un frisson qui courait sur ses reins secouait, comme des vipères, les

longues mèches de poil qui recouvraient son cou et le haut de ses épaules. Pourtant, sous ce calme, on sentait tant de souplesse, tant de puissance, qu'il semblait que, d'un bond, le terrible animal pût être sur les chasseurs.

Quand il eut versé une charge de poudre et coulé une balle dans chacun des canons de son fusil, M. Arnaud chercha ses amorces : il ne les avait plus.

— *Sorte maladetta!* exclama Stéphen dans son jargon italien.

— Il n'y a qu'un parti à prendre, répondit le tireur désappointé : c'est de faire un détour pour éviter de marcher sur la queue du lion et nous reviendrons ensuite vers la route.

Cela fut fait ainsi; mais, un peu plus loin, le sentier s'arrêtait brusquement au pied d'une ligne de rochers à pic, et les traces de mulet retournaient en arrière.

— Que le diable emporte la bête et celui qui la montait! murmura le Grec, obligé d'avouer qu'ils s'étaient égarés.

Les deux chasseurs durent revenir sur leurs pas. Arrivés près de l'endroit où ils avaient vu le lion, ni l'un ni l'autre n'étaient tranquilles; pourtant, comme de ce côté le terrain était nu et que l'on pouvait voir de loin, ils avancèrent toujours : le formidable rôdeur n'y était plus, et ils purent se

croire débarrassés de son voisinage. Le sable portait des empreintes bien reconnaissables autour de deux creux au fond desquels il y avait encore un peu d'eau.

Dévorés par la soif qui commençait à brûler leur gosier, Stéphen s'agenouilla au bord du premier, M. Arnaud près de l'autre.

—Cette eau est chaude à soulever le cœur, dit l'un.

— Et le lion a sali celle-ci! ajouta l'autre en rejetant la première gorgée avec une grimace arrachée par le goût révoltant et l'odeur ammoniacale de ce breuvage.

Plus loin, un arbre immense couvre de son ombre un îlot que le torrent entoure de ses bras de sable : ils n'en étaient guère qu'à cinquante pas, lorsque, sans même se communiquer leur pensée, tous deux s'arrêtèrent en même temps ; le lion était couché au pied de l'arbre. Au bruit de leurs pas sur les galets charriés par les pluies d'orage, le roi du désert venait de soulever son énorme tête et les regardait passer.

Arrivés enfin au point de départ, c'est-à-dire au puits de Tadali qu'entouraient quelques Bédouins, et la soif étanchée, le Grec Stéphen voulut se reposer : il n'en pouvait plus, disait-il. Un des Bédouins pétrissait une poignée d'argile : quand cette terre eut le degré de souplesse et de ductilité voulu, il se mit à en faire une sorte de pipe informe, qu'il

remplit de tabac grossièrement coupé; cela fait, il alluma avec son briquet un morceau de moelle d'*ochar* (*portulacca tomentosa*), et, deux secondes après, ses lèvres, appliquées sur l'ouverture pratiquée au bas du godet, aspirèrent d'épaisses bouffées de fumée.

Une fois l'estomac plein d'eau et de fumée, les deux chasseurs cherchèrent à faire comprendre aux Bédouins qu'ils avaient besoin d'un guide; mais tous leurs efforts furent inutiles, et ils ne purent en tirer d'autre réponse que celle-ci :

— *Mitou* (qu'est-ce)?

Heureusement, M. Arnaud se souvint que nous allions à Eylat, et le mot *rial* ou *thaler*, prononcé à la suite du nom du lieu, ouvrit toutes ces intelligences comme par miracle : la langue de feu tombée sur chacun des apôtres du Christ ne dut pas opérer d'une manière plus complète ni plus rapide. Les Bédouins tinrent conseil un moment, puis l'un d'eux se leva, prit sa lance, jeta son bouclier en peau d'éléphant derrière le dos, et leur fit signe de le suivre.

Les chasseurs et leur guide étaient en marche depuis plus d'une heure lorsque la détonation d'un coup de fusil parvint à leurs oreilles et fut bientôt suivie d'une autre : c'étaient les deux derniers coups de fusil tirés par moi, dont l'écho leur renvoyait le bruit.

Du moment où nous nous trouvions réunis, le guide devenait inutile ; mais, nul de nous n'ayant de l'argent sur lui pour le payer, et le Bédouin comptant trop sur une part du déjeuner des blancs qu'il venait de tirer d'un cruel embarras pour être tenté de rebrousser chemin, il ne fit aucune difficulté pour nous suivre.

Le but de notre exploration était atteint, nous avions retrouvé nos compagnons égarés, et nous pûmes nous remettre en route.

Nous arrivâmes bientôt à Saati, où nous passâmes la nuit.

Une tempête et une chasse, la mer et le désert, les dangers d'une navigation sur le golfe Arabique et les fatigues d'une course périlleuse, telles étaient les premières émotions de notre pèlerinage ; tels sont aussi les incidents trop ordinaires d'un voyage dans une partie de l'Afrique qui ne sera longtemps encore pour les Européens qu'une terre primitive.

V

La vallée de Saati, que nous avions choisie pour lieu de halte, est entourée de rochers calcaires. Le fond de ce gouffre désolé est occupé d'un côté

par une mare qu'entretiennent des sources invisibles, de l'autre par un filet d'eau saumâtre qui sort de terre pour aller se perdre, à quelques pas de là, dans le sable, et au milieu par un espace de terrain sur lequel des gommiers rabougris se tordent au soleil. La mare, peuplée de tortues qui viennent de temps à autre dormir à la surface de l'eau, est le rendez-vous de tribus de *saksak*, de vanneaux *porte-lambeaux*, de râles, de *glaréoles* à collier noir, de petites bécassines à bec rose.

Un peu avant le coucher du soleil, il tomba sur les bords de la flaque d'eau des nuées de *gangas cathas* accourus de tous les points du ciel; c'était une fourmilière d'oiseaux qui se disputaient une place, buvaient et repartaient par volées pour regagner les lieux arides où ils se plaisent. Après les gangas vinrent les francolins, et après ceux-ci les pintades descendirent par troupeaux des montagnes voisines.

Nous avions assez de gibier pour n'être point tentés d'en tirer encore, et gangas, francolins et pintades purent se désaltérer impunément à portée de nos fusils. Il en fut de même de quelques gracieuses gazelles qui se glissèrent timidement jusqu'au bout le plus reculé du petit lac, courbèrent coquettement leur jolie tête vers l'eau, puis, après nous avoir regardés un instant, s'enfuirent par petits bonds.

Cependant, lorsque avec les premières ombres de la nuit arrivèrent des légions de chacals, brigands effrontés qui parcourent ces déserts; quand parurent les hyènes impures par groupes de dix à douze ensemble, ce fut une décharge générale de toutes nos armes, et hyènes et chacals s'enfuirent en hurlant sous le plomb meurtrier.

Plus tard encore, le lac fut visité par d'autres animaux plus redoutables. Un des nôtres qui s'était un peu écarté du bivac put voir deux panthères passer comme des ombres dans les touffes de seyâls, et, vers le milieu de la nuit, nous fûmes réveillés par le rauque rugissement du lion, dont les éclats remplirent toute la gorge. Nos bêtes de somme, inquiètes et tremblantes de frayeur, se levèrent pour se rapprocher des hommes et des feux de veille. Les Abyssins jetèrent aussitôt quelques brassées de bois sec sur nos feux, dont un moment les rouges réverbérations ressuscitèrent en quelque sorte, au milieu des ténèbres, ce lugubre paysage de rochers. Le rugissement du lion s'était à peine éteint dans l'éloignement, que les autres voix des solitudes recommencèrent un étrange concert de bruits vagues, de sons indistincts, couvert de temps à autre par le cri sinistré des hyènes.

En dépit de ces sauvages harmonies nocturnes, nous nous allongeâmes sur nos tapis, et chacun

se mit à dormir de son mieux en attendant le jour, qui était encore loin.

En quittant Saati au lever du soleil, avertis par l'exemple de nos deux compagnons, nous nous promettions bien de suivre de fort près les chameliers; mais il en est du chasseur comme du joueur : nous marchions tout au plus depuis une heure, et déjà toute notre petite troupe avait quitté le sentier pour s'enfoncer dans le bois à la poursuite des gazelles et des beni-israël.

Il va sans dire que j'avais fait comme les autres, et, à l'entrée d'une gorge par laquelle la route qui monte vers l'Abyssinie franchit une chaîne de collines, dernier soubresaut de la pente du Bahr-Nagach vers la mer Rouge, je me fusse trouvé dans une incertitude peu agréable, si le hasard n'eût amené presque en même temps que moi dans cette gorge trois de nos hommes. C'étaient le petit Gabrio, Gazaïn, le chasseur de M. D..., et Mohammed Cotten, le chef de nos chameliers.

Gabrio, esclave galla de douze à treize ans, appartenait au consul britannique en Abyssinie. Son maître, M. W. Slowden, alors en Angleterre, sans doute pour ne point attirer sur lui l'attention des saints membres de l'*Antislavery Society*, n'avait point jugé à propos de l'emmener à Londres, et avait préféré le laisser en dépôt chez M. D... Je n'ai pas autre chose à dire de Gabrio,

si ce n'est que, grâce aux leçons du chasseur Gazaïn, il se servait déjà d'une manière très-passable d'un fusil qu'un chasseur blanc lui avait donné en échange de quelques petits services, fusil qu'à ses heures inoccupées l'enfant caressait avec tendresse, et dont la possession le consolait et de sa liberté perdue et des siens qu'il ne reverrait jamais.

Gazaïn était un Abyssin de vingt-sept à vingt-huit ans, de moyenne stature. Malgré la couleur brun foncé de sa peau, son nez aquilin, ses lèvres fines et les pommettes de ses joues peu saillantes accusaient évidemment l'origine sémitique de la race à laquelle appartiennent presque toutes les populations de l'Amhara (1). Son costume se composait d'un caleçon s'arrêtant bien au-dessus du genou, selon la mode de son pays, et collant de façon à dessiner la moindre saillie des muscles ; d'un *couari* à large bordure rouge, sorte de couverture de coton dans laquelle chacun se roule, et dont les longs plis rappellent souvent les draperies antiques ; enfin, d'un cordon de soie bleue passé à son cou, signe par lequel les chrétiens de l'Abyssinie se distinguent des musulmans. A la chasse, il

(1) Nom qui dérive probablement de la même racine que le Hamyar des Arabes, et qui s'applique à une grande province de l'Abyssinie.

nouait autour de sa tête le fourreau en drap écarlate dans lequel il serrait soigneusement chaque soir son fusil à deux coups. Une courroie de cuir soutenait sa poire à poudre, faite d'une corne d'antilope curieusement ouvrée, ainsi qu'un robuste couteau, et quelques sacs à mettre son plomb et ses balles. Il y avait sur sa figure un air de franchise et de gaieté qui était le fond de son caractère; mais, quand la crosse de son fusil venait s'appuyer brusquement à son épaule droite, et que le bout du canon suivait les mouvements saccadés d'une panthère ou les bonds d'une gazelle, ses narines se dilataient, et sa prunelle s'allumait d'un éclair de passion sauvage, d'audace et de ruse qui échappe à toute description.

Sauf le caleçon et la manière de porter les cheveux, le costume de Mohammed Cotten différait peu de celui de Gazaïn. Le cordon de soie bleue était remplacé par le chapelet aux grains de verre jaune des musulmans, et le fusil par la *daraga* (bouclier) en peau d'éléphant, accompagnée d'un long sabre droit à double tranchant, à poignée en fer figurant une croix, et d'une zagaie de six pieds de long. Des sachets en maroquin rouge, renfermant de précieuses amulettes, ornaient son bras gauche; et, comme le chef de nos chameliers était aussi le musicien de la bande, il ne se mettait jamais en voyage sans jeter derrière ses épaules une

sorte de lyre à cinq cordes, dont la caisse sonore consistait en une moitié de calebasse recouverte d'une peau grossièment tendue. Quant à la chevelure, que l'on imagine une tête bistre, perdue dans une forêt de cheveux taillés comme les perruques à la mode sous la fin du règne de Louis XIV, beurrés journellement, et inondés, les jours de fête, de gouttelettes de suif qui, en se caillant, avaient l'air d'une couche de neige. Une aiguille en bois, d'un pied de long, toujours fichée dans les boucles, tenait lieu de peigne.

Or, Mohammed Cotten était à dix lieues à la ronde un modèle d'élégance, de même qu'il n'avait point d'égal pour la bonne mine, pour la vivacité de la repartie, pour ses chansons et aussi pour son habileté de voleur. Il ne faudrait pas croire que ce dernier genre de supériorité projetât la moindre tache sur une aussi brillante réputation ; ces gens-ci ne font pas une grande différence entre le tien et le mien, et, en parlant de notre chamelier en chef, c'était tout au plus si les plus sévères ajoutaient :

— *Iddou chouïé khafif* (sa main est un peu légère !)

— Sais-tu où est le *khawadgé* (1) Arnaud ? demandai-je à Mohammed Cotten.

(1) Appellation usitée envers les chrétiens, le mot

Il me répondit l'avoir vu passer avec M. D...

Tranquillisé sur le compte de mon compagnon de voyage, je m'enfonçai avec les trois Abyssins dans le défilé étroit, difficile, qui s'ouvrait devant nous.

Ici, la nature alpestre se mariait à la triste végétation des basses terres. Des basilics géants, des menthes qui étaient des arbustes, mille plantes des montagnes aux magnifiques fleurs peuplées d'insectes richement colorés, poussaient par touffes vigoureuses entre les blocs de rochers qui avaient roulé au fond de la gorge. La montagne, coupée à pic, se dressait çà et là des deux côtés du chemin comme un mur de rocher, et les saillies de ce mur étaient occupées par l'aire des vautours ou des aigles.

Nous étions déjà parvenus au milieu du défilé, lorsque nous entendîmes comme une meute de chiens aboyer devant nous.

— *El gourouth* (les singes)! dit Mohammed Cotten.

Et, au tournant du chemin qui fuyait alors devant nous en ligne droite, nous pûmes voir arriver, longue et compacte, une colonne de l'espèce de singes dite cynocéphale. Il ne devait pas

sid (seigneur) n'étant employé que lorsqu'il s'agit d'un musulman.

y avoir moins de deux mille de ces animaux, qui, selon toute apparence, gagnaient les sources de Saati, près desquelles nous avions campé la veille. Ceux qui marchaient en tête, entendant crier sous nos pas les cailloux du chemin, venaient de pousser le cri d'alarme, que toute la horde répétait. Les vieux et les adultes marchaient dispersés dans la foule, surveillant les mouvements de chacun, aidant complaisamment les femelles chargées de leur nourrisson, stimulant les paresseux à grands coups de pattes, ou apaisant les querelles qui survenaient entre les jeunes au moyen de bourrades distribuées aux agresseurs comme correction, aux victimes comme avertissement. Quand le cri d'alarme retentit, les vieux se portèrent en avant pour faire face au péril; les petits, qui avaient quitté le dos de leur mère pour jouer sur le sable, se suspendirent aux reins de leur nourrice, se laissant emporter ainsi sur les flancs de la montagne.

En un clin d'œil, le chemin, trop étroit pour la foule un instant auparavant, se trouva complétement libre; les deux revers de la gorge se couvrirent, pour ainsi dire, d'une houle mouvante de dos et de têtes hideuses, et la crête des rochers se couronna en quelques secondes de plusieurs sentinelles qui ne cessaient de japper ou de grimacer; tout cela grouillait, criait : c'était quel-

que chose d'étrange à voir et un tumulte assourdissant.

Alors seulement, les mâles, auxquels donnaient un aspect féroce leur longue crinière, leur forme ramassée et pleine de vigueur, et surtout les longues canines qui débordent leur museau, les mâles, dis-je, commencèrent à battre en retraite lentement, presque à reculons, et toujours prêts pour un retour offensif.

Gazaïn leur lâcha un coup de fusil, et l'un des plus gros tomba, la tête fracassée par une balle.

L'explosion fit taire un instant tous les cris, et tous ces corps suspendus à la cime des rochers ou sur la pente rapide des mamelons voisins bondirent sur eux-mêmes, comme si une nappe électrique eût effleuré le sol et les eût touchés tous.

Le groupe nombreux auquel appartenait le mort menaçait de se ruer sur nous, quand le malicieux Gabrio leur envoya un coup de gros plomb, qui tomba au plus épais de la bande, et quelques cynocéphales, piqués, se roulèrent furieux sur le sable. Ce furent alors des hurlements de douleur, des cris de rage, des gémissements, des sanglots qui remplirent la vallée. En se décidant à la fuite, l'arrière-garde entraîna les blessés dans son mouvement de retraite, et emporta le cadavre de celui qu'avait abattu l'Abyssin : chacun le traîna un peu; dans les endroits difficiles, deux, trois,

quatre individus valides réunissaient leurs efforts pour faire franchir l'obstacle au corps du mort, tandis que les jeunes et les femelles s'attroupaient autour en poussant de longues plaintes.

— La tribu pleure celui qui vient d'être tué, dit Mohammed-Cotten.

En effet, il y avait dans cette scène quelque chose de la douleur de l'homme quand un des siens a succombé, et, à coup sûr, je n'aurais pas voulu ajouter un second meurtre à celui qui venait d'être commis par Gazaïn.

Toutefois, cela ne faisait pas le compte de Gabrio, qui, après avoir rechargé son fusil, l'avait appuyé sur une grosse pierre, et l'ajustait longuement avec de minutieuses précautions.

Le coup partit, et un singe, tranquillement assis sur la plus haute crête de la montagne, roula de rocher en rocher jusqu'à un arbre qui avait poussé dans une crevasse entre deux blocs à pic. De cet arbre au fond de la gorge, il y avait encore une cinquantaine de pieds au moins. Le malheureux animal avait eu les flancs traversés par la balle, un peu au-dessus des cuisses; aussi, le train de derrière ayant perdu tout mouvement, il ne put se retenir à l'arbre que par ses mains antérieures. De sa blessure, on voyait le sang s'échapper goutte à goutte. C'était une femelle, et sur son dos un petit s'agitait avec des signes d'une terreur

indicible, tandis que la mère poussait des cris de détresse, en regardant le haut du rocher où des milliers de têtes penchées au-dessus de l'abîme contemplaient son agonie.

L'épouvante avait rendu toute la horde muette : seulement, quelques mâles se démenaient, allaient, venaient en tout sens, comme s'ils eussent cherché du secours pour leur sœur blessée, dont les forces diminuaient à vue d'œil, et dont les gémissements avaient un accent lamentable qui me fit pitié. Je la couchai en joue, et, deux secondes plus tard, le pauvre animal tombait à terre, au milieu d'une touffe de grandes herbes. Le petit, sain et sauf, se détachait du cadavre, et le secouait avec des grimaces et des cris déchirants. Gabrio s'élança pour le ramasser, et, pour garantir l'esclave des pierres (1) que du haut de la montagne lui lançaient les cynocéphales, nous déchargeâmes, l'Abyssin et moi, nos fusils en l'air : la détonation éloigna un moment les singes, et le petit Galla vint nous rejoindre avec son prisonnier.

Alors seulement toute la horde se remit en

(1) Des officiers européens qui ont fait les campagnes de l'Assir, dans la péninsule arabe, avec les régiments égyptiens se souviennent encore d'un bataillon mis en déroute par une tribu de cynocéphales, pendant une marche nocturne.

route en poussant de longues clameurs, et, de notre côté, nous continuâmes notre marche.

D'abord sauvage et maussade, le petit cynocéphale avait déjà oublié la terrible scène qui venait de se passer, et fut bientôt familier avec son protecteur. Gabrio était ravi, et, tout en berçant son prisonnier, il lui promettait mille douceurs inconnues ; puis il ajoutait à mi-voix, avec un éclair dans les yeux :

— Orphelins et esclaves tous deux, nous grandirons pour être un jour libres tous deux ! Nous nous en irons ensemble dans les forêts de caféiers des Borem-Gallas (1), où les tiens abondent, et qui sait ?...

Il fut ensuite question de donner un nom au singe. Gazaïn proposait de lui donner celui d'Abbabo-Guibo ; c'était le nom du roi qui avait fait tuer à coups de lance le père du petit Galla, et qui l'avait vendu lui-même aux marchands d'esclaves. Gabrio s'y opposa, sous prétexte qu'il y avait une voix maudite qui répétait ce nom abhorré à ses oreilles assez souvent pour qu'il fût inutile de le donner encore à une malheureuse bête qu'il étranglerait un beau jour en souvenir de son patron. Enfin, la dénomination de *grain de poivre* (*felfel*), très-communément appliquée, dans le pays, aux

(1) Gallas de l'ouest.

chiens, aux chameaux, etc., fut adoptée par l'Abyssin et son élève.

Vers midi, nous traversions la vallée et le village d'Eylat sans remarquer qu'il fût vide d'habitants. Arrivés à un autre massif de hautes collines qui pourtant n'ont l'air que de taupinières au pied de la grande chaîne qu'elles longent, nous nous engageâmes dans une vallée rocheuse que parcourt un filet d'eau d'une température très-élevée à sa source, et qu'à cause de cela les Arabes appellent *Moïet-el-Har* (la vallée de l'eau chaude) et les gens du pays *El-Mothad.*

Une fois parvenus aux sources qui fument à la surface du roc mis à nu par le passage des eaux torrentielles qu'amènent les pluies d'orage, nous nous mîmes en quête d'un endroit convenable pour y dresser notre tente; mais ce ne fut guère que vers l'heure de la prière de l'*asser* (trois heures et demie de l'après-midi) que le reste de la caravane et les bagages nous y rejoignirent.

Les chameliers avaient l'air tout effaré, et nous dirent que le chef d'un canton de l'Amaeen (1), Oueld-Gaber, avait fait irruption dans le pays musulman avec trois mille de ses *costanis* ou chrétiens abyssins. Le matin, ajoutaient-ils, Oueld-

(1) Première province de l'Abyssinie quand on l'aborde par la mer Rouge.

Gaber avait opéré une razzia sur les troupeaux des camps bédouins établis à Mansa, à Gat-Gat, à M'gattal ; en ce moment, il était au village d'Assouz, et marchait sur celui d'Eylat, que nous avions à une heure seulement derrière nous. On parlait d'une centaine d'hommes tués et de près de dix mille têtes de bétail enlevées. Quant au prétexte de cette attaque, il n'était que trop légitime : l'un des enfants d'Oueld-Gaber, avait été volé quelques mois auparavant, par les Bédouins des tribus musulmanes, et vendu comme esclave sur l'autre côté de la mer Rouge.

Alors, il fut tenu quelque chose comme un conseil. Les chameliers opinèrent pour une retraite immédiate. Sélim l'Ousta, le maître canonnier, haussa les épaules et se remit à fumer impassiblement son chibouk, après avoir appliqué indistinctement aux deux parties belligérantes l'expression de mépris *puzévenkler*, si familière aux Turcs et que l'on me dispensera de traduire. Quant à M. D..., il affirmait que non-seulement les Abyssins ne pouvaient nous considérer comme leurs ennemis, mais qu'en outre il était lié avec leur chef, et qu'en tout cas, vingt hommes armés jusqu'aux dents, comme nous l'étions, parmi lesquels on pouvait compter six ou sept tireurs d'élite, pourraient, en gagnant le sommet presque inabordable de l'une des collines qui nous entou-

raient, tenir tête au raz Ali (1) en personne avec ses cinquante mille cavaliers.

La délibération en était là, quand, au bout de la vallée, nous vîmes paraître un tourbillon de sable, derrière lequel s'avançait comme un ouragan dont le passage ébranlait le sol. Des cris d'hommes, des mugissements de bœufs, des bêlements de chèvres ou de moutons, accompagnaient le nuage de poussière, qui arrivait sur nous avec une effrayante rapidité.

Familiers avec les scènes de la vie nomade, les chameliers prétendirent que ce n'étaient que les troupeaux de la vallée et du village d'Eylat que les pâtres chassaient dans les montagnes pour les soustraire à l'ennemi, et Mohammed Cotten nous assura que, si les costanis étaient à leur poursuite, nous entendrions déjà le cri de guerre dominer tout le tumulte.

C'était la vérité.

Un quart d'heure après, d'immenses troupeaux défilaient devant nous, escortés par des hommes armés de boucliers, de lances, de massues d'ébène, et excitant la marche de leurs bestiaux par des cris étranges, auxquels le bouclier qu'ils appuyaient

(1) Le raz Ali est le chef qui règne sur l'Amahra, l'une des trois grandes fractions des pays abyssins ; le Tigré est gouverné par Oubié, et le Choa par les enfants du dernier roi, Sahla-Sahlassé.

sur leurs lèvres donnait une intonation plus étrange encore. Des femmes vêtues de peaux de bœuf, des enfants entièrement nus, de grandes jeunes filles dont tout le costume se composait d'une ceinture bordée de lanières mobiles, tout cela formait autour du troupeau un cordon chargé de ramener les animaux qui auraient pu s'écarter. Malgré les difficultés du chemin, le troupeau et son escorte fuyaient avec une rapidité qui ajoutait quelque chose de fantasque à cette scène bizarre; bientôt il disparut dans des ravines profondément encaissées, au milieu d'un chaos de pitons qui grandissent à mesure que l'on s'avance vers l'ouest, et se revêtent de forêts au-dessus desquelles émergent çà et là des sommets chauves.

Derrière le troupeau venaient des Bédouins un peu mieux armés, et dont quelques-uns avaient des fusils à mèche : c'étaient les hommes d'élite de la tribu, qui, sous le commandement du cheik, se disposaient à défendre certains passages difficiles, afin de retarder la marche de l'ennemi.

Leur chef vint à nous, prit la main de M. D..., et, après l'avoir serrée, porta la sienne à ses lèvres comme pour baiser la place qu'avait touchée celle de l'agent consulaire, en prononçant la formule arabe *ahlan* ou *sahlan* (sois le bienvenu)! Puis il passa de l'un à l'autre, répétant pour tous indistinctement le même cérémonial.

Mohammed Nouraï (c'était son nom) ne se distinguait des siens que par son *taub* (1) un peu plus blanc, par sa tête rasée, preuve qu'il avait accompli le pèlerinage aux lieux saints imposé à tout musulman, enfin par une calotte recouverte extérieurement de petites losanges de soie de toutes les couleurs. Un esclave noir portait son fusil et son sabre.

Le cheik avoua franchement qu'il se considérait comme sauvé par notre présence, à cause de l'effet que nos armes à feu devaient produire sur les costanis, en supposant qu'il leur prît fantaisie de fouiller les ravins au fond desquels ses hommes venaient de conduire le troupeau; mais, s'il était tranquille de ce côté, il tremblait pour son frère Fokad, l'un des plus intrépides chasseurs du Samhar.

— Il y trois jours, nous dit le chef d'Eylat, on est venu le prévenir qu'une nombreuse troupe d'éléphants était descendue des montagnes vers la vallée des Citronniers, à une journée d'ici, et, depuis avant-hier, il est dehors avec son esclave et son dromadaire. Il est vrai que le dromadaire est un admirable coureur, et que le nègre est un

(1) Le taub est une pièce de toile que les Bédouins portent de la même manière que les Abyssins portent le couari.

homme dévoué ; ils ont, d'ailleurs, fait provision de poudre et de balles. Cependant, je ne suis pas tranquille. Je lui ai expédié aujourd'hui deux hommes qui sont déjà de retour sans l'avoir vu. Je crains qu'il n'ait suivi les éléphants de la vallée des Citronniers dans celle de Massenaï, où ces animaux se seront probablement réfugiés, et qu'en remontant vers leur pays, ces chiens de costanis ne prennent par le chemin d'Akhouar; alors, ils trouveraient Fokad sur leur route, et, si cela arrive, mon frère, qui leur a déjà tué tant d'hommes, est perdu !

En ce moment, un Bédouin arrivait en courant : c'était une des vedettes que le cheik avait échelonnées sur les hauteurs pour épier les mouvements de l'ennemi. Les Abyssins venaient de dépasser le grand torrent peu éloigné de l'ouverture de la vallée de l'Eau-Chaude; mais ils n'étaient guère que deux cents hommes; le gros de la troupe s'était dirigé sur Akhouar. C'était précisément ce que craignait Mohammed Nourai.

— Que Dieu ait pitié de mon frère! s'écria le cheik, qui n'écoutait plus, et dont la figure trahissait une terrible émotion.

C'est en vain qu'on essaya de l'arracher à ses lugubres pressentiments.

Un quart d'heure s'écoula, au bout duquel survint une seconde vedette. Les Abyssins étaient

tout près, et, devant leurs éclaireurs, les Bédouins chargés de donner l'alarme se repliaient de cime en cime.

— Qu'Allah et son prophète nous soient en aide! s'écrièrent les musulmans en se disposant au combat, c'est-à-dire en roulant leur taub autour du corps, de manière à ne laisser à nu que les jambes et les bras, enveloppant tout le reste de plis assez épais pour amortir un coup de lance.

Chacun assura son bouclier au poing gauche, brandit sa zagaie de la main droite, et alors commença une pyrrhique dont chaque mouvement est un saut sur place ou un bond de côté, comme pour éviter les coups ou le choc d'un adversaire. Tout en dansant, chacun criait son nom et le nom de son père, avec accompagnement d'épithètes passablement élogieuses; puis vint l'énumération des hauts faits de la tribu, de la famille et des prouesses de l'individu. De temps à autre, ce récit emphathique était interrompu par le cri de guerre, hurlement sauvage où il y avait du rugissement du lion mêlé à la voix sinistre de l'hyène. De notre côté, nous nous étions portés un peu en avant des Bédouins, et, accroupis au milieu de la vallée, chacun étala sur le sable, à portée de sa main, des balles et des amorces, pour n'avoir point à perdre de temps à les chercher au moment de faire feu si cela devenait nécessaire.

Enfin, les Abyssins parurent.

Ils s'avançaient, déployés sur plusieurs rangs qui occupaient toute la largeur de la gorge. Eux aussi dansaient en hurlant le chant de guerre. Leur costume ne différait de celui des Bédouins qu'en ce qu'ils portaient au cou, en manière de pelisse, les uns une peau de lynx ou de panthère, les autres une peau de mouton avec toute sa toison; fourrures déchiquetées en bandes assez larges, qui retombaient sur le bras gauche, et qui, dans les bons de la danse par laquelle on prélude en Abyssinie à tout combat, s'agitaient comme des serpents autour de chaque guerrier.

De part et d'autre, les invectives commençaient à s'échanger, et il était évident que nous allions assister, prendre part même à un de ces combats homériques où chaque coup de lance, chaque coup de sabre est accompagné de bravades insultantes; mais, afin de demeurer maîtres de nos mouvements, il ne nous convenait pas de laisser s'approcher davantage des agresseurs peu redoutables, bien que supérieurs en nombre, attendu qu'un seul d'entre eux était armé d'un fusil qui semblait en mauvais état. M. D... leur fit signifier par un de nos serviteurs abyssins d'avoir à se retirer immédiatement, si mieux ils n'aimaient laisser bon nombre des leurs sur le terrain pour le souper des hyènes.

Il fut répondu à cette sommation que les blancs étaient des chrétiens, et qu'à ce titre nous ne devions point prendre parti contre eux et pour les musulmans.

— Oui ; mais, ajouta le serviteur de M. D..., les blancs aiment peu les voleurs, même chrétiens, surtout lorsqu'ils ne sont qu'à quelques pas de leur tente. Allez-vous-en, je vous le conseille, moi qui suis costani comme vous.

Il fallait en finir. Des deux cotés, les têtes s'exaltaient. Quelques gouttes de sang répandues, et toute l'ardente haine que ces deux races ennemies nourrissent l'une contre l'autre depuis douze siècles allait éclater furieuse, implacable. D'ailleurs, pendant que les Abyssins parlementaient avec notre domestique, seulement pour obtenir notre neutralité, quelques-uns d'entre eux cherchaient à se glisser de rocher en rocher, et celui qui avait un fusil escaladait une butte voisine, du sommet de laquelle il nous dominait. Dès que nous vîmes la mèche fumer dans ses mains, deux ou trois fusils s'abaissèrent dans sa direction, et sur ce seul signe, le costani s'enfuit en se laissant couler sur le dos jusqu'au bas de la colline. C'était d'un bon augure.

— *Aman ! aman !* (la paix ! la paix !) s'écrièrent ces hommes si braves tant qu'ils avaient espéré n'avoir à faire qu'aux musulmans, mais dont un

dixième au moins devait tomber sous notre première décharge.

Personne ne fit feu; mais, les terribles fusils ne se relevant pas, ce fut un sauve qui peut général. Tout en se tenant derrière nous, les Bédouins poursuivirent les fuyards de leurs huées. De ce moment, nous pouvions dormir sur nos deux oreilles. Oueld-Gaber, sachant que les tribus qu'il venait de piller ne tarderaient point à se réunir pour lui courir sus, devait forcément regagner les montagnes avant la nuit, et profiter des ténèbres pour mettre son butin en sûreté. Néanmoins, les hommes que nous venions de sauver d'une razzia se tenaient toujours sur le qui-vive, et leurs vedettes reprirent leur poste sur les hauteurs ; mais ce fut une précaution inutile : le détachement qui avait osé nous attaquer disparut pour ne plus revenir.

VI

Mohammed Nouraï, qui nous avait quittés un moment, revint peu après, poussant devant lui deux moutons qu'il nous destinait, tandis que ses gens apportaient du lait dans des couffes goudronnées en dedans.

Ce devoir de l'hospitalité rempli, le cheik alla

s'asseoir à l'écart, sombre et muet; évidemment, il songeait au péril que courait son frère; puis la nuit se fit, noire et pluvieuse.

Nos feux de bivac s'allumèrent, et Aïlou avec tous ses aides se mit à l'œuvre pour le repas du soir. Le chef du village fut invité. Ce fut à peine s'il toucha à quoi que ce fût.

Tout à coup, il fit signe à chacun de se taire, et, le cou tendu, respirant à peine, la tête penchée du côté des montagnes du sud-ouest, il écouta quelques instants, et son doigt, se levant lentement, désigna un point de l'horizon. Nous écoutions aussi, et, au bout de quelques secondes, nous pûmes saisir un son lointain, pareil à l'explosion d'un coup de fusil. Ce son si faible fit bondir Mohammed Nouraï, qui s'élança hors de la tente en criant :

— A moi, les enfants du Naïb!

Les Bédouins se pressèrent autour de leur chef.

— J'ai entendu le fusil de Fokad parler dans cette direction; il doit être aux prises avec l'ennemi; qui vient avec moi à son aide?

Il n'y eut qu'une seule voix :

— Tous!

Et Mohammed Nouraï s'éloigna rapidement au milieu des ténèbres.

Pour éviter toute surprise de la part des hommes aussi bien que des bêtes fauves, qui profitent de

l'obscurité pour venir à l'eau, il fut décidé que nous aurions deux factionnaires chargés d'entretenir nos feux, dont la clarté inondait le terrain à plus de cent pas de notre petit camp. Ces factionnaires devaient se relever d'heure en heure, et, comme il ne faut point compter sur les indigènes pour cette garde nocturne, ce soin nous revenait exclusivement. Toutefois, les sentinelles ne furent posées que bien avant dans la nuit. Jusque-là, personne ne songeait à dormir, et les Bédouins, accroupis autour de notre chamelier en chef, l'écoutèrent tourmenter pendant de longues heures les cordes de sa lyre. Le barde du désert chantait de molles chansons d'amour, des hymnes consacrées aux héros du clan, ou de malicieux sirventes à l'adresse de quelque mari jaloux et trompé; puis, comme la pluie tombait, chacun chercha un abri, et le bruissement monotone des gouttes d'eau sur les feuilles des arbres ou sur la toile de la tente assoupit toutes les voix de la solitude, même celle des petites cascades par lesquelles la source coule de marche en marche sur son lit de rochers.

Quand le jour parut, la pluie avait cessé. Le soleil se leva dans un ciel radieux, au milieu duquel nageaient encore quelques légers nuages que les premières clartés de l'Orient coloraient déjà. Le vent du matin berçait de ses caresses les rameaux de la forêt tout humide, et charriait cette senteur

de végétation douce et saine que les poumons aspirent avec délices. Des chacals attardés regagnaient leur demeure souterraine, les pintades s'éveillaient dans les bois, les merles moqueurs, perdus sous l'épaisse feuillée, chantaient des gammes douces et claires comme celles de l'*harmonica*, et des tisserins jaunes gazouillaient de joyeux refrains au bord de leur nid en poire, suspendu par un fil à l'extrémité de chaque branche de gommier.

Deux heures de soleil ayant séché la terre, nous nous mîmes en route.

La veille, tout en fumant le chibouk après le repas du soir, nous avions comploté une chasse aux gazelles. Il s'agissait de remonter la vallée de l'Eau-Chaude, qui, à deux lieues de là, n'est plus séparée de la plaine d'Assouz que par un chaînon de peu d'épaisseur; ce chaînon franchi, nous nous trouvions au milieu de l'espace qui sépare le village de Gomoth de celui d'Eylat. Toute cette vallée très-longue, et qui, sur quelques points, n'a pas moins de trois ou quatre lieues de large, est remplie par une mer de seyâls, hauts de cinq ou six pieds seulement, au maigre feuillage, sur lequel tranche le vert sombre de quelques *garças* égarés loin des collines. Deux torrents courent comme de grands serpents au milieu de la forêt naine, et de loin en loin des *acacias niloticas*, des *athels* géants au

feuillage glauque, et quelques autres arbres qui atteignent des proportions colossales, marquent les sinuosités de ces fleuves éphémères, dont le lit, presque toujours à sec est semé de *portulacca* aux larges feuilles cotonneuses.

Il pouvait être dix heures dn matin lorsque nous atteignîmes le premier de ces torrents. Sur le sable encore humide, de nombreuses traces toutes fraîches prouvaient encore qu'une troupe d'*arabats* (1) avait passé là le matin, les gazelles préférant ces larges voies presque nues aux sentiers pleins d'embûches qui s'enchevêtrent dans les halliers où les lions, les panthères, les léopards et deux ou trois variétés de lynx guettent leur passage. Nous chassions devant nous des pintades, des beni-israïl, qui sifflaient en passant avec la rapidité d'une flèche, et des familles de phacochères qui, dans leur fuite, courbaient comme des touffes de gramen, les tiges de portulacca; mais nous ne voulions point de ce gibier, et personne ne daigna leur lâcher un coup de fusil.

Cependant, la journée s'avançait, et nous ne découvrions point de gazelles. Gazaïn était visiblement mécontent. Rentrer sans gazelles, quand, la nuit, il avait vu d'interminables troupes de ces ani-

(1) Nom arabe d'une variété de gazelle; l'autre se nomme *choucan*.

maux défiler dans ses songes, cela lui semblait honteux. Son regard parcourait lentement le terrain tout autour de nous, plongeait dans chaque éclaircie du bois et interrogeait le sol, tandis que ses narines flairaient l'air, comme si à l'odorat il eût pu reconnaître la présence du gibier que nous cherchions.

Nous venions d'atteindre alors un point où le torrent se bifurquait, comme si ç'eût été le confluent de deux torrents secondaires. Dans cette supposition, il était vraisemblable que le troupeau d'arabats ne devait pas être allé bien loin, et qu'il avait dû gagner la forêt, le lit des deux petits cours d'eau étant trop étroit pour qu'il y fût en sûreté; mais, avec sa sagacité infaillible, l'Abyssin, pour qui les choses les plus insignifiantes étaient des indices sûrs, observa encore que l'espace que nous supposions compris entre deux torrents différents n'était pas autre chose qu'une île vers laquelle il se dirigea, et bientôt nous le vîmes revenir vers nous en courant. Sa figure rayonnait.

— L'île est remplie de gazelles! nous dit-il.

Nous étions sous le vent des arabats, ce qui devait simplifier nos dispositions. Nous nous séparâmes pour aller nous embusquer sur les deux rives, tandis que le chasseur de M. D... se chargerait de pénétrer dans l'île. Gazaïn ne devait commencer son mouvement que lorsque tout le monde serait à

son poste. Alors il laissa tomber son couari blanc et son turban rouge, arrangea son couteau et ses sacs à plomb de manière à éviter tout choc bruyant, et retourna vers l'île, où il se glissa en rampant comme une couleuvre d'arbre en arbre.

Tout cela avait pris un certain temps, et, pour mon compte, je commençais à m'impatienter, lorsque je pus voir une gazelle se lever et faire face au point par lequel arrivait l'Abyssin. A un autre mouvement de Gazaïn, qui sans doute fit crier quelque feuille sèche, l'inquiétude de l'antilope toujours immobile se trahit par un cri semblable au bruit que fait un homme en toussant. A ce cri, d'autres gazelles se levèrent, se tournèrent aussi vers Gazaïn, puis toussèrent à leur tour; de proche en proche, l'alerte se propagea, et tout le troupeau, couché dans l'herbe cinq minutes auparavant et tout à fait invisible, fut sur pied: il y avait plus de trois cents arabats réunies sur cette île verte et fraîche, que les cimes des grands arbres couvraient de larges pans d'ombre. Les plus rapprochées de Gazaïn ne bougeaient pas plus que si elles eussent été de marbre. Celles qui étaient plus en arrière bondissaient d'impatience, ou battaient la terre de l'une des jambes de devant. Les unes, les vieux mâles par exemple, aux longues cornes tordues, au pelage presque blanc, avaient la taille d'un veau; d'autres étaient grandes comme des chèvres; il y

avait aussi des faons qui, ne comprenant rien à cette panique, allaient, venaient ou tournaient autour de leur mère, insoucieux du danger inconnu. C'était quelque chose de beau à voir; mais, quand le premier coup de feu de l'Abyssin retentit, suivi de près d'un second, quand tout le troupeau effaré bondit en bramant de terreur, le nez au vent, les cornes couchées sur le cou, les quatre jambes réunies sur un espace grand comme la main pour se détendre comme un ressort d'acier, le spectacle de ces gracieux animaux s'élançant sur le sable du torrent et emportés dans une course rapide comme l'éclair devint vraiment admirable.

Nous en avions abattu quatre, sans parler de quelques autres que nous pouvions voir se traîner sur les traces du troupeau. Personne ne fut tenté de les poursuivre : celles-là étaient à coup sûr destinées aux panthères. Nous courûmes à celles restées sur le terrain. Deux vivaient encore et se débattaient dans le sang; des pleurs tombaient goutte à goutte de leurs larmiers; c'était pitié d'entendre leur dernière plainte sous le couteau de Gazaïn, qui leur coupait la gorge avant de les vider. L'Abyssin était ému lui-même, et, chaque fois qu'il répétait son opération, le mot *meskin* (l'équivalent de *pauvre bête*) tombait de ses lèvres comme un remords.

Pour regagner la vallée de l'Eau-Chaude, chacun

de nous dut porter à son tour une de nos quatre pièces de gibier : ce ne fut qu'après une grosse heure de marche que nous rencontrâmes un Bédouin qui nous loua son âne, sur lequel on les chargea toutes.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi, lorsque nous arrivâmes à notre petit camp. Comme tout le monde était fatigué et que nous avions plus de gibier qu'il ne nous en fallait, personne ne songea à retourner à la chasse ce jour-là.

Le reste de la soirée se passa donc, sous la tente, à fumer et à causer. Gazaïn et Gabrio lavaient les fusils, et leurs compagnons aidaient Aïlou dans ses doubles fonctions qui, consistaient à préparer des oiseaux avec une assez grande habileté, talent qu'il devait à un Européen, M. Schimper, et à confectionner d'une manière supérieure une soupe aux pintades, un civet de lièvre, des côtelettes d'arabat et un rôti de beni-israïl. Quant aux chameliers, ils étaient au moins aussi occupés, rien qu'à regarder faire les autres.

Un peu avant le coucher du soleil, le ciel s'assombrit, et bientôt commença une pluie fine, mais opiniâtre, qui ne cessa que le surlendemain, et nous retint pendant tout ce temps prisonniers sous la tente. Le sol étant trop profondément détrempé pour se hasarder à faire un pas dehors, il fallut renoncer à chasser. D'un autre côté, nos

gens n'ayant d'autre abri que quelques fagots de ramée disposés en hangar, nous ne pouvions songer à les laisser plus longtemps à la belle étoile sans nous exposer à avoir des malades. Le troisième jour de pluie, nous gagnâmes donc le village d'Eylat, où nous étions sûrs de trouver des huttes vides pour nous loger cette nuit.

Une scène de deuil nous y attendait.

Au milieu du cercle sur lequel sont rangées les cabanes des Bédouins, un troupeau de femmes à peu près nues et les crins au vent dansaient autour d'une vieille dont la figure était souillée de poussière. Ces femmes pleuraient la mort de Fokad, le chasseur d'éléphants. La mère du défunt tenait un sabre nu à la main; lorsque les vociférations du chœur s'arrêtaient, elle entonnait sur un rhythme lugubre quelques vers dans lesquels elle célébrait l'adresse du chasseur, la bravoure et les combats de son fils contre les Abyssins, récit auquel la pauvre mère mêlait l'expression de son désespoir. Quand ses sanglots suspendaient l'improvisation, le chœur recommençait à hurler en dansant autour de la mère du mort.

Ici, comme dans presque tout l'Orient et comme chez les anciens, la perte d'un membre de la famille, tout aussi bien que la naissance d'un fils, donne lieu à un repas dans lequel les vivants disent adieu à celui qui vient de quitter la terre. Moham-

med Nouraï avait fait tuer dix chameaux pour ce repas funèbre, qui devait commencer à la nuit, et auquel il avait convié tout le village. Bien qu'occupé à en surveiller les apprêts, il trouva un moment pour venir nous rendre visite, rien, pas même l'affliction, ne dispensant de l'accomplissement des devoirs de l'hospitalité envers l'étranger.

On se souvient qu'après la retraite des maraudeurs d'Oueld-Gaber, Mohammed Nouraï nous avait quittés au moment où des coups de fusil tirés bien loin dans la montagne s'étaient fait entendre. En quelques heures, il atteignit avec ses hommes une vallée que d'autres détonations lui désignaient comme le théâtre de la lutte entre Fokad et les Abyssins. Seulement, ces détonations avaient cessé depuis longtemps, ce qui ne fit qu'augmenter ses craintes.

En arrivant à l'ouverture de cette morne vallée, le chef d'Eylat et ceux qui l'accompagnaient eurent beau crier de toutes leurs forces; leur cri d'appel demeura sans réponse; l'écho même se taisait. A force d'errer, leurs pas firent lever une hyène qu'ils ne virent point, mais qu'ils entendaient se lamenter, et qui semblait se plaindre d'être obligée d'abandonner une proie. Le chef d'Eylat ne put s'empêcher de penser que c'était peut-être le cadavre de son frère qu'elle dévorait, et cette idée le fit frissonner. Un peu plus loin, il butta contre un ob-

stacle et tomba sur un chameau mort. L'animal était tout sellé, et portait encore des objets de harnachement que le malheureux cheik eut bientôt reconnus ; c'était le dromadaire de Fokad. Les Bédouins poussèrent un cri de rage ; quant à Mohammed Nouraï, à mesure que la certitude de la mort de son frère pénétrait dans son esprit, une haine furieuse contre ses meurtriers s'allumait en lui, et y laissait peu de place pour la douleur.

Les recherches continuèrent, mais sans amener d'autre découverte à cause de l'obscurité.

Ce ne fut qu'au jour qu'un Bédouin rencontra, à peu de distance du dromadaire, la moitié d'une lame de sabre brisée, et un peu plus loin le corps du compagnon de Fokad. Cet esclave avait subi l'horrible mutilation à laquelle l'Abyssin et le Galla ne manquent jamais de soumettre l'ennemi vaincu. Deux coups de lance avaient, en outre, ouvert sa poitrine. Le terrain, d'ailleurs, étaient piétiné, et, s'il ne présentait pas de taches de sang, c'est que la pluie les avait lavées. Quelqu'un s'étant avisé de poser la main sur le cœur de l'esclave, s'aperçut qu'il battait encore, et, quelques minutes après qu'on l'eut mis sur son séant, position qui facilitait le jeu des poumons embarrassés par l'hémorrhagie intérieure, le noir reprit connaissance ; bientôt il put donner de brèves indications sur ce qui s'était passé la veille. C'étaient bien, comme on le présu-

840776A

mait, les costanis abyssins qui avaient frappé Fokad. La lutte avait été courte. Le dromadaire que montaient Fokad et l'esclave, au lieu de soustraire les chasseurs à leurs ennemis par la fuite, s'était lancé au plus épais des bandes d'Abyssins, et, peu d'instants après, Fokad tombait avec son compagnon sous les zagaies des chrétiens.

Mohammed Nouraï, guidé par les souvenirs de l'esclave, put, à quelques pas de ce lieu maudit, retrouver le corps de son frère. Les Bédouins chargèrent aussitôt sur leurs épaules les restes inanimés du chasseur d'éléphants et regagnèrent Eylat.

L'esclave expira le lendemain.

Le cheik nous avait donné ces détails d'une voix émue, et il eut peine à achever son récit sans que, malgré ses mâles efforts, ses paupières laissassent échapper deux grosses larmes. Il se hâta de les essuyer, et, afin de nous donner le change, il prétendit que, pour avoir passé toute cette terrible nuit à la pluie et dans la boue, ses yeux étaient malades.

Puis il ajouta :

— C'était écrit là-haut ! La destinée ne recule point devant les joies ou les douleurs de l'homme : que le désespoir tue la mère ou brise le cœur du vieillard, que les enfants demeurent orphelins et sans appui, que les entrailles des frères saignent,

qu'importe à l'ange de la mort? Le sombre envoyé de Dieu n'en poursuit pas moins son œuvre de désolation. Pourtant, malheur à ceux qui ont tué Fokad! malheur à ceux qui ont seulement une goutte de son sang sur la toile de leur taub!

Notre campagne pouvait être regardée comme finie. Aux émotions d'une chasse aux gazelles et aux singes s'étaient joints pour nous les hasards d'un combat avec les chrétiens d'Abyssinie. Rien ne nous retenait plus dans ces solitudes montagneuses. Le jour suivant, nous rentrions à Massouah.

VII

Après le cachot entre les murs duquel viennent se briser sans cesse les impatientes espérances du prisonnier, une des plus tristes choses de ce monde est, sans contredit, le sort de certains hommes confinés par le hasard ou la nécessité sur un recoin de terre que la mer entoure d'une barrière infranchissable.

Mais, quand ce recoin est un rocher nu sous un soleil de feu; quand, fatigué de l'immensité de l'horizon, le regard ne trouve à se reposer que sur la pierre aride et comme frappée de mort; que

vous n'avez pour vous mouvoir que l'étroit espace laissé entre les casemates d'une population prisonnière sur un écueil ; que vous ne comptez pas même un ami dans tous ceux qui vous entourent, et que la monotone harmonie des vagues et les cris des goëlands qui aboient, ainsi que des chiens enroués, sur les récifs, sont la seule distraction à votre isolement absolu ; cette vie devient bientôt un horrible supplice.

Telles m'apparurent les longues journées passées à Massouah depuis notre retour des montagnes.

D'ailleurs, dans cette saison, — nous étions alors à la fin d'avril, — sur cet îlot à peine élevé de quelques pieds au-dessus du niveau de la mer, la chaleur commençait à être insupportable. C'était à peine si, au milieu de l'amas de huttes et de mosquées qui forme la ville, se glissait, vers le soir, un souffle du vent de mer. A cause des forêts de palétuviers qui festonnent la rade d'Arkeeko, les maringouins pullulaient, et à nos oreilles c'était toujours un sifflement plus terrible cent fois que que celui des balles ; car ce bruit, sans un moment de repos, éloigne toute pensée de votre esprit, tout sommeil de vos paupières, et vous laisse dans un état continu d'exaspération, de fureur impuissante.

Aussi, lorsqu'un jour M. D... vint nous dire que ses jambes se rouillaient aussi bien que ses fusils,

et nous proposer une nouvelle course, nous hâtâmes-nous d'accepter.

On se mit en route vers le coucher du soleil, afin d'éviter la chaleur du jour, et, en quatre heures de marche, nous atteignîmes le lit d'un torrent qui traverse une forêt de tamarins et de plantes à soude, non loin de ruines d'ailleurs insignifiantes, et qui auront bientôt disparu sous les euphorbes et les aloès. Ces ruines couvrent un mamelon au bord d'une vallée récemment abandonnée par les eaux de la mer Rouge. Quel peuple éleva cette bourgade, dont il ne reste que des décombres et des tombeaux? Nul ne peut le dire : le Bédouin est oublieux, et, pour lui le passé est comme le désert, où le vent a bien vite effacé tout vestige du pied qui l'a parcouru.

Nous nous remîmes en marche dès le point du jour, en appuyant vers le nord-ouest. Nous laissions sur notre droite la plaine rase qui va s'inclinant jusqu'à la mer, dont nous entendions le bruit lointain, pour suivre les méandres d'une gorge où, de loin en loin, notre passage effarouchait des troupeaux de gazelles éparses au milieu des seyâls.

Vers les onze heures, on s'arrêta près d'une source qui sort du pied d'un rocher, et se perd à dix pas de là dans le sable. Ce lieu se nomme Abhan.

Ce ne fut que le lendemain que nous nous déci-

dâmes à franchir les deux ou trois lieues qui nous séparaient encore de l'ouadi Anakhli : c'était le commencement du pays de chasse que nous nous proposions d'explorer.

Ici, le pays de Kolla est divisé en deux terrasses: l'une qui commence à la mer et dont nous venions d'atteindre la limite, l'autre qui s'étendait entre nous et la chaîne de la Taranta. Un rideau de mamelons schisteux sépare ces deux terrasses, et la gorge d'Anakhli n'est qu'une trouée par laquelle les torrents de la zone supérieure tombent dans la zone plus basse, qui longe la mer. Du reste, en raison de la différence assez peu sensible de leur altitude respective, ces deux terrasses offrent à peu près la même végétation.

Le bourrelet de collines qui sert de transition entre les deux zones est coupé de loin en loin de crevasses profondes et tortueuses, tourmenté à l'infini et disloqué comme une masse en fusion que le refroidissement serait venu saisir tout à coup.

Malgré leurs accidents, ces mamelons offrent l'aspect le plus monotone et le plus désolé que l'on puisse se figurer. Tout a un caractère pauvre dans ce paysage torréfié par le soleil. Les roches violettes paraissent livides; les maigres arbustes à gomme qui rampent sur ce sol de pierre sont presque toujours dénudés de feuilles et n'ont ja-

mais d'ombre ; les touffes d'herbe qui poussent dans les fissures de la montagne semblent ne jamais fleurir sur cette terre aride. Parcourues par des torrents qui paraissent ne rouler que du sable et des galets, les vallées elles-mêmes n'offrent d'autre verdure que celle des tamarix au feuillage pâle, aux rameaux échevelés comme des femmes en deuil ; et, si parfois une source vient vous rappeler l'image de la vie au milieu de ce désert, cette image est encore trompeuse : si limpide qu'elle soit, cette eau laissera une horrible saveur sur vos lèvres, car elle est salée et tue toute autre végétation que les soudes stériles.

Aussi, ce lieu est-il désert en tout temps. Les hordes de pasteurs ne s'y arrêtent pas plus d'une nuit dans leurs migrations périodiques de la mer aux montagnes et des montagnes à la mer. Quelquefois les chameliers de Mokollo ou d'Arkeeko se hasardent à y recueillir quelques charges d'*alfa*, graminée longue et dure qui prospère sur ce sol infécond, et que l'on emploie à recouvrir le toit des chaumières. En tout autre temps, ce chaînon n'est parcouru que par les malfaiteurs et les chasseurs d'autruches.

Nous dressâmes notre tente à côté d'un filet d'eau saumâtre ; puis chacun prit son fusil, et l'on se dispersa dans ces solitudes.

Mohammed Cotten m'avait conseillé de remonter

le torrent, qui, à une demi-lieue de là, débouche dans la Kolla supérieure. J'y trouverais probablement, me disait-il, des autruches, des *bézu* (coama), et surtout des gazelles, qui à cette heure — il était près de midi — ne pouvaient manquer de venir à l'eau.

Je suivis ce conseil.

Un peu plus haut, les deux revers de la vallée se resserrent au point de ne laisser entre eux que la place nécessaire au torrent. En cet endroit, les eaux ont dénudé une couche de rochers raboteux, hérissée de saillies que l'eau de la source entoure comme des îles, et sur lesquels elle a jeté comme une longue toison d'algues violettes. Ces îlots servent de refuge à des volées d'œdicnèmes criards, de vanneaux porte-lambeaux, de sarcelles vertes qui dorment au soleil, le cou dans la plume, tandis que çà et là vont et viennent des couples de cigognes, dont le plumage est légèrement teinté de rose. De loin en loin, des fientes d'éléphant attestent que ces colosses du règne animal visitent parfois cette vallée solitaire.

Une tribu de cynocéphales qui buvaient, et qui, en un clin d'œil, eurent regagné la cime des rochers abrupts, se mit à aboyer. Je leur envoyai quelques balles, et le cadavre de l'un d'eux ayant roulé jusqu'à moitié hauteur du revers que j'avais à ma gauche, je courus le ramasser.

De ce point, en faisant face vers l'ouest, se déroulait un des panoramas les plus grandioses qu'il m'ait été donné de voir.

La vallée, béante au-dessous de moi, débouchait dans une immense plaine d'un rouge de brique, dont la surface se perdait bientôt dans une couche de vapeurs bleues comme les eaux d'un lac de la Suisse. Des torrents aux rives masquées par des arbres verts s'échappaient de cet océan fumeux. Çà et là, des monticules formaient des îles sur cette mer fantastique, ou s'y découpaient en promontoires. Chaque touffe d'euphorbe, chaque brin d'herbe prenait dans la brume mille formes extraordinaires. Tantôt c'étaient des tiges qui montaient à des hauteurs incommensurables et laissaient pendre de longues branches qui balayaient le sol; tantôt c'étaient des touffes gigantesques au milieu desquelles s'ouvraient des avenues sans fin, ou bien des arbres qui avaient toute l'élégance des dattiers, mais qui semblaient dix fois plus grands, et dont les tiges ondulaient comme l'image des corps réfléchie par une eau courante. Par delà ce lac, illusion du mirage, un ruban de collines bleues se déroulait comme une longue falaise. Plus loin encore, un filet d'azur accusait dans le ciel les contours incertains de la grande chaîne noyée dans une atmosphère qu'une lumière trop intense rendait presque opaque.

En face du mamelon du haut duquel je regardais le démon de l'air se jouer à la surface de la Kolla, l'autre revers de la vallée s'inclinait par ondulations plus douces jusqu'à la plaine, avec laquelle ces ondulations finissaient par se confondre. Sur cette pente, quelques points mobiles frappèrent mes regards, et, malgré l'énormité de la distance, il ne me fut pas difficile de deviner que c'étaient des gazelles. Elles se dirigeaient vers l'eau qui coulait à mes pieds. Celles-ci, bien que très-nombreuses, n'étaient que l'avant-garde d'un troupeau bien autrement considérable. Ce troupeau se déplaçait avec une vitesse prodigieuse, et il était facile de prévoir qu'en quelques minutes le creux de la gorge ne suffirait pas à contenir tous ces animaux.

En ce même moment, Gazaïn, le chasseur de M. D..., puis l'agent consulaire lui-même, puis le petit Gabrio, vinrent à passer au-dessous de moi : un coup de sifflet les fit accourir.

Gazaïn se signa : M. D... ne pouvait en croire ses yeux, et le petit Galla, plein de cette joie qui saisit le sauvage à la vue d'une curée inattendue, gambadait depuis cinq minutes, quand les premières gazelles parurent dans la gorge.

Le soleil était alors au zénith, et l'ombre des corps couvrait exactement leur base. De la plaine arrivaient des bouffées d'air chaud comme la

vapeur d'une fournaise. Ce vent cardait la brume qui rampait sur la Kolla et lui donnait la bizarre apparence d'une mer dont chaque vague s'isolerait des autres pour suivre capricieusement son mouvement propre. Tout était éclat et lumière sur la terre et dans l'atmosphère : tout semblait brûler à la surface des montagnes, et, vue de cette hauteur, la nappe d'eau qui coulait à nos pieds nous renvoyait l'irritante clarté du ciel en feu.

Les gazelles s'étaient ruées vers l'eau, en se déployant sur une longue ligne que les nouvelles venues forçaient à chaque instant. De la pente des collines, l'avalanche vivante roulait rapide, intarissable. Tout ces pauvres animaux haletaient ; leurs naseaux dilatés, leurs cris pareils à des sanglots, leur course désespérée, disaient assez combien était pressant le besoin qui les poussait.

Bientôt la vallée fut littéralement pleine, et l'eau disparut comme sous une couche de terre qui aspirait avidement les flots de la source. De nouvelles bandes, poussées par d'autres encore, arrivaient toujours.

Un coup de fusil tiré par Gabrio abattit une gazelle, dont la place fut immédiatement occupée par une autre, et la détonation ne produisit pas d'autre effet sur cette masse compacte : un ennemi

bien autrement terrible que nos balles, la soif, rendait ces malheureux animaux insensibles à tout autre danger.

Cela dura ainsi plus d'une demi-heure. Ce ne fut qu'au moment où, après avoir bu longuement, les premières gazelles, poussées par les autres, commencèrent à regagner la plaine que nous nous décidâmes à faire feu. Une décharge générale en abattit encore cinq, qui toutes avaient la taille de nos plus gros moutons. Cela suffisait amplement à notre journée, et nous ne songeâmes plus qu'à jouir un instant encore de l'incroyable spectacle que nous avions sous les yeux.

Peu à peu, le troupeau, qui n'a d'autre pasteur ni d'autre maître que Dieu, s'écoula pour se perdre dans la brume, et, n'eussent été les six cadavres demeurés sur le sable, on eût pu croire à quelque hallucination de mirage.

M. D... et ses domestiques s'occupèrent de faire porter notre chasse à la tente, tandis que, pour m'y rendre, je faisais un détour par derrière les tamarix et les soudes qui bordent le lit du torrent.

A chaque pas, je tombais sur des centaines de pintades, de francolins, de gangas cathas, qui se roulaient sur le sable. Je ne songeai pas même à les inquiéter; j'espérais trouver des autruches.

Mais, au bout d'une demi-heure, l'éclat de la lumière avait fait enfler mes paupières, mes poumons trouvaient à peine assez d'air dans l'atmosphère raréfiée, la soif me prenait à la gorge, et je sentais une douloureuse pulsation d'artères battre sur mes tempes comme un marteau.

Je devais être à peu près à la hauteur de la tente, de laquelle me séparait un espace couvert d'athels et de soudes; par delà, la cime de quelques mimosas m'indiquait le lit du torrent. Je m'engageai dans ces fourrés.

D'abord, cette végétation rabougrie ne s'élevait guère qu'à hauteur de ma ceinture. Mais, à mesure que j'allais, le terrain s'abaissait rapidement, et bientôt je fus comme perdu dans un chaos sans issue de plantes qui atteignaient jusqu'à douze et quinze pieds de haut au milieu desquelles les phacochères et les bêtes fauves ont tracé de rares sentiers impraticables pour l'homme.

Tout cela était sombre; au sol humide et glissant on eût dit qu'il avait plu la veille. Des troncs de tamarix morts ou couchés par les eaux me barraient le passage à chaque instant, et à chaque instant je devais ou briser une branche ou écarter des deux mains la masse de feuillée qui m'entourait comme l'eau étreint le corps du nageur. Vingt fois je fus tenté de retourner en arrière; mais, outre que j'aurais eu, à rebrousser chemin, la même difficulté

que pour continuer, il eût encore fallu faire un immense détour. Je me décidai à poursuivre à tout hasard.

J'atteignis ainsi une sorte de clairière qui n'était pas autre chose qu'un repli du sol un peu plus élevé, grâce auquel ma tête dominait une fois encore la forêt rachitique. Mais, à vingt pas de là, le sol s'abaissait de nouveau, et je me retrouvai à chercher mon chemin dans ce ténébreux dédale, où maintenant il me semblait ouïr passer des bruits étranges.

Cette dernière préoccupation devint un problème auquel ne tarda pas à donner une solution terrible la vue d'une sorte de spirale qui se roulait et se déroulait au bout d'un rameau, à quelques pouces de ma figure.

Ce n'était pas autre chose qu'un serpent de deux pieds de long, dont le corps grêle, d'un jaune de feuille morte, est marqué d'un filet noir sur l'épine dorsale ; en quelques heures sa morsure tue l'homme le plus vigoureux.

Je me rejetai vivement en arrière. Mais comment rendre la terreur qui s'empara de moi quand, au-dessus de ma tête, à mes pieds, sur chaque arbre, sur chaque rameau, je vis des centaines de ces reptiles, les uns enroulés sur les branches et immobiles, les autres promenant lentement toute la longueur de leur corps sous un rayon de soleil qui

filtrait dans le feuillage! De là les bruits que je m'étais surpris à écouter.

Je subissais quelque chose de l'effet attribué à la tête de Méduse : la peur me gagnait; j'aurais donné tout au monde pour trouver un passage libre et pouvoir fuir. Et pourtant il me semblait que mes pieds prenaient racine sur ce sol où il y avait tant de danger à s'arrêter. Je n'osais faire un pas, de peur de me heurter à quelqu'un de ces horribles animaux. Vêtu du costume du pays, consistant en un caleçon et en un couari, mes pieds, mes jambes, ma poitrine et mes bras étaient à nu, ce qui ajoutait encore au péril.

Cependant, il fallait prendre un parti. Je me fis petit pour éviter de frôler le moindre rameau; je ramassai lentement les plis de la longue toile jetée sur mes épaules, plis dans lesquels je tremblais de renfermer un serpent; puis, mesurant de l'œil toutes les issues ouvertes autour de moi, je me mis en route.

Tantôt j'allais à quatre pattes, tantôt il fallait nécessairement abattre avec la baguette de mon fusil un des reptiles qui me barraient le passage, ou bondir au-dessus de quelque tronc d'arbre couché sur le sol, et du creux duquel je voyais sortir des serpents. A chaque pas je devais m'arrêter à calculer le pas suivant. Ces anneaux fauves jouant les uns sur les autres avec un frémissement sinistre,

et le sifflement par lequel les reptiles semblaient témoigner le plaisir qu'ils éprouvaient à se chauffer au soleil, faisaient courir sur tout mon corps un frisson d'horreur indicible.

Cela dura ainsi cinq minutes, qui me parurent avoir la longueur d'un siècle. Puis, le terrain étant devenu plus libre, je me mis à courir comme un un fou à travers les halliers que j'avais tant de peine à franchir tout à l'heure, et, en quelques bonds, je me trouvai sur le sable du torrent, à dix pas de la tente.

J'eus assez de la chasse pour tout le reste du jour.

VIII

L'après-midi se passa, non point à faire la sieste, — il fallut y renoncer à cause des moustiques, — mais à mouiller sans cesse un linge que l'on appuyait à chaque instant sur le front, et duquel, au seul contact de la peau, le liquide s'échappait en fumée. Le thermomètre marquait 37 degrés à l'ombre.

La grosse chaleur passée, afin d'échapper aux moustiques, nous transportâmes nos pénates plus loin, c'est-à-dire dans la plaine, à quelques pas

du Ras-el-Mâ (la Tête-de-l'Eau), comme parlent les Arabes.

Il restait deux heures de jour, à peu près : j'en profitai pour faire une reconnaissance des environs.

Le torrent était toujours bordé d'arbres. Mais ici les mimosas avaient remplacé les soudes, et les tamarix atteignaient des dimensions gigantesques. Je m'opiniâtrai à poursuivre d'arbre en arbre de beaux oiseaux qui semblaient prendre à tâche de m'éloigner de la tente. D'ailleurs, sans avoir la richesse de végétation des montagnes, si je les comparais à la chétive forêt du matin, ces arbres pouvaient passer pour magnifiques.

Les troncs des tamarix étaient recouverts comme d'une sorte de fourreau par une plante parasite dont les longues feuilles, élégantes comme celle de nos fougères, retombaient sous leur propre poids, et jouaient au moindre souffle d'air, ainsi que des banderoles de gaze verte.

Un autre parasite, un *loranthus*, habitait aussi les mimosas ; mais celui-ci est un arbuste dont les feuilles ressemblent à celles de l'olivier, et dont les racines percent de part en part les branches des gommiers, sur lesquelles elles se greffent. Les feuilles des mimosas, grillées par un ciel torride, étaient remplacées par le feuillage argenté du parasite, et, aux boutons d'or dont les parent les

pluies d'hiver, avaient succédé les chatons de fleurs pourpres, garnis d'étamines comme un épi de barbes, par lesquels se termine chaque rameau de l'arbuste.

Autour de moi, les béni-israïl pâturaient, ou se poursuivaient, complétement insoucieux de ma présence. Des volées de pintades gagnaient leur perchoir sur les plus hautes cimes. Au-dessus de ma tête, à travers le feuillage glauque des tamarix, à travers les branches grises des mimosas, s'étendait un ciel écarlate dans lequel tournoyaient avec des clameurs discordantes des nuées de guépiers verts et bleus. Chaque bouffée de vent faisait courir dans ces bois une rumeur pareille au bruit monotone d'une eau lointaine; les engoulevents et les œdicnèmes commençaient à siffler leur plainte si triste, et l'on entendait les autruches rugir dans les profondeurs de l'horizon.

A la lisière de cette forêt s'élève un grand quadrilatère formé de quatre murs en ruiné, contre lesquels le vent a accumulé, en bien des endroits, des buttes de sables errants. Je grimpai jusqu'au sommet de ces vieilles murailles.

De là je voyais la plaine se dérouler vers le nord en un plan sans limites, rouge, ardent. L'air avait repris toute sa transparence, toute sa limpidité, ainsi que les pics de la grande chaîne de l'ouest leur robe d'azur. De longues files d'autruches, cherchant

un gîte, faisaient lever çà et là des traînées de poussière qui étaient comme leur sillage. A ces traînées de poudre succéda un nuage plus dense, qui venait du sud et allait vers le nord : c'était une troupe d'onagres, dont la croupe fauve est rayée de noir comme la robe du tigre, qui parcouraient leur immense domaine. Comme si l'odorat leur eût révélé ma présence, je vis ces superbes animaux tourner vers moi leurs têtes : leurs prunelles de feu me jetèrent un regard étincelant comme un éclair, et tout le troupeau me salua d'une tempête de hennissements sauvages.

Lorsque je fus de retour à la tente, les feux de bivac brillaient déjà tout à l'entour; le repas du soir se fit, et l'on ne songea à dormir qu'assez avant dans la nuit.

Mais, en quittant Anakhli pour le lieu sur lequel nous campions, nous étions tombés de Charybde en Scylla : un ennemi bien autrement terrible que les maringouins nous empêcha de fermer l'œil ; c'étaient les *cont-cont*.

On appelle ainsi le parasite qui vit sur le cuir des bestiaux, des chameaux surtout. Tourmentés par cet hôte importun, les chameaux s'en débarrassent en se roulant sur le sable, où l'insecte se multiplie avec une effrayante rapidité. La privation de nourriture ne le tue point ; seulement, son énorme abdomen se vide, et alors le hideux insecte

devient presque invisible dans le gravier, avec lequel le confond sa couleur terne ; mais qu'un homme ou un animal s'arrête sur cette place, et la vie revient à ce sac desséché la tête, par laquelle il se termine, s'enfonce dans l'épiderme, et dépose dans la plaie par laquelle il boit le sang de sa victime une gouttelette de venin qui, en quelques minutes, donne naissance à une tumeur grosse comme une noix. Après quelques jours d'un insupportable prurit, cette tumeur finit bien souvent par une ulcération d'un caractère grave.

Diodore de Sicile et Pline l'Ancien semblent avoir eu le cont-cont en vue quand ils affirment que, chez les Troglodytes, certaines contrées deviennent subitement inhabitables par suite de la multiplicatiou des scorpions, selon le premier ; des fourmis, selon le naturaliste latin.

Pour mon compte, en un clin d'œil, je sentis mes jambes criblées de piqûres contre lesquelles il n'y a d'autre soulagement que des frictions de beurre ou d'huile.

Cela me rappela la terrible histoire de Konolly et de Stoddard, malheureux officiers anglais qui, jetés dans la fameuse prison de Bokhara, y furent livrés pendant un mois aux morsures des cont-cont, dont leurs bourreaux avaient le soin de recouvrir chaque jour le sol du cachot.

Je me relevai pour aller m'asseoir près du feu.

Quelques minutes plus tard, chacun se plaignit du même supplice et se résigna à veiller comme moi. Il est vrai que nous avions la ressource du chibouk pour accourcir les longues heures qui nous séparaient du jour...

Dès que finit cette longue nuit sans sommeil, on sella les mules; les chameaux furent chargés, et nous nous mîmes en route en marchant toujours vers le nord. On chemina jusque vers les neuf heures, à travers le morne plateau de la Kolla, sans autre incident qu'une autruche tuée par M. D...

Quant à nous, nous n'eûmes à tirer que des francolins, des pintades, des beni-israïl et un arabat, ce qui, joint aux filets et aux pieds de l'autruche, nous promettait une chère exquise. En arrivant, les Abyssins s'occupèrent des apprêts du déjeuner, pendant que les chameliers cherchaient, pour dresser notre tente, une place saine des horribles cont-cont qui nous avaient valu une nuit blanche.

Nous nous étions arrêtés dans le lit d'un torrent, sous les immenses rameaux de tamarix qui bordaient une berge haute de quatre à cinq pieds. Mais les Bédouins eurent beau fouiller tous les puits creusés dans le sable par les pasteurs nomades, tous étaient complétement à sec, et deux d'entre eux durent retourner à l'eau que nous avions quittée le matin, y remplir toutes nos ou-

tres. Ils ne furent de retour qu'à la tombée de la nuit.

A cette heure, le soleil se couchait à l'occident derrière un banc de nuages noirs, zébrés de lueurs cuivrées, qui se traînaient lentement sur les croupes de la grande chaîne. L'air était chargé d'électricité; pas un souffle de vent ne traversait l'espace, et sur la nature entière pesait ce calme lourd, avant-coureur de la tempête.

La nuit succèda rapidement aux clartés livides qui s'éteignaient dans le ciel, et chacun s'endormit de bonne heure. Un homme, que l'on relevait de loin en loin, était chargé d'attiser les feux qui nous gardaient des bêtes fauves.

Vers les deux heures après minuit, un de nos Bédouins veillait, lorsque, à son oreille familiarisée dès l'enfance avec toutes les voix de la solitude, arriva de l'ouest un bruit pareil au bruit lointain des vagues que le vent du large brise sur les dunes. Le chamelier se hâta de réveiller tout le monde, en ajoutant quelques mots dans le patois du pays, que nous ne comprîmes pas d'abord, mais qui devaient dénoncer un péril imminent. Aussitôt, sans même répondre à nos questions, Abyssins et chameliers abattirent notre tente, la jetèrent, ainsi que nos bagages, par-dessus la berge, nous y poussèrent nous-mêmes, et forcèrent les mules et les chameaux à la gravir à leur tour.

Il ne restait qu'un homme et une dernière mule sur le sable du torrent, quand à la rumeur lointaine succéda, pour ainsi dire sans transition, un fracas effrayant. A un cri du Bédouin demeuré en arrière, ses camarades le saisirent et l'enlevèrent à la hauteur de la berge, tandis que la mule disparaissait, emportée comme un atome par une masse noire qui venait de remplir tout à coup le lit du torrent. Terminée à pic vers l'aval, présentant en amont une surface sombre, striée de sillons d'écume blanche, cette masse n'était rien de plus que les eaux versées par l'orage sur les montagnes, et roulant sur la pente rapide du terrain avec la vélocité du boulet de canon.

Ces crues et leur arrivée subite dans le lit des torrents sont ici des incidents peu rares, et, en nous obstinant à camper sur un sol aussi bas, malgré les indices qui, au coucher du soleil, annonçaient un orage prochain, nous avions commis une imprudence grave. Heureusement elle n'avait pas eu d'autres suites que la perte d'une mule.

Une fois en sûreté, nous trouvâmes au milieu des arbres une place libre sur laquelle on dressa la tente : en un clin d'œil, les chameliers eurent rallumé nos feux, et chacun fit de son mieux pour reprendre son somme interrompu : ce fut impossible.

A chaque instant, dans la pénombre qui limitait

le cercle éclairé par les flammes, le factionnaire voyait passer des formes indécises, et le frisson de terreur qui courait sur la croupe de nos bêtes de somme, le mouvement qui les poussait jusque sous la tente ou au milieu du cercle formé par nos gens, eussent suffit pour nous expliquer la nature de ces apparitions.

Le terrain sur lequel nous venions de nous réfugier formait une île au milieu des eaux débordées que nous entendions gronder de toutes parts.

Nous n'étions pas seuls sur cette île. Surpris par les eaux et prisonniers comme nous, des hyènes, quelques panthères et au moins un lion, tournaient autour de notre bivac, et la frayeur que le danger leur inspirait se traduisit bientôt en lamentables hurlements, en cris rauques, en mugissements qui ajoutaient quelque chose de plus effrayant aux sombres horreurs de cette nuit.

Parfois, au-dessus de la voix des eaux, au-dessus des cris des bêtes fauves, retentissait un autre bruit : celui de larges pans de la berge qui, minés par le torrent, s'abîmaient dans le gouffre avec les grands arbres qui les couvraient. Ces bruits, dominant tous les autres pendant quelques secondes, se répétaient plus fréquents, et bientôt il devint difficile de saisir l'intervalle qui les séparait. Alors, une autre appréhension vint ajouter à notre inquiétude : l'île, dévorée par la violence des eaux,

et diminuant à chaque minute, avait-elle une grande étendue et résisterait-elle longtemps?

Il était à peine trois heures, qu'il fallut transporter notre tente plus loin : l'espace laissé entre elle et les eaux avait disparu, et la débâcle refoulait sur nous les bêtes fauves. Les feux se multiplièrent; on chargea les armes; l'effroi des Bédouins les fit chanter, et nous attendîmes dans une anxiété que le lecteur comprendra facilement.

Le jour se leva enfin, et nous pûmes mesurer de l'œil l'étendue des désastres de la nuit.

La veille, une portée de pistolet au plus nous séparait de la rive opposée; elle était maintenant à plus de six cents pas de nous. Tout ce vide était rempli par une eau d'un rouge de sang, sur laquelle passaient des forêts déracinées, des amas d'herbes, et çà et là des cadavres d'animaux, parmi lesquels il nous sembla reconnaître un corps humain. L'île avait encore plus d'un quart de lieue de tour, et, si elle avait diminué d'un côté, de l'autre il s'était formé un atterrissement qui la reliait presque à l'autre rive, C'est par cet atterrissement que s'étaient échappées les bêtes fauves enfermées comme nous, et qui ne nous inquiétaient plus depuis quelque temps. D'ailleurs, les eaux diminuaient, et, vers les huit heures, elles s'étaient complétement écoulées

Nous nous arrêtâmes cinq jours entiers sur ce

point, que les Bédouins appellent Gat-Gat, du nom de la Kolla, dont les arides solitudes s'étendent à plus d'une journée de marche vers le nord. Les puits que nous avions trouvés à sec étaient remplis maintenant, et nous n'avions plus besoin de recourir à la source saumâtre d'Anakhli.

Ce ne fut que le sixième jour que l'on reprit la route de Massouah. Arrivés à l'eau d'Abhan, l'on déjeuna, et chacun s'endormit.

Sur le coup de midi, nous fûmes réveillés par un cri bizarre, aigu et prolongé longtemps sur le ton de fausset.

A ce cris, les chameliers sautèrent sur leurs zagaies, les Abyssins sur leurs fusils; puis tous s'élancèrent vers une gorge voisine, en nous jetant comme clef de l'énigme ce seul mot:

— *Harami* (les voleurs)!

Les Bédouins du littoral, et surtout les Abyssins, ont tout un système de signaux, consistant en cris familiers à tout le monde, et dont l'intonation a un sens invariable pour tous. L'approche de l'ennemi, la présence du lion, un cadavre humain que l'on trouve sur une route, l'incendie qui dévore un village, le voleur qui détourne un troupeau, tout cela se transmet de montagne en montagne par un cri que chacun répète et que l'écho porte au loin, et la nouvelle circule avec la vitesse du télégraphe.

Nous nous trouvions seuls avec M. D... et le

petit Gabrio, qui prétendit que le cri d'alarme avait été poussé par le Bédouin chargé de veiller à nos mules. Il ne pouvait donc être question d'elles et nous commencions à trouver peu agréable la nécessité de rentrer à Massouah à pied par la chaleur intense qu'il faisait, lorsque, du côté opposé à la gorge par laquelle nos gens avaient disparu, nous vîmes revenir nos montures, qu'un nègre chassait devant lui. M. D... tira un coup de fusil en l'air pour rappeler notre monde, et bientôt tout s'expliqua : le chamelier préposé à la garde des mules s'était endormi comme tous les autres ; ne les voyant plus à son réveil, et ne doutant pas qu'elles n'eussent été emmenées par des voleurs, il s'était hâté de donner l'alerte. Les lazzi de ses camarades furent sa seule punition.

Quant au nègre, il nous avait vus arriver, et, retrouvant nos bêtes à plus d'une lieue de là, il nous les ramenait. Comme remercîment, les Abyssins lui abandonnèrent les restes de notre déjeuner, ainsi que la moitié d'une gazelle tuée ce matin-là même. C'était un grand vieillard maigre, décharné comme le saint Jérôme des peintres espagnols, nu comme lui, et, comme lui, plié sous le poids de l'âge ; ses cheveux et sa barbe étaient d'un blanc de neige ; sa peau avait subi aussi l'influence de la vieillesse, et, de noire, était devenue d'un bistre pâle ; enfin, un bâton d'ébénier soute-

nait sa marche chancelante. Les chameliers le connaissaient et le traitaient avec un mélange de familiarité et de respect, non pas seulement à cause de son grand âge, mais aussi parce qu'il était fils de roi. Le vieillard n'avait pas d'autres nom que Sultan.

— Il y a quelque part, bien loin, bien loin vers le sud-ouest, nous dit-il tout en mangeant, une mer intérieure dont l'eau est pourtant douce comme celle qui tombe du ciel. Au milieu de cette mer, couverte des canots de vingt peuples, il est un archipel dont l'île principale est dominée par une montagne qui jette des flammes par son sommet. Cette île, celles qui l'entourent, étaient le royaume de mes ancêtres, et ce royaume devait être mon héritage.

Ici le vieillard s'arrêta. Il était évident que les années, en passant sur sa tête, ne l'avaient point encore habitué à ce contraste entre le sort que lui promettait sa naissance et celui que lui avait fait le hasard ; puis, après une minute donnée à des regrets inutiles, le pauvre noir, reporté par nos questions aux souvenirs qui avaient fait le désespoir de sa vie, et qu'il caressait encore avec l'amour qu'a l'avare pour son trésor, continua :

— Quelques-uns de ces îlots ne sont que des pics qui s'élancent au-dessus du lac à une très-grande hauteur, couverts de forêts depuis leur

base jusqu'à leur cime et habités seulement par les oiseaux du ciel; mais les autres sont fertiles et peuplés, le plus grand, surtout, avec ses vallées tapissées de rizières et de champs de coton, avec ses mille bourgades de cases coniques, avec ses cent ports, dans lesquels des flottilles de pirogues jouent au milieu des hippopotames, qui pullulent sur ces côtes. Le palais de mon père, entouré d'une enceinte impénétrable formée par deux rangées de cierges aux tiges droites comme des colonnes hérissées d'épines, longues d'un empan, parées de grandes fleurs en toute saison, occupait le sommet d'un promontoire; cent huttes éparses dans cette enceinte suffisaient à peine à contenir les femmes, les esclaves et les trésors du roi. Une fois par jour, le peuple venait se prosterner devant cette enceinte. Une fois par an, une vieille femme venait jeter sur ma tête quelques gouttes d'une liqueur rouge: c'était le sang des esclaves que l'on immolait ce jour-là aux Esprits. Bien qu'enfant, quand je dépassais le seuil de l'enceinte, tout le peuple se prosternait la face contre terre. Ah! j'étais grand parmi les hommes en ce temps!...

Mais, un jour, l'enfant se réveilla au bruit des tamtams et des crotales de fer. Les hommes qui parlent aux dieux déchiraient lentement le corps d'une jeune fille: il s'agissait de se rendre les Esprits propices pour une expédition militaire qui se pré-

parait. La victime s'éteignit au milieu d'épouvantables tortures, sans pousser le moindre cri de douleur, ce qui était un présage de succès, et, ce même jour, le roi de cet archipel inconnu réunit ses troupes et partit avec elles sur de grandes pirogues, laissant son jeune fils dans l'île.

L'abîme dévora-t-il sa flotte? fut-il vainqueur et revint-il plus tard? Sultan ne le sut jamais. Son père était absent depuis plusieurs lunes, quand d'autres barques entrèrent dans les ports de l'île et vomirent des torrents d'hommes, devant lesquels le peuple tremblant s'enfuit vers la montagne qui brûle. L'enceinte du palais fut forcée, ses défenseurs mis à mort, et les femmes, les esclaves, les richesses du roi tombèrent au pouvoir des forbans.

Ainsi que les autres prisonniers, l'enfant fut traîné à bord des barques ennemies, qui s'éloignèrent chargées de butin, et, le soir venu, c'était à peine si les captifs pouvaient distinguer la terre natale : elle n'apparaissait plus que comme une vapeur bleuâtre à l'extrême limite de l'horizon.

Pourtant les femmes qui entouraient le fils du roi ne cessaient d'invoquer tout bas l'Esprit de la montagne qui jette du feu : la montagne elle-même avait disparu dans l'éloignement; mais le panache de flamme qui la surmonte était toujoure visible dans les ténèbres. C'était comme un phare dont

les yeux de l'enfant ne se détournèrent point de toute la nuit.

— L'Esprit protecteur de tes pères nous délivrera, disait-on autour de lui : cette lumière est son regard !

— Mais l'Esprit ne vint pas à notre secours, ajoutait Sultan, et, quand l'aube parut, l'île, la montagne, le jet de flamme et la colonne de fumée qui s'échappe de son sein s'étaient effacés dans l'espace, mais non dans ma mémoire ; car c'était la dernière image de ma patrie, que je quittais pour toujours ! Bien des mois après cette nuit où tant de désespoir succéda à un rayon de trompeuse espérance, j'arrivai esclave à Massouah...

Vendu à un bomme d'Arkeeko, Sultan avait servi son maître pendant plus de cinquante ans, et, celui-ci mort, ses héritiers, trouvant que l'esclave n'était plus bon à aucun service, lui avaient donné sa liberté, afin de n'avoir point à le nourrir.

Depuis lors, le vieillard habitait le creux d'un rocher, non loin de la source d'Abban. Pour vivre, il tendait aux gazelles des piéges consistant en deux cercles concentriques, sur lesquels sont fixées, en forme de rayons, des baguettes de bois élastiques et pointues par le bout, qui se dirigent vers le centre, sans l'atteindre tout à fait. Comme autant de dents, ces baguettes viennent mordre le pied de la gazelle, qui glisse sur cette sorte d'assiette

creuse, pour s'engager dans le vide étroit laissé au centre. Un chapelet de ces piéges, fixés à une corde solidement amarrée par ses deux bouts, recouvre toute la largeur des chemins que prennent les gazelles pour aller à l'eau.

Quand sa chasse était malheureuse, ou que les hyènes visitaient ses lacets avant lui, le noir se rabattait sur les baies de certains arbres ou sur les œufs d'oiseaux, de francolins surtout. Quelquefois aussi le hasard amenait un chasseur dont il méritait la bienveillance par des renseignements sur les lieux hantés par les autruches.

Du reste, le vieillard ne se plaignait jamais, et, que sa journée eût été bonne ou mauvaise, le soir, au coucher du soleil, il descendait vers la source, faisait ses ablutions religieuses et se prosternait devant le Dieu qui lui avait donné une longue vie pleine de tant de misères; puis il regagnait la hutte de ramée qu'il s'était faite entre deux quartiers de roc et dont l'entrée était défendue des bêtes fauves par un peu de feu, et tâchait d'oublier que toute sa vie il avait dû se courber devant un maître, baiser la main qui le frappait, dévorer un pain trempé d'amertume, n'avoir point d'amour à l'âge où dans les veines circule une surabondance de forces dont on ne sait que faire, pour ne trouver que le plus impitoyable abandon quand se lève l'heure où la vie se décolore et où l'homme cherche

autour de lui les affections du foyer qui en adoucissent le déclin.

Pour dormir, le vieillard avait besoin d'oublier tout cela, aussi bien que la lente agonie qui l'attendait au fond de ce désert, dans les horreurs de la faim, lui auquel appartenait un royaume, et devant qui tout un peuple se prosternait jadis, lui qui eût eu des armées sans nombre à conduire à la bataille, ou que tant de femmes eussent rassasié d'amour et d'ardentes caresses, et qui eût pu mourir dans un palais, plein de jours, pleuré de tous, au milieu de la pompe royale, comme le soleil se couche dans les splendeurs d'un ciel radieux!

Pauvre fils de roi dont le père portait une couronne d'or, et à qui la destinée en avait donné une plus lourde encore, mais celle-ci était une couronne d'épines!

IX.

Nous quittâmes Abhan vers les deux heures de l'après-midi, comptant aller coucher seulement aux ruines près desquelles nous avions bivaqué en venant.

Mais à peine étions-nous en marche, qu'au-dessus de la crête des collines entre lesquelles pas-

sait notre route, nous vîmes apparaître, du côté du nord, une lueur fauve qui semblait traîner à terre comme la flamme d'un incendie. Cette lueur envahissait lentement les régions les plus basses de l'atmosphère, gagnant vers l'est et l'ouest à la fois, et dessinant ainsi un immense croissant entre les cornes duquel nous nous trouvions.

On eût dit que le ciel était une vaste cloche de cristal dont la partie inférieure, mise en contact avec une masse en ignition, serait devenue incandescente à son tour.

Plus tard, de cette bande ardente montèrent de légères fumées rousses qui s'élevaient verticalement dans l'air, et s'y éteignaient comme des fusées. Puis ces colonnes de vapeurs se multiplièrent; la bande fauve de laquelle elles paraissaient se détacher augmenta d'épaisseur, et, d'un jaune d'ocre, passa à une teinte d'un rouge de cuivre de l'effet le plus lugubre. Les chamelliers suivaient ce changement d'un œil consterné, et, comme s'ils eussent pressenti le danger qui s'amassait derrière nous, les chameaux tournaient à chaque instant la tête vers ce point, en poussant de longues clameurs.

Pas un insecte ne se montrait sur le sol, pas un oiseau ne chantait dans les buissons de gommiers, dont les petites feuilles s'étaient repliées sur leur pétiole comme aux approches de la nuit. On eût

cru qu'il n'y avait pas sur toute la surface de la Kolla d'autres êtres animés que nous.

Un peu plus tard encore, la partie du ciel à laquelle nous tournions le dos prit une couleur terne, livide, dont les tons violacés semblaient déteindre sur tous les objets. En nous regardant mutuellement, nous nous trouvions les teintes plombées des cadavres. L'air était devenu presque opaque, sauf vers le sud, où brillait encore un coin du firmament du bleu le plus pur. Les fumées rousses montaient à des hauteurs incommensurables; atteignant ensuite une couche atmosphérique mue par un violent courant d'air, elles s'abattaient en s'ouvrant ainsi qu'un éventail, en se recourbant à peu près comme les draperies qui tombent des bords d'un dais. Involontairement nos yeux se portaient vers le coin de ciel bleu qui diminuait à vue d'œil, et s'éteignit bientôt comme une lueur d'étoile qui s'éclipse.

Nos mules frissonnaient d'une terreur instinctive; les plaintes bizarres des chameaux se répétaient sans cesse, et sans cesse il fallait les frapper pour les empêcher de se coucher. Il était évident que la crise approchait.

Les chameliers se décidèrent à s'arrêter, firent accroupir leurs bêtes et se blottirent sagement derrière leurs charges.

Quant à nous, l'agent consulaire insista pour presser notre marche; nous mîmes nos montures

au galop et partîmes ventre à terre, au milieu des Abyssins, qui suivaient de leur mieux. Mais, si rapide que fût notre course, le météore nous gagnait de vitesse.

Il s'annonça bientôt par un bruit étrange, presque métallique. Du ciel tomba une obscurité effrayante, dans laquelle on pouvait voir toutefois des tourbillons se mouvoir en tous sens, monter comme des colonnes, se tordre en spirales et éclater ainsi que les pétards d'un feu d'artifice, avec un sifflement funèbre. C'était toute une mer qui grondait derrière nous et qui nous talonnait, mais une mer, dont les vagues charriaient une poudre impalpable, tenue en dissolution dans l'air. Sous l'impulsion d'un vent furieux, ces vagues se précipitaient avec une impétuosité prodigieuse, par courants irréguliers, qui enveloppaient des espaces encore calmes, de même que les flots roulent autour d'un écueil qui leur fait obstacle.

Un de ces courants se rua sur nous, et en un clin d'œil je me trouvai couché sur le cou de ma mule, tandis que M. D... roulait sous le ventre de la sienne; deux de nos hommes avaient été tomber à dix pas de là.

Je me jetai à bas de ma monture et me suspendis à la bride pour contenir ses écarts. Mes mains suffisaient à peine à préserver mes yeux du sable que le vent emportait, et dont chaque grain laissait sur

mes joues l'impression d'un coup d'épingle. Les narines, la bouche, les oreilles, tout fut plein en un instant de cette poussière menue, presque brûlante; le souffle manquait à mes poumons, et je me sentais suffoquer. Bien que séparés par quelques pas seulement, on s'appelait pour ne point se perdre, tant la nuit était profonde autour de nous; mais la voix, emportée par l'orage, s'éteignait comme dans le vide, sans que celui qui criait de toutes ses forces pût s'entendre lui-même. La rafale nous emportait malgré nous, et il était aussi impossible de demeurer stationnaire sur ce sol uni qu'il le serait de s'arrêter dans une chute suivant un plan vertical. Par bonheur, la même force irrésistible à laquelle il fallait obéir nous poussait les uns contre les autres et nous faisait pirouetter tous ensemble au caprice du tourbillon ambiant.

Une demi-heure se passa ainsi. Alors des gouttes d'eau rares, mais grosses comme des œufs de pigeon, commencèrent à passer dans cette brume de sable et s'écrasèrent sur le sol avec un cliquetis pareil à celui des étincelles électriques. C'était un orage qui succédait à un autre orage; mais au moins celui-ci s'annonçait sous des formes moins terribles.

Nous restâmes en selle et repartîmes à fond de train sous les cataractes que le ciel versait sur nous.

En quelques minutes, une mare s'amassa dans chaque creux ou ruissela sur chaque pente. Le vent hurlait à la surface du sol ras et plane; la pluie traversait l'espace en jets continus pareils à des cordes tendues horizontalement et se découpant en gris sur un fond noir. A chaque seconde, le chaos de nuages qui nous enveloppait se déchirait comme le cratère d'un volcan, et de cette masse sombre jaillissaient avec fracas des traînées d'une lumière bleuâtre qui remplissait l'air d'une odeur sulfureuse.

Une caravane qui allait vers le nord, c'est-à-dire du côté d'où nous venions, passa à côté de nous, louvoyant péniblement pour vaincre l'effort de la tempête qui nous poussait. Elle se composait de deux ou trois cents chameaux chargés de femmes et d'enfants; tout à l'entour, des cavaliers, montés sur des dromadaires, galopaient comme un cordon de tirailleurs. Tout cela, vu aux lueurs blafardes du tonnerre, ressemblait à une longue file de fantômes.

Un éclair plus vif que les autres, et la détonation qui le suivit, ayant fait cabrer ma mule, la bride cassa : je dus mettre pied à terre pour réparer cet accident. Cela me prit quelques minutes, pendant lesquelles l'agent consulaire disparut dans le brouillard épandu sur la plaine. Quand je pus songer à le rejoindre, je ne le vis plus, et me trouvai seul avec

un de nos Abyssins, nouvellement arrivé des montagnes, et aussi peu familier que moi avec le pays que nous avions à parcourir.

Incertain de la route à suivre, je pestai contre M. D..., et, comptant bien plus sur l'instinct de la mule que sur mes souvenirs, je lui abandonnai entièrement la bride.

Comme si elle m'eût su gré de cette marque de confiance, la pauvre bête fut admirable. Quelquefois le sol se composait d'argile détrempée où elle enfonçait jusqu'au ventre; alors elle tâtait le terrain, n'avançait que lentement, et ne posait son sabot à terre qu'avec les plus minutieuses précautions. Mais, ces mauvais passages franchis, dès que le sol redevenait ferme, sans que j'eusse besoin de jouer du talon, elle repartait d'elle-même au galop, pour ne s'arrêter que lorsque se présentait un autre obstacle. Jamais son pied ne faillit, jamais elle ne douta de la direction à suivre. A cette course furieuse, ses reins se couvrirent d'une mousse blanche, et tout son corps, lavé par une pluie torrentielle, fuma comme si on l'eût arrosé d'eau bouillante.

Nous arrivâmes ainsi devant une ravine profonde, large de vingt-cinq à trente pas, au fond de laquelle passait un torrent rapide comme le courant d'une écluse. Comme il s'agissait pour nous de ne point passer sur ce sol inondé une nuit qui eût pu

être mortelle, il ne pouvait y avoir à hésiter. Je me jetai à terre, me fis une sorte de turban de mon abbayèh en poil de chameau à peu près imperméable, et nous nous mîmes à la nage avec l'Abyssin, en plaçant la mule entre nous. Le courant nous emporta fort loin, et dans les endroits les plus rapides, nous pouvions entendre, à dix pieds au-dessous de nous, le fracas des galets que les eaux charriaient et broyaient les uns contre les autres.

Nous atteignîmes enfin l'autre rive.

Comme notre pied touchait le sol, quelque chose que je pris d'abord pour un singe et que j'avais entrevu derrière une touffe de broussailles se mit à courir devant nous. C'était une petite fille de cinq ou six ans au plus. Enguéda, ainsi s'appelait l'Abyssin, courut à elle, parvint à l'atteindre et la ramena malgré ses cris, que quelques douces paroles suffirent à apaiser.

Pour tout vêtement, elle avait un pagne trempé de pluie autour de ses reins ; l'eau dégouttait de ses cheveux ; elle grelottait au souffle de l'orage, et ses dents claquaient de froid. Du reste, nous en étions tous là, et, pour ma part, il y avait plus d'une heure que le bruit de mes mâchoires, se choquant ainsi que des castagnettes, servait d'agréable accompagnement à ma mauvaise humeur.

Je bus une gorgée d'eau-de-vie à ma gourde ; j'en fis avaler quelques gouttes à la petite fille, et

je passai le reste à Enguéda, qui l'avala d'un trait; puis, remonté en selle, je débarrassai ma prisonnière de son pagne mouillé et la roulai toute nue dans un coin de mon abbayèh.

La mule repartit de toute sa vitesse. En quelques minutes, sous la double influence de la chaleur et de la liqueur inconnue qu'elle venait de boire, l'enfant fut endormie sur mes genoux et rêvait à sa mère.

Ce ne fut que vers les cinq heures du soir que la pluie cessa tout à fait. Le tonnerre grondait encore dans le lointain; mais le vent avait perdu de sa violence et ne soufflait plus que par bouffées irrégulières qui, peu à peu, emportèrent ce qui restait de nuages au-dessus de nos têtes. La clarté se fit, et, par la trouée qui venait de s'ouvrir dans la brume, glissa un joyeux rayon de soleil.

De ce moment, la mule ralentit un peu sa marche. Nous eûmes encore à passer deux ou trois ravins fort heureusement guéables, et nous nous retrouvâmes en plaine, cheminant sous un beau soleil qui nous sécha en un quart d'heure.

La petite fille se réveilla : elle avait oublié et l'orage, et son abandon, et sa terreur, et un autre danger bien autrement terrible, c'est-à-dire les hyènes, qui l'eussent dévorée immanquablement dans la nuit. Elle était tout étonnée de se trouver couchée sur les genoux et dans le manteau d'un

blanc, et fut quelque temps sans oser lever les yeux sur moi. Mais cette timidité disparut peu à peu; elle se mit à sourire et à babiller ainsi que les oiseaux mouillés par l'averse qui se réchauffaient soleil.

Elle nous raconta ce que j'avais soupçonné tout d'abord : c'est que la tourmente l'avait séparée de la caravane que nous venions de rencontrer. Partie d'Arkeeko au matin, sa famille, ainsi que bien d'autres appartenant au même village, se rendait chez les Abbabs, où elle avait des troupeaux. Si la venue d'hommes qu'elle ne connaissait point avait effrayé d'abord la petite fille, elle était bien heureuse maintenant que les longues jambes d'Enguéda lui eussent permis de la rattraper. Toutefois, un nuage gâtait un peu ce bonheur : c'était la crainte d'être battue par sa mère lorsqu'elle la retrouverait.

Quant à son nom, il ne pouvait être mieux choisi : elle s'appelait Zaféran (Fleur-de-safran). Ici, en effet, comme dans l'Yémen, afin de prévenir des éruptions cutanées si fréquentes et si importunes sous ce ciel ardent, chacun se frotte tout le corps de henné. De là la couleur jaune rouge qui est le teint ordinaire de ceux que leur aisance ne condamne point à vivre au grand air.

Fleur-de-safran portait au cou un collier de sachets en maroquin rouge, contenant de précieuses

amulettes qui devaient la garantir des dangers et des désagrements de la vie ordinaire; seulement, on avait oublié l'orage et les ondées qui vous surprennent en route. Ses cheveux étaient d'un noir d'ébène, moins éclatant toutefois que ses prunelles. Cinq ou six bracelets d'argent entouraient ses poignets et ses chevilles, et dans le cartilage de ses oreilles on avait passé autant de boucles du même métal qu'on avait pu percer de trous. Tout cela donnait à sa jolie figure je ne sais quel air étrange : on eût dit une de ces idoles malabares si communes dans les miniatures indiennes.

L'enfant caqueta, ou fredonna de petites chansonnettes jusqu'au coucher du soleil, et s'endormit ensuite dans l'heureuse insouciance de son âge.

A cette heure, la grande chaîne que nous avions toujours à notre droite était enveloppée tout entière d'un manteau de nuées sombres, dernières traces de la tempête qui venait de finir. Le soleil se couchait, et ses derniers rayons coloraient brillamment les contours des nuages, en passant à travers quelque vide ouvert dans leur profondeur, et se dessinaient, sur un fond noir, en gerbes lumineuses pareilles à une auréole de gloire autour de la tête d'un dieu. Lavée par la pluie et encore tout humide, la plaine étincelait par places ainsi qu'un miroir; des tisserins gazouillaient joyeusement dans les rameaux des nébéks; des pies-grièches

roses, invisibles au milieu des euphorbes, sifflaient leur cri doux et mélancolique, et çà et là des gazelles venaient boire aux flaques d'eau laissées par la tempête dans les creux des chemins.

Enfin, vers minuit, ma mule s'arrêta devant la porte d'une chaumière ; c'était un pied-à-terre que nous avions loué à Mokollo. Nous avions marché pendant quinze ou seize heures ce jour-là, et parcouru plus de vingt-cinq lieues.

Me sachant peu de dispositions pour le métier de bonne, je fis chercher, dès le lendemain, quelques parents de la petite fille recueillie par moi la veille. Elle en avait dans le village même, et l'on venait de l'emmener, quand une femme entra, releva le voile qui cachait sa figure, et bon gré, mal gré, m'embrassa vingt fois les genoux : c'était la mère de Fleur-de-safran. Ses vêtements en désordre et tachés de boue, ses yeux tuméfiés par l'insomnie et les larmes, disaient assez qu'elle avait passé toute la nuit à la recherche de son enfant. Elle ne pouvait parler, tant sa joie était grande de la retrouver saine et sauve ; mais le bonheur qui la faisait bégayer, en me remerciant, était plein de tant d'éloquence !

X.

La pluie qui nous avait chassés de la vallée de l'Eau-Chaude, et forcés de retourner vers Massouah, nous y retint prisonniers pendant quelques jours. Dès qu'elle cessa, nous résolûmes d'aller visiter les ruines d'une ancienne ville grecque, située au fond de la baie, que la carte anglaise de la mer Rouge désigne sous le nom d'Ansley, à près de vingt lieues au sud-ouest de Massouah. Stéphen, qui était des nôtres, se chargea de louer une barque, et nous levâmes l'ancre un peu après minuit.

Vers les cinq heures du matin, nous étions par le travers du djebel Gadem. Craignant de donner de nuit au milieu des récifs et des hauts-fonds qui embarrassent cette côte, nos marins carguèrent leur voile : de sorte que notre sambouk, qui n'avait pas même de lest, fut pendant plus d'une heure rudement bercé par la houle.

Enfin, une lueur blanchâtre parut à l'orient, où elle grandit vite. De ce point jaillirent bientôt des lueurs vermeilles qui devançaient de peu de minutes l'apparition de l'orbe solaire, et il sembla que les vagues charriassent des fragments de mi-

roir dans lesquels venaient se réfléchir les lueurs du ciel.

Chacun de nos matelots procéda aux ablutions religieuses, pria le *fègts*; et, les *réka* ou prosternations terminées, la voile fut hissée une seconde fois.

Nous fîmes bonne route toute la matinée, longeant, à une portée de fusil, une plage couverte d'oiseaux de mer, sur laquelle nous pouvions voir passer tantôt des troupeaux de gazelles, tantôt des Bédouins emportés par le trot rapide de leurs dromadaires.

Mais, un peu avant midi, la brise, si douce jusque-là, fraîchit tout à coup; la houle grossit, la mer écuma, et, outre que notre barque presque vide fatiguait horriblement, n'ayant point de petite voile pour prendre la cape, et celle qui déroulait sur la vague son immense surface ne pouvant servir que dans les moments où le vent est faible, nous courions le risque de chavirer.

D'un autre côté, le nakoudah et ses hommes, à demi morts de peur, semblaient ne rien entendre à la manœuvre. Peu rassuré par cette dernière circonstance, le Grec demanda au patron s'il avait longtemps navigué.

— Jamais, répondit celui-ci de l'air le plus piteux du monde.

Et il nous expliqua qu'il était iman de l'une des

mosquées d'Arkeeko; qu'ayant fait quelques économies, il avait acheté cette barque pour faire fructifier son argent; que c'était la première fois qu'il la montait, et qu'il espérait bien que ce serait la dernière.

— *Benissimo!* fit Stephen; le capitaine est iman! vous allez voir que les autres seront muezzins ou marguilliers!

Il se trouva, en effet, que l'un faisait très-bien les sandales, qu'un autre était le maître couvreur de Massouah, qu'un troisième était charpentier, qu'un quatrième enfin n'avait pas de métier du tout. Un seul de ces hommes était un vrai marin de Dahlâk, qui, par bonheur pour nous, connaissait assez bien ces parages.

Stephen termina cette enquête par une distribution de coups de corde, assaisonnés de ce que les vocabulaires turc, grec, arabe et italien purent lui fournir d'épithètes pour rendre sa colère, et il va sans dire que le nakoudah-iman eut la plus grosse part de cette averse de coups et d'injures.

Cela fait, l'insulaire de Dahlâk fut nommé au commandement de la barque, où il devait être à la fois patron, pilote et matelot.

Cependant, le vent et la mer faisaient rage; et, pour que rien ne manquât à cette scène, nous courions, avec une violence qu'il n'était pas en notre pouvoir de maîtriser, sur un banc de ma-

drépores à fleur d'eau qui coupaient perpendiculairement notre route et sur lesquels les vagues brisaient avec fureur.

L'homme de Dahlâk s'était élancé au haut du mât, d'où il découvrit l'ouverture d'un bassin parfaitement calme, au milieu du récif. Réunissant nos efforts aux siens, nous parvînmes à orienter notre voile, de manière à donner juste dans la passe qui conduisait à ce bienheureux asile, et la barque glissa avec une roideur inouïe entre deux rochers dont elle rasait l'accore par ses deux flancs. Le moindre choc nous eût brisés comme du verre. Nous n'étions plus qu'à une centaine de pas de la plage, que nous gagnâmes, tout en convenant qu'il était fort heureux, comme le disait Arnaud, que les marins de la mer Rouge eussent toujours un port dans leur poche pour s'y abriter au moment venu.

En un tour de main, nous eûmes tué un lièvre et quelques oiseaux de mer, et nous ne songeâmes plus qu'à la grande affaire du déjeuner, pendant qu'un des matelots se rendait à Zonla, village dont nous séparaient deux heures de marche seulement. Il devait en ramener des chameaux pour le transport de nos bagages.

Nous nous mîmes en route dès qu'ils arrivèrent, c'est-à-dire vers les quatre heures de l'après-midi.

Il est une vérité que la sagesse des nations a

formulée en proverbe : c'est qu'un malheur n'arrive presque jamais seul. Pour gagner Zonla, nous avions à traverser une forêt d'arbres à soude, dans laquelle nous nous égarâmes. Puis le ciel, qui avait été beau toute la journée, s'obscurcit et versa sur nous une pluie torrentielle. De ce moment, l'incertitude de la route à suivre ne fut plus rien auprès de la difficulté de cheminer sur une argile détrempée, qui, à chaque pas, retenait nos babouches. Pourtant une trouée se fit dans les nuages; nous pûmes distinguer la cime du djebel Gadem, que nous savions devoir nous rester à droite, et, en se rendant compte de la position des lieux, il fut possible de se diriger sur le village auquel nous avions tourné le dos jusque-là.

Nous y arrivâmes deux heures après la nuit close. Nous eûmes beau frapper à toutes les portes, personne ne répondait. Stéphen, chez qui la fatigue, la faim, l'erreur qui avait allongé notre route, et surtout ses vêtements trempés par la pluie, avaient réveillé la colère, parlait déjà de mettre le feu à une de ces cabanes, rien que pour sécher sa chemise, quand une hutte s'ouvrit.

Nous nous élançâmes dans l'intérieur malgré la clameur de la nichée de sauvages qui l'occupaient ; nos bagages arrivèrent, et les domestiques purent cuire un peu de pain. Personne n'ayant songé à chasser par la pluie battante qui venait de finir,

mais dont nous n'avions pas perdu une seule goutte, ce fut toute notre chère; bien heureux encore de pouvoir y joindre une tasse de café et un verre d'assez bon araki, sorte d'eau-de-vie parfumée avec du mastic de Schio et quelques gouttes d'essence d'anis.

Bientôt chacun eut repris sa bonne humeur, et nous étions en train de rire des mésaventures de cette première journée, quand arriva un nouveau venu.

Celui-ci était du pays, et, qui plus est, un homme d'importance. Aussi le maître de la maison s'empressa-t-il de lui apporter un peu de pain de doura, de l'eau et du lait aigre, ingrédients auxquels le voyageur ne dédaigna pas d'ajouter une tasse de café qu'on lui offrit, et un verre d'eau-de-vie qu'il demanda, et qui fut suivi de tant d'autres, qu'en un clein d'œil la bouteille fut vide. Le digne musulman buvait comme un infidèle.

Djaber (ainsi s'appelait notre convive) était le Nemrod d'Arkeeko. La conversation, dont il fit les principaux frais, roula exclusivement sur la chasse, et je dois dire que le drame, le pittoresque, le bouffon, l'imprévu compensaient largement ce qu'il pouvait y avoir de diffus dans ses récits. Il connaissait le pays vallée par vallée, arbre par arbre. Il avait tué de tout, depuis l'éléphant jusqu'au souï-manga, depuis le lion jusqu'au timide

beni-israïl : il n'ignorait rien des mœurs de ces animaux, et il en parlait d'une manière trop attachante pour que notre étonnement ne perçât pas.

— C'est tout simple, nous dit-il, depuis trente ans je n'ai pas d'autre métier que la chasse, sans compter que j'ai fait mon apprentissage sous un fameux maître, qui était mon père. M. Rüppel, un voyageur plus savant à lui seul que tous les fékis (lettrés) des deux côtés de la mer Rouge ensemble, a admiré bien des fois le vieux Djaber : pauvre père !

A cette dernière exclamation, la voix du chasseur prit une expression de tristesse. Voici ce qu'il nous raconta en réponse à nos questions :

Depuis quelques jours, le père et le fils étaient sur la trace d'une troupe d'éléphants. Des Bédouins les précédaient, courant de montagne en montagne, épiant chaque sentier, fouillant chaque vallon, pour y retrouver les pistes des animaux que l'on poursuivait.

Un matin, un des batteurs d'estrade vint annoncer que les éléphants s'étaient arrêtés dans une gorge dont les deux chasseurs prirent aussitôt la route. Il pouvait être midi quand ils y arrivèrent. Le troupeau, qui se montait à près de deux cents têtes, y était toujours : les uns se baignaient dans un bassin qu'emplissait une cascatelle, ou se frottaient contre de gros arbres dont ils usent ainsi

l'écorce jusqu'à douze et quinze pieds de hauteur; d'autres avaient arraché d'énormes branches dont ils se servaient comme de chasse-mouches.

La chaleur était accablante, et, en pareil cas, il est facile de surprendre ces animaux, si méfiants d'ordinaire. Les deux chasseurs, suivis de leurs aides, purent arriver inaperçus à vingt pas des éléphants. Chacun d'eux choisit sa bête parmi les plus gros, appuya son fusil sur l'épaule d'un Bédouin, et fit feu.

L'un des deux colosses s'affaissa sur lui-même pour ne plus se relever, tandis que le troupeau s'enfuyait en poussant des grognements aigus comme le son du nagarit de guerre des Abyssins, la trompe en l'air, leurs immenses oreilles battant les épaules. Le sol trembla sous le passage de ces lourdes masses, qu'un bon cheval aurait pourtant de la peine à suivre, et, sous leurs larges pieds, les ébéniers se couchèrent comme des brins d'herbe.

Soit que la charge de poudre fût un peu forte, soit plutôt que le soleil eût échauffé le canon de son fusil, ce qui revient précisément au même, la balle du père avait frappé un peu haut. Atteint plus dans le cou que dans le poitrail, l'éléphant, qui était d'une taille monstrueuse, et dont les défenses devaient peser plus d'un quintal, chancela un instant comme un homme ivre, puis se rua sur

le vieillard, qui, à cause de la configuration du terrain, ne pouvait songer à tourner autour de l'animal, comme cela se fait en pareil cas, mais devait fuir devant lui. Il fut atteint en un clin d'œil, et un coup de trompe qui tomba en sifflant sur ses reins lui brisa la colonne vertébrale.

Le fils s'était élancé au secours de son père. De son long sabre droit, affilé comme un rasoir, il hacha inutilement les jarrets et la trompe de l'éléphant furieux; en vain les Bédouins le criblèrent de coups de lance, rien ne put lui faire lâcher prise. Ses pieds pétrirent un instant le cadavre, puis il roula sa trompe autour des jambes du vieux chasseur, et se prit à battre les aspérités des rochers de ce corps sans vie. La cervelle jaillit du crâne fracassé et les éclaboussa tous; le sol se couvrit au loin de lambeaux de chair, de fragments d'os, de taches de sang. Comme s'il comprenait que toute résistance serait inutile, l'éléphant ne semblait occupé que de sa vengeance. Quand dans les nœuds de sa trompe il ne resta plus que les pieds et les jambes de son malheureux agresseur, le géant se coucha sur ces terribles débris, poussa un cri retentissant comme une fanfare, auquel des cris lointains, poussés par le troupeau dont il était le chef, répondirent ainsi qu'un écho, et ses petits yeux injectés de sang se fermèrent. Il était mort.

En terminant cette terrible histoire, la voix de Djaber semblait s'embarrasser dans sa gorge; une grosse larme brillait à sa paupière, et, pour nous dérober son émotion, qui contrastait d'une façon pénible avec sa mâle figure bronzée par le hâle, le chasseur se roula dans son abbayèh, et se coucha sur le sol de la hutte, en ajoutant qu'il avait besoin de repos. Qu'il habite la zone torride ou les glaces du pôle, l'homme est partout le même et son cœur est toujours un composé de fibres que, du berceau à la tombe, la douleur fait saigner.

Sur notre demande, le maître de la hutte, que nous avait gagné la promesse d'un cadeau, s'était mis en quête de dromadaires pour nous conduire aux ruines; lui-même devait nous servir de guide.

Nous nous mîmes en route vers les trois heures du matin. Le ciel, noir comme de l'encre, ne laissait pas passer la moindre lueur. De la hauteur à laquelle je me trouvais juché, je distinguais à peine le sol, et les arbres qui bordaient la route passaient à côté de moi comme des fantômes. Dans la somnolence que ne tarda point à amener le balancement uniforme que vous imprime le pas du chameau, la tête de ma monture m'apparaissait comme un corps isolé, bizarre, fantastique. D'ailleurs, la nuit était pleine de bruits étranges: c'était tantôt le bruissement monotone des feuilles agitées par le vent, tantôt le cri des hulottes, ou celui plus

lugubre des hyènes. De loin en loin, les autruches qui vaguent dans ces solitudes faisaient entendre des clameurs qui ne ressemblent qu'au rugissement du lion, sur un mode moins grave. Ajoutez à cela la grande voix de la mer, dont parfois notre route longeait le bord. Alors, à la cime de chaque vague, froissée par une autre vague, nous pouvions voir une lueur bleuâtre danser à la surface de l'abîme, s'éteindre, se rallumer encore, pareille aux follets errants sous une nuit sans étoile et sans lune.

Enfin, le jour parut, et nous mîmes nos dromadaires à un trot allongé.

Le chameau, qui n'éveille dans l'esprit de l'Européen que l'idée du ridicule, est réellement une admirable bête, celui surtout que l'on élève pour la course et que l'on appelle *hadjin*. Docile comme le chien le mieux dressé, intelligent comme lui, sa marche sera nonchalante comme votre paresse, impétueuse comme votre impatience. A la moindre pression que la lanière de cuir que vous tenez à la main transmet à l'anneau d'argent passé dans l'une de ses narines, il se détourne ou s'élance avec la rapidité de la gazelle, et les arbres fuient derrière vous, et les montagnes viennent à votre rencontre, et vous passez sans transition d'un horizon à un autre horizon.

Cette dernière allure est, d'ailleurs, si douce !

Assis sur un tapis moelleux, une jambe pendante d'un côté, l'autre embrassant le pommeau de la selle et venant se croiser sur la première, vous pourriez vous croire bercé dans un hamac. Le soleil du tropique brûle le sable du chemin, et tombe à pic sur votre tête ; les couches inférieures de l'atmosphère oscillent à la surface du sol comme la flamme d'un bol de punch, et vous ne sentez rien de cette chaleur dévorante. Vous vous déplacez avec tant de vitesse, que l'air siffle à vos oreilles comme une balle, et, par le temps le plus calme, il vous semble qu'une fraîche brise vous fouette la figure. Fort autant que docile, l'animal qui vous porte ira ainsi pendant de longues heures, sans un moment de répit, sans avoir besoin de souffler ; et, le soir, vous vous coucherez à vingt-cinq ou trente lieues du point que vous aurez quitté le matin. A un frôlement de votre langue contre le palais, le hadjin s'accroupira tout seul, et vous déposera lui-même à terre. Un peu de pain, une poignée de dattes, un fagot d'épines, c'est plus qu'il ne lui en faut. Il n'a pas besoin de votre eau, que vous ne trouveriez pas toujours à remplacer ; il vous la laisse, et boira quand il pourra. Il sera heureux si vous lui laissez aspirer la fumée qui se dégage inutilement de votre chibouk sans passer par le tuyau ; il ne vous prive de rien ; ce dont vous ne profitez pas lui suffit, et, si à ce peu vous

ajoutez une caresse, une douce parole, il ne l'oubliera jamais, pas plus qu'il n'oublie une injustice, un mauvais traitement.

Que l'on s'étonne ensuite que le nomade soit fier de son dromadaire, qu'il orne sa selle de dessins en drap rouge relevés de coussins blancs, qu'il lui teigne les pieds et la tête avec du henné, qu'il lui fasse des colliers en verroterie de mille couleurs, qu'il l'admette sous sa tente sur le même pied que la cavale ou le poulain favori, et qu'il lui ait donné une si large place dans ses poésies! Que deviendrait-il donc sans lui, dans le désert sans limites et sans eau, à la surface duquel il promène pourtant avec orgueil son indépendance sauvage?

J'en étais là de mes réflexions sur les qualités du dromadaire, quand, à l'exemple des autres, le mien s'accroupit, et mes pieds touchèrent le sol. Peu s'en était fallu qu'à cause du mouvement de double bascule par lequel le chameau ploie d'abord sur ses jambes de devant, et puis sur celles de derrière, je ne quittasse la selle d'une façon moins convenable.

Nous étions arrivés près d'un immense pan de mur de plus de trois cents pas de longueur sur trente pieds de hauteur en bien des endroits, autour duquel une volée d'ibis noirs venait de s'abattre. Devant nous, c'est-à-dire au sud-ouest, s'ouvrait, entre deux rangées de pics volcaniques, une

vallée profonde, tortueuse, qui s'élève rapidement vers les croupes de la grande chaîne. Deux sources thermales, desquelles monte une légère colonne de vapeur, s'échappent du pied des premières collines. Çà et là quelques pierres taillées apparaissent à la surface du sol.

Ce mur et ces pierres sont tout ce qui reste d'Adoulis, colonie grecque qui florissait sur ce point il y a seize siècles, qui s'enrichit par le commerce avec l'Inde et que la mer, chassée de son lit par quelque oscillation du sol sous-marin, envahit et mina de fond en comble.

Pourtant la population ne dut pas périr tout entière dans ce désastre. La plus ancienne famille de Massouah porte, en effet, le nom d'Adoulaï, que l'on pourrait traduire par *gens d'Adoulis*, comme si elle eût tenu à constater ainsi une différence d'origine, une supériorité de race par rapport aux indigènes avec lesquels elle devait désormais se résigner à vivre.

Adoulis semble avoir été fondée sous les Lagides, qui avaient d'autres villes sur la même côte, entre autres Philotéras, un peu au nord de Saouakin, rendez-vous de chasse, d'où les hommes que les Ptolémées chargeaient de ce soin se répandaient dans les foires voisines et jusque dans les marais des Changallas, pour en ramener les éléphants, les rhinocéros, les zèbres, les girafes, etc., destinés

à figurer dans les fêtes données à la populace d'Alexandrie.

Une route, dont le parcours offre de nombreuses traces du travail de l'homme, reliait Adoulis avec Axoum, misérable bourgade du Tigré qui était alors la principale ville d'un royaume puissant. Il est probable que les marchands grecs y importèrent leur civilisation ainsi que leur langue. Un des obélisques, encore debout au milieu des ruines de l'ancienne capitale, porte sur son socle une inscription grecque dans laquelle le nedjarchi Aïzanas dénomme tous les peuples soumis à son pouvoir, et se donne le titre de Roi des rois (*Basileus basileuôn*).

La curiosité satisfaite, nous nous éloignâmes des ruines de l'emporium grec, qu'entoure la double solennité de la solitude et des souvenirs, et allâmes nous installer à l'ombre d'un immense mimosa, à quelques pas de l'une des sources. Ces eaux nourrissent une foule de petits poissons, malgré leur haute température, et se perdent au milieu de touffes de cypérus et d'agaves aux longues feuilles pleines de fibres, que les Bédouins utilisent pour en faire des cordes.

Nous y fûmes bientôt rejoints par un cavalier monté sur un magnifique dromadaire; c'était Djaber, notre connaissance de la veille, auquel la fumée de notre cuisine venait de servir de phare.

Il mit pied à terre, et, sans plus de façons, prit place autour de la peau de bœuf qui, selon l'usage du pays, allait nous servir à la fois de table et de nappe.

Sa faim apaisée, le Nemrod noir nous dit qu'il était en quête de deux autruches qui lui avaient été achetées et même payées d'avance par un des négociants indous établis à Massouah.

— Il faut que ce soit la perle des dupes, que ce Banian qui paye des autruches qui courent encore ! dit l'un.

— A moins, ajouta un autre, que Djaber n'ait envoyé dans la nuit un précurseur, avec mission de lier à un arbre le gibier dont il a besoin.

Le chasseur n'eut pas l'air de comprendre. Comme c'était l'heure la plus chaude de la journée, chacun s'arrangea de son mieux pour dormir un somme : Djaber fit comme nous, et la garde du camp fut confiée à un Changalla de douze à quinze ans, que le chasseur avait amené en croupe derrière lui. L'esclave s'adossa à l'arbre et se mit à chantonner un air de son pays, afin d'éloigner le sommeil de ses paupières.

La sieste durait depuis longtemps, quand nous entendîmes l'enfant réveiller son maître.

— Qu'est-ce? fit celui-ci en se levant sur son séant.

— Un troupeau d'autruches traverse la plaine, dit l'esclave.

Une longue file de ces oiseaux géants courait, en effet, vers la mer.

Tout le monde fut sur pied en une seconde ; le chasseur décrocha son fusil appendu à l'arbre, sauta sur son dromadaire, prit le négrillon en croupe et nous quitta. Quelques minutes plus tard, nous nous lancions aussi à la poursuite des autruches; mais elles étaient déjà hors de vue. Nous arrivâmes jusqu'à la mer, tout désappointés : les vagues sommeillaient, et, si loin que la vue pût s'étendre, la surface de la baie d'Ansley, que nous côtoyions, était plane et unie comme une glace. Aussi ne fûmes-nous pas longtemps sans remarquer un grand nombre de petits corps blancs qui semblaient flotter sur les eaux ; puis nous les vîmes se mouvoir, et bientôt s'allonger en se dressant comme de longs serpents.

Ces petits corps n'étaient autre chose que la tête et le cou des autruches qui prenaient leur bain. Par malheur, elles se trouvaient hors de la portée de nos balles, et, comme nous nous disposions à aller leur couper le chemin, nous les vîmes prendre terre et courir en tout sens en agitant leur ailes pour les sécher. Nous en comptâmes plus de quatre-vingts, presque toutes de couleur grisâtre : cinq ou six seulement avaient le corps d'un beau

noir et le cou rouge comme les caroncules du coq d'Inde, revêtu d'un duvet rare et blanc. Celles-ci étaient les mâles de la bande. Après quelques évolutions, elles reprirent leur course vers l'immense plaine, et nous nous mîmes à leur poursuite, tandis que Djaber et son dromadaire couraient à toute vitesse, non pas directement sur les autruches, mais en décrivant autour d'elles un cercle dont elles étaient le centre. Dès que nous comprîmes le but de sa manœuvre, nous renonçâmes à jouer un rôle actif dans cette chasse, qui était pour nous tout à fait neuve, et nous nous contentâmes du rôle de spectateurs.

Il restait à peine une heure de jour en ce moment. Le soleil semblait prêt à tomber sur les plus hautes cimes de la Tarenta (1). Le vent du soir s'était levé et amenait du sud des vapeurs qui venaient s'ajouter, comme des flocons de pourpre, à un banc de nuages arrêté à moitié hauteur de la chaîne, aux aspérités des pitons secondairs. Au-dessus, le ciel était en feu. Une lumière éblouissante et vermeille comme de l'or fluide ruisselait sur la pente des montagnes, inondait les forêts déroulées à leurs pieds, rasait la plaine fauve et allait se perdre bien loin dans les tons violets de la mer. Sur la plaine nue, rase, le vent

(1) Partie de la chaîne du Bahr-Nagach.

faisait lever des tourbillons de poussière qui montaient en immenses colonnes et étincelaient aux rayons du soleil comme du fer rougi au feu.

Tel était le paysage qui allait servir de fond à la scène suivante.

Les autruches s'étaient arrêtées sur un point de la plaine sans une touffe d'herbe, sans un buisson. Les mâles allaient et venaient autour des femelles, qui se roulaient sur le sable. Par moment, tout le troupeau courait en se poursuivant et en poussant ces étranges clameurs que, dans la nuit, nous avions prises pour le mugissement des lions.

Le dromadaire de Djaber galopait toujours et passait avec une vitesse prodigieuse au milieu des trombes de poudre promenées par le vent. Derrière lui, une ombre gigantesque, qu'on eût pu prendre pour le démon aérien qui, disent les gens du pays, soulève ainsi le sable du désert et y ensevelit les voyageurs, semblait s'attacher à sa poursuite. Chaque tour de spirale décrit autour des autruches rapprochait visiblement le chasseur de l'endroit découvert qu'elles avaient choisi pour y passer la nuit.

Arrivés à une certaine distance, Djaber et le Changalla se laissèrent glisser à bas du chameau, qu'ils poussèrent alors tout doucement devant eux, marchant dans son ombre portée, se cachant derrière ses jambes, n'avançant un pied que lors-

que l'animal mouvait le sien. Le dromadaire s'arrêta enfin à environ cinquante mètres des autruches, dont les jeux continuaient toujours; deux canons de fusil s'abaissèrent lentement, et deux détonations se confondirent presque en un seul coup.

Toute la bande partit avec la rapidité de la balle, le cou tendu, les ailes battant l'air pour y trouver un surcroît d'élan. A dix pas de là, un mâle s'abattit; les autres firent un crochet pour tourner cet obstacle et reprirent leur course. Un peu plus loin, un second mâle trébucha, se releva, se traîna encore un instant à la suite du troupeau qui fuyait toujours, et s'affaissa sur lui-même. Djaber avait payé sa dette au Banian.

Quand nous le rejoignîmes, nous le trouvâmes occupé à rouler les deux autruches dans un filet, qu'il plaça sur son chameau avec l'aide de nos domestiques, et nous reprîmes la route de Zonla, où nous soupâmes avec le gibier tué par le chasseur d'Arkeeko. Nous trouvâmes cette viande exquise, les pieds surtout, qu'il nous servit grillés et saupoudrés de piment.

Notre barque nous attendait toujours; mais, bien que la mer fût magnifique et le vent bon, il fut impossible de décider Stephen à prendre cette voie, qui était de beaucoup la plus courte et la plus commode. Il fallut louer des chameaux et suivre la

route de terre. Embarrassés par nos bagages, et obligés de tourner la large base du djebel Gadem, nous n'arrivâmes à Arkeeko que fort avant dans la nuit, après une marche de quatorze heures.

Un vieux soldat turc nous y donna l'hospitalité. Sa hutte de chaume était contiguë à une grande habitation de chaume, aussi habitée par un des notables du lieu.

L'intérieur de cette immense cabane était illuminé comme pour une fête : des hommes étaient réunis à une des extrémités d'un long hangar, des femmes à l'autre; tous étaient accroupis autour de baquets de bois remplis de viande.

Le maître du logis, homme d'une cinquantaine d'années, épousait, ce soir-là même, une femme qui n'en avait pas douze, et donnait son repas de noces. Vers minuit, un long cortége amena la future, au bruit des chansons, à la lueur des torches.

Au moment où elle allait franchir le seuil de la porte, une femme assise dans l'ombre se dressa comme un spectre : celle-ci était de haute taille, n'avait pas de voile, et n'était qu'à peine couverte de vêtements en lambeaux. C'était la femme répudiée dont la jeune fille allait prendre la place. Barrant le passage à son heureuse rivale, elle posa sa main maigre et osseuse sur sa tête, l'attira de force sous la lumière des lampes suspendues

au-dessus d'elle, et lui dit, en la couvrant de son regard :

—Tu entres en maîtresse dans cette maison, d'où on me chasse avec dégoût : soit ! Moi aussi, j'ai été jeune, j'ai été belle, plus que toi peut-être ! Prends garde de ne pas venir attendre par une nuit comme celle-ci, à la même place où je t'attendais, une autre femme que l'on te préférera alors, parce que tu n'auras plus à donner ni beauté ni jeunesse !

Puis la malheureuse traversa lentement le cortége, dont les chuchotements se turent sous son œil hagard, et, à quelques pas de là, elle prit la fuite en courant. On eût pu entendre encore ses sanglots, que déjà, remises de leur frayeur, les compagnes de la jeune fille reprenaient l'épithalame interrompu un instant par l'apparition de ce lugubre fantôme de la jalousie et du désespoir.

Le lendemain, précisément au moment où nous montions à bord de l'une des felouques qui, tous les jours, portent de l'eau douce à Massouah, quelques hommes relevaient un cadavre, que la marée qui montait avait roulé sur le sable de la grève. Les crabes avaient déjà attaqué ses chairs, et les yeux avaient été dévorés par les corbeaux : c'était le corps de la folle de la nuit.

Nous nous installâmes dans un coin demeuré libre ; les domestiques et les chameliers se hâtèrent

de ramasser du bois pour nos feux, et chacun se coucha, les uns sur leur tapis, les autres sur le sable, qui conservait encore une partie de la haute température acquise pendant toute une journée d'un soleil ardent. La nuit était si sereine, l'air si tiède et si sec, que l'on avait jugé inutile de dresser nos tentes.

Les causeries se prolongèrent jusqu'à une heure avancée, ainsi que les chansons des Abyssins, qui furent les derniers à s'endormir, la tête dans leurs pelisses, le bouclier leur servant d'oreiller, la hampe de la lance à portée de la main, tout en marmottant une invocation au Père, au Fils et au Saint-Esprit; aux archanges *Mikhaël* et *Guerguès*, en grand honneur parmi les populations chrétiennes du Habesch; et surtout à *oïsiro Mariam* (madame Marie), pour laquelle elles ont une dévotion qui va jusqu'à l'idolâtrie.

Un quart d'heure plus tard, tous leurs feux étaient éteints. C'était là une imprudence que ne commettent jamais les hommes du Samhar, où les bêtes fauves sont chose beaucoup plus commune que dans l'intérieur de l'Abyssinie. Le Bédouin des basses terres qui a une longue course à faire s'arrange, autant que possible, de manière à arriver avant le coucher du soleil. Si cela ne se peut, il évite avec soin de s'arrêter, vers la tombée de la nuit, près de l'eau, où il ferait de mauvaises ren-

contres, à coup sûr. Il cherche, au contraire, un recoin bien isolé, se munit de branches sèches qu'il allume en frottant un morceau de bois dur contre un autre de nature spongieuse, et s'endort au milieu de trois ou quatre feux. Tant qu'ils brillent, il est en sûreté; mais, s'ils viennent à s'éteindre, il y a à parier deux contre un que le pauvre diable sera dévoré pendant son sommeil.

Pour nous, qui ne nous départions jamais d'une certaine prudence, il fut convenu que chacun monterait la garde à son tour, et, afin de donner l'exemple, madame D... fit bravement la première heure de faction ; il est vrai que personne ne dormait encore.

Vers les trois heures du matin, celui qui était chargé de veiller tournait autour de la place que nous occupions, nous, nos hommes, nos bêtes de somme et nos bagages, promenant son regard du ciel scintillant d'étoiles au milieu desquelles la croix du sud venait de se lever, au mélancolique paysage duquel se retirait rapidement le pâle rayon de la lune à son déclin. Le fond de la vallée était enveloppé d'une ombre complète, et, sauf le ronflement sonore de quelques dormeurs, pas un bruit ne courait dans cette ravine enclose de bois et de rochers. Tout à coup, l'homme de garde crut ouïr crier des feuilles d'arbre; puis ce fut le bruit dis-

tinct, cette fois, de rameaux froissés, de branches violemment écartées par un corps qui passe.

Des tisons fumaient sur les feux à demi assoupis; le factionnaire les ralluma en jetant sur le brasier du menu bois qui flamba en quelques secondes, et à la lueur duquel il put voir une ombre bondir au-dessus des touffes d'ochaz et tomber au milieu des Abyssins endormis. Au même instant, un cri horrible, déchirant, qui, toutes les fois que ce souvenir me revient, produit sur mes oreilles l'effet d'une pointe d'acier bien aiguë, nous réveilla tous en sursaut. Chacun saisit instinctivement ses armes, mais la redoutable apparition avait disparu. Un peu après, l'on entendit dans le lointain une ou deux plaintes de la même voix lamentable, puis un grondement sourd accompagné du miaulement particulier aux lionceaux.

Alors ce fut un tumulte effrayant parmi les gens de la caravane, qui se cherchèrent et s'appelèrent longtemps dans les ténèbres : l'anxiété donnait à leurs voix une expression que des mots ne peuvent rendre, mais qui fit passer dans tous les cœurs comme une bouffée de terreur vague, contagieuse, irrésistible. Quand on eut rallumé les feux et que l'on se fut compté, il se trouva qu'un homme manquait à l'appel : c'était le fils d'un riche marchand.

Longtemps le malheureux père ne put croire à

une catastrophe aussi imprévue ; longtemps il alla de l'un à l'autre, cherchant son enfant et l'appelant à grands cris, comme si les lèvres que la mort a fermées une fois s'étaient jamais rouvertes pour répondre à la douleur de ceux qui survivent. Ces inutiles recherches ne le découragèrent point : s'attachant à une dernière espérance avec l'opiniâtreté de l'amour paternel, l'Abyssin prit sa lance, se munit d'un tison ardent, et s'en alla parcourir la gorge latérale au fond de laquelle nous avions tous entendu les derniers cris de la victime. Quelques hommes l'y suivirent.

Le jour se leva enfin radieux et pur. Un joyeux rayon de soleil vint illuminer la crête des collines, et darder, au milieu de l'ombre qui remplissait encore le vallon, comme un prisme lumineux qui s'éparpilla en paillettes d'or sur les eaux de la mare. Une bouffée de brise, passant au-dessus des bois, fit courir comme un frisson de volupté dans les rameaux des mimosas seyâls, tout fleuris depuis notre dernière chasse; les oiseaux se caressaient dans le feuillage; des troupes de gazelles bondissaient sur la pente des collines; le désert souriait au jour naissant, ainsi qu'une maîtresse à son amoureux. A voir ces solitudes semées de tant de lumières, parées de tant de fleurs, embaumées de tant de parfums, la scène qui avait troublé notre sommeil nous semblait un rêve impossible, un cau-

chemar qui avait pesé un moment sur notre poitrine, mais dont nous étions enfin débarrassés.

Nous ne fûmes rappelés à la triste réalité que par le retour des Abyssins, occupés jusque-là à fouiller les gorges voisines ; ils n'y avaient trouvé que quelques taches de sang et des traces laissées par les lions sur le sable des chemins. Le pauvre père était avec eux. C'était un beau vieillard encore vert et robuste, bien que les années eussent neigé sur sa tête ; on eût dit d'un Laocoon en marbre noir échappé aux serpents et pleurant ses fils étouffés dans leurs nœuds. Pour dérober ses larmes à la vue de tout le monde, l'Abyssin s'accroupit à terre, se voila la face d'un pan de sa toge, et entonna le chant de deuil, tandis que nous nous hâtions de quitter ce lieu fatal.

Il est des heures où nous reculons devant nos pensées, devant le souvenir, comme l'enfant s'enfuit de terreur devant les visions qu'il croit voir passer dans les ténèbres sur les ailes du vent d'hiver. Faites au pays et à ses dangers de toute nature, madame D... et ses filles n'étaient certes pas de ces femmes dont un rien émeut la sensiblerie ; chacun de nous pouvait se vanter d'avoir vu la mort de près quelquefois, et pourtant la pâleur était sur tous les visages, et personne n'osait ouvrir la bouche, comme si le drame de la nuit eût dû revenir fatalement dans la conversation.

Aussi fut-on heureux du premier incident qui vint faire trêve aux idées lugubres dont le poids oppressait toutes les poitrines. Afin de laisser souffler les piétons et les mules, nous avions mis pied à terre à l'entrée d'un défilé qui est comme la porte de la vallée d'Eylat. Près de là se trouvait un mimosa de quatre à cinq pieds de haut.

Les rameaux de l'arbuste étaient parés de folioles du plus beau vert et d'innombrables boutons d'or que picoraient des ichneumons au corselet d'acier bruni, et auxquels des papillons aux ailes moirées de bleu et de violet, ou striées d'orange et de noir sur fond brun, faisaient comme des pétales vivants. Une plante grimpante, dont j'ai oublié le nom, mais dont je me rappelle bien les magnifiques fleurs, s'enroulait autour du gommier, mariait un rameau à chacune de ses branches, et le surplus de ses pousses, ne trouvant point d'appui, retombait en longs fils chargés de feuilles oblongues et de fleurs d'azur.

Une tribu de souï-manga s'était établie sur le mimosa, ainsi que sur la liane sa sœur. A chaque rameau incliné vers le sol était appendu un nid en poire, gros au plus comme un œuf, fait de fines tiges de gramen, revêtu en dehors de lichens et de mousses, tapissé en dedans de brins de coton dérobés aux fruits des *portulacca tomentosa*. Une sorte d'auvent surmontait une ouverture à pas-

ser le petit doigt, pratiquée sur le côté du nid : c'était la porte. Au fond, où n'arrivait pas le moindre jour, on entendait le cri de petits oiseaux demandant la becquée à leur mère. Quelquefois, par l'ouverture, on voyait saillir un bec courbé et affilé comme une alène au bout d'une tête dont les plumes prenaient au soleil les plus riches reflets métalliques.

Si l'on s'approchait trop près de la jolie couveuse, le bec s'ouvrait pour laisser passer un petit cri de colère, et des deux globules de jais qui sont les yeux de l'oiseau jaillissait une lueur qu'on eût prise pour une pointe de diamant. Les rameaux de la liane, débordant le gommier, soutenaient un chapelet de ces nids, et sur l'arbre lui-même on eût pu en compter deux cents. Tout autour, c'était comme un essaim d'oiseaux qui voltigeaient, se posaient sur les longues épines du mimosa, ou sur les fleurs de la liane dont le pédoncule s'inclinait à peine sous ce poids, et gazouillaient une strophe de l'épithalame que leur enseigne la mystérieuse puissance qui, à certaines époques de l'année, tourmente tout ce qui vit et aime!

J'ai à peine besoin d'ajouter que nous nous contentâmes d'admirer la petite république, et qu'il ne fut pas commis le moindre dégât sur ses possessions ; on n'arracha pas même une des brillantes fleurs de la liane.

A notre arrivée à Eylat, notre ami Mohammed Nouraï s'empressa de mettre à notre disposition une hutte dont le propriétaire était allé faire le pèlerinage à la Mecque. Pendant son absence, le vent avait emporté brin à brin le chaume qui recouvrait son habitation, et, avant toutes choses, il fallut réparer le toit de la cabane qui allait devenir notre office et notre magasin général.

Cela fait, madame D... installa dans la hutte deux esclaves gallas : l'une, appelée Fathma, était un magnifique brin de fille, souple et robuste ; l'autre, enfant de huit à dix ans, avait la timidité des gazelles, ainsi que leurs yeux et leurs mouvements pleins de prestesse : celle-ci s'appelait Zarah.

La chaumière, domaine de Fathma et de sa jeune compagne, ne recevait de jour que par la porte, au-dessus de laquelle on commença à appendre, dès le même soir, des béni-israïl, des outardes, des pintades au plumage bleu pointillé de blanc, comme une étoffe demi-deuil, des francolins gris dont le cou porte une cire jaune et vermillon. Nous dressâmes nos tentes auprès de la hutte ; les chameliers et les Abyssins se firent des abris un peu plus loin ; nos mules et nos bêtes de somme fermèrent ce bivac d'un dernier cercle.

Si la cabane, tapissée de gibier et éclairée par les lueurs du feu de la cuisine, rappelait les tableaux

de certaines maîtres flamands, dans le reste de notre campement, animé de groupes de gens du pays, dont j'ai déjà décrit le pittoresque costume, il y avait à la fois de l'étrange verve de Decamps et de l'admirable couleur de Marilhat, comme le paysage qui nous entourait, avec ses montagnes gigantesques couvertes de forêts, faisait penser aux grandes lignes si calmes des chefs-d'œuvre du Poussin.

Nous nous étions placés en dehors du village auquel étaient venues se joindre depuis peu les habitations des nomades. Dire un mot de ces dernières sera décrire en même temps celles de toutes les hordes bédouines qui errent à la surface du Samhar.

Que l'on se figure un châssis semi-sphérique de quatre pieds de haut, formé de gaules longues et minces dont les deux bouts viennent se ficher en terre. Des nattes et des peaux de bœuf sont jetées sur cette sorte de calotte. Une porte, si basse qu'il faut se plier en trois pour en franchir le seuil, est masquée par une natte qui retombe comme une tenture. A l'intérieur, un cadre de cinq pieds de long sur deux de large, supporté par quatre pieux et garni d'un tissu de lanières de cuir, sert de lit au maître de la hutte, dont une zagaie fichée en terre, près de la porte, annonce la présence.

Les femmes, les enfants et les esclaves couchent

au pied du lit, sur lequel trône le chef de la famille. Son sabre, son bouclier, une outre à mettre l'eau, une autre à brasser le lait pour en séparer la partie butyreuse, un vase d'argile que la femme façonne et cuit elle-même, ce qui, dans le pays, est la première qualité de toute ménagère : tel est l'ameublement de cette demeure, qui est au Bédouin troglodyte ce qu'est au Bédouin arabe la tente en poil de chameau.

Ces huttes occupent la circonférence d'un cercle plus ou moins grand, dans lequel on parque les troupeaux pendant la nuit, et qu'environne à l'extérieur un cordon de vieux os, provenant des chameaux, des bœufs et des moutons dévorés depuis des siècles dans chacune de ces agrégations de familles. Ces débris, le Bédouin ne les emporte point dans ses migrations ; mais, tournant sans cesse dans le cercle parcouru par les générations qui l'ont précédé, et s'arrêtant précisément sur les points où venaient camper ses pères, chacun retrouve ce qui lui appartient dans l'ossuaire commun et se hâte d'en entourer sa demeure.

Quand nous demandâmes ce que signifiait cette bizarre coutume, il nous fut répondu que l'on se proposait par là de neutraliser l'effet des maléfices, du mauvais œil surtout. Ici, de même qu'au Caire, on suspend aux portes des maisons ou l'on plante sur les tombeaux un pied d'aloès qui doit

préserver le sommeil des morts du terrible pouvoir que l'Arabe suppose attaché au regard de certains hommes, et, entre tous, à celui de l'étranger abhorré.

Grâce aux dernières pluies, la vallée d'Eylat, que nous avions vue presque aride, n'offrait qu'un immense tapis vert. Cette végétation luxuriante, comme si elle se fût hâtée de vivre, avait poussé ses fleurs en quelques jours, et les larves d'insectes, invisibles jusque-là, s'étaient développées tout à coup comme la verdure. D'innombrables tribus de coléoptères aux élytres étincelant des plus beaux reflets, des papillons aux ailes chamarrées des couleurs les plus vives s'étaient échappés de leur prison pour se jouer au soleil, ou s'endormir au fond des corolles, ou s'en aller de fleur en fleur, comme un sultan de favorite en favorite.

En même temps que la terre se parait de fleurs et que celles-ci se peuplaient de tout ce petit monde si éclatant, les oiseaux dépouillaient les couleurs ternes des jours de deuil pour revêtir la livrée des amours. Les espèces sédentaires couvaient ou tout au moins édifiaient leur nid. A celles-ci étaient venus se joindre une foule de voyageurs ailés conviés à la fête : les uns, venus des hautes montagnes, avaient des parures extraordinaires, telles que des huppes comme les touracos et les colious, ou des plumes démesurément longues comme les

veuves et les moucherolles ; d'autres montaient des pauvres terres qui longent la mer : ceux-ci n'apportaient guère qu'un joyeux refrain ou une cantilène bien douce, ou seulement quelques notes mélancoliques comme celles que siffle une magnifique pie-grièche, qui pleure au plus épais d'arbres épineux où elle aime à se cacher, comme si leurs aiguillons eussent ensanglanté sa gorge, occupée par une plaque du rouge le plus vif.

Les uns continuaient leur voyage après une halte de quelques jours ; d'autres s'arrêtaient plus longtemps, ainsi que des pèlerins qui se plaisent en un lieu et ne le quittent qu'à regret ; quelques-uns se contentaient de saluer au passage la vallée, qu'ils dédaignaient pour d'autres plus vertes et plus fleuries encore.

Mais, si la plaine était belle à voir ainsi, en revanche, les grands troupeaux de bœufs appartenant aux nomades devenaient une double cause de dangers pendant la nuit : outre qu'ils attiraient les bêtes fauves, des bandes de voleurs, cachés dans les recoins isolés de la forêt pendant le jour, se rassemblent à la tombée des ténèbres pour rôder autour des camps des pasteurs, dans l'espoir de leur enlever quelques têtes de bétail. Sont-ils surpris en flagrant délit, le premier qui les aborde tombe percé d'un coup de lance, et, au milieu du désordre qu'amène cet incident, les bandits se

sauvent. Quelquefois aussi ils sont nombreux et ne reculent point devant une attaque ouverte.

Combien de fois avons-nous entendu des voix d'hommes chuchoter près de nous dans les fourrés de seyâls, et des pas mystérieux aller et venir autour de notre bivac! Combien de fois nous sommes-nous relevés la nuit, la carabine à la main, pour attiser nos feux mourants, autour desquels nos Abyssins dormaient du plus profond sommeil, tandis que les lions rugissaient à dix pas de là !

Comme on le voit, nos chasses n'étaient point sans danger ; mais aussi quelles chasses ! Jamais rajah indien, avec ses éléphants dressés et ses meutes d'hommes, n'assista à pareille fête.

Dès le point du jour chacun se mettait en route pour rentrer quelques heures plus tard courbé sous la charge. La grosse chaleur passée, l'on chassait encore jusqu'au coucher du soleil. La nuit, nous avions quelque chose comme le spectacle. Mohammed Cotten, que le lecteur connaît déjà, était à lui seul tout l'orchestre ; les Abyssins se chargeaient de la pièce elle-même. Un voyageur, Levaillant, je crois, a dit que l'Afrique dansait toute la nuit ; c'est-là une vérité incontestable, en Abyssinie surtout, où les actes de la vie les plus sérieux, comme les plus frivoles, ont été traduits en danses mimiques. L'amour, la guerre, la chasse à

l'éléphant, la moisson, le prêtre qui se grise, le moine qui mendie ou débauche une jeune fille, tout a fourni des motifs.

Ces danses sont accompagnées de chansons quelquefois bien riches de poésie et dont les airs sont presque toujours de la plus gracieuse originalité. Tout cela se terminait ordinairement par quelque épisode de mœurs gallas dont les deux acteurs étaient Zarah et le petit Gabrio ; pauvres enfants qui finissaient par s'exalter jusqu'aux larmes à ces scènes, dans lesquelles revivaient tous leurs souvenirs du pays, de la famille, de la liberté; trésor dont les avait déshérités la destinée brutale.

C'était la saison où les éléphants abandonnent les hauts sommets pour les pays de Kolla, vers lesquels les attire la verdure nouvelle. Ces migrations régulières, les gens du Sambar ne manquent point d'en profiter. A cette époque, le chasseur emprunte à certains marchands de Massouah, qui se livrent à cette spéculation, un fusil dont la balle pèse quatre onces.

Les conditions de ce prêt sont que le marchand fournira la poudre et le plomb, et que l'ivoire provenant des éléphants tués sera divisé en deux lots, dont l'un revient au chasseur, l'autre au propriétaire du fusil.

Le cuir, dont on fait toujours des boucliers estimés, comme au temps d'Artémidore, est aban-

donné aux aides indispensables au chasseur. L'un d'eux doit, en effet, lui prêter son épaule pour appuyer le lourd fusil qu'il maintient de la main gauche, tandis que la main droite est armée d'un sabre droit bien affilé.

D'ordinaire, on vise au poitrail ou au défaut de l'épaule. L'éléphant blessé vient-il sur le groupe d'où est parti le coup, le chasseur s'échappe d'un côté, l'aide de l'autre, de manière à partager l'attention de la bête. Fuit-elle, l'aide s'élance à sa poursuite, et cherche à lui couper le tendon d'Achille à coups de sabre. Mais, malgré sa lourde masse, l'éléphant furieux court si vite, sa trompe fouette l'air avec tant de roideur, que ce moment est toujours critique, et que l'homme qui fait son métier de cette terrible chasse a besoin de toute son agilité, de tout son sang-froid pour ne point être broyé sous les pieds de l'animal.

Un soir, il arriva qu'un chasseur du pays, qui venait d'abattre un éléphant et devait retourner dans les montagnes le lendemain pour le dépecer, nous proposa de l'accompagner dans cette expédition. Nous acceptâmes, et, dès le point du jour, nous étions en route.

Nous n'arrivâmes sur les lieux qu'assez tard dans la matinée, après une longue course à travers des forêts dont les arbres semblent grandir à mesure que l'on monte.

Nous venions d'atteindre le point culminant d'une longue chaîne de collines appelée Marsénaï, dont un revers s'abaisse par une pente rapide jusqu'au fond d'un entonnoir aux parois tapissées d'une végétation luxuriante; l'autre se perd dans une vallée qui ne tarde point à s'élargir pour laisser voir une immense plaine verte, fuyant dans un lointain d'azur, à la surface de laquelle de légères colonnes de fumée marquaient la place occupée par les camps de pasteurs.

L'éléphant vivait encore. C'était une femelle, à laquelle un coup de feu avait brisé l'épaule. Couché sur le flanc, le colosse se débattait dans d'impuissants efforts. Le sol avait été profondément remué autour de lui, et sa trompe avait déraciné les jeunes arbres à sa portée, avec la même facilité qu'un sarcleur le ferait de l'herbe des champs. Quelquefois sa tête retombait inerte, comme si, lassé d'une lutte inutile, il se fut résigné à mourir.

Tout d'un coup, un souffle puissant soulevait autour de lui un nuage de poussière; un cri aigu comme le son des cymbales s'échappait de ses vastes poumons; la tête monstrueuse se relevait brusquement; la trompe se nouait aux arbres, et les pieds fouillaient la terre pour y trouver un point d'appui. Mais l'arbre ou la branche venant à céder à cette irrésistible tension, la masse énorme à demi soulevée retombait avec un bruit sourd.

Quand on s'approchait de lui, la fureur de l'éléphant semblait redoubler; alors son œil sanglant dardait un regard plein de haîne, et tous ses membres se tordaient dans d'effrayantes convulsions.

Il fallut l'achever. Aman — c'était le nom du chasseur — versa une charge de poudre dans son fusil, laissa glisser une balle par-dessus, et le coup frappa en pleine poitrine. Les convulsions semblèrent cesser, et des flots de sang jaillirent de la blessure. Pourtant, un Bédouin qui s'était hasardé près de l'animal faillit payer cher cette imprudence : un coup de trompe le lança à dix pas de là. Alors, les aides saisirent une zagaie et l'enfoncèrent dans les flancs de l'éléphant. Tant que dura l'effort qui poussait péniblement vers le cœur le fer de la lance, les jambes du colosse s'allongèrent à rompre la peau ; puis il poussa un cri où, cette fois, la colère avait fait place à la douleur, et par lequel la malheureuse bête semblait implorer la pitié de ses bourreaux. Ce fut sa dernière plainte.

Aman et ses hommes se mirent à l'œuvre. Les pieds furent désarticulés ; les oreilles séparées de la tête et mises à part, comme la partie la plus estimée pour faire des boucliers impénétrables à la lance, grâce au cartilage recouvert d'une double lame de cuir qui en occupe toute la surface. Sur le reste de la peau, il fut découpé dix à douze

boucliers de qualité inférieure, et le cadavre fut abandonné aux vautours et aux femmes venues dès la veille pour avoir leur part de la curée.

Ces femmes appartenaient aux hordes abbabs, qui, seules, méritent aujourd'hui le nom d'éléphantophages : les autres tribus, auxquelles l'élément arabe, émigré de ce coté-ci de la mer Rouge, lors de la propagation de l'islamisme, semble s'être mêlé dans une proportion plus considérable, regardent la chair d'éléphant comme impure Roulées dans une sordide peau de bœuf qui, à chaque mouvement, laissait à découvert des chairs flasques et ridées, ces femmes, vieilles pour la plupart, se disputant, le couteau à la main et les bras rouges de sang, des lambeaux de chair qui fumaient encore, faisaient songer involontairement aux sorcières de *Macbeth*.

Au milieu d'elles s'abattaient à chaque minute des nuées de pernoctères blancs ou d'oricous, qui planaient au-dessus du cadavre, et bientôt les arbres voisins se couvrirent de longues guirlandes de chairs découpées en lanières, que l'on exposait au soleil pour les dessécher, et que des enfants armés de bâtons étaient chargés de garder des vautours.

L'éléphant que l'on disséquait ainsi faisait partie d'une bande qui, au dire d'Aman, n'était elle-même qu'une fraction d'une autre plus nombreuse. Il

était suivi d'un jeune qui, en voyant tomber sa mère, s'était arrêté à tourner autour d'elle avec des cris semblables à des gémissements, et en lui tendant sa petite trompe, comme pour l'aider à se relever. Tout en repoussant son nourrisson, la pauvre mère semblait hésiter entre le regret de s'en séparer et la crainte de le voir périr avec elle, lorsqu'un mâle attardé, chassant l'orphelin devant lui et le traînant quelquefois à l'aide de sa trompe, vint mettre fin à cette scène de suprêmes adieux.

Je ne parlerais point du déjeuner qui se fit sur les lieux, n'était un rôti d'éléphant pesant au moins quarante kilogrammes qui y figura, et dont l'idée revenait tout entière à M. D... Quand nous en fûmes à ce singulier rôti, madame D... et ses filles firent bien quelques difficultés ; mais, en définitive, elles en mangèrent toutes, et convinrent que, pour être un peu grosse, cette viande n'était pas plus mauvaise que celle du bœuf.

Comme il était impossible de songer au retour, en raison de l'heure, nous dûmes nous résigner à coucher dans les montagnes. On improvisa un abri avec des couari, et, autour des feux allumés à la nuit tombante, les Bédouins dansèrent pendant de longues heures avec les quelques jeunes filles venues en même temps que les femmes abbabs.

Mohammed Cotten tirait de sa lyre informe des notes lentes et douces comme les mouvements des danseuses à peu près nues, dont la jambe, les larges seins et les belles épaules étaient admirablement dessinés par la lueur des flammes. Peu à peu, tout le monde s'endormit.

Pour nous, chargés du soin de monter la garde, nous veillions avec délices. La nuit était sereine, l'azur du ciel limpide. Les émanations de forêts en fleur remplissaient l'atmosphère. En dehors du cercle éclairé par nos feux, l'ombre était sillonnée en tous sens par des myriades d'un insecte que l'on appelle ici *tabbenaï*, et qui m'a paru appartenir au genre *cynips*, et de l'abdomen duquel s'échappe à chaque seconde une lueur bleuâtre et vive comme celle de l'étincelle électrique. L'engoulevent sifflait en promenant dans l'air les courbes de son vol qui, à cause d'une disposition particulière des rémiges, ne produit pas le moindre murmure.

Attirées par le cadavre de l'éléphant, et ne pouvant arriver jusqu'à lui à cause de nos voix, les hyènes se lamentaient à quelques pas de nous, et, à deux reprises, nous dûmes tirer des coups de fusil en l'air pour éloigner une bande d'éléphants qui pâturaient dans les gorges voisines.

Ce ne fut que le lendemain, dans l'après-midi, que nous reprîmes la route d'Eylat. Stéphen,

qui venait passer quelques jours avec nous, attendait notre retour. Son voyage avait été marqué par un incident que je ne puis résister à la tentation de raconter ici.

La nuit l'avait surpris en chemin, et, depuis longtemps, il dormait en selle, lorsqu'il se réveilla en sursaut. La mule qui le portait s'était arrêtée tout à coup, renâclant avec force et tremblant de tous ses membres.

Notre homme crut voir deux prunelles étinceler à quelques pas devant lui, et, comprenant instinctivement d'où venait la terreur de sa monture, il allait tirer au jugé, quand le guide qui l'accompagnait lui arracha le fusil des mains, et, au lieu de faire feu, se mit à haranguer le terrible animal qui leur barrait le passage. Surtout il eut bien soin de ne point prononcer son nom, chaque Bédouin du Samhar étant bien convaincu que c'est là un outrage que le lion ne pardonne point et qui ne peut manquer de l'attirer, si éloigné qu'il soit.

Il l'appela le sultan des animaux; il lui dit qu'il était redoutable à tous, mais qu'il devait être débonnaire autant que fort. Puis il ajouta :

— Nous ne sommes que deux pauvres voyageurs incapables de nous défendre, quoique bien résolus à l'essayer si tu nous y contrains. Nous devons succomber dans cette lutte, je le sais ;

mais il est un Dieu qui est ton maître comme le nôtre, et au tribunal duquel je te cite pour avoir abusé de la force que tu tiens de lui !

Étourdi de cette éloquence que le Bédouin lui lâchait à pleins poumons, le lion s'écarta complaisamment de la route, et laissa les deux hommes continuer leur chemin. Ce qu'il y a de plus singulier en ceci, c'est que Pline le naturaliste met presque le même discours dans la bouche d'une femme placée précisément dans les mêmes circonstances que notre ami Stéphen.

XI

Il y avait déja une vingtaine de jours que nous stationnions à Eylat, ce qui revient à dire que, depuis notre arrivée, c'était une fusillade incessante dans ce que M. D... appelait *notre parc de chasse.*

Aussi, le gibier commençait-il, non pas à devenir rare, mais à perdre l'habitude de s'arrêter à admirer nos fusils. Pour tirer autre chose que des lièvres, des pintades et des francolins, inoffensifs animaux, sur lesquels nous savions d'ailleurs nous rabattre dans ces jours de malheur où l'on manque fatalement les plus beaux coups, il

fallait déjà sortir du cercle battu soir et matin, et souvent s'en éloigner assez pour ne regagner notre quartier général qu'à la nuit.

Il y avait au sud-est d'Eylat une gorge, vers laquelle nous nous acheminâmes un jour aux premières lueurs de l'aube. Nous la savions hantée par les bézas, la même antilope à laquelle les naturalistes ont donné le nom de *coama*.

Les rayons du soleil venaient de réveiller le désert assoupi sous l'œil de Dieu. Les folioles des mimosas, qui tombent en léthargie à l'approche des ténébres, se relevaient autour du pétiole qui les supporte ; les convolvulus entr'ouvraient leurs clochettes, et les baumiers de la Mecque secouaient leurs parfums au vent du matin.

La vallée que nous venions explorer n'est guère qu'une fissure, souvent verticale, au travers d'un massif de roches schisteuses. Le fond en est occupé par un torrent qui, alors, n'avait pas une goutte d'eau. A mesure que nous avancions, le pays devenait plus aride, le site plus sauvage. Tantôt nous avions à franchir des espaces embarrassés de quartiers de roc détachés de la montagne, tantôt il fallait se coucher sur le cou de nos mules pour passer au milieu d'arbres hérissés de fortes épines formant une voûte au-dessus de nos têtes ; quelquefois les deux revers à pic menaçaient ruine.

Des vautours oricous criaient dans les anfractuosités, au fond desquelles ils aiment à bâtir leur nid. Des hyènes, effrayées par notre passage, regagnaient leur caverne en toute hâte. En d'autres endroits, une odeur particulière aux bêtes fauves venait nous révéler le voisinage de lions ou de panthères invisibles dans ce chaos de pierres. A côté des traces de ces redoutables animaux, le sable du torrent portait des empreintes triangulaires laissées quelques heures auparavant par un pied divisé en deux sabots : il était évident que les bézas avaient passé là dans la matinée.

J'ai à peine besoin de dire que Gazaïn était avec nous.

Qu'on lui coupe une jambe, disait quelquefois M. D... en parlant de son domestique, et le pansement fini, s'il est question de chasse, il prendra des béquilles pour en être.

L'Abyssin furetait de toutes parts et ne tarda pas à se convaincre qu'après avoir pâturé tout le matin dans la gorge, les bézas regagnaient la grande vallée vers midi, sans doute pour boire à quelque source. Il proposa de mettre pied à terre pour les attendre au passage, et, tandis qu'il allait s'établir en vedette au sommet d'un mamelon, nous nous mîmes en quête d'un abri pour déjeuner à l'ombre.

Les maxillaires allaient leur train quand, sur

un signe de Gazaïn, chacun sauta sur son fusil, et s'élança vers le chasseur, assis au haut d'une ligne de rochers terminés par une surface à pic du côté de la gorge, dont le fond se trouvait à cinquante ou soixante pieds plus bas.

Trois coamas, éloignés de deux portées de carabine environ, venaient vers nous, en s'arrêtant à chaque pas pour brouter les jeunes pousses d'arbres. Deux étaient adultes, ainsi que le témoignaient leurs cornes droites et lisses, longues de plus d'un mètre. Le troisième était un jeune de la taille d'un veau de six mois.

Leur robe, presque blanche, rayée de quelques lignes noires, miroitait au soleil; leurs formes annonçaient autant de force que de souplesse, ce qui n'ôtait rien à leur élégance; leur tête surtout était admirable de grâce et de douceur timide.

A environ cent pas de nous, nous les vîmes s'arrêter, humer le vent, reculer d'abord par petits bonds, puis s'enfuir tout d'un coup, avec des mugissements sourds et brefs.

Nous ne savions comment nous expliquer cette brusque retraite, quand la cause nous en fut révélée par l'apparition de deux panthères qui, du haut de la berge escarpée sur laquelle nous nous trouvions, se lancèrent dans le précipice.

L'une rencontra dans sa chute l'un des deux bézas adultes et se suspendit à son cou. L'autre

dépassa le but; mais à peine eut-elle touché la terre, que, comme si le sol l'eût repoussée, elle s'en alla tomber, par un bond prodigieux, sur la même antilope, et s'attacha à ses flancs ainsi qu'une flèche.

Les prunelles fulgurantes des deux panthères disparaissaient presque dans les plis de la peau du mufle ridée par la pression des mâchoires; leur longue queue ondulait comme un serpent, et, sous leurs griffes, des jets de sang couraient en lignes vermeilles sur le pelage blanc du coama. La douleur du malheureux animal se traduisait en mugissements pitoyables, en bonds insensés, en ruades inutiles.

Le bout de ses cornes chercha en vain l'ennemi insaisissable qui déchirait ses chairs. Ses forces diminuaient à vue d'œil; ses membres frissonnaient; puis il chancela et s'abattit lourdement sur le sable.

Tout cela s'était passé en moins de cinq minutes. L'autre coama et son faon avaient disparu dans la sinuosité de la gorge.

Leur proie étant trop lourde pour l'emporter, les panthères allaient la dévorer sur place, ce qui était loin de faire notre compte. Afin de raccourcir la distance qui nous séparait d'elles, nous dûmes longer le bord du précipice pour y revenir ensuite en nous glissant derrière les inégalités du rocher.

A un signe, les joues se collèrent aux crosses des fusils, et cinq coups de feu détonnèrent à la fois.

L'une des deux panthères dont la tête plongeait dans les flancs de l'antilope, le reste de son corps demeurant exposé à nos balles, se renversa sur le dos en pirouettant sur elle-même, sans parvenir à se relever.

L'autre, masquée par le cadavre du béza, bondit à une hauteur verticale de douze à quinze pieds, et retomba pour s'élancer encore. Ce deuxième bond fut démesuré et la jeta sur une corniche du rocher, à moitié chemin de la distance qui existait d'abord entre nous et elle.

Il était évident qu'elle venait à ses agresseurs, et qu'un combat à mort allait s'engager. Au moment où la panthère se ramassait sur elle-même pour prendre son élan, deux balles l'atteignirent sans l'empêcher de bondir sur une autre saillie plus rapprochée encore, mais un peu sur notre gauche. Un troisième coup de feu ne la toucha pas ; ajustée une quatrième fois par M. D..., l'amorce brûla seule.

Encore un bond, et le formidable animal était sur nous. Déjà son corps long et souple se contractait de nouveau, pour se détendre ensuite avec une impétuosité qui défie l'œil et la balle, quand le fusil de Gazaïn s'abattit; une seconde plus tard, l'explosion se confondait avec un rugissement de

la panthère, qui, frappée à la tête, retomba sans vie au pied du rocher.

Il était temps. Que la main de l'Abyssin eût tremblé en ce moment décisif, et il est probable que plusieurs d'entre nous eussent été déchirés. Tous nos fusils étaient vides, et il ne nous restait d'autre moyen de défense que nos couteaux : c'était trop peu contre un pareil adversaire.

Nous redescendîmes alors vers le torrent, et l'on s'occupa de dépouiller les deux bêtes fauves. Cela fait, l'on chargea sur une mule les deux peaux, ainsi que la tête et les deux cuisses de l'antilope, et nous regagnâmes notre camp.

Le lendemain de cette chasse, dont le dénoûment avait été une bataille contre les panthères qui nous avaient d'abord servi de meute, M. D... nous quitta avec sa famille pour retourner à Massouah, où l'arrivée du nouveau gouverneur rendait sa présence indispensable. Ismaïl-Zakki-Effendi était rappelé au Caire, non point à cause des plaintes portées contre lui par le consul de France, mais à cause de ses concussions et des avanies qu'il avait fait subir aux négociants du lieu.

La nuit qui suivit le départ de l'agent consulaire, nous eûmes éclipse de lune.

Au moment où l'ombre de la terre envahit le disque d'argent de son satellite, tout le village dansait. Jeux et chansons cessèrent aussitôt; les en-

fants coururent se blottir dans l'intérieur des huttes, les hommes se prosternèrent le nez dans la poussière en récitant le *fatha*, tandis que les matrones poussaient de longs cris d'effroi ; enfin, comme s'il eût partagé la panique générale, tant que dura le phénomène, l'unique chien du village ne cessa de hurler de la façon la plus lugubre. Les Bédouins nous assurèrent que cela présageait une catastrophe, qui, par une bizarre coïncidence, ne se fit pas attendre longtemps.

Voici ce qui arriva.

Une dizaine d'hommes appartenant à la garnison de Massouah s'étaient enfuis sous la conduite d'un *oumbaschi*, ou caporal. Chacun d'eux emmenait sa maîtresse, et le chef de la petite troupe, sans doute pour faire honneur à ses galons, s'était donné le luxe de deux belles.

Ces hommes étaient des Nizams noirs enrégimentés dans les possessions du vice-roi d'Égypte en Nubie et dans le Kordofan. Les femmes qui les avaient suivis étaient des négresses esclaves chez les habitants de Massouah, ou des villages de Mokollo et d'Arkeeko.

Furieux de cette désertion, qui n'avait pas d'autre motif que l'insuffisance de la nourriture, le gouverneur n'osait pourtant pas lancer à la poursuite des fugitifs une fraction quelconque du bataillon, qui, à coup sûr, eût imité le mauvais exemple ; il

se contenta de donner aux cheiks de la montagne l'ordre de leur courir sus.

Ceux-ci, alléchés par la promesse d'une récompense assez grosse pour une besogne qu'ils croyaient facile, se mirent aux trousses des Changallas, qui les accueillirent à coups de fusil, et cassèrent une quinzaine de têtes. Le village d'Eylat perdit deux hommes dans cette rencontre : c'était là le malheur présagé par l'éclipse.

Rebutés par ce premier échec, les Bédouins n'osèrent plus attaquer ouvertement les deserteurs et se bornèrent à les suivre de loin. Mais, armée de bons fusils et ayant provision de poudre et de balles, la petite troupe marchait en bon ordre, prenait de préférence sa route par la crête des montagnes, et ne bivaquait jamais que sur les hauteurs.

Deux ou trois fois, ceux qui les poursuivaient, entendant les noirs danser la nuit aux chansons de leurs amoureuses, crurent les surprendre, mais durent reculer devant quelques coups de fusils ou devant l'éclair des baïonnettes. Même pendant leurs jeux, les Nizams avaient toujours des factionnaires pour veiller à la sûreté de tous.

Une fois arrivés à la zone vide d'habitants qui sépare les pays chrétiens du territoire occupé par les musulmans, les Changallas prirent vers le nord, et l'on perdit leurs traces au milieu de l'immensité

des solitudes. Soldats et esclaves avaient reconquis leur liberté !

Pourtant, en traversant le pays des Abbabs, l'un des déserteurs, qui avait reçu un coup de zagaie dans la poitrine, dut se séparer de ses frères et attendre, dans un pli du désert où il se cacha quelques jours, que sa blessure se fermât. Une des négresses n'hésita point à partager son sort.

Mais les Bédouins découvrirent leur cachette. Comme son amant était trop faible pour combattre, la jeune fille prit le fusil du soldat, et pendant bien longtemps tint à une distance respectueuse l'ennemi qui s'acharnait à leur poursuite.

Quand les cartouches manquèrent, quand il n'y eut plus un grain de poudre dans le sac ni dans la giberne du blessé, elle se mit à chanter en souriant une de ces chansons que l'approche de la mort inspire au sauvage. Ces paroles, cette mélodie du pays natal semblèrent réveiller sur sa couche sanglante le Nizam noir, qui se releva, arracha la baïonnette du bout du fusil, enlaça la jeune fille dans ses bras, et la frappa au cœur entre deux baisers. Puis il se tua à son tour.

Quand les Bédouins arrivèrent, ils ne trouvèrent que deux cadavres confondus dans la double étreinte de l'amour et de la mort !

Dans une autre excursion, je poussai un jour jusqu'à un camp de pasteurs, à deux heures sud-

ouest d'Eylat : ce lieu s'appelle Dembéh. Il n'y avait que quelques instants qu'un lion énorme était venu rôder au milieu du cercle formé par les huttes rondes. Chacun avait dû prendre les armes. Le cheik avait bien un vieux fusil à mèche tout rouillé, mais pas un seul grain de poudre, et le redoutable visiteur, peu effrayé des lances des hommes, ne s'était décidé à battre en retraite qu'aux cris des matrones et devant une pluie de tisons enflammés.

Près de Dembéh, la vallée d'Eylat projette comme un golfe vers les montagnes de l'ouest, au milieu des collines qui moutonnent au pied de la grande chaîne. Au bout, s'ouvre un défilé resserré, entre deux rangées de mamelons. Toutes ces pentes sont couvertes d'ébéniers, de garsas, de baumiers de la Mecque, etc. A ces arbres, des jasmins et des *stephania abyssinica* appendent d'épaisses courtines de verdure. Le sol lui-même avait disparu sous de hautes herbes qui fourmillaient de pintades. Cette ravine est si profonde, qu'en bien des endroits il faut lever la tête pour voir au-dessus de soi un lambeau du ciel, dont l'azur éclatant contraste avec la sombre verdure qui vous entoure.

Dans la plus grande dépression de la vallée, un filet d'eau qui sourd du pied de la montagne s'amasse dans une cuve de pierre entourée de roseaux qu'habitent des râles fauves, *rallus Rougetii*. Du côté de la montagne, des arbustes cour-

bés sous le poids de leurs superbes fleurs jaunes et sous celui de buprestes, dont les élytres verts sont bariolés d'arabesques d'or, forment une voûte au-dessus du lac en miniature, calme et poli comme un miroir.

En arrivant près de cette source, que l'on appelle Guerguézat, je fus assourdi par une multitude de cris que je ne puis comparer qu'au grincement d'un verre sur lequel l'on promènerait rapidement le bout de l'index. A quelques pas de là, les ébéniers étaient chargés d'oiseaux noirs à huppe blanche que je voyais pour la première fois : c'étaient eux qui poussaient ces cris singuliers. Je leur lâchai un coup de fusil qui en abattit huit, dont trois blessés : ces derniers se mirent à crier plus fort encore, et le reste de la bande leur répondit par un crescendo de clameurs, de grincements.

Tous avaient quitté les rameaux des arbres et voletaient autour de moi, rasant ma figure, passant sous mes bras ou dans mes jambes, et se posant jusque sur le canon de mon fusil. Ce fut bien autre chose encore lorsque je me hasardai à toucher à mes victimes, surtout à celles qui vivaient encore. Je fus un moment sans voir clair et comme pris de vertige, au milieu de ce tourbillon d'ailes noires qui m'enveloppait d'étranges frémissements, et duquel s'échappaient mille cris de colère, mille bruits de mandibules de bec se choquant comme

des castagnettes. La nuée ne me quitta qu'à la lisière du bois, encore s'établit-elle en observation sur les arbres voisins.

Je renouvelai la même expérience deux fois, et deux fois le résultat fut le même ; depuis, j'ai eu souvent l'occasion d'admirer le même instinct d'association et de défense mutuelle développé à un si haut degré chez ces oiseaux, qui vivent d'insectes et voyagent par bandes innombrables, comme les étourneaux, dont ils ont le vol. J'avais affaire à la pie-grièche Geoffroy de Levaillant.

Vers midi, de grands troupeaux de bœufs descendirent des montagnes sous l'escorte de quelques Bédouins, et vinrent boire à l'aiguade. Ils y avaient été précédés par un déluge de gangas-catras, de tourterelles, de pintades, d'oiseaux de toute espèce. Leur bétail abreuvé, les pâtres vaquèrent aux ablutions religieuses : un vieillard récita à haute voix la prière de l'*ed-dhor* (milieu du jour), et, chaque fois que ses lèvres prononçaient les paroles sacramentelles *Allah akbar*, tous les fronts touchèrent le sol.

Dans les villes, où tout ce qui l'entoure est l'œuvre de ses mains, l'homme peut bien oublier Dieu ; mais, au milieu des forêts que le souffle d'en haut fait fleurir, en face des montagnes dont le doigt tout-puissant souleva les cimes colossales, il se sent humble, chétif, et se courbe involontaire-

ment devant celui dont l'esprit remplit l'immensité du désert, au fond duquel son œil suit tous les êtres créés, leur donnant à tous leur pâture, mesurant leur vie comme il trace aux soleils la courbe selon laquelle ils doivent graviter dans l'espace.

Avec ces pauvres pâtres se trouvait une jeune fille de quinze à seize ans, svelte et grande, vêtue d'une frange de lanières de cuir roulée autour de ses hanches, et d'une peau de panthère agrafée à l'une de ses épaules. Dans ses cheveux noirs et lustrés comme l'aile du corbeau, brillait une fleur d'un rouge de sang; à son cou pendait un sachet de cuir. Il y avait une expression étrange répandue sur toute sa figure; et, bien que, sous mes regards, elle baissât sa longue paupière, par un mouvement pareil à celui d'une sensitive que froisserait une main brutale, on pouvait voir ses yeux s'animer parfois d'un éclat singulier.

Revenue de l'étonnement que lui avait d'abord causé la présence d'un étranger, elle alla s'asseoir à l'écart, et détacha de son cou le sachet de peau. Il ne contenait que quelques lambeaux de toile, et deux ou trois mèches de cheveux qu'elle se mit à tourner et à retourner machinalement dans ses doigts. Puis elle serra le tout, et, quoique les Bédouins eussent regagné la montagne depuis longtemps, elle demeura à la même place, parla tout haut, riant souvent aux éclats, et sanglotant quel-

quefois sans qu'une larme vînt mouiller sa paupière. Elle était folle, et, à ce propos, l'on me raconta la simple et triste histoire que je reproduis ici.

Un soir, vers le coucher du soleil, quelques Bédouins s'étaient arrêtés près de l'eau de Guerguézat, lorsque l'un des bœufs qu'ils conduisaient fut attaqué par le lion. Le frère de la jeune fille, qui faisait partie de la petite troupe, s'élança, sans autres armes que sa massue d'ébène, sur le terrible animal, qui fut sur lui d'un seul bond, le renversa sur le sol et l'y tint immobile rien qu'en posant ses deux pattes de devant sur la poitrine du malheureux, dont les cris de détresse firent accourir ses compagnons

Mais le lion avait relevé son énorme tête en faisant entendre un grondement sourd ; sa crinière ondoyait, et sa queue se mouvait par vibrations d'abord lentes, mais qui de seconde en seconde devenaient plus rapides. Quand ces vibrations s'arrêtent, l'animal quitte la terre par un bond prodigieux, imprévu. Devant ce signe infaillible, et sous le regard de la bête fauve, regard dur et clair comme la pointe d'un poignard, les Bédouins s'arrêtèrent ; puis tous s'enfuirent, abandonnant à son sort l'infortuné qui criait toujours :

— Frères, ne me délaissez pas, au nom de Dieu !

Dans sa voix, que le poids qui oppressait sa poitrine ne laissait sortir que par saccades, il y avait tant de terreur, tant de désespoir, tant de regret

de la vie, qu'un de ceux qu'il appelait inutilement à son aide hésita un instant; mais la peur l'emporta encore sur la pitié.

Ce temps d'arrêt lui avait suffi pour voir le lion mordiller sa victime avec tant de précautions, qu'on eût eu peine à trouver un point qui saignât, fouler ce corps plein de jeunesse et de vie qui râlait, le tourner, le retourner avec ses pattes, et jouer avec lui comme le chat joue avec la souris tombée sous sa griffe. Les cheveux du Bédouin se dressèrent d'horreur sur sa tête et il se mit à fuir de toute la vitesse de ses jambes.

Presque au même moment, la sœur du malheureux jeune homme accourait au-devant de son frère : avertie par ceux qui l'avaient si lâchement abandonné. elle leur échappa et disparut, pour ne rentrer que quelques jours plus tard.

Qu'était-elle devenue pendant tout ce temps? Nul ne le sut. Mais elle souriait à tout le monde, puis montrait le contenu du sachet de cuir, lugubres débris qu'elle avait dû recueillir sur les épines des buissons au milieu desquels le lion avait entraîné sa victime, et elle ajoutait :

— C'est le cadeau de noces que me fait mon frère.

Selon elle, celui-ci allait revenir, et chaque jour la jeune fille venait l'attendre à la même place, pour ne s'en retourner que le soir, à l'heure ou une

sorte de courlis de terre, l'œdicnème criard, pousse son cri si triste, à l'heure où les hyènes et le vent de la nuit hurlent au fond des bois. Chaque soir, elle étendait sur un sérir le cuir de bœuf sur lequel dormait son frère, et se couchait à terre au pied du lit, pour recommencer le lendemain.

Orpheline, sans parents, sans amis, la douleur de la jeune fille avait grandi dans l'isolement absolu au milieu duquel la laissait la mort de son frère, et sa raison s'en était allée sans que sa beauté s'en ressentît en rien. Ainsi les larves de quelques insectes se développent dans le corps d'autres insectes et y détruisent tous les organes, excepté ceux indispensables à la nutrition, laissant au corps qu'elles ont entièrement ravagé toute l'apparence de la vie.

Quand je repris le chemin de la tente, il restait encore deux heures de soleil, et j'en profitai pour faire un détour dans la plaine.

Je suivais la berge d'un torrent couverte par grandes places de fourrés impénétrables, et de loin en loin de clairières au-dessus desquelles de grands arbres forment une voûte de feuillage. Dans ces espaces plus libres, le sol est couvert d'euphorbes découpés en candélabres, de touffes de stramonium chargées de cloches blanches à odeur vireuse, de mauves arborescentes parées de magnifiques fleurs bleues; enfin, du milieu du sable se dressaient des

brins sans feuilles, terminés par un cornet de la plus grande blancheur, servant de calice à un autre cornet plus grand, plein d'étamines qui débordent comme une aigrette de soies rouges, dont chacune supporte une grosse anthère d'or.

Çà et là se dressaient des mimosas *nilotica* tels que je n'en avais pas encore vu d'aussi grands. Leurs branches, tordues en spirale, montent jusqu'à ce qu'elles atteignent toutes le même plan, et s'arrêtent après l'avoir atteint, comme si la couche d'air qui pèse immédiatement sur leurs sommités faisait obstacle à tout développement ultérieur.

Une plante grasse, dont la tige s'attache aux arbres par de longues vrilles, monte jusqu'aux rameaux les plus élevés, remonte pour retomber encore, tendant autour du parasol géant comme des câbles qui l'amarrent au sol, et l'entourent d'une sorte de grillage sur lequel courent des guirlandes de feuilles semblables à celles de notre lierre, semées de grappes de baies d'un rouge de corail. Dans l'enceinte formée par ce grillage, de timides beni-israïl dorment couchés sur un lit de fleurs. Quelquefois aussi des pintades, suivies d'une légion de poussins, viennent s'y abriter du faucon qui plane dans l'air.

Le soleil allait se coucher : son orbe, suspendu à la cime des montagnes, ressemblait à un disque de fer rougi au milieu des flammes d'une fournaise.

Des jets de lumière rouge semaient de reflets ardents les troncs, les branches, la cime des arbres tout noirs de pintades dont les mâles poussaient de bruyantes clameurs. Les rayons du soleil se retirant peu à peu, les troncs plongèrent bientôt dans l'ombre qui montait, montait comme les eaux de la marée, et finit par envahir jusqu'aux plus hautes branches.

Un peu plus tard, le ciel n'était plus éclairé que par un rayon horizontal dans l'épaisseur duquel tournoyait une nuée de vautours. Chacun de mes pas réveillait des couples d'antilopes qui fuyaient en sifflant. Des familles de phacochères s'échappaient de chaque fourré; de grandes hyènes rayées ou mouchetées de noir passaient à côté de moi, sans s'inquiéter de la détonation de mon fusil, dont chaque coup faisait tomber deux ou trois pintades de la cime des arbres.

J'avais arrêté dans ma pensée de ne reprendre le chemin du camp que lorsque j'aurais deux douzaines de ces oiseaux, et en vain le serviteur abyssin qui m'accompagnait me répétait-il qu'il était grandement temps de rentrer, j'allais toujours. Il manquait encore cinq pintades à mon compte.

D'ailleurs, à parcourir ces bois si peu sûrs dans le jour, mais pleins de dangers à cette heure, et pourtant si beaux avec leurs oiseaux, leurs fleurs, leurs hautes herbes et leurs grandes ombres dans

lesquelles filtre une lueur douteuse, on éprouve je ne sais quelle âcre volupté ; on compte avec orgueil les pulsations de son cœur, que le cri de la panthère ou le rugissement du lion ne font pas battre plus vite. La lourde carabine ne pèse pas plus qu'un fétu dans la main ; on sent en soi comme une force inconnue qui vous grandit jusqu'à la hauteur de la solennelle majesté des solitudes, et l'on va toujours, l'oreille toute à la symphonie que le vent chante dans les arbres, l'âme toute à la poésie de la nuit et du désert.

Tout cela ne m'empêchait pourtant pas de songer aux cinq pintades qui me manquaient. J'en avais encore abattu quatre, et j'allais tirer mon dernier coup, quand, avec une bouffée de brise, passa une voix bien connue. L'Abyssin se serra tremblant près de moi. Le lion chassait, lui aussi, et mes coups de fusil l'attiraient. Je redressai mon arme et glissai une balle dans chaque canon.

J'avais à peine remis la baguette, que le lion entrait dans le cercle étroit où, grâce à un reste de lumière oublié dans l'air, je pouvais encore distinguer le contour des objets. Mes deux coups étaient armés ; mon doigt posait sur la détente ; mais, à cause de la distance, à cause surtout de l'obscurité presque complète qui m'environnait, je ne voulais pas être l'agresseur. Blesser le lion sans le tuer, c'était provoquer une lutte corps à corps, ce que

j'étais loin de souhaiter. D'ailleurs, je n'eus pas pas même le temps de faire ces réflexions : comme s'il eût compris qu'il n'avait point affaire à un Bédouin sans armes, l'animal se perdit dans les mimosas.

Je lâchai un dernier coup de fusil aux pintades, que je ne voyais plus que comme des taches noires, sur le fond plus clair du ciel : il en tomba trois, et, pour être rentrés plus vite, nous allongeâmes le pas.

Une demi-heure plus tard, nous arrivions à notre petit camp, où le serviteur n'eut rien de plus pressé que de conter le dernier incident de cette partie de chasse. Il se plaignit de l'activité de mes jambes ; mais ce qu'il me reprochait surtout, c'était mon imprudence, et le pauvre garçon répéta à plusieurs reprises :

— Un de ces jours, cet homme me fera manger par les bêtes fauves !

XII

Il en est de certains lieux vers lesquels l'homme est poussé par le vent de la destinée, comme des amis d'un jour que le hasard a jetés sur notre route, et auxquels on aime à songer quelquefois.

Ces recoins de la terre étrangère se rattachent à nos souvenirs, par cela même qu'on y a été heureux ou que l'on y a souffert; et, quand leur image se lève dans notre mémoire, tantôt enveloppée d'une brume de feu, tantôt voilée de l'ombre projetée par les grands arbres, on les salue avec bonheur.

Pour mon compte, dans l'espace laissé derrière moi, il est beaucoup de ces lieux aimés que je n'oublierai point. Il en est un surtout où j'aimerais vivre, chasseur ou ermite, sous la hutte de feuillage oubliée par le pâtre nomade, au pied des rochers qu'escaladent de longues traînées de *vignas*, chargées de grappes fleuries. Là, un filet d'eau, alimenté par les sources des montagnes, coule toute l'année au milieu des joncs et des roseaux, qui atteignent jusqu'à douze et quinze pieds de hauteur.

Ces plantes aquatiques remplissent le fond d'une gorge solitaire, et se déroulent en une nappe où les tiges pressent les tiges, et dont la surface ondoie au moindre vent, ainsi que les épis d'un champ de blé.

Une fourmilière d'animaux vivent dans ces jongles. Le sol des rares sentiers qui les traversent est criblé de traces de lions et de panthères qui viennent s'y embusquer et attendre, durant de longues heures, les troupeaux de condomas que la

soif amènera à l'eau. Des serpents de toutes sortes, l'*echis carinatus* surtout, dont le corps est moiré d'ondes jaunes et violettes, se glissent dans les joncs ou s'enroulent autour des tiges, et montrent leur tête au-dessus des quenouilles des roseaux chargées de laine brune. Des myriades de sénégalis, aux sourcils peints du cramoisi le plus vif, s'échappent des grandes herbes, avec un bourdonnement pareil à celui d'un essaim d'abeilles. L'aisselle de chaque feuille porte un nid de fauvettes à gorge bleue (*motacilla succica*), répandue de la zone torride à la zone glaciale, et, sur chaque brin incliné au-dessus de l'eau, se tient immobile un martin-pêcheur pourpre et lapis-lazuli, au bec de corail, à la huppe faite de longues plumes bleu de ciel, semées de points noirs.

Quelquefois le jongle présente un vide occupé par un petit bassin où se cachent, tantôt une cigogne d'Abdim, tantôt un couple de petites sarcelles. En d'autres endroits, le ruisseau fuit sur un lit de roches, au-dessus desquelles pendent les longues branches d'un *amysis apobalsame*. Dès que le soleil est un peu haut, sur les rameaux de l'arbre odorant se pressent des nuées de bengalis d'azur, de jean-frédérichs aurore, de reines que leurs longues plumes emportent à la moindre bouffée de vent, ainsi que la voile entraîne la barque. Tous ces oisillons se laissent choir sur le

rocher que l'eau recouvre à un pouce au plus de hauteur; leurs petites têtes fouillent le cristal liquide, leurs ailes en battent la surface, et font rejaillir au loin des gouttelettes d'eau qui retombent en une pluie de perles. Un faucon vient-il à planer au-dessus, les baigneurs s'envolent et se réfugient dans le jongle natal, parcouru en tous sens par des libellules couleur de feu.

Au-dessus de ce sillon de roseaux s'étend une voûte de branches grises qui s'allongent comme de grands bras, ou se tordent ainsi que des serpents. Des rayons de soleil passent à travers cette voûte, et font reluire çà et là quelque plan de rocher semé de paillettes de mica. Aussi bien que la *mer retentissante* d'Homère, la vallée a ses mille voix : voix d'oiseaux qui chantent, mugissements d'*agazeins*, qui brament en appelant leurs femelles; bruits de feuilles tourmentées par le vent; harmonie sauvage, à laquelle se mêle de loin en loin la cantilène monotone du Bédouin qui passe.

Akhouar, tel est le nom de cette gorge si pittoresquement accidentée, à l'entrée de laquelle m'attendait une émotion que comprendra facilement celui auquel il est arrivé, dans les moments où le regard distrait semble suivre la pensée dans l'espace, de se heurter à une voiture lancée au galop, ou de s'arrêter au bord d'un précipice, réveillé à temps par l'instinct.

Je cheminais tranquillement, le fusil sur l'épaule, lorsque tout à coup les roseaux s'affaissèrent autour de moi, comme les vagues de la mer quand vient à manquer l'impulsion qui les pousse. Un fracas effrayant courait au milieu des tiges brisées, et, sous mes pas, je sentais le sol osciller, comme s'il eût été agité par un tremblement de terre.

En quelques bonds, je me trouvai sur le point culminant d'un mamelon voisin, d'où je dominais le fond de la vallée.

Des corps noirs et longs, souples ainsi que des serpents gigantesques, se dressaient au-dessus des hautes herbes ; c'étaient les trompes d'un troupeau d'éléphants. J'en comptai une quarantaine, dont quelques-uns d'une taille monstrueuse. Ces lourdes masses couraient au milieu des roseaux, laissant derrière elles un long sillon de tiges couchées comme par le passage d'une avalanche. Puis les colosses quittèrent le jongle un à un, et gravirent avec une rapidité incroyable le revers de la montagne. Parvenus au sommet, l'un d'eux, qui semblait être le chef de la bande, s'arrêta un instant, poussa à plusieurs reprises un cri qui ressemble à celui du porc; à ce cri, tous les autres accoururent, et la troupe entière se perdit dans les ravins boisés des environs.

Un peu plus loin, des Bédouins avaient établi leur camp en un lieu où le filet d'eau et les fourrés

qu'il traverse ont été rejetés tout d'un côté de la vallée, plus large en cet endroit, et présentant une petite plaine circulaire semée de mimosas, de sycomores, de tamariniers, dont le vent faisait bruire les longues siliques sèches avec un cliquetis métallique.

Je m'arrêtai sous un de ces arbres, afin de donner au domestique le temps de préparer notre repas du matin.

A peine étais-je assis, que le cheik du village m'apportait une couffe de lait, et poussait l'attention jusqu'à jeter son taub sur ma tête tandis que je buvais. Ici, c'est un honneur que l'on rend à tout homme comme il faut, sans que j'aie jamais pu deviner le sens de cette politesse. Seulement, cela me fit songer qu'à peu près partout, dans l'Afrique orientale, le roi est invisible; que c'est un crime de lever les yeux sur lui, et qu'il n'assiste aux audiences publiques dans lesquelles sa présence est indispensable, qu'en abritant sa majesté derrière une tenture de soie.

Quant au lait, ce n'était point un cadeau que je recevais; on ne faisait que me payer mon dû. Dès qu'un étranger s'arrête près de l'enceinte d'un camp, le cheikh appelle les chefs de hutte les uns après les autres, et impose à chacun une contribution de fait, qui est la part du voyageur. Celui-ci a, en outre, droit à l'eau qui lui est nécessaire, et peut

demeurer trois jours dans chaque camp. Aussi, dans la saison où les herbes abondent, une foule d'habitants de Massouah, d'Arkeeko, de Mokollo, s'en vont-ils errer de village en village, durant des mois entiers, sans provision aucune, sûrs qu'ils sont de trouver à vivre partout.

Le tamarinier à l'ombre duquel nous faisions notre halte était peuplé d'oiseaux de toutes sortes, que l'habitude m'avait appris à reconnaître au chant, au cri. Un seul inconnu sifflait un petit refrain qui déroutait mon expérience : je l'abattis d'un coup de fusil. C'était un *muscicapa* dont les plumes étaient à peine poussées, et dont la tête conservait encore une couronne de duvet long et doré.

Au bruit du fusil, tout le peuple ailé, endormi dans les rameaux de l'arbre, s'envola comme un nuage bruyant, à l'exception d'un autre moucherolle, qui devait être la mère du petit oiseau tombé sous mon plomb. Au lieu de fuir, celle-ci se mit à visiter chaque recoin, tout inquiète, avec un cri d'anxiété, qui se changea bientôt en un cri de désespoir, sans doute parce qu'aucun autre cri ne lui répondit. Alors, elle s'éloigna à son tour, pour revenir au bout de quelques minutes, accompagnée cette fois d'un mâle dont la huppe indigo chatoyait au soleil, et dont la queue était parée de deux magnifiques plumes blanches traînant à un pied der-

rière lui. Tous deux recommencèrent à fureter le feuillage, en répétant à chaque instant la même plainte : l'on eût dit que les deux oiseaux se demandaient compte du résultat de leurs efforts, et que tous deux pleuraient en se disant : « Perdu ! perdu ! »

Ce manége dura près d'une demi-heure, après laquelle le couple, brisé de fatigue, s'en alla se reposer sur la même branche, les plumes hérissées, les ailes pendantes, piaulant de loin en loin de la façon la plus triste.

Bien que cette scène m'eût ému, la beauté du mâle, surtout ses deux longues plumes, que je voyais trembler au moindre souffle d'air ainsi qu'un bout de ruban d'une blancheur virginale, devenaient pour moi une tentation irrésistible. Je repris mon fusil, j'en pressai la détente, non sans quelque chose comme un remords, et le pauvre oiseau tomba. Sa compagne le suivit dans sa chute, tourna un moment autour de lui, puis vint à moi en poussant un petit cri de colère, et s'en alla enfin reprendre sa place et son chant de deuil sur le même rameau. Ce n'était là que le second acte du drame.

Bientôt un autre cri pareil à celui qui avait d'abord attiré mon attention se fit entendre, et un point mobile se dessina dans l'air : c'était encore un jeune qui revenait vers le tamarinier. Oubliant

sa douleur, pour ne songer qu'au péril qui menaçait sa progéniture sous cet arbre si fatal aux siens, la mère s'était élancée vers le nouveau venu. Il était évident qu'elle cherchait à l'éloigner de moi; mais la fatalité voulut que le petit oiseau, dont les forces étaient à bout, ne pût la suivre, et se posât justement au-dessus de ma tête. Poussé par je ne sais quelle horrible curiosité, j'avais encore repris mon fusil, au bout duquel le moucherolle vint voleter, avec des clameurs qui avaient un tel accent de détresse, que je demeurai indécis un instant. Mais, quand elle me vit continuer à avancer vers son petit, qui changeait de place à chaque minute, la mère comprit qu'il ne lui restait plus qu'à déployer tout ce que le dévouement peut trouver d'héroïsme, tout ce que l'amour maternel peut imaginer de saintes ruses. Malheureusement, les forces du petit oiseau, qu'elle défendait avec une si touchante opiniâtreté, devaient rendre inutiles tous ses efforts. Il arriva un moment où le jeune moucherolle ne put obéir d'une manière assez rapide au cri qui lui ordonnait de fuir, et fut atteint par une grêle de cendrée. Au même moment, et par compassion cette fois, je tuai aussi la malheureuse mère.

Je venais d'assassiner toute une famille; j'avais fait souffrir à ces pauvres petits êtres si inoffensifs et si beaux tout ce qui peut déchirer des chairs et

des nerfs qui ont vie. Maintenant que mes victimes gisaient à mes pieds, cette mauvaise action m'apparaissait sous son jour hideux.

Une autre scène vint m'empêcher d'y songer plus longtemps.

Une caravane d'Abyssins s'était arrêtée, comme moi, près du camp de pasteurs. Elle se composait de plus de deux cents hommes, esclaves, porteurs, marchands, et d'un grand nombre de mules. Bientôt la vallée présenta le coup d'œil le plus pittoresque que l'on puisse imaginer.

Chacun de ces hommes, drapé dans une pièce de toile à bandes rouges, portait une pelisse de fourrures sur ses épaules, ainsi qu'un sabre, de forme bizarre, passé à la ceinture. Çà et là vaguaient des troupeaux d'esclaves à peu près nus, que les djellabs chassaient devant eux comme du bétail. Les uns se firent un abri de leur couari, suspendu aux branches des arbres; les autres employèrent au même usage leur bouclier tout bosselé d'ornements de cuivre jaune; d'autres se contentèrent de leur parasol, consistant en un roseau dont une extrémité supporte un petit toit tissu avec la moelle d'un jonc du haut pays.

Quelques moines, bien reconnaissables à leur calotte blanche, à leur long manteau en peau d'antilope, à leur petite croix de nacre ou d'ébène suspendue au cou, et à la queue de vache, qu'ils tien-

nent toujours à la main, et qui leur sert de goupillon, faisaient partie de la caravane. Il y avait aussi des nonnes vêtues de la même manière, presque toutes jeunes, presque toutes fort avenantes, que les moines semblaient entourer d'uue jalouse surveillance, à en juger par le soin avec lequel ils les isolaient du commun des voyageurs. Les *molocseros* étaient, eux aussi, des jeunes gens bien découplés, dont les robustes épaules et l'embonpoint ne témoignaient que médiocrement en faveur de l'austérité du régime monastique. Assis sous un arbre avec la nonnette qu'il avait prise sous sa protection spéciale, chacun d'eux tenait un livre à la main. Il est vrai que ce n'était qu'à l'approche de quelque importun que les conversations cessaient; que les visages, plissés par le sourire, reprenaient le masque de l'ascétisme, et que les yeux s'abaissaient hypocritement sur le livre dont l'étude remplit tous les instants de ces hommes voués à Dieu.

Moines et nonnes allaient s'embarquer à Mannats pour Suez, d'où ils devaient gagner Jérusalem par le désert. Ce voyage si long, si pénible, plein de dangers pour ces malheureux, qui souvent sont vendus comme esclaves, qui plus souvent encore sont mis à rançon par les Arabes, ou forcés de se faire musulmans, sauf à abjurer le lendemain; ce voyage, dis-je, n'en est pas moins une spéculation

en Abyssinie. Outre que la bénédiction du patriarche de la terre sainte lave complétement la conscience la plus noire, le pèlerin qui a conquis ainsi sa part du ciel n'a rien perdu des biens de la terre. A son retour, une auréole de sainteté le suit durant le reste de sa vie; la considération de ses compatriotes le dédommage des souffrances passées; les aumônes pleuvent. D'ailleurs, il s'est fait des amis de ses proches, de ses voisins, ainsi qu'un protecteur de chaque grand, tous l'ayant chargé de confesser leurs faiblesses ou leurs crimes, et de leur rapporter l'absolution qui purifie, cela pouvant se faire ici par procuration.

Les chrétiens étaient en grande majorité dans la caravane, et, bien qu'en voyage, tous jeûnaient : nous étions alors en carême.

Le jeûne, qui semble être une institution juive transplantée dans notre Occident, où elle n'a pas fait fortune, a conservé en Abyssinie tout le rigorisme des âges bibliques. Comme les autres chrétiens d'Orient, les costanis lui supposent une grande efficacité. Il n'est pas de faute que le jeûne ne rachète, comme il n'est pas de plus grand crime que de ne pas jeûner; l'homicide, l'inceste, l'adultère, le vol, ne sont que peccadilles, comparés à l'inobservance des nombreux carêmes dont se compose l'année religieuse de l'église d'Éthiopie.

En ce temps de pénitence, un Abyssin ne peut

toucher ni au lait, ni au beurre, ni aux œufs; son régime se compose de pain, d'huile, de miel, d'horribles galettes de farine de lin, et de schiro, mélange de farine, de pois chiches et de piment, dont on fait une sorte de bouillie. En outre, il ne doit faire qu'un seul repas en vingt-quatre heures.

Sur le soir, je vis chacun calculer l'heure à laquelle ce repas doit avoir lieu, par un procédé que je crus être d'abord un exercice gymnastique, et qui consiste à se tourner vers l'Orient et à mesurer l'espace couvert par sa propre ombre. L'heure de manger est venue quand cet espace est de trois pas au moins. Il pouvait être alors quatre heures de l'après-midi.

Il y avait aussi dans cette caravane un ancien domestique de MM. Galinier et Ferret, capitaines d'état-major, dont tout le monde connaît le beau travail topographique sur l'Abyssinie septentrionale. Cet homme, qui s'appelait Békir, m'aborda en me parlant un assez bon français. Il était forcé de quitter le haut pays, pour avoir pris part à la révolte d'un chef de l'Amacen contre le gouverneur du Tigré. Cerné de toutes parts, le *schoum* rebelle avait été pris après avoir perdu quelques hommes dans une escarmouche, et Oubié, dont on connaît l'impitoyable rigueur sur le chapitre de l'obéissance, l'avait condamné à avoir le poignet droit et le pied gauche coupés. Il avait été émas-

culé, quelques années auparavant, pour un délit de même nature.

Celui qui est voué à ce supplice traditionnel en Abyssinie est conduit sur la place du marché, si c'est dans une ville ; ou au milieu du camp, si l'on est en campagne, et livré au bourreau, qui est ordinairement un *nagarit*, musicien, auquel on donne le nom de la timbale sur laquelle il est chargé de battre. Le nagarit saisit le pied ou la main du patient, et coupe le membre en le désarticulant avec un mauvais couteau.

Cela fait, le malheureux se traîne où il peut, sous le porche d'une église le plus souvent. Là, son premier soin est de se procurer du beurre et une poêle. Quand le beurre est bouillant, il y plonge le moignon pour arrêter l'hémorragie ; puis il fait frire le pied et la main, qu'il conserve précieusement, dans cet état, pour être enterrés avec lui à sa mort. Cette cruelle mutilation, ainsi que celle que subissent les eunuques, sont rarement mortelles. L'air des montagnes est si salubre, la température y est si uniformément douce, que la blessure se cicatrise en quelques jours, et que la gangrène y est presque inconnue.

Pour échapper à l'une ou l'autre de ces opérations, Békir avait dû prendre la fuite déguisé en molocsero, tout musulman qu'il était. Grâce à ce travestissement et à une douzaine d'excommunica-

tions prononcées contre des hommes qui avaient fait mine de vouloir l'arrêter, mais qui avaient reculé devant le terrible anathème, il avait pu gagner la frontière.

Il ne faudrait pas croire toutefois que tous les Abyssins baissent humblement la tête sous l'interdiction qui les sépare du reste des fidèles. Ici comme ailleurs, il existe des mécréants qui se rient de la colère des prêtres, et ne laissent jamais échapper l'occasion de les rançonner.

Ainsi, nous avons eu à notre service un chrétien de Gondar qui, un jour qu'il servait dans les troupes du raz Ali, trouva sur sa route un moine chevauchant sur une magnifique mule. Fatigué d'une longue route, le soudard ne se gêna guère pour donner l'ordre au saint homme de lui céder sa monture; et, comme celui-ci l'excommuniait, après avoir obéi tout d'abord à une injonction qui lui était faite la pointe du sabre sur la gorge, l'irrévérencieux coquin dégaîna une seconde fois, et ne lâcha le moine qu'après l'avoir forcé non-seulement à annuler la sentence qu'il venait de prononcer contre lui, mais encore à le bénir; après quoi, il piqua des deux et partit ventre à terre, de peur d'une rétractation.

Comme je m'en retournais en suivant un sentier qui s'enchevêtre au milieu du jongle ainsi qu'un écheveau de fil bien embrouillé, le serviteur qui

me tenait lieu d'arrière-garde crut entendre du bruit dans les roseaux. En avançant avec quelque précaution, nous ne tardâmes point à voir sur un lit d'herbes un magnifique caracal nonchalamment étendu au soleil. Autour de lui, cinq jeunes jouaient en se roulant les uns sur les autres, à la manière des petits chats.

A un mouvement de l'Abyssin qui fit crier quelques feuilles, la mère poussa un miaulement de terreur, s'élança sur ses petits, en prit deux dans sa gueule et disparut. Les trois qui restaient se précipitèrent sur les traces de leur protectrice, se glissant à travers les tiges pressées les unes contre les autres, se dérobant à nos mains ou passant insaisissables sous nos pieds.

Nous réussîmes cependant à couper la retraite à l'un d'eux, dont le poil se hérissa de colère et qui chercha à se défendre, comme si des dents eussent armé sa mâchoire, comme s'il y eût eu des griffes au bout de ses doigts, en poussant en même temps un petit cri bref et trembloté. Un cri pareil lui répondit, et, à la faveur d'une éclaircie, nous pûmes voir une magnifique tête de chat fauve dont les lèvres étaient striées de quelques lignes noires, dont les oreilles, de velours noir aussi, se terminaient par un long bouquet de poils, braquer sur nous ses deux prunelles ardentes et suivre tous nos mouvements.

J'avais abandonné mon fusil pour courir plus libre après le petit caracal, qui était devenu mon prisonnier; il eût d'ailleurs été inutile, tant il y avait de prestesse dans les mouvements de la mère, qui se traînait toujours à notre suite. Il semblait qu'à chaque détour du chemin, il y eût un de ces animaux qui s'évanouissait comme une ombre après nous avoir jeté un regard suppliant.

Le petit que nous emportions se démenait comme un furieux. Pourtant, il y avait tant de grâce même dans sa mauvaise humeur, que je n'eus garde de le lâcher. Peu à peu, il devait oublier ses instincts farouches et devenir cette bête si douce, si gentille, qui aimait tant mes caresses et me suivait avec la docilité du chien au milieu des bois, où ses frères erraient heureux et libres.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES CHAPITRES.

Avant-propos d'un ami de l'auteur 5
I. 21
II. 32
III. 74
IV. 57
V. 66
VI. 88
VII. 101
VIII. 114
IX. 131
X. 143
XI. 131
XII. 206

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

COLLECTION HETZEL IN-32

—

AVIS IMPORTANT

Beaucoup des ouvrages publiés dans la COLLECTION HETZEL sont plus complets que les mêmes ouvrages publiés en France. Ils sont imprimés sur les manuscrits originaux en Belgique et n'ont point à subir les retranchements qu'exige souvent la législation française.

—

ACHARD (A.). La Robe de Nessus. . . . . 2 vol.
ARAGO (F.). Histoire de ma jeunesse. . . . . 1 vol.
ARAGO (J.). Les Deux Océans. Dernier ouvrage de l'auteur des Souvenirs d'un Aveugle . . . . . 3 vol.
AUGIER (Ém.). Théâtre complet . . . . . 8 vol.
AYCARD (Marie). Le Diamant de famille . . . . . 4 vol.
— Les Gentlemen de grands chemins . . . . . 2 vol.
BAISSAC (J.). La Femme dans les temps anciens . 1 vol.
— La Femme dans les temps modernes . . . . . 1 vol.
BALZAC (H. de). Les Femmes . . . . . 1 vol.
— Maximes et Pensées . . . . . 1 vol.
BEAUVOIR (R. de). Les Œufs de Pâques. . . . . 1 vol.
BÉDOLLIÈRE (Ém. de la). Histoire de la mode en France . . . . . 1 vol.
BERNARD (A. de). Pauvre Matthieu. . . . . 2 vol.
— Les Frais de la guerre. . . . . 2 vol.
BERTHET (Élie). Les Chauffeurs . . . . . 5 vol.
— Les Émigrants . . . . . 8 vol.
BOSQUET (Émile). Une passion en province . . . . 1 vol.
BOUGEARD (Alfred). Les Moralistes oubliés. . . . 1 vol.
BRÉHAT (A. de). Le Château de Kermaria. . . . . 1 vol.
— Un Drame à Calcutta . . . . . 1 vol.
[illegible] . . . . . 1 vol.

BUCHON (Max). Le Fils de l'ex-maire. . . . . 1 vol.
CHAMPFLEURY. La Bohême amoureuse . . . . . 1 vol.
— M. de Boisd'hyver . . . . . 3 vol.
— Propos amoureux. . . . . 1 vol.
— Richard Loyauté. . . . . 1 vol.
— La Succession le Camus. . . . . 2 vol.
COLET (Louise). Un Drame rue de Rivoli. . . . . 1 vol.
— Le comte de Landevès . . . . . 1 vol.
DASH (madame). La Duchesse de Lauzun . . . . . 9 vol.
DEMOULIN (J). Claire Stevart. . . . . 2 vol.
— Deux Anges tombés . . . . . 1 vol.
DESCHANEL (Ém.). Le Bien qu'on a dit de l'amour. 1 vol.
— Le Mal qu'on a dit de l'amour. . . . . 1 vol.
— Histoire de la conversation. . . . . 1 vol.
— Le Bien et le Mal qu'on a dits des enfants . . . . 1 vol.
— Le Mal qu'on a dit des femmes (6e édition). . . . 1 vol.
— Le Bien qu'on a dit des femmes (3e édition) . . . 1 vol.
— Les Courtisanes grecques . . . . . 1 vol.
DESLYS (Ch.). Les Étudiants d'Heidelberg. . . . . 2 vol.
DUMAS (Alexandre). Charles le Téméraire . . . . . 2 vol.
— Black . . . . . 3 vol.
— Le Chasseur de sauvagine . . . . . 2 vol.
— Aventures et Tribulations d'un comédien . . . . 1 vol.
— El Salteador . . . . . 2 vol.
— Histoire de mes bêtes . . . . . 2 vol.
— La Jeunesse de Louis XIV. . . . . 1 vol.
— Les Mohicans de Paris. . . . . 10 vol.
— Salvator (suite des Mohicans). . . . . 12 vol.
— L'Horoscope . . . . . 3 vol.
— Ainsi soit-il . . . . . 3 vol.
— De Paris à Astrakan, nouvelles impressions de voyage. . . . . » vol.
— La Route de Varennes. . . . . 1 vol.
— Les Louves de Machecoul . . . . . 8 vol.
— Les Compagnons de Jéhu. . . . . 5 vol.

DUMAS (Alexandre). Ingénue . . . . . 5 vol.
— Le Page du duc de Savoie. . . . . 5 vol.
— Les Grands Hommes en robe de chambre :
Henri IV. — Louis XIII. — Richelieu.— César. 8 vol.
— Voyages d'Abd-el-Hamid-Bey. . . . . 4 vol.
— Marie Giovanni. . . . . 4 vol.
— Le Lièvre de mon grand-père . . . . . 1 vol.
— Le Meneur de loups . . . . . 2 vol.
— Le Capitaine Richard . . . . . 2 vol.
— Causeries. . . . . 4 vol.

I. Les trois dames. — Les rois du lundi. — Une chasse aux éléphants. — L'homme d'expérience. — Les étoiles commis voyageurs. — La dernière année de Marie Dorval.
II. Le lion de l'Aurès. — Poëtes, peintres et musiciens.—Béranger, sa vie et ses œuvres. — Un plan d'économie. — La figurine de César. — Une fabrique de vases étrusques à Bourg en Bresse.
III. Ah! qu'on est fier d'être Français!—A ceux qui veulent se mettre au théâtre. — Eugène Sue, sa vie et ses œuvres. — État civil du comte de Monte-Cristo.—Les petits cadeaux de mon ami Delaporte. — Un voyage à la lune.— Ce qu'on voit chez madame Tussaud.
IV. Un dernier mot sur Béranger. — Désir et possession. — Les courses d'Epsom. — Une mère. — Un fait personnel. — Le curé de Boulogne. — A propos d'un petit malheur.

— L'Homme aux contes. . . . . 1 vol.

Le Soldat de plomb et la Danseuse de papier.— Petit-Jean et Gros-Jean.—Le Roi des taupes et sa fille. — La Jeunesse de Pierrot.

ESQUIROS (A.). Le Château d'Issy . . . . . 1 vol.
FERRY (Gabriel). Tancrède de Châteaubrun . . . . 2 vol.
FÉVAL (P.). Le Bossu . . . . . 6 vol.
— Les Compagnons du silence. . . . . 8 vol.
— Les Errants de nuit . . . . . 3 vol.
— La Fabrique de mariages . . . . . 6 vol.

FÉVAL (P.). La Louve . . . . . 4 vol.
— L'Homme de fer . . . . . 3 vol.
GAUTIER (Th.). Avatar. . . . . 1 vol.
— La Jettatura . . . . . 1 vol.
GONDRECOURT (A. de). Une vraie femme . . . . 2 vol.
GOZLAN (Léon). Balzac en pantoufles. . . . . 1 vol.
— La Famille Lambert. . . . . 1 vol.
— La Couronne de paille. . . . . 1 vol
— Les Maîtresses à Paris . . . . . 1 vol.
GRAMONT (F. de). Euphrosine . . . . . 1 vol.
— La Fille du garde . . . . . 1 vol.
— Mademoiselle de Riville . . . . . 2 vol.
HOUSSAYE (A.). Les Comédiennes d'autrefois . . . 2 vol.
HUGO (Charles). Le Cochon de Saint-Antoine . . . 3 vol.
HUGO (Victor). Le Beau Pécopin . . . . . 1 vol.
— Le Dernier Jour d'un condamné.—Claude Gueux. 1 vol.
— Poésies complètes . . . . . 7 vol.
JANIN (Jules). La Comtesse d'Egmont. . . . . 1 vol.
KOCK (Ch. Paul de). Madame de Monflanquin . . . 4 vol.
KOCK (H. de). Le Médecin des voleurs . . . . . 6 vol.
LAMARTINE. Les Femmes illustres . . . . . 1 vol.
— Jules César. . . . . 2 vol.
LAURENT-JAN. Misanthropie sans repentir . . . . 3 vol.
LAVERGNE (A. de). Le Cadet de famille . . . . . 1 vol.
MAQUET (Aug.). Dettes de cœur. . . . . 2 vol.
— L'Envers et l'Endroit. . . . . 5 vol.
— La Maison du baigneur . . . . . 2 vol.
— La Rose blanche . . . . . » vol.
MARMIER (X.). Le Tentateur . . . . . 1 vol.
MAYNE-REID. Aventures d'une famille perdue dans le désert, traduction d'ALLYRE BUREAU. . . 2 vol.
MÉRY. Les Damnés de Java . . . . . 1 vol.
MEURICE (P.). Les Tyrans de village. . . . . 1 vol.
MONNIER (Henry). Comédies bourgeoises . . . . . 1 vol.
Les Petites Gens . . . . . 1 vol.

MONNIER (Henry). Scènes parisiennes. . . . . 1 vol.
— Croquis à la plume . . . . . 1 vol.
— Les Bourgeois aux champs . . . . . 1 vol.
— Galerie d'originaux . . . . . 1 vol.
MONSELET (Ch.). Les Ruines de Paris . . . . . 2 vol.
MUSSET (Alfred de). Mademoiselle Mimi Pinson . 1 vol.
PAUL (Adrien). Thérésa . . . . . 2 vol.
— Un Anglais amoureux . . . . . 1 vol.
PLACE (Ch.). Speranza. . . . . 1 vol.
RATISBONNE (L.). Au Printemps de la vie . . . . . 1 vol.
SAINT-FÉLIX (J. de). Cléopâtre. . . . . 2 vol.
SAINTINE (X.-B.). Chrisna . . . . . 3 vol.
SAND (George). Les Beaux Messieurs de Bois-Doré. 5 vol.
— La Filleule . . . . . 2 vol.
— Laure . . . . . 2 vol.
— Evenor et Leucippe . . . . . 2 vol.
STAHL (P.-J.). Bêtes et gens. . . . . 1 vol.
— Les Bijoux parlants . . . . . 1 vol.
— L'Esprit de Chamfort . . . . . 1 vol.
— L'Esprit des Femmes (6e édition). . . . . 1 vol.
— L'Esprit de Voltaire (2e édition) . . . . . 1 vol.
— Histoire du prince Z. . . . . 1 vol.
— Théorie de l'amour et de la jalousie . . . . . 1 vol.
SUE (Eugène). La Famille Jouffroy . . . . . 6 vol.
— Le Diable médecin . . . . . 3 vol.
— Henriette Dumesnil . . . . . 1 vol.
— Clémence Hervé. . . . . 2 vol.
— Les Secrets de l'oreiller . . . . . 7 vol.
TERRAIL (P. du). Le Page Fleur-de-Mai . . . . . 2 vol.
TEXIER (Edm.). La Duchesse d'Hanspar . . . . . 1 vol.
TILLIER (Cl.). Mon Oncle Benjamin . . . . . 2 vol.
ULBACH (Louis). L'Homme aux cinq louis d'or . . 2 vol.
VAYSSIÈRES (A.). Voyage en Abyssinie . . . . . 2 vol.
VIGNON (C.). Contes à faire peur. . . . . 2 vol.
WYAM (docteur M.). Un coin du Céleste Empire . . . 1 vol.

COLLECTION MELINE, CANS ET Cᵉ.

ÉD. AUTORISÉES POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

INTERDITES POUR LA FRANCE.

ADRIEN (Paul). Nicette . . . . . 2 vol.
ANCELOT (madame). Une Route sans issue . . . . 1 vol.
ARPENTIGNY (d'). Souvenirs militaires . . . . . 1 vol.
AYCARD (Marie). Une Sœur du Cid . . . . . 4 vol.
— La Renardière . . . . . 4 vol.
BRÉHAT (A. de). Les filles du boer . . . . . 2 vol.
DASH (madame). Notre-Dame des Belles-Fontaines. 0 vol.
DUPLESSIS (P.). Le Batteur d'estrade . . . . . 8 vol.
FÉVAL (P.). Madame Gil Blas . . . . . 15 vol.
— Aimée. . . . . 2 vol.
GOZLAN (Léon). Les Martyrs inconnus. . . . . 1 vol.
GRAMONT (F. de). Le Partage . . . . . 1 vol.
— Le Sept Mai. . . . . 1 vol.
GREYSON (E.). Fiamma Colonna . . . . . 2 vol.
KOCK (H. de). Les Femmes de la bourse . . . . . 2 vol.
MARC LE PREVOST. Un Portier qui se dérange . 3 vol.
MONSELET (Ch.). M. de Cupidon . . . . . 2 vol.
NADAR. La Robe de Déjanire . . . . . 2 vol.
REYBAUD (L.). Mémoires d'un garde de Paris. . . 3 vol.
ROBERT (Adrien). Les Gueux verts . . . . . 2 vol.
SCRIBE (E.) La Jeune Allemagne . . . . . 4 vol.

HISTOIRE DE LAW, par A. Thiers. 1 vol. in-18.
WATERLOO. Histoire de la Campagne de 1815, par le lieut.-colonel Charras, seconde édition. 2 vol. in-18 avec atlas contenant 5 cartes et plans. fr. 8

COLLECTION HETZEL, A 3 FR., IN-18

CETTE COLLECTION PARAITRA :

Pour la France, chez MM. Magnin, Blanchard et Ce, rue Saint-Jacques, 59, à Paris.
Pour Bruxelles, chez Hetzel et Ce.
Pour l'Allemagne, chez Alphonse Dürr, à Leipzig.

OUVRAGES PARUS OU A PARAITRE :

Ire SÉRIE.

LE DOCTEUR ANTONIO, par J. Ruffini, auteur de Lorenzo Benoni (*Mémoires d'un Conspirateur*), traduit sous les yeux de l'auteur par Octave Sachot. 1 vol.

HISTOIRE DE L'INDE, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. de Jancigny, ex-aide de camp du roi d'Aoude, et envoyé de France en Chine et aux Indes. 1 vol.

LES ENFANTS (le livre des mères), par Victor Hugo. 1 vol.

ESPRIT MORAL DU XIXe SIÈCLE, par Louis Martin. 1 vol.

HISTOIRE DE L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE, 6 séries, par Théophile Gautier. 1 vol.

LA VIE A PARIS, 2 séries, par Auguste Villemot; précédées d'une étude sur l'esprit en France à notre époque, par P.-J. Stahl. 2 vol.

CONTES ET NOUVELLES, par P.-J. Stahl.

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par Claude Vignon. 1 vol.

CARACTÈRES ET PORTRAITS DES FEMMES ET DAMES CÉLÈBRES, depuis 1640 jusqu'à nos jours, par Philarète Chasles. 1 vol.

2e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES HUMORISTIQUES.)

LES PETITES TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE, par P.-J. Martin. 1 vol.

LES MILLE JOIES DE LA VIE HUMAINE, par Jules Viard.

LES BONNES BÊTISES, par P.-J. Martin.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE, par P.-J. Martin.

3e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES FÉMININES.)

LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

ANTHOLOGIE SATIRIQUE. Le mal que les poëtes ont dit des femmes, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

CE QU'ON A DIT DU MARIAGE, DE L'AMOUR ET DU CÉLIBAT, par LARCHER et P.-J. JULLIEN.

LES FEMMES JUGÉES PAR LES BONNES LANGUES, par LARCHER et P.-J. JULLIEN.

4e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES MORALES.)

LA MORALE UNIVERSELLE

CHOIX DE PENSÉES ET MAXIMES TIRÉES DES MORALISTES DE TOUS LES PAYS, ET CONSTITUANT POUR CHAQUE NATION

l'esprit de ses meilleurs écrivains.

ANTHOLOGIE ITALIENNE	1 vol.
ANTHOLOGIE ESPAGNOLE	1 vol.
ANTHOLOGIE ANGLAISE	1 vol.
ANTHOLOGIE ALLEMANDE	1 vol.
ANTHOLOGIE LATINE	1 vol.
ANTHOLOGIE GRECQUE	1 vol.
ANTHOLOGIE ORIENTALE	1 vol.
ANTHOLOGIE FRANÇAISE	1 vol.
ANTHOLOGIE POÉTIQUE	1 vol.
ANTHOLOGIE A L'USAGE DE LA JEUNESSE	1 vol.

UXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN ABYSSINIE.

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.

COLLECTION HETZEL.

SOUVENIRS

D'UN

VOYAGE EN ABYSSINIE

PAR

A. VAYSSIÈRES,

AVEC UN AVANT-PROPOS D'ALEX. DUMAS.

II

DEUXIÈME ÉDITION

Autorisée pour l'Étranger, interdite pour la France.

LEIPZIG,

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1859

I

En remontant la vallée d'Akhouar, on arrive à l'entrée d'une gorge latérale, consistant en une coupure à travers une chaîne de rochers si étroite, que le filet d'eau qui la parcourt trouve à peine assez de place pour son lit. Mais, si l'on chemine encore quelques centaines de pas dans cette crevasse profonde, qui se replie plusieurs fois sur elle-même, on voit une de ses parois diminuer de hauteur et s'écarter par un talus plus doux, tandis que l'autre, au contraire, s'élève à mesure que l'on avance, et demeure presque partout à pic.

Sur ce plan abrupt, des couches de rochers plus dures, ont résisté davantage à la désagrégation, qui est le lent résultat du temps, et se projettent en saillie à plus de deux cents pieds au-dessus de votre tête. Sur ces corniches, si étroites, que d'en bas l'on ne supposerait jamais que le pied de l'homme pût y trouver place, des antilopes sauteuses passent avec la rapidité de l'éclair, bondissent d'aspérité en aspérité, s'arrêtant quelquefois brusquement, les quatre pieds sur l'arête d'une dent de roche qui surplombe, pour arracher un bourgeon aux arbrisseaux que le vent a semés dans les crevasses.

Au-dessus, la forêt laisse pendre çà et là quelque arbre géant, dont les racines, dénudées par les pluies, ont fléchi sous l'effort des tempêtes. Sur beaucoup de points, des *clematis*, des *momordica makhoura*, dont on voit briller les grandes fleurs au milieu d'un vigoureux feuillage qui rappelle celui de la vigne, s'amarrent aux arbres les plus rapprochés du bord du précipice et s'abandonnent à l'abîme, dont elles tapissent les flancs d'une draperie verte.

Les filets d'eau, qu'une rainure amène de l'étage supérieur des montagnes, s'élancent dans le gouffre en se ployant comme la moitié d'une ogive gothique, et tombent, les uns en une colonnette de cristal, les autres en un éventail transparent, dans

un bassin où l'eau blanchit en écume. Des aigles tournoient au-dessus de la crevasse, et, du haut de son aire, le faucon sacré de l'ancienne Égypte pousse de loin en loin une aigre clameur, qui, ici, est toujours la voix de Dieu, puisqu'elle est considérée par le Bédouin comme un heureux présage.

Si, au lieu de suivre le fond de la gorge pour arriver à Aïn-Abba, — c'est ainsi que se nomme cette belle chute, — on prend par la montagne, le paysage prend un caractère de grandeur, de magnificence que je ne saurais dire. Alors, vous voyez la forêt monter derrière vous jusqu'aux cimes granitiques du Bahr-Nagach, par un plan rapide, sur lequel des rangées de montagnes, de plus en plus hautes, dessinent leurs gigantesques gradins. A vos pieds s'ouvre la crevasse, pleine de ténèbres, voilée qu'elle est par un nuage de poussière d'eau, dans lequel se croisent en tous sens les courbes de mille arcs-en-ciel.

Sur l'autre revers, la forêt recommence et fuit en s'abaissant vers la plaine, pareille à un océan de feuillage de toutes les formes, de toutes les nuances de vert, bosselé de vagues qui sont des collines, semé d'îlots qui sont la crête de rochers arides, moiré d'ombre et de lumière par le resplendissant soleil des tropiques, sans que l'œil puisse distinguer le point où la forêt finit et où commence

la plaine, qui va toujours s'abaissant dans une teinte violette, bornée au loin par l'azur foncé de la mer Rouge.

A quelques pieds au-dessous de vous, une corniche, large de trois ou quatre pieds, se déroule comme un ruban le long des flancs du précipice, et conduit précisément au-dessous de l'espèce de demi-arche décrite par le plus volumineux des *gaves* venus de la montagne, pour disparaître derrière le rideau d'argent de la cascade, derrière la tenture verte des lianes, à l'entrée d'une caverne invisible.

Le rayon de soleil qui filtre à travers les eaux et à travers le feuillage éclaire l'intérieur de cette caverne, habitée seulement par les rapaces nocturnes, d'un jour mystérieux comme la lumière qui arrive aux nefs des cathédrales après avoir traversé leurs sombres vitraux. Les mousses, des *marchanties*, dont les longues écailles rappellent les dragons aux mille griffes des Chinois, tapissent la surface humide des rochers. Des nuées d'*ignicolores* (*oryx Petitii*), espèce de moineaux couleur de feu, tourbillonnent dans le feuillage, où le *columbo wallia* roucoule près de son nid, et dans les touffes duquel montent et descendent de jolies guenons à pelage verdâtre, *cercopithecus mona*, qui gambadent dans cet immense filet mobile.

Un Bédouin me conduisit un jour à cette caverne par un sentier peu difficile, mais effrayant à cause des étranges rumeurs qui montent de l'abîme, à cause du vide ouvert à mes pieds.

Une surface du rocher noircie par le feu, un amas de cendres sur le sol, attestait que ce réduit avait été habité. Était-ce par un cénobite? était-ce par un malfaiteur poursuivi par la justice des hommes?

Comme pour prévenir ma question, le Bédouin me raconta l'histoire suivante, dont on verra les principaux personnages reparaître de loin en loin dans ces récits :

Il y avait à peine deux ans qu'un homme de race arabe, renommé pour son aventureuse bravoure, sa force herculéenne et son habileté de chasseur d'éléphants, abandonna brusquement la cabane qu'il habitait à Eylat, et disparut; dans une rixe, le malheureux avait tué l'un des proches parents du naïb. En vain le chef d'Arkeeko fit-il fouiller les champs nomades et les villages stables des environs, en vain employa-t-on promesses et menaces pour forcer sa jeune femme à révéler sa cachette, le meurtrier demeura introuvable.

Pourtant Aïcha — la femme s'appelait ainsi — vivait dans une certaine aisance, bien qu'elle n'eût pas une seule tête de bétail, et que nul n'eût voulu lui faire l'aumône d'un peu de lait : rien ne man-

quait dans sa hutte, et quelquefois on eût pu y voir un quartier de gazelle, indice certain qu'elle avait reçu la visite du chasseur.

A ce soupçon vint s'en joindre un autre.

On avait remarqué que, bien souvent dans la nuit, un feu brillait au sommet de quelque montagne, et qu'à sa première clarté, Aïcha, après s'être assurée que nul autre qu'elle ne veillait dans le village, allumait sa lampe, sortait de sa hutte en la tenant à la main, tournait et retournait un instant, et rentrait ensuite comme pour dormir. Le feu de la montagne ne tardait pas à pâlir et à s'éteindre à son tour.

Une nuit qu'on vit la lampe d'Aïcha vaguer dans les ténèbres, le cheik s'en alla aposter des hommes sûrs du côté du village par lequel le chasseur devait venir : couchés sur le sol, et espacés à peu de distance les uns des autres; ces hommes veillèrent jusqu'au jour, mais ne virent que des hyènes.

Trompé dans son espoir, le cheik, qui ne pouvait se résoudre à croire ses soupçons mal fondés, envoya vers Aïcha, sous le premier prétexte venu, un homme habile chargé d'inspecter le sol de la hutte. Il ne fut pas difficile à cet homme de remarquer sur la poussière l'empreinte de deux pieds qui avaient franchi le seuil de la cabane; et, comme il n'y avait point de pieds qui fussent sortis, tout

autre eût pu croire s'être abusé. Mais le Bédouin était un expert rusé, qui devina tout, en voyant d'autres empreintes semblables aux premières, tournées du même côté, mais pourtant séparées par un moindre intervalle. Le mystérieux visiteur était sorti de la hutte et du village à reculons.

Tous les hommes dont le cheik put disposer furent réunis, et, de piste en piste, l'on arriva jusqu'à l'entrée de la ravine d'Aïn-Abba. Là, les traces s'arrêtaient, le sol consistant en quartiers de roches polies par les eaux. Mais d'autres indices, tels que des brins de fil arrachés au taub du chasseur par les épines des ébéniers, ou des feuilles froissées par son passage, vinrent dénoncer la route qu'avait dû suivre celui que l'on cherchait.

Tout doute cessa, d'ailleurs, devant l'empreinte du même pied conservée par un peu de terre tombée tout récemment des racines d'un arbre sur la rampe conduisant à la caverne. On y trouva le mari d'Aïcha dormant du plus profond sommeil, et l'on put s'en rendre maître, non sans que le chasseur, en se débattant, envoyât l'un des Bédouins rouler jusqu'au bord de l'abîme, où la chute, venant à envelopper la tête du malheureux, s'en empara pour le lancer au fond du gouffre, et en vomir le cadavre après l'avoir broyé contre le roc.

Le jour suivant, le prisonnier fut conduit à Arkeeko. On n'y arriva qu'à la tombée de la nuit,

de sorte que la sentence qui le condamnait à être pendu ne put être exécutée sur l'heure. La foule, accourue pour assister au hideux spectacle d'un homme que d'autres hommes tuent sans colère, se retira en grondant, comme un dogue auquel on n'a point jeté l'os promis.

Aïcha avait suivi jusque-là. Accroupie à la porte de la prison, à côté des hommes qui en gardaient le seuil, elle sanglota toute la nuit, s'arrachant les cheveux, se déchirant la figure avec ses ongles, se traînant aux genoux des gardiens, qui la repoussaient du pied, demandant grâce pour lui, pitié pour elle et son enfant, et n'obtenant pour réponse que quelque horrible allusion à la scène qui allait faire d'elle une veuve. Quelquefois elle retombait, comme écrasée sous le poids de son malheur, dans un état de prostration voisin de l'insensibilité, de la folie.

Mais le ciel avait pris en pitié cette douleur à laquelle les hommes demeuraient sourds.

Le jour venu, quand on ouvrit la prison, elle se trouva vide. Des anneaux de fer épars sur le sol et maculés de sang; une main d'homme livide à côté de deux pierres toutes rouges, et à la surface desquelles adhérait comme une boue de chairs et d'os moulus, la main ayant dû être séparée du bras en écrasant le poignet à coups de pierre; des sillons de sang sur un mur haut de douze à quinze pieds,

et une ouverture au toit de chaume qui recouvrait la prison, disaient assez comment le prisonnier s'était fait libre.

On le chercha inutilement. La même nuit, quatre ou cinq barques avaient fait voile pour la côte arabe, et l'on sut que l'une d'elles avait pris pour passager un homme dont le bras droit était emmailloté d'une toile tachée de sang.

Alors, la colère du Naïb tomba sur la malheureuse femme du chasseur. On la fouetta de la manière la plus cruelle, sous prétexte qu'elle avait favorisé l'évasion de son mari, en occupant l'attention des hommes préposés à sa garde. Puis elle fut chassée du village, au milieu des huées et des imprécations de la foule.

De retour à Eylat, elle ne devait y trouver ni pitié ni secours, toutes les familles de l'endroit se rattachant par les liens du sang à celle du naïb, c'est-à-dire à celle de l'homme tué par le chasseur d'éléphants.

Quant à la main abandonnée par ce dernier sur le sol de la prison, le chef d'Arkeeko la fit clouer à la porte de sa propre demeure.

Au milieu du village d'Eylat s'élèvait un bouquet de tamarix abritant une misérable hutte, isolée comme un lépreux, formée de trois cloisons délabrées, et d'une quatrième face qu'une natte masquait à demi.

Ce misérable bouge était habité par Aïcha.

C'était une femme toute jeune encore. Son vêtement se composait d'un taub à carreaux blancs et bleus, comme les esclaves en portent seules. Cette toile l'enveloppait tout entière d'une draperie molle et souple, dont les plis accusaient les formes de la manière la plus gracieuse. Toute sa parure consistait en deux pauvres bracelets de verre rouge, passés à ses poignets, et en un collier de verroteries qui retombait sur son ample poitrine. Une abondante chevelure, tressée en une multitude de petites nattes, ruisselait sur son cou, et encadrait sa figure d'un brun pâle, à laquelle de grands yeux, un peu obliques comme ceux des Isis égyptiennes, et des lèvres charnues donnaient je ne sais quelle expression ardente.

Il y avait comme un voile d'inconsolable tristesse répandu sur son front, où pourtant ni le chagrin ni la misère profonde à laquelle elle semblait en proie n'avaient creusé la moindre ride.

Pour la malheureuse femme, il n'était plus d'autre bonheur sur cette terre que le sourire de son enfant, qu'à ses heures inoccupées on la voyait bercer sur ses genoux, en lui chantant, pour l'endormir, une longue et douce chanson.

Ce bonheur devait encore lui être ravi.

Un jour, Aïcha accourut à la porte de notre

tente, la figure toute bouleversée. Partageant le préjugé d'après lequel tout Européen est considéré ici comme un magicien auquel les arcanes de la médecine sont chose familière, la jeune femme venait implorer notre secours. Un scorpion avait piqué son enfant.

Par malheur, il était trop tard, et, quand M. Arnaud, auquel revenait plus spécialement le rôle de *hakim* ou docteur, arriva près du petit malade, le venin avait fait de terribles progrès : les extrémités étaient froides, tout le corps avait pris une couleur bleuâtre, et les chairs étaient tuméfiées. Quelques gouttes d'ammoniaque, qui, administrées à temps, l'eussent sauvé à coup sûr, ne firent qu'allonger d'une heure au plus son agonie. Puis les joues de l'enfant se glacèrent sous les lèvres de la mère; des joues, le froid passa au cœur, et tout fut dit.

Une heure plus tard, Aïcha traversait le village, portant sous son bras un paquet roulé dans la moitié de la toile qui lui servait de vêtement : c'était le corps de son enfant qu'elle allait confier à la terre. Elle lui creusa une fosse avec ses ongles, y déposa le cadavre après l'avoir lavé de ses larmes, et recouvrit le tout de pierres. Tout entière à son affliction, la pauvre mère ne remarqua même pas le sourire cruel des femmes du village devant lesquelles elle passait : que lui faisait, d'ail-

leurs, la joie haineuse que son malheur éveillait chez les autres !

La veille du jour de Pâques — on se souvient que nous étions alors en carême — un inconnu parut dans le village. C'était un de ces santons errants si communs de l'autre côté de la mer Rouge, mais qui ne sont pas rares non plus dans le Samhar. De haute taille, l'étranger était vêtu de ce sayon en poil de chameau, sans capuchon et sans manches, que l'on appelle abbayèh. Ce manteau était blanc, à grandes raies brunes. Un chapelet, dont chaque grain était de la grosseur d'une noix, pendait au cou du santon et retombait jusqu'à sa ceinture. Sa main gauche tenait un énorme bâton, tout orné de lambeaux de soie de toutes les couleurs. Enfin une *saumada*, sorte de mouchoir à fond rouge rayé de jaune et de vert, enveloppait sa tête, presque aussi hermétiquement qu'un voile de femme, et ne laissait en évidence que son large front, dont l'arcade sourcillière se projetait fortement en saillie, des yeux dans le fond desquels passaient d'étranges lueurs, et l'origine d'un nez effilé et recourbé comme celui d'un oiseau de proie. Des plis de la *saumada* s'échappait l'extrémité d'une longue barbe d'ébène, ainsi que des mèches de cheveux en désordre, auxquels la chaux vive avait donné une teinte d'un roux ardent. Mais, dans le peu que l'on voyait de sa figure, il y avait je ne

sais quel bizarre mélange d'audace et de réflexion, d'indomptable énergie et de douceur.

Le santon s'arrêta au milieu des huttes du village, où chacun vint lui baiser la main et faire cercle autour de lui.

Alors, l'inconnu s'accroupit à terre et tira de dessous son sayon un sac de peau contenant des cailloux diversement colorés, des débris de faïence, des grains de verroterie : il était évident que l'inconnu avait le don de lire les mystères du passé, du présent, de l'avenir, par le moyen divinatoire connu dans tout l'Orient sous le nom de *dharb-er-ramléh*, le jet de sable.

Après avoir promené, à plusieurs reprises, le revers de sa main sur la poussière, pour y faire une petite place unie qui allait lui servir de table, le *saher* (devin) agita le sac et en répandit le contenu sur la terre. A chaque jeune fille, l'oracle promit un beau garçon pour mari; à chacun des jeunes hommes, une houri pour femme, une lignée de braves, et un troupeau de chamelles plus nombreuses que les étoiles du firmament. Mais quelques matrones durent s'éclipser dans la foule en entendant le magicien révéler certaines infractions à la foi conjugale, entourées pourtant d'ombre et de mystère.

Le tour des hommes vint ensuite.

Le premier qui se présenta fut l'un des notables

de la bourgade, celui-là même qui, aux traces de son pied, avait découvert la retraite du chasseur d'éléphants dans la caverne d'Aïn-Abba.

A sa vue, le devin parut éprouver une violente commotion ; sa prunelle étincela d'un feu sombre, et, en agitant le sac de cuir avant de le vider, ses doigts furent pris d'un tremblement qui n'échappa à personne.

— Tu as voulu consulter le sort ! fit l'inconnu en fixant sur le Bédouin un regard dur et inflexible, tant pis pour toi !... A la porte de la demeure du naïb, il est une main clouée au linteau et qui n'est plus aujourd'hui qu'une main décharnée comme celle des squelettes. Cette main, je la vois se détacher sans que le moindre de ses os blanchis tombe à terre ; je la vois passer dans l'air, invisible pour tout autre, et ses doigts étreignent le manche d'un poignard ! Je te vois couché sur le sable avec du sang à la poitrine ; je vois les matrones danser autour d'un mort, et c'est ta mère qui dit le chant funèbre ! Prends garde, ton jour est proche !

Le Bédouin s'enfuit, frissonnant de terreur, et la foule s'écoula peu à peu.

L'étranger était à peu près seul, quand Aïcha, venant à passer, s'arrêta, et, après un moment d'hésitation, se plaça devant lui.

— Enfin ! murmura le santon en la dévorant des yeux.

Puis, sans même abaisser son regard sur les cailloux éparpillés sur le sable, comme s'il en eût su par cœur l'arrangement fortuit, il ajouta :

— Ce n'est point sur toi que tu as à m'interroger ?

— Ce n'est pas sur moi, répondit timidement la jeune femme.

— Je le savais, fit le saher, comme je sais un nom qui vient souvent bruire à tes oreilles, et réveiller au fond de ton cœur des regrets bien amers.

— Bien amers ! répéta Aïcha comme un écho.

Alors, le doigt du devin errant se mit à suivre les figures bizarres dessinées par les cailloux tombés du sac.

— Vois-tu ce grain de verre bleu ? continua-t-il, c'est toi ; ce grain rouge, c'est lui : séparés depuis longtemps, le grain rouge et le grain bleu vont se réunir. Voici qu'une voile blanchit au loin sur la mer et qu'une barque touche la terre. Je vois aussi un aigle prendre son vol vers la montagne.

— Que dis-tu là ? exclama la jeune femme, que cette mystérieuse promesse venait d'atteindre comme un coup de foudre.

— Tu as bien souffert ; tu as bien pleuré, pauvre femme ! reprit le saher, dont la voix tremblait, et personne n'a eu pitié de ton abandon ; personne,

pas même le ciel, qui te prenait ton unique joie en te prenant ton enfant...

— Mon Dieu ! murmura Aïcha, qu'a donc mon cœur qu'il tressaille ainsi ?...

— Mais le dernier de tes mauvais jours est passé, reprit le magicien. L'aigle a retrouvé sa compagne; tous deux s'en iront bâtir leur aire au fond des forêts désertes, en un recoin ignoré qu'habitent seules les bêtes fauves, et duquel n'a jamais approché quiconque tremble au seul rugissement du lion. Là, les jasmins fleurissent en tout temps; là, les oiseaux chantent si bien; là, l'azur du ciel brille à travers le sombre feuillage des grands arbres, ainsi que luit l'espérance qui promet le bonheur !

— Si c'était lui, mon Dieu ! fit Aïcha d'une voix plus distincte, en fixant un long regard sur le santon, qui continua, impassible :

— Ce n'est point encore lui, pauvre femme ! Mais quand, au milieu de la nuit, tu entendras de ce côté le cri de l'aigle, quitte ta hutte, et va à cette voix : ce sera lui alors !

Cela dit, l'inconnu dispersa du pied les cailloux et les grains de verre épars sur le sable, et s'éloigna rapidement vers les montagnes de l'ouest. Sa haute taille commençait à s'effacer dans les rameaux des seyâls, que le regard humide d'Aïcha le suivait toujours : on eût dit que de sa poitrine son

cœur était monté à sa prunelle. Quand elle l'eut perdu de vue, elle s'en retourna en pleurant; mais cette fois, derrière ses larmes, on sentait rayonner le bonheur.

II

Par une coïncidence assez singulière, le jour de Pâques tombe chez les Abyssins, comme dans l'Église romaine, le premier dimanche du troisième quartier de la lune qui a commencé en mars.

Or, le jour de Pâques de l'an de grâce 1848 (23 avril), nous n'avions pas encore quitté Eylat, et, afin de ne point déroger à la coutume locale, nous dûmes acheter un bœuf pour nos douze ou quinze domestiques chrétiens, qui venaient de faire un long et rigoureux carême.

Dès le point du jour, le bœuf fut amené près de notre petit camp. On eut le soin de lui tourner la tête du côté de Jérusalem, la ville sainte, et, en lui coupant la gorge, le serviteur chargé des fonctions de boucher ne manqua pas d'invoquer les noms du Père, du Fils et du Saint-Esprit. La viande de tout animal qui n'aurait point été égorgé avec ces précautions serait impure, et un Abyssin refuserait d'en manger, de même qu'il n'accepte

rien de ce qu'aurait tué un juif, un musulman ou un païen. Sous ce rapport, les chétiens d'Europe, ne s'astreignant point à ces pieux préliminaires, sont rangés dans la catégorie des mécréants. J'ajoute, afin de n'avoir point à y revenir, que beaucoup d'Abyssins refusent de toucher au porc, que tous ont l'oie, le canard, le lièvre en horreur, et qu'une des plus grossières injures que l'on puisse adresser à un costani, est de lui dire qu'il a communié avec le sang du dernier de ces animaux.

La gorge du bœuf était à peine entaillée, que déjà nos gens en écorchaient les cuisses et, par cette ouverture, taillaient dans l'épaisseur des muscles de longues tranches dont les fibres pleines de vie frémissaient longtemps encore.

Ces viandes toutes chaudes, découpées en lanières et roulées dans un mélange de sel et de piment réduit en poudre, furent distribuées aux assistants. Chacun d'eux en engageait un bout dans sa bouche, et coupait ensuite de bas en haut, en rasant les lèvres, qui avec un coutelas, qui avec un sabre.

On cite, à ce propos, un voyageur européen qui, voulant figurer dignement dans un de ces repas, avait adopté ce dernier mode de tailler des morceaux et réussit à crever un œil à l'un de ses voisins de gauche, que le bout de son sabre atteignit. Quant à nous, nous nous bornâmes au rôle de

spectateurs, et pûmes remarquer que le bœuf râlait encore, que ses deux cuisses étaient décharnées et mangées en partie.

Cette sauvage coutume est générale en Abyssinie, ainsi que chez les Gallas, et semble commune à la plus grande partie des races à peau rouge de l'Afrique orientale. Il n'est pas de fête dans toutes ces contrées sans ce régal de chair crue, que l'on appelle *brondo*, et qui n'est, du reste, qu'un hors-d'œuvre. Plus la chair est chaude, plus elle est réputée délicate; dans tous les cas, le sang doit couler des deux côtés de la bouche par les commissures des lèvres. Les Abyssins attribuent à cet usage leur prédisposition au ténia, si commune chez les chrétiens et très-rare chez les musulmans qui vivent à côté d'eux, mais auxquels le Koran interdit toute viande saignante et qui n'aurait point subi une préparation par le feu ou tout au moins par le sel. Aussi, les premiers sont-ils obligés de recourir périodiquement aux puissants vermifuges que fournit la flore des montagnes, et surtout au *kosso* ou fleurs du *brayera anthelmintica*.

Quand chacun eut avalé deux ou trois kilogrammes de brondo, le reste du bœuf fut dépouillé, dépecé et grillé ou bouilli ; et, au bout d'une heure, il n'en resta presque plus rien.

Il est vrai que nous avions eu la visite de deux

azmari (musiciens ambulants) qui vinrent s'arrêter devant notre tente, et, armés d'un violon à une seule corde, improvisèrent une chanson dont voici à peu près le thème : « Après Dieu, il n'est rien de plus généreux que les hommes blancs venus de par delà mer ; donnez-nous une épaule de ce bœuf ! »

On leur octroya l'épaule demandée ; les violons furent relégués dans un coin, et la dissection commença à l'instant même.

L'un des deux virtuoses devait être un maestro méritant toutes sortes d'égards de la part de son compagnon : toujours est-il que celui-ci, après avoir découpé nombre de bouchées de brondo, les lui jeta dans la bouche, l'une après l'autre. Pendant ce temps, le premier, accroupi à terre, se caressait les genoux des deux mains, sans autre fatigue que celle de la déglutition, ce qui devait être toutefois une assez rude besogne, à cause de la rapidité avec laquelle les morceaux tombaient dans ce sac béant.

En Abyssinie, tout homme qui se respecte ne porte jamais ses propres doigts à la bouche et a toujours à côté de lui un ou deux serviteurs que ce soin regarde.

Le brondo avalé, les grillades cuites à point, l'élève gorgea une seconde fois le maître, qui, alourdi par une aussi copieuse ingurgitation de

victuailles, s'étendit au soleil dans un état de torpeur complète, et s'endormit en digérant.

Bien que converties à l'islamisme depuis plus de dix siècles, les tribus du littoral ont conservé le plus grand respect pour le jour de Pâques, et se souviennent encore que c'était la grande fête de leurs ancêtres chrétiens. Donc, pendant que l'on faisait ripaille dans notre camp, dans le village il y avait grande chère, chez le plus pauvre comme chez le plus riche, chaque famille ayant tué un ou plusieurs moutons, absolument comme s'il eût été question de célébrer le grand baïram.

D'ailleurs, deux ou trois mariages avaient été ajournés jusqu'à ce jour solennel, et l'on devait manger dix à douze chameaux. Chacun avait mis son plus beau taub, s'était fait peigner de frais, et asperger la tête de gouttelettes de suif. Ce festin homérique attirait une foule d'étrangers qui, rien que pour avoir la permission de se rassasier de viande maigre et coriace, ne manquaient point d'invoquer le titre le plus insignifiant, une parenté au quinzième degré, un léger service rendu au grand-père par l'ancêtre, ou une nuit d'hospitalité accordée au bisaïeul.

Dès le matin, les nouveaux mariés, suivis de parents et d'amis, se mirent en route pour aller chercher leurs futures appartenant à des camps nomades assez éloignés d'Eylat.

En attendant leur retour, les femmes du village firent comme une répétition de l'assourdissant vacarme avec lequel elles comptaient accueillir les nouvelles épouses.

Sur le soir, de trois ou quatre points de l'horizon, parurent des cavaliers montés sur des dromadaires, envoyés en avant pour prévenir de l'arrivée des cortéges. Tout le monde se précipita hors des huttes. Les hommes, armés de leur bouclier et de la zagaie, exécutèrent la danse qui est le prélude de la bataille; les femmes poussèrent le bizarre cri d'allégresse qu'elles semblent avoir emprunté aux femmes arabes, et auquel on ne peut comparer que le gloussement du coq d'Inde, et les vieillards jetèrent en l'air des poignées de sel, ce qui ne peut manquer de détruire tout maléfice sur le passage de l'épousée.

Celle-ci était montée sur un chameau richement harnaché et enveloppée d'un voile impénétrable. Des jeunes gens allaient devant elle, dansant aussi une pyrrhique autour de l'un d'eux grotesquement accoutré d'une natte, et d'une énorme perruque en fils d'agavé; costume obligé du bouffon du clan qui, dans chacune des agrégations de famille composant la tribu, est un personnage aussi indispensable que le cheik, le kadi, le féki ou maître d'école, et le ménestrel.

Enfin, une longue file de chameaux sur le dos des-

quels des femmes battaient d'immenses timbales à l'aide d'un fémur de bœuf, fermait le cortége.

Arrivés devant les huttes, les chameaux s'agenouillèrent, et l'on conduisit les nouvelles épouses vers leur future demeure ; des hommes armés de sabres furent chargés d'en garder la porte. La foule se rangea sous de vastes hangars élevés exprès, autour de sébiles remplies de viande ; ceux qui ne purent trouver place recommencèrent à danser jusqu'à ce qu'arrivât leur tour ; puis vint une troisième journée qui fut suivie d'autres encore, et cela dura ainsi jusqu'au *magèhb*.

A cette heure, le soleil allait disparaître derrière le mont Baroùk, l'une des plus hautes cimes de cette partie de la chaîne. L'ombre des montagnes s'allongeait rapidement vers le village, que dorait encore un dernier rayon du couchant. Le vent du sud chassait de petites nuées pourpres sur un ciel rouge comme une fournaise.

Quand s'effaça tout cet éclat, les gloussements des femmes, les cris des enfants et le bruit des timbales redoublèrent, comme si ce crescendo formidable eût été un salut à la nuit, attendue avec tant d'impatience par les jeunes époux.

Un peu plus tard, des torches s'allumèrent ; les femmes se réunirent alentour, et deux jeunes filles, alternant avec le chœur, entonnèrent l'épithalame populaire.

— Comme mon cœur bat, mère !
— C'est d'amour, jeune fille !

LE CHOEUR.

Le vent souffle tout humide des montagnes, et les fleurs s'ouvrent à son haleine.

— Mère, mon fiancé m'aimera-t-il comme toi?
— L'amour de la mère, c'est la source qui ne tarit jamais.

LE CHOEUR.

Le vent apporte des nuées de beaux papillons aux fleurs amoureuses.

— Et l'amour qu'il me donnera, mère ?
— C'est le torrent qu'ont grossi les pluies d'orage.

LE CHOEUR.

Hâtez-vous d'aimer, petites fleurs et jolis papillons !

— Mère, son amour passera-t-il aussi vite que le torrent?
— Aussi rapide que les eaux d'orage, pauvre fille!

LE CHOEUR.

Voici que se lève le vent maudit qui vient des plaines brûlantes !

— L'abandon ! on doit en mourir, mère ?
— Ce serait encore oublier, et l'on vit pour traîner le regret jusqu'à la tombe !

LE CHOEUR.

Hâtez-vous d'aimer, fleurettes et papillons ; car le vent qui se lève, c'est la mort !

Notre retour à Massouah était décidé, et nous venions de terminer nos préparatifs de départ, afin de nous mettre en route dans la nuit pour éviter la chaleur, qui, à ce moment de l'année, commençait à être insupportable, quand un Bédouin accourut vers notre tente.

Le lion, nous dit-il, venait d'enlever un bœuf; mais, poursuivi par les pasteurs, il avait abandonné sa proie, vers laquelle il ne tarderait point à revenir, à coup sûr.

Nous résolûmes de tenter l'aventure, et un homme du pays, qui se disait chasseur, lui aussi, parce qu'il possédait un mauvais fusil volé à quelque Arnaute de la garnison turque de Massouah, s'adjoignit à nous pour nous servir de guide.

Tout en chemin faisant, nous combinions notre plan d'attaque. Nous nous embusquions à quinze pas au plus du bœuf mort; la moitié de notre petite troupe tirerait à cette distance, l'autre garderait son feu pour le cas où l'animal, seulement blessé, viendrait à nous. Le chasseur du pays, surtout, parlait de notre expédition avec la même désinvolture que s'il eût été question d'un lièvre.

C'était au coucher du soleil, et l'on nous avait

dit au village que nous n'avions pas plus d'un quart de lieue à faire. Or, nous marchions depuis plus d'une heure. A cette remarque, le guide répondit qu'il s'était peut-être trompé de sentier, et il changea de direction; mais cela se renouvela si souvent, qu'il parvint à nous dérouter tout à fait, de façon qu'au bout d'une autre heure nous rentrions au village, précisément du côté opposé au point de départ.

Il en fut quitte pour être rossé par un de nos Abyssins, furieux d'avoir été promené ainsi pendant deux longues heures.

Seulement, le lion que nous avions si bien cherché en pure perte devait venir à nous dans la nuit.

Vers dix heures du soir, un rugissement, puis un second, puis un troisième, se firent entendre, partant de toutes les directions. Un cri d'alarme retentit presque aussitôt. Un de ces animaux s'étant glissé au milieu de l'enceinte dans laquelle on parque les bestiaux, les bœufs s'échappèrent, et, refoulé par les rugissements des lions demeurés en vedette tout autour du village, l'immense troupeau se mit à courir au hasard, à travers les huttes, qui s'écrasaient sous le passage du torrent. Les Bédouins s'appelaient; les femmes poussaient d'aigres clameurs; les enfants pleuraient; c'était une scène à laquelle ajoutait plus d'horreur encore

l'ombre d'un grand nuage livide derrière lequel la lune venait de s'éclipser.

Cette irruption de lions nous tint sur pied toute la nuit.

Il ne faudrait pas croire que de pareilles alertes soient rares dans les camps nomades du Samhar. Le plus souvent les lions chassent de concert, et souvent ils se réunissent par bande de dix à douze, les uns quêtant, en donnant de la voix à la manière des chiens courants, les autres attendant dans quelque fourré la proie que le rugissement des premiers pousse vers eux.

Il est une autre scène non moins commune et tout aussi effrayante, que j'ai souvent entendu raconter à des témoins oculaires.

Quelquefois une lionne, tourmentée par une ardeur inquiète, erre au hasard dans la profondeur des forêts. Vaincue par le mal qui la dévore, elle s'arrête rugissant d'amour, hurlant de douleur, tandis que les prétendants grondent, hérissent leur fauve crinière, et s'apprêtent à se déchirer. Bientôt, entre les quinze ou vingt lions réunis sur un espace de quelques pieds s'engage une lutte implacable. Tous ces corps, élastiques comme des ressorts d'acier, bondissent, se heurtent et retombent pour s'élancer encore. Les chairs saignent, les prunelles brillent d'un éclat phosphorescent. L'écho répète cette tempête de rugissements

sourds, de grondements étouffés, au milieu desquels la voix de la femelle éclate, pareille au clairon qui anime les combattants. A une lieue à la ronde, les autres habitants du désert prennent la fuite. Pendant que les vaincus s'échappent un à un de la mêlée, la lionne va et vient tout autour du champ de bataille, se frottant aux troncs d'arbres, se roulant sur le sol, ardente, furieuse. Le combat ne cesse que lorsque le sort a décidé en faveur de l'un des amants, qui, meurtri, saignant par toutes ses blessures, s'enfuit avec la lionne, et gagne le recoin le plus isolé de l'immensité des bois.

Nous nous mîmes en route vers les trois heures du matin.

Les marches nocturnes sont, à mon sens, une des plus tristes nécessités de la vie de voyage dans la zone intertropicale, même quand on traverse un pays sûr. Les ténèbres semblent ajouter à la fatigue, à la longueur, aux embûches de la route. L'on songe avec envie à ceux qui, pendant que vous courez par monts et par vaux, dorment tranquillement dans leur lit; le plus bavard est muet à cette heure, et celui dont les jambes ne titubent point sous l'influence d'un demi-sommeil dont on ne peut se défendre, se sent pris de mauvaise humeur. La nuit se peuple d'apparitions, de fantômes bizarres qui vous regardent passer d'un air narquois, et roulent une pierre devant votre

pied, ou tendent, à hauteur de votre visage, une branche d'arbre roide et décharnée comme le bras d'un mort. Le *nyctinome* qui chasse aux phalènes, avec son cri semblable à un grincement de dents, et son vol incertain comme l'allure des farfadets, l'hyène qui hurle, le chacal qui vagit ainsi qu'un enfant qui pleure, des *stryx* dont l'œil flamboie, et qui hululent à votre passage; tout cela semble vous poursuivre, et, à votre cerveau où la pensée s'est assoupie, les sens externes ne transmettent plus que je ne sais quelle vague impression de terreur.

Nous cheminions depuis plus de deux heures, quand une faible lueur se fit devant nous, dans un ciel scintillant d'étoiles au milieu desquelles venait de se lever la Croix du sud, cette brillante constellation inconnue à nos latitudes septentrionales. Les arbres frémissaient au vent qui précède le jour; les ramiers commençaient à gémir, et une espèce de coucou, qui s'éveillait en même temps, faisait entendre son cri, que l'on pourrait prendre pour le tintement de la clochette attachée au cou des bestiaux dans quelques contrées de l'Europe. Bientôt le ciel s'illumina de chauds rayons. Alors ce fut un concert auquel chaque brin d'herbe, chaque insecte, chaque oiseau mêla son bruit ou sa voix. Tout dans la nature semble adorer le même dieu que les Guèbres, le soleil.

A notre arrivée à Saati, la tente fut dressée, et chacun fit de son mieux pour rattraper ce que les lions et les quatre heures de marche que nous venions de faire avaient pris de notre sommeil.

Domestiques et chameliers nous imitèrent, si bien qu'au moment de nous remettre en route, vers les trois heures de l'après-midi, il se trouva qu'il manquait un chameau. Tout le monde dut se mettre à sa recherche, et bien nous en prit de songer à notre souper quand les cathas vinrent boire aux sources, un peu avant le coucher du soleil, puisque ce ne fut que bien avant dans la soirée que les Bédouins ramenèrent leur bête. L'animal s'accroupit humblement à côté des autres : on eût dit qu'il était sensible au torrent d'injures dont on l'accablait, et surtout à celle de païen, qui revenait à chaque instant.

J'ai à peine besoin de dire que nous montâmes la garde à tour de rôle.

Il était plus de minuit quand je fus remplacé par un autre, et je commençais à m'endormir, lorsqu'un des chameliers vint me secouer tout doucement et me dire qu'une hyène rôdait autour de nos bêtes de somme. Je n'eus qu'à allonger le bras pour atteindre une carabine toujours couchée à côté de moi sur le tapis. Il me sembla bien entendre le sable crier sous la pression des pattes d'un animal ; mais, ne voyant rien, je me recouchai. Je

sommeillais à peine, que le chamelier m'éveilla de nouveau et me dit à voix basse :

— C'est toujours le karaï (nom que l'on donne à l'hyène sur le littoral).

Cette fois, je vis, en effet, passer dans les ténèbres comme une ombre, sur laquelle je tirai à tout hasard, presque au jugé. Au même instant, un corps se roula sur le sol, et nous pûmes entendre le bruit de deux formidables mâchoires qui s'entrechoquaient violemment. Je voulus saisir une zagaie; mais celui à qui elle appartenait, craignant que je ne vinsse à en émousser la pointe, m'empêcha d'en frapper l'animal, qui, bien que blessé à mort, parvint à se traîner jusqu'à des touffes de broussailles dans lesquelles il se perdit.

Au jour, pendant que l'on chargeait les chameaux, je suivis les traces de sang laissées sur le sable, et ne tardai point à retrouver le cadavre d'une hyène de Bruce (*hyœna Brucii*), espèce à laquelle on a donné le nom du célèbre voyageur, qui dit quelque part : « Les hyènes faisaient le tourment de ma vie; elles troublaient mes promenades du soir, et dévoraient tous les jours quelques-uns de nos mulets ou de nos ânes. »

Un préjugé fort répandu en Abyssinie veut que certains hommes, les forgerons, par exemple, qui sont réputés bouda ou sorciers, soient condamnés à se changer en hyènes tant que la nuit dure, et à

errer dans les champs à la recherche des cadavres dont elles vivent. De là le mépris et la haine dont les ouvriers en fer sont l'objet. Je n'ai point à rechercher ici d'où vient cette croyance, qui rappelle nos loups-garous; je me borne à faire remarquer qu'à mesure qu'on se rapproche de l'Inde, où toutes les classes d'artisans sont frappées de déconsidération, le nombre des métiers considérés comme infamants se multiplie. Ainsi, dans l'Arabie méridionale, outre les tribus de bohémiens, les schimr, les schafouli, impurs à tel point que l'entrée des mosquées leur est interdite; outre une caste d'ilotes, de parias, connue sous le nom d'akhdam (serviteurs), les barbiers, les tanneurs, les blanchisseurs, les potiers de terre, et ceux qui battent le marfa (tambourin) devant les grands ou dans les mariages, sont méprisés de tous.

Comme les akhdam de l'Yémen, qui, pour le facies, diffèrent évidemment de la race arabe, les Abyssins présentent d'ailleurs tous les caractères physiques des familles à peau rouge de la presqu'île indienne, ce qui viendrait à l'appui d'Hérodote affirmant que l'Égypte fut peuplée surtout par les Éthiopiens de Méroë, venus eux-mêmes des bords du Gange et de l'Indus.

A Mokollo, où l'agent consulaire nous retint à déjeuner, nous trouvâmes un officier de notre marine, M. T. Lefebvre, dont le magnifique voyage,

publié par ordre du gouvernement, sera longtemps encore le meilleur livre sur l'Abyssinie.

III

Nous vîmes chez M. D... un Anglais établi depuis plus de quarante ans en Abyssinie, où il a joué un rôle bigarré de bonne et de mauvaise fortune. Ce singulier personnage a nom Coffin.

Midshipman à bord d'un navire de la Compagnie des Indes, il suivit Salt dans son voyage, et entama l'Abyssinie par la route qui part d'Amphilah et monte vers Antalou, la capitale de l'une des provinces du Tigré, en traversant la *plaine de Sel.* Séduit par la vie facile, l'indépendance absolue et la beauté du pays, l'élève de marine fit comme les compagnons d'Ulysse, et oublia sa brumeuse patrie.

En renonçant à la terre natale, Coffin renonçait aussi aux habitudes de l'Européen, et devint bientôt aussi complétement Abyssin que possible. Il désapprit jusqu'à sa langue, et il ne parle plus aujourd'hui qu'un inintelligible jargon dans lequel s'amalgament, au mépris de trois ou quatre grammaires, l'anglais, l'indoustani, l'arabe et le tigréen ; en un mot, il n'a gardé de John Bull que la manie

innocente de raconter sans cesse comme quoi il reçut le baptême du feu dans je ne sais plus quelle bataille navale.

Attaché à la fortune de Sébagadis, le chef aimé dont les populations tigréennes révèrent encore la mémoire, Coffin guerroya longtemps pour le compte de ce prince; et Dieu sait combien, à l'entendre, sa carabine aurait expédié de guerriers abyssins. En se donnant la peine de songer un peu aux suites d'une telle destruction, l'on arriverait vite à ce résultat, que le Habesch doit être depuis longtemps complétement dépeuplé. Il en est à peu près de même des éléphants et des lions tués par lui.

Sébagadis lui donna en fief quelques villages dont Antichaou est le plus important; le schoum écossais put jouer au baron du moyen âge, et mener à la bataille le ban et l'arrière-ban de ses domaines, composé de quelques centaines de coquins en guenilles, et de deux ou trois fois autant de femmes qui jouent dans les combats le même rôle que le chœur dans les tragédies antiques, insultant les fuyards, célébrant chaque coup de lance, consacrant une strophe à la mémoire de chaque brave mort d'une blessure reçue par devant.

Malheureusement, la gloire de Sébagadis passa comme toutes les choses de ce monde. Ses enfants furent dépouillés de leur héritage par Oubié, petit

chef des Sémen, qui, à défaut des qualités de l'homme de guerre, possède au plus haut degré l'astuce et la mauvaise foi qui font les hommes d'État. Coffin, enveloppé dans le désastre des princes qu'il servait, fut réduit à la plus affreuse misère. A grand'peine parvint-il à échapper au supplice.

Mais tous les siens ne furent point aussi heureux. Marié à quatorze femmes, — successivement, bien entendu, — et père de toute une tribu d'enfants, le schoum anglais eut la douleur de voir un de ses fils tomber au pouvoir d'Oubié, qui le fit mourir en prison.

Dans l'espoir de recommencer sa fortune, notre homme imagina de retourner en Angleterre. Afin de ne point se présenter les mains vides, — maxime qu'en Abyssinie tout solliciteur ne doit jamais perdre de vue, — Coffin se mit à ramasser des cornes de toute espèce : cornes de bœuf gallas de dimensions gigantesques, cornes d'antilopes de vingt variétés, cornes de rhinocéros, et même de moutons et de chèvres, rien ne fut oublié dans cette collection qu'il comptait offrir, sait-on à qui? à la reine Victoria elle-même !

A son arrivée au Caire, le consul anglais se pâma de rire à la vue de cette innombrable quantité de cornes, grandes et petites, droites ou courbes, ou deux fois infléchies, lisses ou ru-

gueuses, qui devaient valoir la protection spéciale de Sa Majesté Britannique à l'ancien soldat de Sébagadis, et parvint, non sans peine, à renvoyer celui-ci au fond de la mer Rouge avant que le *Punch* eût vent de l'histoire.

Revenu de ses idées d'ambition, Coffin chasse aujourd'hui près d'Alaï, dans les grands bois de térébinthes, peu éloignés de la frontière chrétienne, dont l'entrée lui est interdite. Un vieux domestique, deux énormes chiens des Highlands et sa carabine sont les seuls amis qui lui soient restés fidèles. Le serviteur est en même temps musicien, et souvent je l'ai entendu jouer, sur son violon à une corde, des airs pleins d'une indéfinissable tristesse qui semblaient consoler son maître.

Un des plus grands chagrins du schoum anglais est la mort de son fils, qu'il se reproche comme en étant la cause principale ; et je n'oublierai jamais l'accent d'émotion profonde avec lequel il me dit un jour, en m'empêchant de tirer un jeune vautour que sa mère venait de quitter :

— Si vous saviez combien souffre celui qui a perdu ses enfants !

Un autre jour que Coffin m'avait proposé une partie de chasse dans les environs d'Arkeeko, nous nous mîmes en route dès le matin, suivis de deux dogues et de Kédanou : tel était le nom du vieux domestique.

Je ne tardai pas à me douter que la journée serait mauvaise. Traqué sans relâche par les Nizam noirs, en garnison dans la capitale des Naïb, le gibier était inabordable. — Nous eûmes beau battre les broussailles, courir les ravines, escalader les mamelons grillés par le soleil, Kédanou eut seul le bonheur de tirer un ramier qui couvait.

Midi venu, il fallut gagner une source d'eau saumâtre qui sourd du pied d'une roche. Nos provisions pour le déjeuner se composaient du ramier, qui n'avait que les plumes, la peau et les os; d'un peu de pain de doura aigre et moisi, et d'un appétit aiguisé par cinq heures de marche. Le ramier n'en fut pas moins rôti, et nous nous assîmes trois à l'entour. J'eus l'air d'y goûter, j'avalai deux bouchées de pain, et je m'en allai faire un somme, tandis que l'Anglais broyait les os du malheureux volatile, et que le domestique se contentait de frotter sur l'assiette un oignon dont il avait eu le soin de se munir.

Vers le soir, pour l'acquit de ma conscience, je consentis à un nouvel essai. Nous nous éloignâmes le plus possible, espérant trouver un coin moins battu. Nous y réussîmes presque, c'est-à-dire que, vers les quatre heures, nous finîmes par découvrir un arabat qui pâturait au fond d'une vallée. Chacun essaya d'arriver jusqu'à une portée raisonnable de l'antilope, et, plus jeune ou plus ingambe,

toutes les chances semblaient en ma faveur. Je me glissais de broussaille en broussaille, me faisant le plus petit possible, ne posant mon pied sur la terre qu'avec la plus munitieuse précaution, de peur de déranger un caillou dont le bruit eût pu me trahir. J'allais enfin ajuster, quand la gazelle fit un bond prodigieux et disparut. C'étaient les chiens de Coffin qui couraient derrière elle. Un moment je songeai à leur envoyer une balle, mais ce ne fut qu'une tentation à laquelle je résistai. Puis, mettant le chien au repos, et jetant mon arme derrière l'épaule, je repris sans mot dire le chemin du village.

Coffin se décida à m'imiter; Kédanou suivait de loin; les deux dogues qui, après avoir fait lever l'arabat, s'étaient arrêtés à le voir courir, fermaient la marche. Entre moi et mon compagnon de chasse, il y avait deux cents pas à peu près, qu'il ne chercha point à franchir, de peur que je ne lui fisse compliment sur ses chiens; de mon côté, je me gardai bien de ralentir le pas; j'avais besoin d'un peu de temps pour rêver au moyen de prendre ma revanche ou digérer ma rancune.

Le hasard, ce dieu qui ne se manifeste que lorsqu'on ne l'invoque point, ne tarda pas à me fournir une occasion.

Tout à coup, la tête de colonne d'une tribu de cynocéphales déboucha à cent pas au plus en avant

de moi dans la vallée que nous suivions, et, en les entendant aboyer, les dogues accoururent. Ils eurent bien l'air d'hésiter; mais, n'apercevant point leur maître, je les excitai de mon mieux, et ils finirent par se lancer au milieu de cette masse compacte. Alors, la colonne se sépara en deux; pendant que les jeunes et les femelles, déjà engagés dans la gorge, se sauvaient à toutes jambes, l'autre moitié fit halte, et, dans l'espace demeuré vide entre les deux tronçons, s'attroupèrent une cinquantaine de vieux mâles, trapus, vigoureux, à longue crinière et à crocs formidables débordant les deux mâchoires. Les chiens eurent beau se défendre, ils furent enveloppés en un clin-d'œil, maintenus par le cou, par les oreilles, par les pattes, par la queue tout à la fois, tandis que d'autres ennemis leur criblaient le râble de coups de dents.

Je jouis une minute du résultat de ma méchanceté; puis, entendant hurler les malheureuses bêtes, et, voyant leur cuir s'en aller en lambeaux, je lâchai un coup de gros plomb au milieu du groupe. Les singes s'enfuirent, les chiens se sauvèrent vers leur maître, et nous continuâmes notre route : Kédanou avait pour un mois de besogne à panser soir et matin toutes ces déchirures.

Un peu après le coucher du soleil, nous étions de retour à Arkeeko, où le souper vint faire trêve à ma mauvaise humeur. Kédanou trouva moyen

d'y joindre de l'hydromel passable, qu'il nous servit dans des gobelets de la contenance d'un litre et demi au moins, faits avec des cornes de bœuf gallas, selon l'usage du pays. Nous discourûmes quelque temps encore à l'aide de quelques mots communs à nos deux vocabulaires, et surtout par signes, et nous nous endormîmes sur l'alga couvert d'un cuir de bœuf.

Nous fûmes réveillés dans la nuit par un tumulte insolite. Le feu avait pris à une hutte de chaume, sous le vent de celle occupée par notre hôte. Une vieille femme, qui s'en était aperçue la première, affirmait avoir entendu une voix humaine pousser une plainte lamentable ; en même temps, un inconnu d'une taille gigantesque, monté sur un dromadaire, s'était élancé hors de la chaumière embrasée, passant au milieu des flammes, comme un démon devant lequel elles s'écartaient. Il était vêtu, ajouta-t-elle, d'un abbayéh blanc à grandes raies brunes, et une saumada rouge était roulée autour de sa tête.

Les flammes dévorèrent la première hutte en un clin d'œil ; puis, se couchant sous l'effort du vent, elles rampèrent comme un dragon de feu sur les toits des habitations voisines, qui fumaient une seconde sous ce contact et s'allumaient avec des bruits sinistres. L'incendie gagna de proche en proche, à travers l'espace couvert de gourbittes

de bois et de chaume, laissant sur ses traces un large sillon noir semé de pièces de bois demeurées debout et brûlant avec une lueur pareille à celles des cierges d'une chapelle mortuaire. Sur le ciel noir montaient de longues colonnes de fumée, dont les replis roulaient des tourbillons d'étincelles, et desquels s'échappaient des réverbérations sanglantes qui illuminaient les plans voisins, et la foule accourue pour suivre de l'œil les progrès du terrible élément. Les flammes ne s'éteignirent que lorsque les dernières habitations placées sous le vent eurent complétement disparu.

Au jour, des centaines de malheureux vaguaient comme des âmes en peine autour des débris fumants de leurs demeures.

Du milieu des décombres, l'on retira un seul cadavre : c'était celui du Bédouin d'Eylat, auquel, la veille de Pâques, le diseur de bonne aventure avait fait cette menace :

« Ton jour est proche, prends garde ! »

Effrayé de la prédiction, cet homme était venu s'établir à Arkeeko depuis peu de jours, comme pour se mettre sous la sauvegarde du naïb. Mais rien ne sauve de la destinée, et, quoique la flamme eût dévoré son corps à demi, la poitrine, presque intacte, était rouge de sang et portait un coup de poignard. C'était de son habitation qu'était parti l'incendie.

Une terreur superstitieuse se répandit dans la foule, où chacun se livra à d'interminables commentaires sur les événements de la nuit et sur la mystérieuse apparition de l'homme au manteau blanc, dont la tête était comme voilée par les plis de la saumada.

IV

Les conteurs arabes parlent d'un étrange voyageur, qu'ils appellent Omar-Ozer, pour lequel le temps est comme l'aiguille d'une horloge dont les rouages ne fonctionnent plus ; à qui la terre, ouverte ainsi qu'un lit de repos aux autres hommes fatigués du voyage de la vie, refusera toujours un asile ; qui, depuis dix-huit siècles, marche de l'ouest à l'est, comme un nageur condamné à remonter sans cesse le courant, et qui ne s'est jamais assis au bord de la route sans que d'effroyables douleurs l'aient aussitôt forcé à recommencer le cercle fatal dans lequel il promène son éternel désespoir. Ce pèlerin maudit n'est autre que le Juif errant, qui insulta à l'agonie d'Aïssa le prophète.

Il en est de l'Européen de la zone torride comme

de l'Omar-Ozer des légendes des Bédouins. Pour lui, ne jamais s'arrêter doit être l'unique règle. L'inaction lui serait inévitablement mortelle. Du jour où l'organisme ne serait plus préservé par la fatigue, le climat reprendrait sa funeste influence : un malaise vague, bientôt suivi de symptômes alarmants, précéderait de peu une de ces terribles maladies dont les régions intertropicales semblent être le foyer, et dont la marche désordonnée abat si rapidement les forces morales et physiques.

Un mois s'était écoulé depuis notre retour de la Kolla de Gat-Gat, nous entrions dans la saison la plus dangereuse de l'année, c'est-à-dire la fin des grosses chaleurs. M. Arnaud était au lit depuis quelques jours ; Stéphen, notre hôte, venait de s'aliter aussi ; deux de nos domestiques avaient le croup ; en un mot, j'étais seul debout au milieu de cette sorte d'ambulance. Mon tour ne tarda point à venir, et dès lors personne ne trouva plus assez de force pour donner aux autres des soins qui eussent été si nécessaires à tous.

Chacun de nous éprouvait ce fiévreux désir de mouvemement qui s'empare quelquefois des moribonds ; chacun comprenait que s'éloigner des plages brûlantes qui longent la mer Rouge était notre unique voie de salut. Aussi Mohammed Cotten reçut-il l'ordre de nous amener des chameaux, sur lesquels l'on chargea à la hâte quel-

ques bagages; on nous hissa sur nos mules, et nous prîmes la route des montagnes.

Le surlendemain, notre petite caravane s'engageait au milieu d'un chaos de montagnes et de vallées profondes, sillonnées d'eaux courantes et tapissées de la plus luxuriante végétation.

Nous étions encore bien éloignés du point dont nous comptions faire notre quartier général, lorsque, surpris par la nuit, il fallut se décider à camper au fond d'une gorge étroite, encaissée entre deux revers rocheux, à pente presque abrupte. L'on alluma une dizaine de feux autour de notre tente, et nous nous endormîmes au bruissement monotone de la pluie tombant sur la toile qui nous abritait.

Vers le matin, notre sommeil fut troublé par un incident d'abord burlesque, mais qui ne tarda pas à prendre un caractère aussi terrible qu'insolite.

Saisies d'une frayeur dont nous ignorions encore la cause, nos mules avaient brisé leurs entraves et s'étaient précipitées vers nous comme pour demander protection. Bien qu'un lien de cuir maintînt l'un de leurs pieds de devant replié sur le jarret, les chameaux avaient pris le même chemin, en sautillant comme un homme qui marcherait à cloche-pied : si bien que, mules et chameaux venant à s'embarrasser dans les cordes de la tente,

celle-ci s'affaissa, et nous nous trouvâmes pris sous la toile, ainsi que des cailles sous un filet. Chacun se dépêtra de son mieux et se glissa dehors par une pluie battante.

D'où venait cette terreur de nos bêtes de somme? Au milieu du bruit, du vent et des gouttes d'eau dans les arbres, d'autres sons vinrent donner à nos Bédouins le mot de l'énigme.

— Les éléphants! les éléphants! s'écria l'un d'eux; hâtons-nous de gagner les collines.

Chacun se mit à l'œuvre; la tente et les bagages furent portés au haut de l'un des revers de la vallée, et les Abyssins y conduisirent les chameaux et les mules. Le déménagement terminé, l'on ralluma les feux, et, en quelques secondes, des jets de flamme de quatre ou cinq pieds de hauteur remplirent toute la gorge de lumière.

Cependant, les éléphants se rapprochaient toujours. Nous tirâmes des coups de fusil en l'air; les Bédouins, appliquant leurs boucliers contre les lèvres, poussèrent des cris auxquels l'espèce de réflecteur acoustique qui les répercutait donnait une intonation effrayante. A ce vacarme succéda un moment de silence, comme si le monstrueux troupeau eût hésité; puis il reprit sa marche, et bientôt sur la place que nous venions d'abandonner roula comme un torrent qui, au lieu d'eau, eût charrié d'énormes quartiers de basalte. La vallée

n'offrait qu'une place insuffisante à ces corps noirs qui se suivaient à la file, se poussant les uns les autres avec d'effroyables grognements, avec de grands coups de trompe, qui sonnaient sur les croupes rebondies comme les coups de battoir des laveuses. Leurs pas ébranlaient la terre, la forêt déracinée se courbait sous leurs pieds, d'énormes branches cassaient avec un fracas terrible.

En heurtant les troncs des arbres, les gigantesques animaux imprimaient à leurs cimes des oscillations rapides qui faisaient mugir l'air et lançaient au loin, ainsi que des pierres échappées d'une fronde, les pintades et les francolins endormis dans leurs rameaux. Des hyènes, des chacals s'enfuyaient de toutes parts avec de longs hurlements d'effroi. C'était un tumulte dont rien ne peut donner une idée, et que nos coups de fusil coupaient de minute en minute. On eût cru entendre le canon de détresse retentir au milieu des rumeurs de l'orage.

Le gros de la bande mit plus d'une demi-heure à défiler, encore fut-il suivi jusqu'au jour par des groupes de traînards.

S'obstiner à ne pas céder le haut du pavé aux éléphants eût été notre mort à tous. Nos armes, nos feux, les clameurs de nos hommes, rien ne nous eût empêchés d'être broyés sous cette formidable avalanche. Bien que nous fussions juchés

au sommet d'une colline et entourés de feux auxquels les Bédouins arrachaient des tisons qu'ils agitaient en l'air ou qu'ils lançaient dans la vallée, un de ces animaux vint passer si près de nous, que j'eus pu le tirer à bout portant.

Nous dûmes veiller jusqu'au moment de nous remettre en marche. Le départ eut lieu à l'aube, et pendant longtemps des arbres déracinés vinrent à chaque pas embarrasser notre route; partout nous vîmes d'énormes branches abattues, d'autres suspendues encore par l'aubier de l'écorce et menaçant de nous écraser dans leur chute; partout où avait passé le terrible courant, la vallée avait été dévastée comme par la tempête.

V

Sur le soir, nous nous arrêtâmes au milieu d'un col à pente douce, par lequel l'ouadi Daghi, où nous nous trouvions depuis la veille, communique avec une autre gorge moins importante.

Des nomades avaient dressé leurs tentes sur ce col, que les Bédouins appellent Messâr. Ce village, ainsi que d'autres moins considérables disséminés sur une surface de plus de quarante lieues carrées, était soumis à l'autorité de trois frères, que l'on

désignait collectivement sous le nom d'*ouled cheik Ibrahim*, enfants du cheik Ibrahim, et appartenait à l'une des fractions les plus riches de la grande tribu des Abbabs. Tandis que la population des autres camps ne se composait guère que de pâtres préposés à la garde des troupeaux de la horde, celui de Messâr était, au contraire, la demeure des grands du clan, aristocratie paresseuse, dont les longues journées inoccupées se partageaient entre la sieste à l'ombre des grands arbres, et la prière au bord d'un filet d'eau endormi sur son lit de sable au fond de l'ouadi.

Nous établîmes notre tente à l'entrée du col, près des huttes des Bédouins, en face de sombres avenues de tamariniers et de sycomores, au pied desquels une pelouse toujours fleurie déroulait son velours sur un sol libre de broussailles. Les antilopes de Salt semblaient affectionner ce coin de la forêt; les figues des sycomores y attiraient sans cesse des troupeaux de phacochères, ainsi que des bandes de jolies guenons à pelage verdâtre. Parmi ces dernières, un beau fruit devenait souvent le prétexte de querelles bruyantes, qu'un tiers terminait d'habitude en croquant la figue en litige, ni plus ni moins que chez les humains. Souvent ces agiles quadrumanes faisaient une halte de quelques heures sur ces beaux arbres. Alors, chaque branche horizontale se couvrait de dormeurs; les

mères mettaient ce repos à profit pour procéder à la toilette de leur progéniture, et, de loin en loin, quelques jeunes, pris d'insomnie, s'amusaient à troubler irrévérencieusement le sommeil des sachems de la horde, puis se dérobaient à leur mauvaise humeur avec une incomparable agilité.

Des oiseaux de toute espèce hantaient aussi ces arbres séculaires. C'étaient tantôt des merles à plastron blanc, dont tout le reste du corps est du plus beau pourpre à reflets métalliques, tantôt des guêpiers de Lefebvre, ou des *oryx Petitii* écarlates. Vers le milieu du jour, des coucals aux yeux de corail, des colious à huppe bleue, des gazelles d'un blanc immaculé venaient s'abriter du soleil au milieu des tourterelles et des souïs-mangas, dans les rameaux balancés doucement par le vent des montagnes. A la tombée du jour, de grandes grues s'abattaient sur les plus hautes cimes, tandis que des troncs caverneux s'échappaient des stryx, des chevêchettes, de grands hiboux cendrillards (*otus cinerœus*), dont les cris funèbres annoncent la fin prochaine des hommes que la mort a marqués d'un signe fatal.

Quelques-uns de ces arbres étaient la demeure habituelle de merles cuivrés, dont les nids consistent en un amas de bûchettes, d'herbes, de laine, de plumes ; tout cela entassé au hasard sur quelque branche fourchue. D'abord, la cité aérienne se

compose d'un étage, d'une seule couche de nids. L'année suivante, les huit ou dix couvées de l'été précédent s'établissent au-dessus. L'édifice s'accroît ainsi jusqu'à ce que, la place devenant insuffisante, force soit au trop plein de la colonie d'émigrer sur une branche voisine. Chacun a sa besogne, chacun a ses affaires parmi cette population au plumage éclatant : l'un couve, l'autre chasse sans cesse un insecte, une graine pour ses petits, auxquels un autre apprend à fendre l'air d'une aile encore mal assurée. Survient-il un ennemi, un faucon, par exemple, à un cri d'alarme, tout ce petit monde s'élance hors de ses demeures, et le bandit, assailli de toutes parts, est bientôt mis en fuite. Mais, si c'est un serpent dont les anneaux se déroulent le long des branches, ceux qui le peuvent s'enfuient à tire-d'aile; les autres, cachés au fond de leur logette, attendent dans un morne silence. Le reptile plonge sa tête par chacune des ouvertures béantes et engloutit à chaque fois un malheureux couple et sa couvée.

Tel était le coin du désert qui servait comme de cadre à notre bivac. La fatigue de la route et le changement d'air avaient suffi à nous guérir tous : aussi songeâmes-nous à reprendre notre vie de chasseurs dès le lendemain de notre arrivée.

A peine les premières lueurs de l'aube avaient-elles blanchi l'azur du ciel, que M. Arnaud et Sté-

phen gagnaient la partie de l'ouadi que nous avions parcourue en venant, tandis que je m'enfonçais seul au plus épais des bois, en longeant le courant d'eau qui les traverse.

Ici, c'étaient bien toujours des sycomores, des tamariniers, des acacias, des ébéniers, entrelaçant leurs branches, confondant leur feuillage; seulement, au-dessous de cette voûte verte des arbres de proportions moindres, et au-dessous de ceux-ci encore, d'humbles arbustes formaient des fourrés qui eussent été impénétrables, si les eaux grossies par les orages n'eussent laissé çà et là des sillons de galets, sorte d'ambulacres au travers de cette forêt vierge.

Parfois le ruisseau s'épandait en nappes limpides et calmes, à la surface desquelles des renonculacées étalaient de larges feuilles luisantes comme du satin vert. Des flottilles de sarcelles et d'oies du Nil naviguaient gracieusement sur ces petits lacs emprisonnés dans une ceinture de joncs et de roseaux. Dans la feuillée humide, tout un peuple s'éveillait. Des sylvies à courte queue gazouillaient une allègre chansonnette; l'oiseau imitateur poussait un long éclat de rire ou sifflait une gamme joyeuse. La forêt retentissait des cris assourdissants des perruches vertes, et des gobemouches tout noirs, réunis sur la même branche, chantaient, avec force contorsions, un chœur que

de loin on eût pris pour une sonnerie de clairons.

Quand un rayon de soleil venait à filtrer au travers des branches, dans cette cascatelle d'or fluide, l'on voyait monter et descendre des ichneumons au corselet d'acier bruni, des meleagris à élytres de bronze, des hydaticus galla, des cincidela chamarrés de vermeil et d'outremer. Chaque bouffée de brise éveillait des murmures infinis dans les ombreuses profondeurs et emportait dans sa course comme une pluie de tekonkoula jaune et orange, ou de vanessa-naïb, bariolés d'or et de vermillon.

J'aurais pu tuer des francolins à coups de pied; les pintades n'étaient pas beaucoup plus farouches; à chaque buisson, je voyais des beni-israïl brouter tranquillement les jeunes pousses ou les feuilles nouvelles; à chaque pas, des phacochères, qui ne comprenaient pas que ma présence pût être un péril pour eux, continuaient à fouiller la terre de leur boutoir. Enfin, çà et là les petits sentiers étaient occupés par de jolies mangoustes annelées de noir sur fond brun, qui chassaient aux pintades et aux francolins, dont elles semblent chargées d'arrêter la trop grande multiplication.

Et pourtant le calme dont semblaient jouir les hôtes de ces heureuses solitudes n'était rien moins que réel. Tout d'un coup les pintades et les francolins s'envolèrent bruyamment; les antilopes de

Salt s'éclipsèrent en quelques bonds, et le même sentiment de terreur dispersa les lourds troupeaux de phacochères. Les *mones* poussaient des cris d'effroi en se réfugiant sur les plus hautes branches; et, comme s'ils eussent partagé la panique générale, les oiseaux eux-mêmes s'attroupaient avec des clameurs discordantes.

Une minute plus tard, une lionne, débouchant d'un immense fourré, passait à cent mètres de moi d'un pas lent et grave, comme il convient au roi du désert parcourant son domaine. Le redoutable animal boitait d'une jambe de devant.

Par respect pour les devoirs de l'hospitalité, que nous ne voulions point dénier aux animaux inoffensifs, il avait été convenu qu'on ne tirerait pas un seul coup de fusil à une certaine distance tout autour de notre tente; or, il y avait longtemps que j'étais hors de la limite fixée. En moins d'une demi-heure, j'eus abattu une suffisante quantité de petites gazelles, de pintades, de francolins, plus un sanglier, patriarche d'une nombreuse famille, par laquelle le mort fut entouré, et que mit en fuite la vue du sang jaillissant de sa blessure.

Un vieux mâle demeura seul près du cadavre, le tourna et le retourna à l'aide de son boutoir, puis se campa devant lui, huma l'air un instant, et se rua sur moi la hure basse, les longues soies qui marquaient son épine dorsale hérissées comme les

piquants d'un porc-épic. Une balle, qui lui fracassa le crâne, l'arrêta court à vingt pas du premier.

En arrivant à la tente, j'envoyai des chameliers ramasser les deux phacochères, qui ne devaient pas peser moins de six à sept cents livres. A leur retour, tous les badauds du village accoururent. Mon adresse n'était pour rien dans mon bonheur à la chasse, cela va sans dire; mais l'on convint à l'unanimité que mon fusil devait être excellent, et plus d'un lui jeta un long regard de convoitise. Je parlai de la lionne que j'avais rencontrée dans le bois.

— C'est la boiteuse, s'écria-t-on de toutes parts.

— Et tu es bien heureux d'en être quitte à si bon marché! ajouta l'un des enfants du cheik Ibrahim, en m'expliquant comment cette lionne avait eu une jambe de devant presque hachée par un coup de sabre, et comment celui qui lui avait fait cette blessure avait été dévoré par elle.

De ce jour, la boiteuse, comme on l'appelait, avait pris tant de goût à la chair humaine, qu'elle ne vivait guère que de malheureux attardés loin des villages. Depuis que la tribu occupait l'ouadi, une vingtaine d'hommes avaient été mangés par le formidable animal. Chacun tremblait de la rencontrer sur son chemin, et, pour faire taire les

enfants, les matrones ne manquaient jamais de les menacer de son intervention.

Dans l'après-midi, au moment où je déroulais mon tapis pour dormir un somme, un agazoïn mâle, descendu de l'un des revers entre lesquels se creuse la vallée, traversa au petit pas l'espace de terrain libre qui nous séparait de la forêt, et se perdit au milieu des sycomores; il était évident qu'il gagnait l'aiguade.

Je m'élançai sur ses traces, en compagnie d'un Bédouin qui portait ma carabine.

Après avoir bu, le condoma gagna un mamelon conique, et se coucha sous des ébéniers qui en occupaient la cime.

Les flancs de la montagne étaient complétement nus, et n'importe le côté par lequel je chercherais à l'aborder, aucun de mes mouvements ne pouvait échapper à l'agazoïn. Je me mis à gravir la colline, non point en allant directement au but, mais en m'en rapprochant, en louvoyant et *boitant bien bas*.

Dès mes premiers pas, le va et vient des mâchoires de l'antilope, qui ruminait, s'arrêta brusquement; puis je la vis se lever et allonger curieusement la tête vers moi. Quand un autre crochet m'eut rapproché de lui davantage, l'animal poussa un mugissement sourd. Je me couchai à plat ventre et marquai un temps d'arrêt, dont

le Bédouin profita pour me conseiller de renoncer à cette chasse.

— Tu as affaire à un mâle, me dit-il à mi-voix ; s'il n'a déjà pris la fuite, c'est qu'il sera le premier à nous attaquer. Prends garde !

Je haussai les épaules et commençai un nouveau crochet qui devait me conduire à peu près à quatre-vingts mètres de l'agazoïn.

Au moment où je m'agenouillais pour tirer plus sûrement, l'antilope poussa un mugissement plus sourd, plus bref que le premier. Ses naseaux s'ouvrirent tout grands ; le piétinement de ses jambes de devant trahissait son impatience ; ses yeux, fixés sur moi, étincelaient, et ses immenses cornes tordues en spirales brillaient au soleil comme deux lames de crik malais.

Le chamelier me suppliait de nous en aller au plus vite, au moment où, mon œil venant à rencontrer l'épaule de la noble bête au bout de mon fusil, le coup partit. La détonation n'avait pas cessée, qu'aussi rapide que la balle, l'agazoïn s'était élancé sur nous par un bond démesuré. Je croyais ne pas l'avoir atteint, quand nous le vîmes rouler à terre, se coucher sur le flanc et glisser comme un corps inerte, sans que rien l'arrêtât sur la pente rapide de la montagne. Il arriva mort au pied de la colline.

Le Bédouin remerciait le Prophète de l'avoir

délivré des cornes de l'antilope, que je ne pouvais me lasser d'admirer. Et pourtant, dans mon bonheur, qu'un chasseur peut seul comprendre, il y avait ce regret pénible, ce sentiment de douloureuse pitié dont on ne peut se défendre à la vue d'un être auquel Dieu avait donné en partage la beauté et la force, et dont un peu de plomb a brisé le mystérieux ressort que l'on nomme la vie.

Il fallut un chameau et une douzaine d'hommes pour transporter ma victime jusqu'au camp. Les oisifs du village accoururent une seconde fois, et le chamelier conta, à qui voulut l'entendre, le péril imminent auquel nous venions d'échapper comme par miracle, lui et moi. Je me gardai bien de le démentir. Ici, un fusil dont on se sert passablement, et un brin de réputation de bravoure, sont un talisman infaillible qui coupe court à bien des mauvaises intentions, et, par suite, éloigne bien des périls.

En quelques heures, j'avais abattu plus de trente quintaux de viande. Aussi nos gens se préparaient-ils à inaugurer ce premier jour de chasse par un festin homérique. Je fis pourtant mettre à part un des deux sangliers, qui, exposé tout le jour aux rayons du soleil, afin d'en hâter la putréfaction, devait me servir d'appât pour tuer des hyènes.

Le soir se fit. — Au jour qui venait de finir dans

la pénombre d'un crépuscule de quelques minutes, succéda une nuit splendide; la pleine lune monta dans un ciel où l'œil eût cherché en vain un flocon de vapeur. Ce que les aspérités des montagnes pouvaient avoir de dur s'effaça sous les rayons d'argent qui donnèrent un calme infini aux grandes masses du premier plan, et dessinèrent à l'extrême horizon le pâle fantôme des chaînes plus reculées.

C'était l'heure où l'Afrique s'éveille pour le plaisir, sous son beau ciel tout brillant d'étoiles, au milieu de ses forêts enveloppées de fraîcheur, de parfums, de doux mystères.

Tout autour du camp nomade se formèrent des groupes bruyants : hommes, femmes, enfants, chantaient en battant des mains la mesure, ou jouaient, ou riaient aux éclats. Plus près de notre tente, quelques jeunes gens accroupis à terre faisaient cercle autour d'une jeune fille qui dansait. Mohammed Cotten tirait de sa lyre informe des notes que l'art n'assemblait pas sans doute par des combinaisons bien savantes, mais qui étaient comme autant de voix dont les unes éclataient comme une cantate de folle ivresse, tandis que d'autres pleuraient d'amour, on se pressaient, rapides et légères, comme les mouvements de la danseuse, pauvre esclave appartenant à l'un des cheiks de la tribu.

Dans le désordre de la danse, le taub blanc qui enveloppait Salouma (tel était le nom de la jeune fille), venant à s'entr'ouvrir ou à quitter ses épaules, laissait voir tantôt son ample poitrine, tantôt sa taille souple qui se tordait comme un serpent, ou sa jambe fine et ronde que terminait un pied d'une petitesse extrême. Ses grands yeux dardaient des éclairs magnétiques ; son sein se soulevait tumultueusement ; ses cheveux dénoués ruisselaient en une profusion d'anneaux d'ébène autour de son cou, et il en tombait des feuilles de basilic, des fleurs blanches de jasmin, unique et éphémère parure de l'esclave. Les assistants poussaient des *ah !* admiratifs ; leurs regards semblaient s'allumer aux regards de la danseuse, et, quand elle s'arrêta épuisée, des applaudissements frénétiques éclatèrent comme un tonnerre.

Lorsque les yeux et les chansons des Bédouins cessèrent, les trois plus brillantes étoiles de la grande Ourse, notre horloge nocturne, indiquaient, en s'inclinant vers l'ouest, que plus de la moitié de la nuit venait de s'écouler. Après les voix humaines, ce furent les voix du désert qui montèrent dans le calme de la solitude. Selon les caprices de la brise, le murmure du filet d'eau voisin s'éteignait tout à coup, ou se rapprochait en grossissant, comme si la source eût coulé dans le tuyau de mon oreille. Tantôt c'était le cri des rapaces nocturnes,

ou la plainte des vanneaux, ou le fracas des chutes d'eau dans les montagnes; tantôt le lointain rugissement des lions ou les mille bruits dont les éléphants remplissent l'ouadi. D'autres fois, une ombrette, *scopus umbretta*, battait des ailes sur son nid, et poussait un cri bizarre, pareil au son strident d'une plaque métallique que l'on frapperait avec une verge d'acier, et qui se répétait de proche en proche comme le cri de veille se transmet de sentinelle en sentinelle.

J'étais accroupi, depuis une heure, derrière l'embuscade, à cinquante pas de laquelle j'avais fait traîner le cadavre du phacochère, lorsque tous les échos de la vallée retentirent de hurlements, auxquels répondirent d'autres hurlements du fond de la gorge voisine. Des chacals se hasardèrent d'abord entre la forêt et le village; puis ce furent des hyènes, qui arrivèrent en quêtant comme des chiens de chasse. L'immonde troupeau grossissait à chaque instant, et à chaque instant passait et repassait devant moi, aspirant l'air et flairant les émanations du cadavre. Alors, c'était un chœur effrayant de ricanements sinistres, de bruits de mâchoires qui s'ouvraient et se refermaient à vide. Les faméliques animaux s'élancèrent enfin vers l'appât offert à leur voracité.

Un éclair jaillit du canon de ma carabine, dont la détonation couvrit tous les autres bruits, et l'in-

nombrable meute s'évanouit comme une légion de fantômes. Une hyène était tombée et se roulait sur le sol, en mordant sa blessure pour en arracher la balle ; elle alla mourir à cent pas de là.

Troublé un instant par l'explosion, le calme de la nuit ne tarda pas à se rétablir plus profond, de même qu'au moment où l'on éteint une lumière, les ténèbres semblent plus épaisses durant quelques secondes. Avec le calme, recommença l'éternelle complainte que le vent chante dans les bois. Mais bientôt le col fut envahi une seconde fois par les hyènes, qu'un second coup de fusil mit en fuite.

Je ne regagnai la tente qu'après en avoir tué quatre. Ces animaux appartenaient à la variété dite tachetée, la même que le *crocotas* de Pline, dont le naturaliste latin affirme, comme les Troglodytes de nos jours, que chaque individu est mâle pendant six mois et pendant six autres mois femelle.

VI.

En remontant l'ouadi Daghi, l'on arrive en trois heures de marche au haut d'une montagne couverte d'épaisses forêts.

Là commence une terrasse qui s'incline doucement vers l'ouest, jusqu'à une ravine étroite au fond de laquelle glissent, comme une couleuvre bleue, les eaux d'une source invisible sous la feuillée dont la voilent des sycomores séculaires. Les troncs de ces arbres géants ont souvent plus de dix pieds de diamètre ; sur presque tous pousse un autre arbre parasite dont les branches, parties de la racine comme d'un centre, s'étendent en tout sens ainsi que les rayons d'une toile d'araignée, se relient l'une à l'autre par des branches secondaires qui s'anastomosent avec les tiges principales aussi bien qu'entre elles, et forment ainsi un réseau à mailles irrégulières appliqué sur le tronc nourricier.

La surface supérieure de ces branches se recouvre d'une multitude de bourgeons qui se déploient en quatre ou cinq grandes feuilles, ou s'allongent en un rameau grêle et débile que courbe vers le sol le poids d'un chapelet de fleurs,

d'un blanc de neige, grandes comme les tulipes du magnolia.

Cette terrasse porte, je ne sais pourquoi, le nom de Cheik-Felfil (Cheik du Poivre). Quand nous la visitâmes, elle était occupée par un camp relevant de celui de Messâr, et consistant en une trentaine de huttes habitées par des familles de pâtres dont les troupeaux de bœufs, perdus le jour au milieu des hautes herbes, se pressaient la nuit dans l'intérieur d'un immense cercle de feu.

Par delà le lit de la source se dresse une montagne plus haute, dont la large croupe masque quelques-uns des anneaux de la chaîne de pics d'azur qui se déroule à l'infini, du nord au sud. La forêt monte à perte de vue sur cette pente très-déclive : partout ce sont des arbres gigantesques qui s'élancent tout d'une venue, jusqu'à ce que, arrivés à un certain niveau, leur cime se trouve exposée à l'air et à la lumière. Alors seulement se développe une exubérance de rameaux et de feuilles se disputant une place au soleil; au-dessous, hors les rejetons destinés à remplacer un tronc tombé de vieillesse, tout est condamné à mourir dans une ombre éternelle.

A cette époque de l'année, la forêt était en fleurs; groupés suivant certaines conditions d'exposition et d'altitude, les végétaux s'échelonnaient en zones différemment colorées par la floraison.

Ainsi une bande violacée enveloppait la base de la montagne; plus haut, des arbres, couverts de longs chatons, secouaient au vent des nuages de pollen d'or; plus haut encore, c'étaient des orangers et des citronniers, au-dessus desquels on eût dit qu'il avait neigé.

Chacune de ces zones avait ses oiseaux qui ne pouvaient empiéter sur le domaine des autres sans que des attroupements innombrables, des clameurs sans fin, vinssent protester contre cette violation de territoire. Quelques espèces seules jouissaient du privilége d'une neutralité complète. Tels étaient le touraco vert, à ailes cramoisies, qui hante les fourrés les plus épais, et les grands calaos, auxquels les Abyssins donnent le nom d'abda-gomba; ce dernier parcourt lentement les clairières, faisant entendre à chaque pas un cri étrange, que la singulière excroissance en forme de tambour qui surmonte la base du bec, et dans laquelle viennent s'ouvrir les narines, modifie de manière à lui donner le retentissement d'un coup de baguette frappé sur une grosse caisse.

Vers midi, tous ces oiseaux affluaient vers la source. A la même heure, les mones, les cynocéphales, les phacochères, des agazoïns mâles, précédant fièrement tout un sérail de femelles, prenaient la même route. Le reste du jour, chaque feuille sèche, bûchette flottant à la surface de

l'onde limpide, se chargeaient de papillons qui, eux aussi, venaient aspirer leur gouttelette d'eau. Par places, ces bûchettes s'arrêtaient, comme une flottille à l'ancre, devant quelque obstacle, ou, poussées par l'action du vent sur les ailes brillamment colorées des lépidoptères, s'en allaient aborder, avec leurs beaux passagers endormis, au fond de quelque anse parée des grandes fleurs d'une magnifique iridée.

Les béni-israïl n'arrivaient point jusqu'à cette montagne, au pied de laquelle s'arrêtait leur domaine. Ils y étaient remplacés par le sassas des Abyssins, qui n'est autre que le klipp-springer, ou l'oryx-oreotragus des naturalistes.

La taille du sassas est supérieure à celle de l'antilope de Salt; ses formes sont plus lourdes ; sa tête, surmontée de deux petites cornes, rappelle un peu celle du porc ; son pelage verdâtre se compose d'un duvet soyeux et fin, et de poils rigides et cassants. En définitive, il s'en faut de beaucoup que cette antilope ait rien de l'élégance particulière aux animaux de cette tribu. Mais, si la nature lui a refusé la grâce, comme compensation elle lui a donné une agilité qui ne le cède ni à celle du chamois des Alpes, ni à celle de l'izard des Pyrénées. Les sassas ne quittent guère les revers des montagnes hérissées de rochers inaccessibles, séparées par des vides profonds, qu'ils

franchissent d'un seul élan. Surpris par l'homme, leurs troupeaux se dispersent en un clin d'œil, avec de longs sifflements d'effroi. A les voir bondir à dix pieds au-dessus des hautes herbes, on dirait ces légions de sauterelles que le pied du passant fait jaillir du milieu des humbles graminées de nos prairies.

Dans le village de Cheik-Felfil, nous retrouvâmes une de nos anciennes connaissances ; je veux parler d'Aïscha, dont le mari vivait à l'abri des rancunes du naïb, au milieu de cette tribu qui, depuis bien des années, guerroyait sans cesse contre les chefs d'Arkeeko.

Aïscha n'était plus cette malheureuse femme haïe des uns, méprisée des autres, abandonnée de tous, que nous avions connue à Eylat. Une expédition audacieuse avait enrichi le jeune couple et ajouté à la terreur qu'inspirait à ses ennemis l'ancien chasseur d'éléphants.

Voici à peu près ce qu'Aïscha raconta elle-même à M. Arnaud :

Par une soirée du mois de novembre, un troupeau de chamelles appartenant au naïb, et se montant à cinq ou six cents têtes, quittait les montagnes pour gagner les kollas inférieures, reverdies par les pluies. Au souffle du vent du sud, de grands nuages cuivrés s'amoncelaient sous un ciel blafard, le tonnerre grondait, la pluie com-

mençait à tomber par torrents. Les pâtres se résignèrent à camper au milieu de la plaine ; quelques huttes furent dressées en un clin d'œil, et les Bédouins coururent s'y abriter, tandis qu'un seul des leurs surveillerait le troupeau. L'homme de garde s'accroupit sur le sable, et, pour accourcir les longues heures de la nuit, entonna une interminable chanson.

En ce même moment, un cavalier, dont le dromadaire décrivait un vaste cercle autour du campement, semblait épier les mouvements des gens du naïb ; puis ce cavalier mit pied à terre, abandonna sa monture dans un repli du terrain, se dépouilla de l'abbayèh jeté sur ses épaules, et se coucha à plat ventre sur le sol trempé de pluie. Un millier de pas le séparait des huttes, vers lesquelles il se mit à ramper, pareil à un reptile géant, au milieu des flaques d'eau qui s'amassaient sous la cataracte tombée du ciel. Il employa plus d'une heure à franchir cette distance.

Arrivé près du camp, ses précautions redoublèrent, et il lui fallut un autre quart d'heure pour se glisser derrière un chameau contre lequel s'était adossé le gardien, qui chantait toujours. Se levant alors par un mouvement rapide comme la pensée, le rôdeur nocturne saisit à la gorge le pâtre, qui n'eut pas même le temps de pousser le cri d'alarme, et dont les membres se détendirent bientôt,

après s'être crispés un moment sous la puissante étreinte de cette main de fer. Le mari d'Aïscha était ce terrible rôdeur de nuit.

Cela fait, le manchot arracha aux gommiers nains quelques épines longues et dures; puis, allant à un chameau, il le débarrassa d'abord de ses entraves et lui enfonça dans le globe de l'œil une de ces épines. Cette opération, il la répéta une vingtaine de fois, et toujours sur des animaux tournés du même côté de l'horizon. Les malheureuses bêtes s'échappaient en bramant de douleur et couraient toutes dans la même direction. Quand la dernière eut quitté le gros du troupeau, le mari d'Aïscha se prit à crier à deux ou trois reprises :

— Les voleurs ! les voleurs !

Les Bédouins, réveillés en sursaut, prirent leurs zagaies et s'élancèrent sur la trace de leurs chameaux, qu'une course furieuse emportait dans les ténèbres, et qu'ils ne pouvaient suivre qu'en se guidant sur leurs cris désespérés.

Pendant qu'ils couraient d'un côté, le mari d'Aïscha revenait au camp par le côté opposé, sautait sur la croupe d'un dromadaire en poussant le cri auquel les nomades habituent leurs bestiaux à accourir, et partait de toute la vitesse de sa monture, entraînant tout le troupeau à sa suite.

Les gens du naïb se lassèrent inutilement à poursuivre les quelques chameaux qui fuyaient devant

eux. De retour près de l'enceinte vide, à la vue de leur camarade mort, dont le cou portait en noir l'empreinte d'une main de géant, un cri de rage s'échappa de toutes les poitrines.

Tous se mirent aussitôt à la recherche de l'audacieux bandit; mais, par cette nuit noire, il leur fallut un temps considérable pour retrouver ses traces. Le jour se leva, que c'était à peine s'ils étaient parvenus à recueillir une cinquantaine de chamelles vieilles ou malades, qui n'avaient pu suivre le reste du troupeau, tandis que le manchot était depuis longtemps arrivé à Messâr avec son riche butin.

Aïscha était donc devenue une des plus riches matrones de la fraction abbab qui avait donné asile à son mari; et pourtant, jusque dans son sourire, il y avait un air de tristesse profonde. Tout lui était présage de malheur. Un bracelet d'argent, par lequel son mari avait remplacé ses pauvres bracelets de verre, s'était rompu sans qu'elle sût comment. Les ibis chevelus, ces dieux de l'ancienne Égypte, qui, selon les Bédouins du Samhar, portent bonheur à la hutte sur laquelle ils se posent pour passer la nuit, semblaient fuir la sienne, ou, s'ils s'y posaient, ils s'envolaient aussitôt, bien que la jeune femme chantât sa plus douce chanson pour les y retenir. Si elle traversait la vallée, il y avait toujours un pic, que l'on

appelle ici *aïssa* (Jésus), qui criait à sa gauche. Enfin, si elle s'asseyait sous quelque arbre dont les fleurs épanouissaient joyeusement au soleil, bientôt une rafale accourait du fond de l'horizon, les rameaux de l'arbre se tordaient au souffle de la tempête, et les petites fleurs tombaient de leurs tiges. Le vent lui-même semblait prendre une voix pour lui dire à l'oreille :

— Ainsi s'en iront tes jours de bonheur, Aïscha!

La jeune femme pressentait une catastrophe prochaine. Mais comment lui viendrait-elle ? Terrible problème qui occupait chacune de ses heures, qui éloignait le sourire de ses lèvres, le sommeil de ses yeux, et dont elle cherchait la solution avec tout ce que Dieu avait mis en elle d'intelligence et d'amour; car elle comprenait instinctivement que c'était dans son amour qu'elle serait frappée, et, la nuit, elle se surprenait à rêver d'un cadavre qu'elle lavait. Tout en remplissant ce triste devoir, les strophes d'un myriologue montaient de son cœur à ses lèvres, qui les répétaient, et les vagissements des chacals, le cri sinistre des hyènes, la plainte du vent dans la montagne, répondaient à sa douleur, comme les lamentations des pleureuses à gages répondent aux sanglots des parents du mort.

Toutefois, ce profond chagrin, ces larmes, qu'elle ne parvenait pas toujours à dévorer,

n'avaient fait qu'ajouter à la beauté d'Aischa; son regard avait pris plus de douceur, sa voix vibrait plus pénétrante, et ses mouvements avaient de ces écarts fiévreux qui lui donnaient une grâce de plus; en un mot, la tristesse lui était ce qu'est la coquetterie aux autres femmes.

La veille du jour où nous devions quitter Cheik-Felfil, arrivèrent, des villages de la frontière chrétienne, des costanis qui chassaient au miel déposé dans les vieux troncs d'arbres par des essaims d'abeilles sauvages.

Pour cette récolte, les montagnards, associés par petites troupes, s'enfoncent au milieu des forêts les plus épaisses, sans autres provisions qu'un peu de farine. Chaque matin, les chasseurs se mettent en quête, guidés par un singulier auxiliaire, le *coucou indicateur*. L'un d'eux imite le chant doux et sonore de l'oiseau, qui ne tarde pas à y répondre, puis s'envole doucement d'arbre en arbre. Les chasseurs, embarrassés par un obstacle, font-ils fausse voie, l'indicateur revient à eux, n'avançant qu'à mesure qu'ils avancent, s'impatientant quelquefois, mais ne les abandonnant jamais. Arrivés au terme de leur course, le coucou se pose sur l'arbre dont le tronc vide recèle tout un trésor de miel, et attend patiemment que ses alliés aient retiré les rayons de l'immense ruche.

Ces expéditions ne sont point sans péril. D'abord, les bois de la frontière sont incessamment parcourus par des partis de maraudeurs ; ensuite, on gagne souvent des fièvres dangereuses dans ces forêts, où des gaz délétères, résultant de la décomposition de débris de toutes sortes, saturent un air emprisonné sous une voûte de feuillage; enfin, ces mêmes forêts abondent en serpents dont la morsure est mortelle. Quelquefois aussi, s'il faut en croire les Abyssins, il arrive que le coucou, frustré de la part de miel qu'on lui laisse d'ordinaire, ou la trouvant trop mesquine, se venge de cette ingratitude en conduisant ses alliés à deux pas de quelque lion auquel il faut alors livrer bataille.

Ce fut par ces singuliers chasseurs que nous parvinrent les premiers bruits d'une guerre dont je raconterai bientôt les désastres.

Mais, avant de promener le lecteur à travers ces scènes de deuil, il me reste à dire quelques épisodes de notre séjour dans ces montagnes.

Les incendies qui se déclarent fréquemment au milieu des grandes forêts d'Afrique ne doivent pas toujours être mis sur le compte de l'homme. Un coup de tonnerre peut embraser un arbre mort et couvert de lichens ou de plantes parasites desséchées par l'été; deux branches qui se touchent et s'usent en jouant l'une contre l'autre sous l'effort

continu des courants d'air peuvent s'embraser à la longue ; enfin, la combustion peut être déterminée par la fermentation dans ces épaisses couches de détritus végétaux accumulés sur certains points. Ce fut probablement sous l'influence de l'une de ces causes que le feu se développa dans les bois qui entourent l'étroite terrasse du Cheik-Felfil.

C'était un peu avant la nuit. Une immense colonne de fumée monta verticalement, jusqu'à ce que le poids de ces vapeurs, venant à égaler celui de l'air ambiant, la colonne s'épandit en un dais de brumes ardentes. Quand la nuit fut complète, le ciel, du côté où la main du hasard avait allumé l'incendie, s'illumina de lueurs fauves : on eût dit qu'un autre soleil allait se lever de ce point de l'horizon. Plus tard, une langue de feu se dressa au sommet de chaque colline et se changea bientôt en une gerbe de flammes. Les revers des montagnes exposés au vent furent en un instant couverts d'une nappe de feu ; le creux des vallées se remplit, au contraire, de vapeurs sombres : c'était alors comme une mer noire semée d'îlots en ignition. L'incendie se propageant avec une rapidité effrayante, nous pouvions entendre les sourdes rumeurs des flammes, le fracas des arbres à demi consumés s'abattant sur les arbres voisins ou roulant au fond des précipices, le petillement

du bois vert se tordant au contact du terrible élément, le frémissement des filets d'eau se desséchant au passage de ces vagues incandescentes. Sous l'action du vent, la nappe de feu se déroula au loin et grandit comme une marée qui monte, chassant devant elle des myriades d'animaux effarés, tandis que dans le ciel passaient des nuées d'oiseaux qui criaient de terreur.

Heureusement pour les Bédouins, leurs troupeaux étaient réunis à cette heure autour de leurs huttes, et, comme nous, comme tous les êtres animés qui peuplaient les bois, ils purent fuir ces lieux, sur lesquels allait passer le déluge de feu.

VII

Notre retour à Messâr coïncidait précisément avec le premier jour de la lune nouvelle.

En apercevant la ligne d'argent par laquelle le disque de l'astre nocturne se dessinait dans un ciel d'où se retirait la lumière solaire, un Bédouin se mit à claquer des mains et à pousser des cris de joie.

A ce signal, tout le village se répandit hors des huttes, et hommes, femmes, enfants, esclaves,

debout et les yeux fixés sur le pâle croissant suspendu au zénith, le saluèrent de leurs cris d'allégresse, de leurs bruyants applaudissements. Chez les hordes du Samhar, cette scène se répète à chaque nouvelle lune et semble n'être, ainsi que les *néoménies* du peuple hébreu, qu'un souvenir du culte rendu au satellite de la terre dans les temps les plus reculés.

En décrivant le col de Messâr, j'ai négligé de dire qu'il se trouvait à quelques pas du village un tamarinier, sentinelle avancée de la forêt, dont les branches projetaient sur la terre un vaste cercle d'ombre. Depuis quelques jours, cet arbre s'était transformé en une sorte de tente. Des paquets de zagaies étaient appuyés contre son tronc; des sabres, des boucliers étaient suspendus aux rameaux, à portée de la main. Des hommes, que nous n'avions point encore vus, et qui semblaient ne pas avoir d'autres demeures, allaient, venaient ou dormaient à l'ombre de cet immense parasol. La nuit, une soixantaine de ces mêmes hommes s'y rassemblaient autour de grands feux, auxquels ils cuisaient leur pain ou grillaient des quartiers de mouton et d'énormes tranches de bœuf.

Ces honnêtes étrangers n'étaient autres que des voleurs, dont l'air farouche que leur donnaient leur chevelure inculte, leur teint de bronze antique, les cicatrices qui balafraient leur figure,

contrastait singulièrement avec leur obéissance respectueuse aux moindres ordres de leur chef. Celui-ci était, au contraire, un beau jeune homme, en qui, à sa tête rasée que garantissait des ardeurs du soleil une calotte indienne aux mille couleurs, il était facile de reconnaître le pèlerin qui a accompli ses dévotions aux lieux saints de la Mecque et de Médine.

Comme je rentrais un jour de la chasse, je trouvai deux ou trois de ces hommes autour de M. Arnaud, que la fièvre retenait sous la tente. Un de ces misérables lui signifiait d'avoir à leur donner du riz, de la farine et du café, ajoutant que, pour les deux premiers de ces articles, ils attendraient jusqu'au soir, mais qu'il leur fallait le café immédiatement. Ils avaient, disaient-il, livré bataille ce matin-là même à des costanis qui portaient du grain à Massouah, en avaient tué un et leur avaient pris un bœuf, qu'on voyait, en effet, tout dépouillé et suspendu aux branches du tamarinier. Au refus de M. Arnaud, l'insolent coquin ne répondait qu'en répétant sa demande sur un ton de menace.

J'eus l'air de n'avoir pas entendu, et, reculant jusqu'à un amas de bois apporté pour la cuisine, j'y choisis une branche assez droite, sur le bout de laquelle je posai mon pied pour l'écourter et en faire un bâton d'une longeur raisonnable, avec

lequel je me glissai une seconde fois sous la tente.

La discussion continuait ; M. Arnaud appelait *chiens* ses visiteurs. Les voleurs s'obstinaient à ne pas sortir sans avoir obtenu ce qu'ils demandaient. Il était temps de recourir aux grands moyens ; le gourdin que je m'étais fait s'abattit sur la tête du bandit qui criait le plus, et qui s'affaissa comme un bœuf sous le maillet du boucher.

Sûr que celui-là se tiendrait tranquille un moment, je ne m'occupai que des deux autres, qui s'enfuirent en hurlant, pendant que le premier, revenu à lui, détalait en douceur par l'autre bout de la tente. Cette petite exécution n'avait pas pris plus d'une minute, et c'était tout au plus si nos Abyssins s'étaient aperçus de la fin de la scène.

Cependant, il y avait tumulte sous le tamarinier ; les battus faisaient mine de détacher leurs boucliers, de prendre leurs zagaies ; le plus grand nombre proférait des menaces ; quelques-uns seulement riaient aux éclats. Mais tout le monde se tut en me voyant aller droit au chef, qui se leva et ajouta, en me tendant la main, le sélam-aleikoum d'usage.

— Garde ton salut, dont je ne veux point, lui dis-je.

— Que veux-tu, alors ?

— Rien, si ce n'est que tu dises à tes hommes que je casse la tête au premier qui s'approche à cent pas de notre tente. Puis, comme j'ai besoin d'une peau de voleur, je lui promets de l'écorcher et d'oindre son cuir de préparation arsenicale pour faire pendant à celui du porc qui sèche là-bas au soleil !

Ni le chef ni les hommes sous ses ordres ne soufflèrent mot. Cette démarche de ma part n'était pas tout à fait une bravade. Nous n'étions que douze hommes, dont huit seulement armés de fusils ; en cas de collision, il n'était pas douteux que les gens du village ne se missent contre nous. Il fallait donc jouer quitte ou double ; je venais de gagner la partie. Je le répète, une contenance ferme, un peu d'audace même dans certains moments, produiront toujours le meilleur effet sur des hommes comme ceux que nous avions pour voisins.

D'ailleurs, la moindre faiblesse eût pu nous devenir fatale, le départ de la tribu qui campait auprès de nous allant nous laisser seuls avec les bandits au milieu de solitudes sans bornes.

En effet, peu de jours après notre retour de Cheik-Felfil, les vieillards et les notables du village de Messâr quittaient leurs huttes vers le soir pour aller s'accroupir en cercle autour des

trois frères que l'on appelait les enfants du cheik Ibrahim.

A vingt pas de ce cercle, des jeunes gens armés s'accroupirent aussi en tournant le dos aux anciens, et formèrent une enceinte bien plus grande, qui avait pour but de tenir les curieux à une distance telle, que pas un mot de ce qui serait dit dans ce conseil en plein vent ne pût être entendu du dehors.

Ces dispositions prises, l'aîné des trois frères, qui remplissait les fonctions d'iman, récita le fatha, en tenant la paume des mains ouvertes tournée vers lui et à hauteur de sa barbe; les autres l'imitèrent et répétèrent d'une seule voix l'amin final; après quoi, l'on introduisit le mari d'Aïscha.

L'ancien chasseur d'éléphants dénoua l'un des coins de son taub, et en tira une feuille de papier couverte d'écriture arabe, qui fut lue à haute voix.

Alors, la discussion s'ouvrit, chacun donna son avis, et, au bout d'une demi-heure, la séance se terminait par la prière du maghreb, faite en commun.

Si secret que fût tenu le résultat de cette délibération, il transpira pourtant, et nous sûmes que, dans la nuit, des courriers allaient être expédiés vers tous les camps de la horde, afin que les pâtres eussent à amener leurs troupeaux dans les deux jours qui suivraient. Au troisième, la

tribu tout entière se mettrait en marche pour effectuer son mouvement de retour vers Barka et les montagnes des Abbabs.

Ce même soir, nous fûmes tout étonnés de voir Salouma, l'esclave de l'un des cheiks de la tribu qui dansait si bien, se glisser furtivement dans notre tente. Après quelques questions insignifiantes, elle nous conseilla de ne point prolonger notre séjour à Messâr après le départ des camps voisins. Les bêtes fauves, trouvant partout à vivre aux dépens du bétail des Bédouins, laissaient en ce moment un peu de repos aux hommes; mais, le bétail parti, elles deviendraient terribles. En outre, l'ouadi Daghi étant l'une des routes les plus directes et les plus faciles entre toutes celles qui relient l'Amacen au littoral, nous pouvions compter que les voleurs campés sous le tamarinier y séjourneraient longtemps encore; d'autres bandes de malfaiteurs, qui jugeaient à propos de se tenir à l'écart pour n'avoir pas à rendre compte de certains vols commis au détriment des Ouled-Cheik-Ibrahim, viendraient immanquablement se joindre aux premiers, de telle sorte qu'en admettant que nos fusils nous missent entièrement à l'abri d'un coup de main, nous n'en serions pas moins tenus de ne pas quitter notre tente et de passer chaque nuit à veiller.

Mais ce conseil, que Salouma croyait pouvoir

nous donner, n'était qu'une manière d'introduction. Elle finit, en effet, par me prier de lui tuer une corneille à scapulaire blanc, posée à cinquante pas de notre tente.

J'acquiesçai à cette bizarre fantaisie, et Salouma courut ramasser le malheureux oiseau, auquel elle arracha la langue ; puis, la posant sur quelques charbons ardents qu'elle aviva de son souffle, l'esclave suivit avec la plus grande anxiété les mouvements du lambeau de chair, qui crépita un moment au contact du feu et se réduisit en quelques atomes de charbon. Alors, la jeune fille foula aux pieds le cadavre de la corneille, l'accabla de malédictions, s'arracha les cheveux, se déchira les tempes avec ses ongles et s'éloigna désespérée, nous laissant tout stupéfaits de cette scène dont nous cherchions le sens.

Mohammed Cotten vint à notre secours.

— Salouma, nous dit-il, a une amourette, sur le résultat de laquelle elle vient de consulter le sort. Les corneilles à scapulaire blanc savent tout, et l'heure à laquelle nous devons mourir, et l'insuccès qui est au bout de nos efforts, et la fatalité qui doit briser nos plus douces espérances ; seulement, ce sont des êtres capricieux, auxquels il faut arracher la langue pour en obtenir une réponse. Jetée sur la braise, si cette langue brûle avec un peu de flamme, la réponse est favorable ;

mais, si elle ne fait que noircir et se charbonner, c'est un présage de malheur.

Aussi, ce soir-là, les habitués de son petit cercle entourèrent-ils en vain la jeune fille : ni la pâle et mystérieuse clarté de la lune, ni l'enivrante senteur des forêts apportée par la brise, ni les prières des jeunes hommes, rien ne put décider Salouma à danser. Demeurée seule enfin avec l'un d'eux, on l'entendit éclater en reproches où il y avait autant de passion exaltée, furieuse, que de douleur et de colère.

Quelques mots de son amant suffirent à apaiser cet orage, et l'esclave, dont ces mots avaient dissipé les craintes, riait aux éclats, en maudissant l'oiseau dont la langue perfide avait menti ; puis, revenant à ses terreurs, la jeune fille sanglotait, en accusant son amant de ne plus l'aimer. Tous deux s'éloignèrent bientôt lentement du village, et disparurent du côté de l'ouadi, où le filet d'eau roule avec un éternel murmure. Le jour se leva sans que Salouma reparût ; le soir vint sans la ramener au camp. Il était évident qu'elle s'était enfuie : ainsi, au temps des amours, les oiseaux s'enfoncent par couples au milieu des forêts, où le printemps s'est chargé de préparer le lit nuptial. Le cheik auquel elle appartenait ne fit pas la moindre démarche pour la retrouver.

— Elle est Bischari, se bornait-il à dire, et per-

sonne ne peut se vanter d'avoir gardé longtemps une esclave de cette race indomptable, dont les enfants eux-mêmes se laissent mourir de faim plutôt que de supporter la servitude.

Le jour fixé pour le départ de la horde était venu. Un peu avant midi, dans tous les camps qui, depuis la veille, étaient venus occuper les points de l'ouadi laissés à nu par la forêt, les huttes s'abattirent. Les bagages furent chargés sur des bœufs ainsi que sur des chameaux. Quelques-uns de ces derniers animaux portaient sur leur croupe une sorte de dais autour duquel retombait une tenture de tapis, d'étoffes de soie, d'indiennes brillamment peintes : ceux-là étaient réservés pour les riches matrones. Les notables, précédés par deux cheiks qui, pour ce grand jour, avaient revêtu le caftan en drap rouge, devaient marcher en avant, afin de marquer les étapes. Puis venait une colonne dont la confusion offrait le coup d'œil le plus pittoresque : c'étaient d'immenses troupeaux de chameaux, de bœufs, de moutons, de chèvres, conduits par des pâtres armés de zagaies, de boucliers en peau d'éléphant, de massues d'ébène, et dont l'accoutrement bizarre ajoutait à leur tournure sauvage. Ces hommes, disséminés au milieu des bestiaux, étaient suivis de femmes au costume non moins étrange et de légions d'enfants nus, que de grandes jeunes filles,

nues aussi, poussaient devant elles. Le plus jeune des trois frères et les guerriers de la horde voyageuse, montés sur les meilleurs dromadaires, devaient former l'arrière-garde, fournir d'éclaireurs les flancs de la colonne, ramasser les traînards, et se porter partout où se présenterait la moindre apparence de danger.

La tête de cette immense colonne s'ébranlait au moment même où je me mettais en quête de quelques pintades pour notre repas du soir. Un Bédouin, sur la bravoure et le dévouement duquel je pouvais compter, m'accompagnait; à lui s'était joint un de nos serviteurs abyssins, qui n'était guère qu'un enfant de treize à quatorze ans; tous deux étaient armés de fusils. Le premier s'appelait Amer; Fakadou était le nom du second.

Ce soir-là, une promenade plus longue que de coutume me conduisit dans une partie de la vallée qui m'était encore inconnue.

De toutes parts, des troncs aux proportions colossales, enveloppés d'une végétation parasite qui leur faisait un ornement aussi étrange que gracieux, se dressaient comme les colonnes informes d'un temple sans fin. A de longs intervalles, un arbre, mort de vétusté, laissait à la voûte de sombre verdure une trouée par laquelle tombait d'en haut, tantôt un rayon de soleil sous lequel mille plantes se hâtaient de fleurir, tantôt une

sorte de cascade de lianes aux sarments gris et tordus, ainsi que des serpents, aux grandes fleurs pareilles à des cornets de velours grenat. Partout ailleurs régnait une demi-lumière calme, mystérieuse comme les ombres incertaines enfermées depuis des siècles dans les typhonium de l'ancienne Égypte. En s'engageant sous ces arbres, le vent y réveillait des voix surnaturelles, ou faisait mugir les troncs caverneux, comme les tuyaux d'un orgue géant. Tout un peuple invisible chantait, rugissait, pleurait autour de nous. L'esprit de Dieu remplissait ces ténébreuses profondeurs, comme aux premiers jours il errait à la surface des abîmes.

Je n'étais pas seul à éprouver ce sentiment de religieuse terreur, dont on ne peut se défendre au milieu des grandes forêts africaines. Amer, d'ordinaire aussi loquace que les oiseaux qui s'agitaient au-dessus de nous avec des cris assourdissants, ne parlait plus depuis une heure; Fakadou se serrait contre nous, n'osant tourner la tête en arrière, de peur de se voir suivre par quelque redoutable apparition.

Tout à coup, le chamelier et l'Abyssin s'arrêtèrent, me montrant du geste un groupe d'hommes assis au pied d'un arbre. C'étaient sept ou huit des voleurs avec lesquels nous partagions le désert depuis le départ des camps abbabs. De leur côté,

les bandits nous avaient reconnus, et nous ne tardâmes point à remarquer que plusieurs d'entre eux prenaient leurs armes et s'éclipsaient dans les fourrés, tandis que deux ou trois seulement continuaient à faire semblant de dormir.

Ce mouvement éveilla en nous des soupçons sous l'influence desquels je me hâtai de couler une balle dans chacun des canons de nos fusils ; je renouvelai l'amorce des pistolets passés à ma ceinture, et Amer s'assura que la lame de son long sabre droit, presque aussi lourd que nos épées à deux mains du moyen âge, jouait facilement dans sa gaine de cuir. Puis nous reprîmes notre route.

Amer avait des yeux de lynx, et, ce qui doit revenir au même, Fakadou avait peur. Je n'avais donc pas à craindre d'être surpris par les voleurs que je m'attendais à voir se dresser de derrière chaque tronc d'arbre. Y compris mes pistolets, j'avais sept coups à tirer ; Amer était brave et maniait aussi bien que qui que ce fût le sabre droit et le bouclier en peau d'éléphant. Je comptais, en outre, sur l'effet moral que devait produire sur nos agresseurs la chute de sept ou huit des leurs, avant même qu'ils pussent nous aborder à portée de zagaie.

— Maître, entendez-vous siffler par là ? me dit Fakadou au bout d'un instant.

— Ce sont des perruches, répondit pour moi le

chamelier, en me faisant du coin de l'œil un signe presque imperceptible.

— Des perruches ! reprit l'Abyssin ; est-ce aussi une perruche qui répond à l'autre maintenant ?

— Sans doute, continua Amer.

— Alors, en voilà encore une qui parle derrière nous.

Rien de plus naturel, Fakadou : ce bois est plein de perruches, auxquelles Dieu a permis de siffler et même de parler tant qu'elles voudraient.

Ici, je sentis la main droite d'Amer serrer mon avant-bras gauche, et, du doigt, le chamelier me montra, comme un point noir qui venait vers nous, le sommet de la tête d'une homme dont tout le reste du corps était masqué par la broussaille. La crosse de ma carabine vint se placer pour ainsi dire d'elle même contre mon épaule droite, mais le point noir avait disparu tout à coup, et, n'eût été une légère ondulation dans les tiges des arbustes entre lesquelles il se glissait, rien n'eût trahi les mouvements de retraite du brigand.

Nous venions d'atteindre l'arbre au pied duquel trois des malfaiteurs étaient toujours occupés à dormir ; le chef était de ce nombre, et, pour le retirer de ce sommeil, d'autant plus profond qu'il était feint, il fallut le heurter rudement du pied. Le bandit se souleva à demi, d'un air qui jouait

assez bien l'étonnement, mais qui se changea en une affreuse grimace lorsqu'il sentit le bout du canon de mon fusil effleurer sa tempe. Le coquin, tremblant comme la feuille, bégaya quelques mots inintelligibles.

— Misérable! lui dis-je, rappelle les chiens que tu as lâchés après nous dans ces fourrés.

— *Na! na!* (Venez! venez!) cria à plusieurs reprises le bandit, que la peur du fusil tenait toujours immobile.

Cinq hommes accoururent.

— Est-ce-là tout ton monde? demanda Amer.

— Oui; les autres sont à une journée d'ici.

— Ah! et tu as cru qu'il suffisait de sept gueux comme toi pour venir à bout d'hommes comme nous? Insolent!

Et, en même temps que la dernière syllabe de sa phrase, Amer laissa tomber un coup du plat de son sabre, qu'il n'avait pas même tiré du fourreau, sur la face du bandit, dont le sang jaillit aussitôt par le nez et par la bouche.

Par un mouvement irréfléchi, dont je me repentis ensuite, je me plaçai entre le chamelier et e chef des voleurs. Celui-ci, profitant de cette circonstance, s'enfuit en emportant un superbe coup de poing qu'Amer trouva moyen de lui envoyer par-dessus mon épaule. Les autres l'imitèrent, tandis que Fakadou, rassuré par ce dénoû-

ment auquel il était loin de s'attendre, insultait à leur retraite par un long éclat de rire. Une minute plus tard, nous eussions pu nous croire seuls au milieu de l'ouadi.

Que la seule vue de nos armes eût suffi à disperser les voleurs, certes, ce n'était pas merveille; mais je m'attendais peu à trouver à mon fusil quelque chose de pareil à la vertu de la baguette magique à l'aide de laquelle le bateleur arabe métamorphose en une énorme calebasse la datte qu'il a jetée au fond d'un sac vide.

Je venais de tirer un béni-israïl, dont la tête seule était apparente au bord d'un hallier de peu d'étendue, et, bien convaincu qu'il n'avait pas dû échapper à mon plomb, j'allais le ramasser en toute assurance. Que l'on juge de ma surprise, lorsqu'à un grand bruit qui se fit le fourré s'agita comme si le sol eût tremblé, puis les branches s'écartèrent, et une monstrueuse tête d'éléphant se dressa au-dessus de l'endroit où la petite antilope s'était évanouie comme si la terre l'eût dévorée, ou plutôt comme si elle se fût grossie aux gigantesques proportions du colosse que je trouvai à sa place, et qui s'échappa en courant, mais qui reprit bientôt une allure ordinaire, honteux sans doute d'avoir pris la fuite devant un ennemi aussi chétif que moi. L'éléphant gagna un autre fourré, et s'y arrêta à se frotter contre

les troncs d'arbre, dont la rude écorce fut bientôt polie jusqu'à 12 pieds de hauteur.

J'allai à lui en rampant sur le ventre au milieu des hautes herbes, suivi d'Amer, qui me portait un fusil de rechange. Arrivé à cinq ou six mètres du hallier, je me soulevai lentement sur mes genoux.

L'animal se grattait toujours aux arbres avec un bruit pareil à celui d'une scie. Quelquefois il s'arrêtait un moment pour arracher des branches grosses comme le bras, que ses puissantes mâchoires broyaient avec une aisance parfaite, ou dont il se servait comme d'un chasse-mouche que sa trompe agitait tout autour de lui. Ses oreilles, qu'il employait au même usage, jouaient sans cesse et battaient incessamment ses omoplates de leur large éventail. Sillonnée de profondes éraillures sur lesquelles s'abattaient des nuées de moucherons, sa peau rugueuse frissonnait sous ces myriades de petites trompes qui buvaient son sang. La vaste croupe du colosse, la partie supérieure de ses épaules et la tête étaient seules visibles. J'appuyai mon coude gauche sur le genou du même côté et j'ajustai au défaut de l'épaule.

J'avais à peine lâché mon coup, qu'un effroyable cri sortit du fond de la poitrine de l'éléphant, qui chancela comme un homme ivre et s'enfuit, tandis qu'un long jet de sang s'épanchait de l'ouverture

faite par la balle; sa trompe fouettait l'air, et ses immenses oreilles s'élevaient et s'abaissaient par un mouvement rapide.

Amer mit un autre fusil dans la main que je lui tendais; l'éléphant n'était pas à vingt pas de moi, qu'une autre balle l'atteignit derrière l'oreille et pénétra dans le cervelet. L'animal roula lourdement sur le sol avec un cri suprême, plein de désespoir et de douleur. Il était mort.

Alors seulement Fakadou se hasarda à venir nous rejoindre. Dans son pays, me disait-il, celui qui tuait un éléphant, de même que celui qui tuait un lion, était de droit chef de quarante hommes dans les jours de bataille; or, il ne se souciait pas de mériter, à son âge, un aussi dangereux honneur. Tel était le motif pour lequel il avait jugé à propos de se tenir à l'écart.

Amer, au contraire, avait bravement mis le sabre à la main pour arrêter au besoin la colère du monstre en lui coupant le jarret. Son aide me devenant inutile, après m'avoir embrassé l'épaule, ce qui était sa manière de me féliciter, il alla à l'éléphant, dont les petits yeux avaient déjà pris cet aspect terne et vitreux qui, dans le cadavre, remplace l'éclat de la vie, et l'injuria en le frappant du pied à la tête et en crachant dessus.

— Tu as fui comme un chien, lui disait-il; tu n'avais rien du courage qu'ont ceux de ta race, et

c'est pour ta lacheté qu'ils t'ont banni du troupeau. Maintenant, les hyènes dévoreront tes chairs, les chacals déchireront ta trompe inutile, et ton crâne blanchi n'abritera que des nids de scorpions.

Il fallut renvoyer au lendemain à dépouiller notre victime de ses défenses, que j'évaluai à quarante livres pesant chacune, et de son cuir, que mon intention était d'abandonner à Amer; puis nous reprîmes le chemin de la tente, où nous n'arrivâmes que vers les neuf heures du soir.

Nous y trouvâmes tout le monde doublement inquiet, d'abord à cause de notre absence, puis, parce qu'il s'était tenu sous l'arbre des voleurs une sorte de conseil de guerre, à la suite duquel toute la bande avait subitement disparu. Nos chameliers leur supposaient des intentions hostiles, qui, en mon absence, se fussent peut-être traduites par des faits, si quatre de nos domestiques et Mohammed Cotten ne fussent rentrés ce soir-là même de Massouah, où ils avaient été renouveler certaines provisions. Ce renfort était d'autant plus précieux que les quatre Abyssins étaient excellents tireurs.

Amer raconta notre rencontre avec les voleurs, et Mohammed Cotten fut d'avis qu'il fallait redoubler de vigilance.

Nous doublâmes nos feux, que l'on rejeta à plus de soixante pas de la tente, pour que leur clarté

nous révélât tous les mouvements de l'ennemi sans trahir les nôtres. Les hommes armés de fusils reçurent de la poudre et des balles, et, à l'heure ordinaire du repos, chacun eut l'air de s'endormir, tandis qu'en réalité nul ne devait fermer la paupière.

Rien, jusqu'à deux heures après minuit, ne vint justifier les précautions prises. A cette heure, du côté de l'emplacement du village sur lequel les Bédouins avaient abandonné des amas de ramée, au-dessus des mille petites voix de feuilles sèches éveillées par le vent, l'un des nôtres crut entendre chuchoter des voix humaines.

Dépouillant aussitôt son taub, dont la blancheur l'eût trahi, le chamelier se glissa hors de l'enceinte de notre camp par des mouvements de reptile qui n'avaient rien dont l'œil ou l'oreille pussent être frappés. Vingt fois cette manœuvre s'était répétée en pure perte, mais, à la vingt et unième, notre éclaireur se replia en toute hâte.

Tout autour de nous des coups de sifflet répondaient à un coup de sifflet qui semblait être un signal. De notre côté, les chiens des fusils se relevèrent avec un cliquetis de fer, et la minute qui suivit, chacun l'employa à parcourir des yeux l'espace ouvert devant lui. Au bout de cette minute, il sembla à l'un de nos Abyssins qu'une ombre glissait lentement sur la terre, et, à tout hasard, il lâcha sur cette ombre douteuse un coup de fusil

chargé de chevrotines. Une plainte humaine, aiguë, prolongée, suivit l'explosion. Tous nos hommes se dressèrent brusquement ; les Abyssins répondirent à ce cri lamentable par des hourras de triomphe, tandis que les Bédouins, le bouclier au poing, le sabre nu, bondissaient comme des panthères furieuses, pirouettaient sur eux-mêmes, poussant leur cri de guerre et jetant un défi à nos ennemis invisibles. Puis tout retomba dans le solennel silence du désert, dans lequel naissent et s'éteignent pour renaître encore les bruits incertains que la brise, cette âme de la nuit, fait jaillir d'un coup d'aile.

Un peu plus tard, des bandes d'hyènes et de chacals envahirent le col, qu'elles parcoururent dans toutes les directions : les voleurs s'étaient retirés, et, pour le moment, nous étions les seuls êtres humains sur ce point.

Toutefois, les Bédouins prétendirent que le danger n'était point passé, et que les bandits choisiraient pour nous attaquer la dernière heure de la nuit, alors que nos paupières, fatiguées par l'insomnie, se fermeraient irrésistiblement.

Pendant que la moitié de nos hommes s'arrangeaient pour dormir, les autres s'accroupirent en cercle autour de l'un d'eux, qui se mit à improviser une longue chanson avec une facilité qui n'est nullement rare, et qui tient autant à la sim-

plicité du rhythme qu'à la souplesse avec laquelle les mots de cette langue poétique se prêtent aux modifications réclamées par l'exigence de la mesure.

Dans cette interminable improvisation, le barde consacra une strophe à chacune de nos chasses; l'éléphant tué la veille en prit deux, sans doute en raison de son volume; puis il célébra les qualités par lesquelles se distinguait chacun de nos Abyssins, dont l'un était un rhinocéros pour la force; un second, un lion pour le courage; un troisième, un aigle pour l'acuité du coup d'œil, ou un sossa des montagnes pour l'agilité. Passant ensuite à ses camarades, il dit la noblesse de leur race, qui remontait jusqu'aux héros des anciens jours, dont la mémoire s'est perpétuée à travers les âges, et raconta les exploits de chacun de nos hommes. Enfin, en poëte bien élevé, il termina modestement par décliner les titres que lui-même pouvait faire valoir pour qu'un jour son nom fût mêlé au nom de tant de braves dans le chant des rapsodes à venir.

Voici, du reste, comme échantillon, les trois premières strophes de cette mélopée sauvage :

« Qui donc rôde autour de nous avec les chacals affamés, avec les hyènes immondes? Quel est ce cri de femme en couche qui a répondu au tonnerre de nos fusils? Vous qui suivez la femme qui

pleure ainsi, dites un myriologue et creusez une fosse.

» Qu'a donc à faire ce lâche dans l'ouadi, qui est le domaine du lion et de l'éléphant, et ou chaque feuille voile un danger de mort? Mieux eût valu que sa mère lui eût donné les jambes des gazelles ou l'aile rapide du catha!

» Mieux eût valu pour lui ne jamais quitter son village si calme et sa vie si tranquille, près d'une esclave qui eût lavé ses pieds tous les matins, non loin de la mosquée, sur la natte où chacun dort après que l'iman a nasillé la prière de midi! »

Le reste de la nuit s'écoula sans autre incident. Dès que le jour parut, l'on courut à l'endroit sur lequel l'Abyssin avait vu passer le rôdeur que son plomb avait atteint; il était couvert de sang dans lequel une main convulsive avait laissé des traces bien reconnaissables.

Le bandit avait-il succombé à sa blessure? Nous ne le sûmes jamais.

Plus tard, je m'acheminai, avec quelques hommes armés et un chameau, vers le point de la forêt où, la veille, nous avions abandonné le cadavre de l'éléphant. Il y était toujours, mais les mâchoires avaient été brisées à coups de hache, afin d'arracher les défenses de leurs alvéoles. Il fallut retourner à notre tente comme nous étions venus. Seulement, ce vol, qui ne pouvait être que le fait

des malfaiteurs qui avaient disparu depuis la veille, allégeait notre conscience de tout remords à l'endroit du sang humain versé par nous la nuit précédente.

VIII

Nous séjournâmes à Messâr huit jours encore, après lesquels, à cause des pluies longues et froides, qui revenaient fréquemment (nous étions alors à la fin de décembre), il fut décidé que nous porterions ailleurs notre tente et nos pénates.

En exécution de cette décision, prise à l'unanimité, notre petite caravane s'achemina vers le village d'Assouz, par une de ces brillantes matinées où la pluie de la nuit et la fraîcheur de la verdure, qu'elle a ranimée, donnent au soleil des tropiques un éclat plus doux; mais, en traversant la kolla qui sépare le pied des montagnes du village stable près duquel nous devions camper le soir, la chaleur était si intense, les couches d'air qui oscillaient à la surface de la terre avaient de si fatigantes réverbérations, il y avait quelque chose de si importun dans le cri-cri des cigales et dans le bourdonnement de grosses mouches vertes dont cette atmosphère en feu semblait être l'élément,

qu'une halte sous un mimosa moins chétif que les gommiers nains, sous lesquels la plaîne disparaît comme sous les vagues d'une mer grisâtre, fut décidée aussi à l'unanimité.

Les Abyssins déroulèrent leur couari sur les seyàis, les chameaux allongèrent leur long cou sur le sable brûlant, et nous nous endormîmes, hommes et bêtes, jusque vers les trois heures.

Au réveil, il se trouva que nos poires à poudre et nos poignards arabes (*djambiéh*), accrochés au rameau de l'arbre sous lequel nous avions fait notre sieste, avaient disparu. Quel était le voleur qui, pour des objets d'une valeur si minime, n'avait pas craint de se glisser au milieu d'une quinzaine d'hommes armés? Nous ne le sûmes qu'à notre arrivée à Assouz, dont le cheik vint nous rapporter ce qui nous avait été dérobé, et nous offrir en même temps un mouton et du miel de la part de l'homme qui avait commis ce petit larcin.

Ce singulier voleur, qui semblait n'exercer un aussi honorable métier que pour son plaisir, et qui, à la restitution du butin acquis au péril de sa vie, ajoutait encore un cadeau, était tout simplement le fils du chef le plus riche et le plus puissant de la horde des Siaous. A la veille de se marier, et par déférence pour une coutume immémoriale particulière à certaines tribus troglodytes, le jeune homme avait dû donner aux parents

de sa future une preuve éclatante de son courage et de son habileté. Sa qualité de fils d'un grand chef et ce sentiment de respect pour lui-même qu'a si bien formulé ce vieux dicton : *Noblesse oblige*, lui interdisait les épreuves ordinaires, consistant à dérober un mouton ou un bœuf à quelque malheureux pâtre; il lui fallait une action d'éclat qui le rehaussât aux yeux de tous. Il s'était donc mis en tête de pénétrer en plein midi au milieu de nous pour nous soustraire quelque chose que chacun pût reconnaître comme appartenant à des hommes redoutés à trente lieues à la ronde pour l'excellence de leurs fusils. Cette entreprise menée à bonne fin, qui oserait dénier au brave son droit à l'amour de la jeune fille ?

Quant au cheik, la mission délicate dont il s'était chargé eut un succès complet : il n'y avait pas moyen de garder rancune à un aussi honnête voleur, auquel les éphores de Sparte eussent décerné une récompense.

Ce même soir, un de nos amis d'Eylat vint nous proposer une excursion jusqu'à Barka, magnifique vallée que traverse un courant d'eau, et où nous trouverions des éléphants, des rhinocéros, des buffles non moins redoutables. Nous acceptâmes, et, comme il était question de partir dans la nuit, les Abyssins et les chameliers reçurent l'ordre de tout disposer pour le départ. Cet ordre souleva

une explosion de murmures, surtout parmi nos chrétiens, qui, les uns après les autres, vinrent nous remettre leurs armes et nous déclarer qu'ils nous quittaient.

Les tribus abbabs, nous disaient-ils, étaient célèbres pour leur fanatisme farouche et leur haine séculaire contre les costanis; nous y serions assassinés à coup sûr, et leur dévouement pour nous n'allait pas jusqu'à partager notre martyre. Mais le motif réel de leur refus n'était autre que la lassitude et le dégoût de la vie errante et pleine de périls qu'ils menaient avec nous.

L'Abyssin à demi nu, que la faim force à quitter ses montagnes pour venir chercher fortune à Massouah ou se mettre au service des rares voyageurs européens que le hasard y amène, est d'abord le plus humble, le plus actif, le plus dévoué des serviteurs; une poignée de farine le matin, une poignée de farine le soir, de loin en loin une écuelle de sobiro, le mets national, quelques feuilles de tabac de Surate qu'il broie entre deux pierres et qu'il mêle à une certaine quantité de cendre pour en mettre une prise sous sa langue aux heures de *kéf*, le rendent le plus heureux des humains. Mais, du jour où la générosité du maître auquel il se sera attaché aura remplacé par un taub neuf la toile sordide dans laquelle il enveloppait ses membres étiques; du jour où, dans un coin de ce taub, il

aura pu nouer quelques thalers, la taille de ce même homme, si soumis la veille, se redressera orgueilleusement. Mais, si votre libéralité va jusqu'à joindre au taub un caleçon et un *sédéri* (gilet qui boutonne jusqu'au cou), dès le même jour, l'Abyssin vous remerciera par une révérence qui plie son corps en deux, comme s'il y avait une charnière au milieu de son dos; et, ne comprenant plus qu'un homme qui possède un caleçon, un gilet et dix pieds carrés de toile blanche puisse travailler, il vous quittera aussitôt pour retourner à ses montagnes, jusqu'à ce que son pécule soit tombé à zéro, et que les épines aient dévoré son taub splendide.

L'abandon de nos domestiques ne nous surprit donc pas; au contraire, précisément parce qu'ils étaient bien vêtus, bien nourris et grassement payés pour le pays, il y avait plutôt lieu de s'étonner que leur fidélité eût tenu bon si longtemps.

Toutefois, lorsque, le jour suivant, notre ami d'Eylat se mit en route, — sans nous, bien entendu, — nous les vîmes arriver à la file et se prosterner à la porte de notre tente, portant chacun une énorme pierre derrière la nuque : c'était leur manière d'implorer notre pardon.

Nous demeurâmes inexorables ; chacun reçut son salaire, plus un pain pour la journée, et l'ordre de ne plus venir à nous.

Depuis la veille se trouvaient, dans le village, des envoyés d'Ouled-Gaber, chef d'un canton de l'Amacen, dont j'ai raconté plus haut une expédition contre les hordes musulmanes de cette partie de la côte. Rebelle à l'autorité d'Oubié, ce chef craignait que les troupes rassemblées à la frontière par son suzerain ne fussent destinées à agir contre lui. Des émissaires avaient mission d'en surveiller les mouvements du côté du littoral, tandis que d'autres avaient été dépêchés dans le même but vers les villages les plus rapprochés de Smaragda, où stationnait ce corps d'armée.

Suivant ces émissaires, Kouakabiék, l'un des ministres d'Oubié, commandait ces forces, qui se montaient à environ quinze mille hommes, dont un millier de fusiliers, six à sept mille fantassins et autant de cavaliers, tous armés de zagaies, du sabre et du bouclier. Kouakabiék avait sous ses ordres les dedjaseh Alousa et Schaton, l'un frère, l'autre fils d'Oubié.

Il pouvait être neuf heures du matin, lorsque arriva un cavalier dont la face souillée de poussière et le dromadaire tout blanc d'écume attestaient une course aussi longue que rapide. Il venait de l'extrême frontière. L'armée d'Oubié était en marche par la route qui d'Axoum descend à Adoulis, par la vallée d'Ouïen-Négous et par l'ouadi à la fois. Dans la vallée d'Ouïen-Négous,

nombre de camps bédouins avaient été surpris par les costanis, qui avaient tué ou mutilé près de deux cents hommes, et au pouvoir desquels étaient tombés les femmes et les enfants, ainsi que d'immenses troupeaux.

Cette sinistre nouvelle se propagea comme le feu sur une traînée de poudre. Assouz n'était guère qu'à sept ou huit heures de marche de l'ouadi Daghi, distance que la cavalerie ennemie pouvait franchir en deux heures de temps. L'imminence du danger était évidente pour tous.

Pendant que les anciens tenaient conseil à la hâte, des hommes, montés sur les meilleurs dromadaires, s'élancèrent dans toutes les directions pour donner l'alarme dans les villages échelonnés au pied des montagnes de l'ouest, ainsi que dans les camps occupés par les pâtres commis à la garde des troupeaux de la tribu; les autres se mirent à charger les bagages sur les dos des bœufs et des chameaux, tout cela au milieu d'un désordre inénarrable. Les hommes s'appelaient les uns les autres; les femmes poussaient de longues clameurs, les enfants pleuraient, les chameaux pliaient sous la charge, et à ce tumulte vint bientôt s'ajouter l'embarras des bestiaux qui affluaient de toutes parts.

Vers midi, le village d'Assouz et les autres villages épars sur la plaine se trouvèrent totalement

vides. Toutes les hordes s'étaient donné rendez-vous à l'eau de Lagamèth, où l'on attendait le retour des éclaireurs chargés d'annoncer l'apparition des cavaliers du dedjaseh Schaton : l'on se réglerait ensuite sur les événements. Nous prîmes la même route dans la soirée.

Il était nuit noire lorsque nous atteignîmes la dépression occupée par les eaux de la source. Ce bassin et les vallées qui y débouchent ne suffisaient point à contenir les bœufs, les chameaux, les moutons, les chèvres qu'y poussaient incessamment de nouveaux flots de populations en fuite. Cette foule animée s'amassait rapidement au fond des ravins et envahissait peu à peu le revers des mamelons.

Au-dessus de cette mer vivante, pleine de mugissements de troupeaux, s'élevaient des collines littéralement couvertes d'hommes, d'enfants, de huttes, de feux, à la lueur desquels on voyait des milliers de créatures humaines s'agiter et se tordre dans le désespoir, ou des femmes danser autour d'un cadavre que des amis rapportaient des avant-postes. Ces voix tumultueuses, ces clartés effrayantes, la terreur que l'on sentait peser sur cette agglomération d'hommes talonnés par une armée d'ennemis, avaient quelque chose d'irrésistible : le froid vous gagnait jusqu'à la racine des cheveux, rien qu'à suivre de l'œil les diverses

scènes de cet immense tableau dont la puissante réalité vous écrasait.

Il semblait que, par cette nuit noire et pluvieuse, la main du Tout-Puissant eût déchiré le rideau de ténèbres qui voilaient l'horizon, pour ouvrir à nos regards une échappée de vue sur les abîmes, séjour de l'épouvante, rêvés par Michel-Ange et à travers lesquels Virgile emportait le grand poëte de la *Divina Commedia.*

La nuit se passa au milieu de ces transes continuelles. Le jour parut amener un moment de répit. Les vedettes avaient bien signalé l'apparition des fourrageurs amharas; dans la plaine, il y avait même eu un engagement dans lequel avaient péri une vingtaine de Bédouins; mais ce parti de cavaliers, d'ailleurs peu nombreux, s'était replié aussitôt sur le corps principal, et cette retraite fit espérer ou que l'orage était passé ou qu'il irait crever plus loin.

Mais, vers les trois heures de l'après-midi, cette trompeuse espérance s'évanouit tout à coup. Une longue colonne de cavalerie, de laquelle de petits partis se détachaient incessamment, venait de déboucher dans la Kolla. Les hommes armés coururent défendre les gorges par lesquelles elle est accessible du côté de l'ouest, le chaînon qui donne naissance à l'eau de Lagamèth; les vieillards, les femmes, les enfants, les pâtres effarés s'élancèrent,

au contraire, vers les pentes conduisant à la mer, suivis de l'immense troupeau qui, pareil à un lac dont on briserait les digues, s'échappa à torrents par le creux des vallées.

En une heure, le bassin au fond duquel s'amassent les eaux de la source redevint la plus morne, la plus désolée des solitudes.

Nous dûmes suivre une seconde fois le mouvement de retraite des Bédouins. Parvenus à la Kolla inférieure, nous tînmes conseil un instant. Bien qu'étrangers, il était peu sûr de nous laisser déborder par les Abyssins, qui, tout au moins, nous eussent débarrassés de nos bagages. Nos armes eussent suffi, d'ailleurs, pour exciter la convoitise des maraudeurs qui précèdent toujours le gros des armées costanis, et nous eussions regardé comme trop humiliante la nécessité de les rendre sans brûler au moins une amorce.

Ce dernier cas échéant, nous courions risque de tomber sous le terrible couteau que les cavaliers amharas portent toujours à leur ceinture, et qui ne sert qu'à mutiler les prisonniers et les blessés, aussi bien que les morts. Or, nul de nous ne se souciait de fournir aux Abyssins un de ces hideux trophées qu'ils appellent *huéday*, qu'après la bataille chacun va compter devant son chef; qu'il sale pour en orner sa hutte; qui donnent à la femme du guerrier qui en compte le plus le pas sur les

autres femmes, jalouses de ce sang, et que tous cherchent à se procurer, chose horrible, même en éventrant les femmes enceintes pour mutiler le fœtus.

Il fut décidé, à l'unanimité, que nous marcherions toute la nuit pour arriver à Massouah le lendemain de bonne heure. Nous regrettions seulement de nous être embarrassés d'un Indien que nous avions trouvé à Assouz. A ce tort était venu s'en joindre un autre, c'est-à-dire que le vieux bonhomme, ayant goûté de notre *araki*, prétendit que quelques gouttes rendraient un peu de ton à ses membres et à son âme. M. Arnaud lui passa sa gourde, qu'il vida d'un trait. Le remède eut un effet si prompt et si complet, que notre compagnon de voyage, devenu furieux, se prit à courir à travers la plaine, et un moment ce fut une sorte de course au clocher entre lui et nous, qui nous fussions reproché comme un assassinat l'abandon d'un homme ivre en ce lieu et dans un pareil moment.

Nous rattrapâmes enfin l'Indien, que nous liâmes sur son chameau, et l'on se remit en route par une nuit humide et sombre, comptant beaucoup plus sur l'instinct de nos bêtes de somme que sur nos yeux pour nous diriger au milieu de la Kolla, qui, vers l'est, n'a d'autres limites que la mer, sans accident de terrain qui puisse servir de jalon, à travers laquelle couraient sur l'aile du vent

les vagues rumeurs de la foule qui venait derrière nous, et de loin en loin le retentissement affaibli des nagarits abyssins.

Il était grand jour quand nous entrâmes à Massouah, où tout dormait dans la sécurité la plus complète.

Pourtant, vers le soir, un kawas du gouverneur vint nous prier de passer au divan. Khalel-Bek — tel était le nom du successeur d'Ismaïl Zakki-Effendi — venait d'apprendre la descente des Abyssins par la rumeur publique; seulement, il n'y croyait pas encore, malgré une lettre que venait de lui faire tenir un Bédouin qu'on n'avait pu retrouver.

Ce jour-là, on n'apporta point d'eau douce à Arkeeko; les hommes auxquels le naïb avait concédé le monopole des puits avaient disparu, emmenant les barques et emportant les outres employées au transport.

Dans les circonstances actuelles, il fallait renoncer à recourir aux puits de Mokollo, trop éloignés de la mer pour que les corvées qui s'y rendraient ne fussent pas enlevées par l'ennemi.

L'eau était pourtant une question de vie ou de mort; heureusement, elle n'était pas insoluble. Maintes fois le bek nous avait témoigné la plus grande estime, la plus grande confiance.

Nous étions blancs, nous disait-il, et perdus au

bout du monde, au milieu d'une population noire; la différence de religion devait s'effacer, pour nous rapprocher de lui plus que des indigènes. En cette circonstance, l'intérêt de la sûreté commune lui faisait un devoir de nous demander notre avis sur les mesures à prendre.

Ce fut sur notre conseil qu'il fit mettre en réquisition tout ce qu'il y avait de barques dans le port, tout ce que l'on put trouver dans les maisons des particuliers d'outres, de jarres, de caisses à eau.

Dès le même soir, des embarcations de toute grandeur faisaient voile pour l'archipel de Dalhâk, où elles devaient évacuer une partie des femmes, des enfants, que les Bédouins venaient mettre en sûreté dans l'îlot de Massouah, et d'où elles rapporteraient l'eau nécessaire à l'approvisionnement de la ville.

Sur notre conseil aussi, le bek détacha de la garnison de l'île une soixantaine d'hommes destinés à renforcer celle de la petite citadelle d'Arkeeko, en même temps qu'il y envoyait du canon et des munitions de guerre, et qu'Omar-Effendi, le bim-boschi ou chef de bataillon des Nizam, recevait l'ordre de s'y enfermer avec ses hommes.

Ce dernier ne brillait sans doute pas par sa science militaire; mais, en revanche, c'était un homme ferme et plein de cette bravoure particulière aux musulmans, qui n'a point sa source

dans l'idée de l'honneur et du devoir, mais qui résulte de sa croyance à une destinée inévitable, dont aucun effort humain ne saurait ni précipiter ni retarder l'accomplissement. Quant à ses hommes, l'espoir d'une bataille leur donna la fièvre de sang que doivent éprouver quequefois les bêtes fauves. Aussi, quand les pièces arrivèrent, ce furent des rugissements de joie, des danses frénétiques, des chansons en cent idiomes africains qui semblaient jeter le délire dans toutes les têtes. Cela dura jusqu'au jour.

Ces premières et indispensables mesures prises, comme un homme épuisé par un violent effort, le gouverneur retomba dans l'apathie qui était le fond de son caractère. Un *mélazin* (lieutenant), qui d'habitude faisait sa partie d'échecs, vint à l'heure accoutumée; un esclave remplit les narguilèhs, où l'eau et l'odorante vapeur luttent dans la carafe en cristal de Bohême qui leur sert de prison , puis servit la *sennièh* couverte de soucoupes pleines de soujoûk coupé à petits morceaux, de pistaches de Syrie, d'olives de Grèce, de boutargue de Damiette, de caviar de Russie, enfin une burette en cristal ciselé, remplie d'*araki*, ainsi qu'un petit verre grand comme un dé à coudre, et qui, de ce moment, ne cessa de passer du bek à son partenaire. Aussi étaient-ils ivres tous deux quand, de la grande terre, qu'une

portée de carabine séparait à peine de la demeure du gouverneur, de longs cris de détresse annoncèrent un nouveau désastre.

Aux pâles lueurs de la lune, on voyait une foule se presser sur la rive, portant les uns des caisses, d'autres des sèrir, d'autres des ustensiles de ménage. Toutes ces créatures humaines demandaient, avec des clameurs où il y avait une épouvante inconnue, qu'on leur envoyât des barques pour les passer dans l'île. Plus loin, vers le nord, on entendait, malgré l'éloignement, une immense rumeur dans laquelle se confondaient des bruits d'hommes et de chevaux se heurtant avec furie, des chants de victoire, des cris déchirants comme la dernière plainte des blessés. Tout au bout de l'horizon, l'incendie, allumé sur deux ou trois points du village de Mokollo, montait dans le ciel avec ses lueurs sinistres, pareilles à l'un de ces météores qui annonceront l'agonie de la race humaine.

Pendant que le bek suivait d'un œil hébété par l'eau-de-vie le progrès des flammes qui dévoraient la demeure de tant de malheureuses familles, Mme D... et ses filles rentraient à Massouah. Quant à M. D..., il s'obstinait à ne pas quitter sa maison de terre ferme, qu'il comptait mettre sous la sauvegarde du pavillon national, et défendre, au besoin, le fusil à la main. Mais, attaqué au

point du jour et fait prisonnier avec ses domestiques, il ne devait échapper à la mutilation imposée aux prisonniers qu'en livrant une forte somme aux Abyssins. Le pavillon de la république fut lacéré sous ses yeux, et les maraudeurs amharas, après avoir pillé sa demeure, y mirent le feu sur vingt points à la fois.

Vers les dix heures du matin, du haut de la terrasse de notre habitation, nous pûmes voir s'avancer un nuage de poussière du milieu duquel ne tarda pas à se dégager une longue colonne de cavalerie qui vint longer la mer et remonta vers Arkeeko. D'autres colonnes d'infanterie prenaient la même direction, en suivant la chaîne des collines qui, vers l'ouest, se courbe en un immense hémicycle autour de la bourgade et de la forteresse. Les sabres et les fers de lance scintillaient au soleil ; sept à huit mille voix hurlaient le chant de guerre des montagnes, ouragan de notes sauvages que déchirait incessamment l'éclat d'airain des nagarits.

Quand cette colonne fut en vue de la citadelle, la fièvre furieuse qui possédait les Nizam depuis la veille atteignit son paroxysme, et le bim-boschi eut toutes les peines du monde à empêcher ses hommes de franchir les remparts pour se ruer comme des panthères sur la proie humaine qui venait à eux. Puis le canon fit entendre sa grande

voix au-dessus de toutes ces clameurs de pygmées, et quelques boulets s'en allèrent, en sifflant, labourer les rangs abyssins; quelques cavaliers, quelques chevaux tombèrent hachés par cette pluie de fer.

Alors, dans cette tourbe d'hommes, d'ailleurs d'une incontestable bravoure, mais auxquels le canon est complétement inconnu, se répandit l'insurmontable terreur qui, à Azincourt, fit frissonner sous leurs armures les meilleurs cavaliers de l'Europe, placés eux aussi devant ces tubes tout nouvellement inventés, qui vomissent la mort au milieu des bataillons, et confondent dans un même trépas le lâche et le brave. Un mouvement d'hésitation se fit sentir à la tête de la colonne; un vide se fit à son front, et elle se sépara en deux torrents qui passèrent au galop en contournant la citadelle comme les eaux d'un fleuve entourent l'île qui les divise. Dans leur course, les Abyssins jetèrent des brandons allumés dans chacun des groupes de huttes qui composent le village, et cette cavalerie rapide disparut en un clin d'œil, laissant partout l'incendie derrière elle.

Près du djebel Gadem, l'immense meute fit lever de grands troupeaux de chameaux et de bœufs que deux ou trois cents pâtres essayèrent de soustraire à l'ennemi. Hommes et animaux furent impitoyablement massacrés, et le tourbillon agile reprit sa

course vers Zoula. Mais, une fois à l'entrée de la gorge qui, des ruines d'Adoulis, monte vers celles d'Axoum, en passant par Hammamo, les Abyssins durent tourner bride; les collines granitiques qui encaissent la vallée étaient occupées par des hommes armés que leur position inexpugnable mettait à l'abri de toute surprise, et qui pouvaient écraser quiconque se hasarderait au fond de cette crevasse, dont les pentes sont déchirées à chaque instant par des précipices.

En traversant les rues de la ville, nous remarquâmes que des regards pleins de haine se fixaient sur nous; à notre vue, les passants s'arrêtaient pour se dire les uns aux autres, dans le creux de l'oreille, de ces paroles mystérieuses au fond desquelles il y avait de sinistres pensées, et un ou deux amis nous avertirent en cachette de bien nous garder.

Nous passâmes une partie de la soirée à fondre des balles; tous nos fusils furent chargés; et les serviteurs abyssins, qui avaient remplacé ceux par lesquels nous avions été abandonnés à Assouz, furent consignés à la maison.

La nuit venue, la moitié de nos gens allèrent s'installer avec leurs armes dans le vestibule d'une habitation voisine, occupée par deux prêtres italiens, dont l'un était monsignor Massaia, évêque de *Cassia in partibus Galla*; l'autre, M. de

Jacobis, préfet des missions catholiques en Abyssinie.

L'évêque devait s'embarquer le lendemain pour Zeylah, d'où il espérait pénétrer dans l'intérieur; de son côté, M. de Jacobis devait se mettre en route au point du jour, pour gagner le pays des Irabs, tribu taltale qui n'a point encore abandonné le christianisme, et qui vit indépendante du chef du Tigré dans les gorges inaccessibles de l'Alètiêna, rameau secondaire de la grande chaîne du Bahr-Nagasch. Récemment nommé à l'évêché d'Axoum, M. de Jacobis devait être sacré cette nuit-là même par l'évêque des Gallas.

Pendant que la tempête des hommes mugissait au dehors, les deux prêtres allaient donc passer la nuit en prières, oubliant qu'à chaque instant la mort pouvait s'abattre sur eux sous ses formes les plus effrayantes. Aussi, quand au matin nous allâmes heurter à la porte de nos amis, et que nous vîmes l'un d'eux agenouillé humblement, l'autre, revêtu de ses habits sacerdotaux, accomplir l'une des plus imposantes cérémonies de l'église romaine dans une humble chambre où la lueur des cierges se mêlait aux premières clartés du jour tombant par les crevasses du plafond, nous nous sentîmes dominés par la grandeur de cette scène, digne des premiers âges du christianisme, et nous nous retirâmes, nous, incrédules,

pleins de respect et d'admiration à la fois pour cette piété simple, pour ce tranquille courage de deux hommes qui, comme des soldats qui se rendent à leur poste, allaient s'élancer du pied du même autel vers des périls de toutes les heures.

Avant midi, tandis que le nouvel évêque, suivi d'un seul guide, prenait le chemin de l'Alètièna, à travers un pays sur lequel cent villages embrasés fumaient encore et que des partis ennemis sillonnaient de toutes parts, monsignor Massaia, Stephen et nous, nous montions sur une barque qui allait mettre à la voile pour Djeddah, et qui devait nous déposer à Dahlâk.

Nous mouillâmes, vers le coucher du soleil, près de la grande île, au fond d'une anse dont les bords sont semés de tombeaux, qui, presque tous, portent une pierre noire couverte d'inscriptions koufiques. Le nakoudah et les hommes de l'équipage nous dirent que c'étaient les tombes des premiers martyrs de l'islam, tués dans la guerre contre les chrétiens qui alors couvraient toute cette côte. Ils nous assurèrent aussi que quiconque avait essayé d'arracher un caillou à ces monuments funéraires était toujours mort peu après d'une manière misérable, et qu'un gouverneur turc, ayant tenté cinq fois de faire porter une de ces pierres gravées dans la grande mosquée de Massouah, cinq fois la barque sur laquelle elle avait

été embarquée s'était brisée, et cinq fois la pierre était retournée d'elle-même recouvrir la tête du saint pour lequel elle avait été taillée.

La plage qui bordait l'anse était littéralement couverte d'oiseaux de mer. Hérons, court-vite, courlis, chevaliers, goëlands et mouettes, rangés par tribus sur le sable, nous cédaient tout au plus l'espace nécessaire à nos tapis, que nous avions fait porter à terre. Longtemps encore on entendit des sifflements aigus, des cris plus graves, d'autres qui s'exhalaient comme un long gémissement; de rares bouffées de brise tiraient des *salsoles*, qui couvraient l'intérieur de l'île, des murmures pareils à une plainte qui se fût échappée des vieilles tombes voisines; le frémissement des vagues assoupies, doux et régulier comme la respiration d'une jeune fille, servait de base harmonique à ce concert de la nuit et de la mer.

Un autre phénomène vint ajouter à l'étrange effet de cette scène : là où venait mourir la marée qui montait à cette heure, une traînée de pâle lumière dessinait les contours de la petite rade.

Nous étions à l'ancre au-dessus d'un banc de madrépores dont deux brasses d'eau nous séparaient à peine, si bien qu'au jour ce fut un merveilleux spectacle que ce tapis déroulé sous nos pieds, et dont le rideau de la mer calme et transparente ne dérobait aucun détail.

D'abord toutes les aspérités du banc qui faisaient saillie au-dessus des eaux, incrustées sur de larges *oscabrions*, recouvertes de végétations microscopiques du plus beau vert et semées de petits coquillages pourpres, abritaient dans les creux de leur rugueuse surface des crabes qui s'y retiraient à l'ombre, ne montrant hors de leurs retraites que leurs énormes pinces et leurs yeux semblables à des escarboucles montées sur des baguettes d'ivoire. Au pied de ces saillies, le flot tasse des lymnées, des auricules, des méléagres, des nérites, dont les coquilles à spires enroulées de toutes sortes de manières se hérissent de verrues, se plissent de cannelures. Plus bas encore, le rocher se pave d'ostracés en éventail, pliés en coude comme un poignard arabe ou seulement arqués comme un khandjar persan; d'arondes qui s'attachent au sol par un byssus soyeux; d'énormes bénitiers dont les valves entre-bâillées au soleil laissent voir la bouche du mollusque rayée de noir sur du jaune comme la robe d'un tigre indien; de cornets pointillés ou striés de brun ou de violet; de murex hérissés d'épines qui les font ressembler à des peignes; d'astéries, de scutelles pareils à des palets qui porteraient en relief l'empreinte d'un fleuron à cinq lobes; d'étoiles de mer rouges comme du feu, ou blanches, qui ont l'air d'une fleur tombée de la tige d'un lis, ou composées de cinq longs bras annelés

de brun et de fauve, comme des tronçons de vipère qu'on aurait noués ensemble.

Puis le sol sous-marin se creuse en petites vallées, se bossèle de montagnes en miniature, se hérisse de forêts d'arbres de corail et de pierres dont les troncs, partis d'une même racine, poussent sur un même plan horizontal de longues branches carminées, ou se composent de lames imbriquées, ou imitent à s'y méprendre de gigantesques champignons. Çà et là poussent des touffes d'éponges aux feuilles roulées en cornets de toutes grandeurs, et dont le tissu a la fragile finesse des toiles d'araignée.

Autour de ces forêts s'étendent d'immenses prairies semées de fleurs en panaches, en roses, en ombrelles, en éventail; fleurs animées qui, au moindre mouvement des ondes, rentrent dans leurs cellules invisibles, s'y tiennent cachées un instant, et reparaissent bientôt comme par enchantement avec leurs brillantes couleurs. Cette végétation de pierre et de chair forme des berceaux, des avenues, des grottes féeriques, jardins voilés par le glauque rideau de la mer, que peuplent des myriades d'êtres d'un ordre supérieur. Des poissons taillés en aiguille, en croissant, en mître, noirs, lapis-lazuli, rouges, jaunes, bigarrés ou zébrés de toutes ces couleurs, vaguent dans ces gracieux labyrinthes, montent, descendent, se poursuivent en jouant au soleil, qui fait étinceler leurs écailles comme les

pierreries d'un écrin. Au moindre bruit, les poissons merveilleux se réfugient vers le polypier. Quelquefois aussi ils s'égarent loin de leur asile : le sable qui sépare leur palais du polypier voisin est si doux, le soleil l'éclaire si bien et l'onde y jette de si beaux reflets !

Mais ces solitudes ont aussi leurs dangers. Des poulpes hideux, aux longs bras formidables, des raies gigantesques dont le dos est tacheté d'azur, des requins qui n'ont pas encore toute leur croissance, croisent dans ces déserts et d'un bond s'élancent sur la légion vagabonde. Alors, le sable, le sang et des bulles d'écume montent à la surface de la mer qui se trouble, et le paysage sous-marin disparaît comme une scène sur laquelle le machiniste laisse tomber la toile. Puis la surface des eaux redevient tranquille; les petits poissons si beaux apparaissent encore au milieu de leurs riches demeures, et, oublieux de leur frayeur, se hasardent de nouveau vers d'autres ennemis par lesquels ont été remplacés ceux que leurs frères ont rassasiés.

Les habitants de la mer subissent la loi fatale qui condamne tout être animé à vivre d'êtres plus faibles que lui, ou à devenir la proie d'êtres plus forts : loi brutale, contre laquelle l'homme se révolte en vain, et qui ferait douter de la bonté du Créateur, dont tout révèle d'ailleurs la puissance.

IX

Il est de certaines heures pleines de tristesse entre toutes celles dont se compose le chapelet bigarré que l'on nomme la vie : ce sont celles où l'homme voit la mort ou le vent du hasard disperser les amis avec lesquels il s'était doucement habitué à vivre, et qui, en s'en allant, laissent un vide dans ses jours, un regret douloureux au fond de son cœur.

Une de ces heures qu'Horace conseillait de marquer d'un caillou noir était venue pour moi. Dès le lendemain de notre arrivée à Dahlâk, Stéphen retournait à Massouah ; deux jours plus tard, une barque qui faisait voile pour Aden emportait monsignor Massaia, qui avait hâte de gagner Zeylah. Enfin, un jour plus tard encore, M. Arnaud, alors gravement malade, se décidait à profiter de la même barque avec laquelle nous avions quitté le Samhar tous ensemble, pour se rendre à Djeddah, où il espérait se rétablir.

Quand au dos bleu des lames se fut effacé le sillage de la saïa qui allait mettre toute la largeur de la mer Rouge entre mon compagnon de voyage et moi ; quand sa voile blanche eut disparu à l'ho-

rizon, pour échapper à l'isolement dans lequel me laissait cette triple séparation, je courus retenir une place à bord d'un sambouk qui, vers le coucher du soleil, devait faire route pour Massouah, où me rappelaient quelques affaires.

Ce sambouk était une misérable barque de pêcheurs, gréée d'une voile de nattes, et dont tout l'équipage consistait en deux homme et en un enfant. De plus, le ciel se couvrait, et le calme plat qui régnait sur la mer, le vol des pailles-en-queue, les clameurs des mauves, qui semblaient appeler la tempête, tout présageait une nuit orageuse.

La nuit fut terrible. De quart d'heure en quart d'heure se succédaient des grains violents mêlés de pluie. L'éclair courait en sillons de feu sur un ciel noir, et le ressac de la lame sur le récif qui nous abritait enveloppait le sambouk de lueurs phosphorescentes de l'effet le plus lugubre. D'énormes vagues, sur la croupe desquelles ruisselaient ces mêmes lueurs pâles, venaient du sud et fuyaient sous le souffle du vent, jusqu'à ce que, rencontrant un îlot ou un rocher à fleur d'eau, elles s'y brisassent avec un fracas, dont les grondements du tonnerre paraissaient n'être que la répercussion.

La bourrasque ne se calma que longtemps après minuit. Alors, seulement les marins, demeurés bravement à leur poste jusque-là, purent s'endormir

aux balancements que la lame, cette berceuse fantasque, imprimait à leur barque, Au jour, on déroula à la brise la voile de nattes que l'orage de la nuit avait imbibée d'eau comme une éponge, et, le soir même, nous jetions l'ancre dans le port de Massouah.

Quand la terre eut bu la pluie de sang dont cette partie de la côte venait d'être inondée; quand le feu se fut éteint sous les décombres des villages incendiés; quand les choses eurent repris leur cours ordinaire, le naïb Mohammed, trompé, lui aussi, dans son attente par la brusque retraite des Abyssins, se hasarda à quitter sa cachette. Suspect aux Turcs, odieux aux Bédouins sur lesquels il avait attiré la ruine et la destruction, il crut pouvoir braver les soupçons des uns aussi bien que la haine des autres, et un beau jour on le vit reparaître à Arkeeko.

Cette impudeur devait recevoir un terrible châtiment. Prévenu de son retour, Khalil-Bek dépêcha aussitôt des *kawas* chargés de l'arrêter; mais des amis avertirent à temps le chef des indigènes, qni s'enfuit une seconde fois vers les montagnes, et eût pu s'y croire en sûreté, n'eussent été les hommes que ses exactions et sa tyrannie avaient jetés hors de la loi commune.

Le mari d'Aïscha était à la tête de ces outlaws du littoral abyssin. Or, on n'a point oublié que,

pour chacun des osselets de sa main droite toujours clouée au seuil de la demeure des naïbs, le manchot avait fait vœu de tuer un homme de leur parenté.

Au quatrième jour de marche, vers l'heure de midi, le chef fugitif vint faire sa halte au fond d'une gorge sauvage et s'endormit avec son escorte, composée d'une trentaine de serviteurs dévoués.

Soudain, un coup de fusil détonna, et une balle, effleurant l'épaule du naïb, s'en alla briser le crâne de l'un des siens couché à côté de lui. Au même instant, une vingtaine d'hommes, s'élançant des fourrés voisins, se ruèrent sur les gens d'Arkeeko, qui, surpris par cette attaque imprévue, eurent sept à huit des leurs mis hors de combat dès le premier choc.

Alors s'engagea une lutte furieuse, une mêlée où les zagaies devenaient inutiles, tant les deux partis se serraient de près. Au milieu de ce groupe, au-dessus duquel les lames de sabres se levaient et s'abaissaient sans cesse, pour se relever toutes rouges, et secouer au loin une rosée sanglante, une sorte de colosse dominait le reste des combattants de toutes ses épaules. Comme s'il eût dédaigné le bouclier derrière lequel s'abritaient les nains qui se mouvaient autour de lui, le géant n'avait pour toute arme qu'un sabre d'une lon-

gueur démesurée qu'il tenait de sa main gauche, et dont chaque coup abattait un ennemi; ce géant était le mari d'Aïscha.

A chacun de ceux qui tombaient, le chasseur d'éléphants jetait comme adieu un insultant sarcasme qu'il faisait suivre d'un nombre énoncé à haute voix, ainsi que l'on compte les points au jeu. Seulement, le manchot avait compté vingt-six, tout d'abord, comme si, aux points d'une partie commencée ailleurs et demeurée inachevée, le terrible joueur eût ajouté ceux qu'il gagnait dans la partie actuelle.

Les hommes d'Arkeeko semblaient ne s'occuper que de ce formidable adversaire. Bientôt les coups qu'on lui portait de toutes parts eurent ouvert profondément les muscles de sa large poitrine, ou entaillé les chairs de ses bras et de ses jambes. Mais ces blessures, par lesquelles s'échappaient des flots de sang, paraissaient ne rien diminuer de son agilité, de sa prodigieuse vigueur. A chaque instant, un cadavre de plus ajoutait une nouvelle unité au nombre de victimes que, tout entier à sa besogne, le colosse comptait avec une effrayante impassibilité. Il en était à trente lorsqu'un des hommes du naïb, reculant de quelques pas, ramassa à terre une zagaie dont il fit vibrer horizontalement la hampe au-dessus de sa tête, et qui alla s'enfoncer dans la poitrine du manchot, à

un ou deux pouces au-dessous de la clavicule gauche.

Celui-ci chancela un instant, puis se raffermit sur ses jambes par un effort surhumain, et son sabre, s'abattant sur la tête d'un ennemi, l'ouvrit jusqu'au menton.

— Trente et un, s'écria-t-il ; il ne m'en faut plus qu'un autre.

Et le chasseur d'éléphants se mit à fendre la presse pour arriver jusqu'au naïb, qui l'évitait avec le plus grand soin.

— Trente-deux, cria une autre voix avec un éclat de rire sardonique, en même temps qu'une seconde zagaie atteignait le mari d'Aïscha en pleine poitrine.

Alors, une dernière pensée de vengeance inspira le mourant; un dernier effort le fit tomber du côté du chef d'Arkeeko, trop occupé en ce moment pour songer à fuir, et dont il put saisir le bras, sur lequel sa main se referma comme un étau de fer; puis le géant roula sur le sol ainsi qu'une statue arrachée de son socle, entraînant dans sa chute l'ennemi dont il s'était promis la mort.

Aïscha était veuve.

Cependant, les compagnons du chasseur d'éléphants firent des prodiges. Pendant que le naïb se débattait inutilement pour s'arracher à la main qui le tenait prisonnier; pendant qu'avec son couteau

il cherchait à couper les nerfs immobilisés par la roideur cadavérique qui rivait cette main à son bras, ses gens, rompus sur toute la ligne, prirent la fuite en laissant les trois quarts des leurs sur le terrain. Les outlaws ne s'amusèrent pas à les poursuivre, mais coururent au naïb, qui fut garrotté en un instant, ensuite lié sur la croupe d'un dromadaire, et emporté à travers des forêts où sa mère elle-même n'eût pu retrouver ses traces.

La nuit suivante, des hommes couverts de sang et de blessures déposèrent, au fond d'une barque, un homme dont le corps était entouré de liens de cuir qui rendaient le moindre mouvement impossible, et qu'un bâillon empêchait d'appeler à son aide. Quelques coups d'aviron poussèrent cette barque jusqu'au pied de la maison habitée par Khalil-Bek, auquel ce mystérieux prisonnier fut remis.

Une heure plus tard, la *schoutiéh* égyptienne de station à Massouah mettait à la voile pour Djeddah, emmenant cet homme, qu'à son arrivée le pacha du Béléd-el-Ahrameïn fit jeter dans un cachot. Il y demeura un mois. Un jour, les portes de la prison s'ouvrirent, et il en sortit une légion de kawas traînant derrière eux ce même homme, dont la pâleur cadavéreuse, l'œil égaré et les jambes vacillantes disaient assez la terreur. A l'une des portes de la ville, les kawas firent accroupir le

prisonnier, que la mort semblait avoir saisi par avance, et qui promenait son regard éteint sur la foule en cercle autour de lui.

A ce moment, une femme voilée, dont les yeux étincelaient par l'ouverture du *borgho* comme l'œil fulgurant des panthères, parvint à se placer au premier rang, et se mit à crier de toutes ses forces :

— Trente-deux ! le compte y est, naïb !

A ce cri, le patient sembla se réveiller en sursaut : son regard se fixa sur la femme qui lui apparaissait à sa dernière heure comme un fantôme vengeur; un cri de rage s'échappa de sa poitrine, et il fit un mouvement comme pour s'élancer vers elle. Mais le sabre du chaouch, passant dans l'air comme un rayon de feu, s'abattit sur le cou du patient; la tête, retenue seulement par un lambeau de peau, vint tomber sur la poitrine, et le corps se renversa dans une mare de sang.

Ainsi finit le naïb Mohammed

X

Pendant notre séjour à Dahlâk, un Anglais, nouvellement arrivé d'Aden, était venu s'installer dans une maison voisine de celle habitée par Stéphen.

Le nouveau débarqué avait couru l'Inde tout entière, ainsi que la plus grande partie de la Nouvelle-Hollande, où il avait fait un long voyage dans l'intérieur, à la découverte de je ne sais plus quel fleuve. Il s'en allait maintenant aux sources du fleuve Blanc; celles-là trouvées, il passerait à celles du Niger, puis à celles de la Tchadda, enfin à celles de tous les grands fleuves de l'Afrique. Sa profession était de trouver les sources introuvables.

Il n'y avait à tout cela qu'une petite difficulté : c'est que l'intrépide explorateur ne savait pas le premier mot des mille et un idiomes de l'Afrique. Mais, outre qu'avec sa boussole il pouvait à la rigueur se passer de parler à qui que ce fût, notre homme, qui était le plus bizarre des originaux des trois royaumes unis, avait trouvé un moyen aussi simple que facile de parer à cet inconvénient. Au lieu d'apprendre lui-même les langues parlées dans les provinces qu'il aurait à traverser, il y avait économie de temps, selon lui, à enseigner l'anglais aux hommes avec qui il lui plairait d'avoir des relations.

Et, tout d'abord, il résolut de se former un domestique avec lequel il n'eût pas besoin de recourir à un baragouin aussi barbare que l'arabe. Il prit donc un serviteur auquel, dès le premier jour, il donna l'ordre, en anglais bien entendu, d'aller au

marché, et de lui en rapporter du pain, du beurre, des œufs et de la volaille. Le serviteur était tout oreilles; mais, pour si grandes qu'il les ouvrit, pas un mot de tout cela n'arriva à son intelligence. Le maître lui administra une volée de coups de poing et de coups de pied, sous prétexte de lui ouvrir l'intellect; puis, quand il jugea cette première leçon de longueur suffisante, il ouvrit la porte au malheureux, qui se sauva en criant *au feu!*

L'anglais jeûna jusqu'au soir. Un peu avant la nuit, il lui fallut bien pourtant se résoudre à courir lui-même au bazar, où son costume excita une hilarité générale.

En effet, dès le premier jour de son arrivée, notre homme n'avait eu rien de plus pressé que de se mettre comme les gens du pays, c'est-à-dire qu'à part la serviette qu'il avait roulée autour de ses reins en guise de pagne, il était tout nu. Je me trompe : en sa qualité de gentleman, il n'avait pu se décider à renoncer aux gants blancs, qu'il ne quittait jamais, même pour manger son pilau avec les doigts.

Arrivé au milieu du marché, voici comment il s'y prit pour trouver une poule à acheter.

D'abord, il ploya son grand corps jusqu'à toucher la terre du nez; puis il allongea ses bras le long des cuisses, et se mit à marcher ainsi de côté et d'autre, comme les poules en quête d'un grain

de mil, s'arrêtant quelquefois pour gratter la terre du pied, ou se redressant brusquement pour imiter en fausset le chant du coq. Comme il avait soin de montrer sa main pleine de roupies à chacune de ses évolutions, tout le monde comprit : les poules et les coqs arrivèrent en foule, et le gentleman s'en retourna chargé de volailles. Il n'y avait plus qu'à en faire cuire une.

Le voyageur essaya de la plumer; mais, trouvant bientôt ce procédé trop peu expéditif, il imagina d'allumer un grand feu, de suspendre le volatile au-dessus, et de laisser aux flammes le soin de la débarrasser de l'habit de plumes qu'elle tenait de dame Nature. Les plumes, ainsi calcinées, se réduisirent en une croûte de corne, dans laquelle la malheureuse bête, mal saignée, cria jusqu'à ce qu'elle fût à moitié cuite.

Cette volaille *à la coque* — c'est le nom que l'Anglais donnait à la nouvelle préparation culinaire de son invention — lui parut délicieuse, et surtout très-tendre.

Toutefois, après son dîner, notre voisin vint nous faire une visite et nous dit qu'il comptait aller se plaindre au gouverneur de la conduite peu honnête de son domestique. L'Arabe avait, en effet, le tort d'avoir pris une leçon d'anglais et d'être parti sans payer le cachet. Stéphen se chargea de pourvoir à son remplacement.

A peine installé, le nouveau serviteur reçut à peu près les mêmes ordres que celui de la veille, et, comme lui, ne comprit goutte. Le voyageur, convaincu plus que jamais de l'excellence de sa méthode, ne se reprochait que d'avoir voulu procéder graduellement à l'endroit de son premier élève, sans doute afin de ne point surcharger sa mémoire. Aussi résolut-il d'entrer plus résolument en matière avec le second et de lui apprendre tout l'anglais d'une seule fois. La leçon se prolongea jusqu'au moment où ses voisins, entendant l'homme d'Arkeeko beugler et appeler au secours, se hasardèrent à enfoncer la porte.

Enfin, l'Anglais finit par déterrer, sans le secours de Stéphen, cette fois, un matelot indien qui parlait sa langue et dont il se trouva très-satisfait, excepté sur le chapitre de l'activité.

Par-dessus tout, le matelot avait le sommeil dur ; or, une nuit, son maître, venant à s'éveiller vers les trois heures du matin, eut envie de prendre du thé :

— Hamed ! lui cria-t-il.

Le serviteur ronflait et se garda bien de répondre.

— Hamed ! répéta l'Anglais.

L'Indien dormait toujours.

—Hamed !... enfant de chienne ! vociféra le maître, qui, ne pouvant plus y tenir, se leva, versa une

charge de poudre dans le canon d'un pistolet et lâcha le coup à deux pouces de l'oreille du dormeur.

Celui-ci s'éveilla en sursaut, bondit hors de son lit et se sauva tout nu dans les rues de la ville, tandis que le gentleman riait à se disloquer les mâchoires de cette facétie, qu'il trouvait infiniment réjouissante.

Pourtant, comme aucun domestique ne voulait d'un tel maître, le voyageur se dégoûta vite d'un pays où un riche enfant d'Albion était obligé de préparer lui-même son manger, et partit peu après pour Djeddah, ce qui explique comme quoi le voile mystérieux qui couvre les sources du fleuve Blanc, du Niger et de la Tchadda n'a point encore été soulevé.

Outre l'Anglais, notre voisinage s'était augmenté d'un nouveau venu dans la personne de Mohammed Cotten. Sa maison avait été incendiée par les Abyssins lors de leur apparition à Mokollo, et, en attendant la possibilité d'en rebâtir une neuve, notre chamelier en chef avait jugé à propos d'élire domicile dans une hutte contiguë à notre demeure. La mort y était entrée avec lui et avait frappé d'abord sa vieille mère; ensuite, à quelques jours d'intervalle, sa jeune femme. Pendant près d'un mois, ce furent des cris, des sanglots, des myriologues, des danses funèbres qui nous empêchèrent

de fermer l'œil : après quoi, cette bruyante douleur tomba tout à coup, et les parents des deux défuntes ne se souvinrent plus d'elles qu'un jour par semaine.

Ce jour-là,— c'était toujours le mercredi, — dès l'aurore, les femmes du quartier se réunissaient dans la maison de notre chamelier. Une des commères commençait par couper et laver le toumbéki nécessaire pour remplir le narguiléh, dont le tuyau passait de main en main, et auquel chacune des assistantes aspirait à son tour une bouffée de tabac. Pendant ce temps, un autre préparait le café, et la tasse faisait le tour du cercle.

Ces dispositions préliminaires terminées, la matrone la plus renommée par son talent d'improvisation entonnait d'une voix dolente la première strophe d'un myriologue ; d'autres l'accompagnaient de cris, de sanglots, de contorsions effrayantes, tandis que des danseuses échevelées, en proie à un désespoir frénétique, hurlaient toutes ensemble leur refrain lugubre : *Ouoyé ! ouoyé !*

Tout à coup, à un signe de la vieille femme qui remplissait les fonctions de maîtresse des cérémonies, l'improvisatrice s'arrêtait, les yeux des pleureuses se rassérénaient, les danseuses rajustaient leurs vêtements en désordre ; toutes se pressaient autour de la bouilloire et du narguiléh, que l'on rallumait ; la tasse recommençait à circuler à la

ronde, et ces femmes, si désolées une minute auparavant, caquetaient, médisaient où riaient aux éclats.

Cette comédie, avec ses entr'actes, durait jusqu'à midi, et devait se répéter régulièrement tous les mercredis pendant trois ans.

Or, il arriva que, dans cette périodique affluence de femmes qui se réunissaient chez lui chaque semaine, Mohammed Cotten finit par remarquer une jeune fille dont la vue acheva de calmer ce qu'il pouvait y avoir encore de regrets au fond de son cœur ; et le célibat, ainsi que le veuvage, étant considérés ici comme une énormité que rien n'excuse, le mariage fut décidé en quelques jours.

Le soir fixé pour la cérémonie, la maison de notre voisin s'illumina comme une chapelle ardente ; des œufs d'autruche, que l'on ne casse que lorsque le mariage est consommé, décorèrent sa porte d'une bizarre guirlande, et un grand festin, auquel nous fûmes conviés, Stéphen et moi, réunit les parents et les amis des deux familles.

A part un grand feu qui fut allumé devant la porte du nouveau marié, et autour duquel vint danser un double cercle de jeunes gens et de jeunes filles, rien des farces bruyantes dont un mariage, dans les camps nomades, est toujours l'occasion, ne marqua cette fête. Tout se borna à dévorer quelques sacs de riz et nombre de mou-

tons ; après quoi, le cadi bénit les deux conjoints et les assistants se retirèrent.

La même différence qui existe dans les cérémonies extérieures du mariage se retrouve dans le sort des femmes chez les Bédouins et celui des femmes de Massouah et d'Arkeeko. Tandis que les premières sont condamnées aux travaux les plus rudes, les dernières, au contraire, devraient être comptées dans la catégorie des êtres privilégiés dont parle le proverbe arabe : « Il n'y a rien de plus heureux en ce monde que les ramiers de la Mecque, les chevaux de l'iman de *Sanâ* et les femmes de *Sawakin.* »

Dans les villes du littoral, la femme est, en effet, considérée comme un animal de luxe, que l'on ne doit point soumettre au travail, de peur d'en amoindrir la valeur. Pour elle, la durée de la lune de miel se mesure à la durée de sa beauté. La conservation de celle-ci est son unique besogne ; les soins du ménage sont l'affaire des esclaves et non la sienne. Toute fatigue lui est interdite ; elle ne peut aller visiter une amie qu'à mule, ou montée sur un chameau bien doux, dont on amortit encore le cahot au moyen de tapis. Le mari rentre-t-il pour le repas du soir après une journée de labeur, du pied, la femme, accroupie sur son sérir, lui montre sans mot dire l'endroit où il trouvera son manger, et le mari lui doit encore des remer-

cîments pour ce geste. En un mot, elle est traitée en nouvelle mariée jusqu'à ce que se montre la première ride. Alors seulement apparaît le revers de la médaille. Les philtres, les lotions, les pratiques bizarres qui sont le secret de certaines vieilles, dont chacune tient à capter la bienveillance, rien n'est épargné pour retarder ou déguiser le plus longtemps possible les ravages du temps. Mais une vieillesse prématurée ne tarde point à suivre ce premier signe; une pente rapide conduit à l'abîme; et, du jour où sa beauté, ce talisman qui lui valait une si douce existence, vient à se flétrir, rien ne saurait soustraire la malheureuse à l'abandon et au divorce; à moins que, par une pitié plus humiliante encore, le mari ne consente à la garder pour servir la jeune fille qui prendra sa place au lit conjugal.

Maintenant que le lecteur est rassuré sur le sort de Mohammed Cotten, qui, avec l'aide de Dieu, lèguera à une nombreuse postérité son inépuisable répertoire de légendes et de chansons, ainsi que son talent musical, il me reste à lui dire ce qu'il est advenu de quelques autres personnages qui ont passé sous ses yeux dans le cours de ces récits.

Une destinée non moins heureuse que celle de notre chamelier en chef attendait Gazaïn, le chasseur de M. D..., au service duquel il avait amassé

un pécule qui, en Abyssinie, devait lui valoir une honnête aisance. De plus, en quittant Massouah pour retourner en Égypte, son maître lui abandonnait un fusil de chasse avec lequel le Nemrod noir s'était pour ainsi dire identifié. Pour lui, de la mer Rouge à Gondar, il n'y avait point deux yeux de jeune fille dont l'éclair lui allât au cœur comme le brillant des batteries de son arme, ni de voix plus douce que le bruit de ses coups, d'ami plus sûr que la balle qui s'échappait en sifflant de sa double bouche. Gazaïn avait donc tout un avenir de bonheur devant lui. Aussi, au lieu de ces fantômes féminins qui passent dans les rêves des autres jeunes hommes, ses songes à lui étaient peuplés de gazelles, d'antilopes colossales, de rhinocéros formidables de la colère desquels il se riait, d'éléphants monstrueux qui lui apportaient humblement leurs gigantesques défenses. Par surcroît de prospérité, avant de regagner son pays, il avait pu enfin réaliser un de ses vœux les plus ardents.

Un jour que son maître lui avait dit : « J'ai du monde à dîner, il me faudrait un peu de gibier, » Gazaïn s'était levé bien avant l'aube, et s'était acheminé tout seul du côté de la vallée d'Ouïen-Négous, où les arabats pullulent. Ils s'y trouvèrent deux chasseurs, lui et le lion que depuis longtemps il brûlait de rencontrer. Comme s'il flairait un ennemi, ce dernier se prit à rugir, à

fouetter la terre de sa queue, à hérisser sa fauve crinière ; tout son corps se contracta sur lui-même, et il allait s'élancer; mais un éclair, bientôt suivi d'un autre, jaillit du fusil de Gazaïn, et, atteint à la fois à la tête et en avant de l'épaule, le roi de la vallée s'affaissa sans vie sur le sable.

Avant dix heures du matin, Gazaïn était de retour à Massouah, suivi d'un chameau qui portait, d'un côté, le gibier demandé par son maître; de l'autre, la dépouille de son gibier à lui. Cette fourrure, il ne l'eût pas troquée contre une couronne. C'était un trophée devant lequel pâlirait la gloire du guerrier de son village à la hutte duquel étaient appendus le plus de guéday humains. Une ovation accueillerait le retour du chasseur au milieu des siens; les jeunes filles se disputeraient son amour, et, lorsqu'il lui plairait de travailler à la procréation de l'espèce humaine, son premier-né dormirait sur la dépouille du lion. Or, en Abyssinie, un tel lit est un luxe réservé aux princes, et l'enfant qui a grandi dans un tel berceau ne peut manquer de devenir fort et brave comme le redoutable animal qui en a fait les frais.

Les affaires qui m'avaient appelé à Massouah étaient à peu près terminées, lorsqu'on signala un navire européen à la corne duquel se déployait un pavillon inconnu. Ce pavillon était celui de la France, et ce navire était le brick la *Grenouille*,

appartenant à la maison Régis frères, de Marseille. Je courus au port.

Le brick français partait le lendemain pour Djeddah, et le capitaine Bisson m'offrait obligeamment passage à son bord.

On mit à la voile dès le point du jour, par un vent du sud qui tomba dans la nuit suivante, et fit place à une brise carabinée du nord-est, avec laquelle le navire ne pouvait que louvoyer de la côte d'Afrique à la côté arabe, s'élevant en latitude avec tant de lenteur, qu'il nous eût fallu plus d'un mois pour nous rendre à notre destination.

Le troisième jour, le vent fraîchit encore; le quatrième, il souffla par rafales si violentes, que nous dûmes fuir à la cape, tous les ris pris, sur une mer blanche d'écume, comme si à sa surface eût flotté une couche de neige.

Au dixième jour de route, un des Malgaches qui faisaient partie de l'équipage se plaignit d'une légère indisposition. Son mal empira dans la nuit, et, le lendemain, on le trouva mort dans son hamac. Ses camarades l'y roulèrent comme dans un linceul, et, la nuit venue, il fut déposé sur le gaillard d'avant avec un falot allumé près de la tête. Il était chrétien et catholique comme ses compagnons. Aussi ces derniers passèrent-ils la nuit à psalmodier les prières de l'église romaine. Le vent qui mugissait dans les agrès accompagnait cette

récitation monotone de ses aigres clameurs ; la vague venait battre régulièrement contre les flancs du navire avec le bruit sourd d'un coup de baguette sur une caisse tendue d'un crêpe, et les éclaboussures tombaient sur le mort comme les gouttes d'eau bénite que l'on jette sur une bière.

Le capitaine, désirant atterrir à quelque île pour y enterrer le malheureux Malgache, fit route toute la nuit, le cap sur les îles le plus à l'ouest de l'archipel de Farsan. Mais, au jour, le navire se trouva par le travers de brisants formidables : il fallut virer de bord. Comme les vingt-quatre heures de délai prescrites par la loi étaient écoulées, on ouvrit les panneaux d'un sabord ; l'extrémité de la planche sur laquelle était couché le cadavre fut appuyée contre l'ouverture; l'autre extrémité fut soulevée, de manière à former un plan incliné, sur lequel les dépouilles mortelles du matelot glissèrent pour tomber dans l'éternité, et l'abîme se referma sur sa proie.

Ce ne fut que dix-sept jours après notre départ de la côte d'Afrique que la *Grenouille* vint mouiller à l'entrée d'une rade que la vase comble peu à peu, et que ferme presque entièrement une double ligne de récifs.

Au fond de cette rade, de la mer au sommet d'une colline peu élevée, se déploie un amphithéâtre de maisons blanchies à la chaux, qui, de

loin, ressemblent à des cubes de pierre de taille épars sur un chantier. Du milieu de ces maisons montent les fûts d'une dizaine de minarets d'ailleurs peu élégants, et dont quelques-uns penchent. Une vieille muraille, dont les angles saillants sont protégés par des fortins, enferme le tout dans son enceinte. En deçà des maisons, des barques arabes dorment sur leurs ancres comme des oiseaux de mer fatigués, tandis que de légères embarcations gagnent le large sous le souffle de la brise qui gonfle leur voile triangulaire.

Tel est l'aspect sous lequel Djeddah apparaît au voyageur qui arrive comme nous du côté de la mer.

Du côté de la terre, ce port de la Mecque, qui est, en outre, la seconde ville du Béléd-el-Ahrameïn, est enveloppé de toutes parts par un morne désert, paysage de sables et de montagnes nues qui flamboient sous un ciel rutilant, et où l'œil attristé ne s'arrête que sur des buissons rachitiques et sans verdure, sur des tombes humblement couchées autour d'une coupole blanche; celle-ci marque la fosse d'Ève, la mère des races humaines.

Quand à la ville elle-même, ses maisons sont vastes et bien bâties; quelques-unes, par l'air étrange de leur architecture, font penser aux pagodes malabares. Toutes sont remarquables par l'ornementation qui enjolive les portes et les *mouscharabiéh*, quelquefois trop surchargées de fleurs

dans le goût indien, mais souvent admirables de richesse et de grâce. Du reste, hors le trèfle, auquel les portes et les fenêtres empruntent leur gracieux enchevêtrement de courbes, et qui aime à courir en dentelles de pierre sur les terrasses des mosquées, rien ne rappelle la manière nationale. C'est que l'art arabe, voyageur comme le Bédouin, aventureux comme les chefs qui promenèrent l'étendard du Prophète sur la plus grande partie de l'ancien monde, émigra de bonne heure avec les khalifes, sema en enfant prodigue toutes ses merveilles de Samarkand au Maroc, de Cordoue au Caire, et s'éteignit sur la terre étrangère; si bien que c'est à peine s'il est resté souvenir de lui dans la péninsule où il prit naissance.

Mais le côté le plus saillant de Djeddah est à coup sûr la variété infinie des races et des costumes. Tous les peuples de l'islam se sont donné rendez-vous sur ce coin de terre, héritage d'Abraham et d'Ismaël, berceau du Prophète, patrie de tant de héros. Tandis que les trois portes de Djeddah vomissent des flots de caravanes, des nuées de barques arabes, nombre de gros navires de l'Inde, lui apportent les produits des quatre parties du monde, ainsi que des milliers de pèlerins qui, en mettant le pied sur cette plage bénie, doivent se dépouiller de leurs vêtements, et s'envelopper de la toile qui leur servira un jour de suaire.

Aussi, rien de pittoresque comme les rues populeuses de cette Babel en miniature, quelques mois avant et quelques mois après le pèlerinage.

Partout ce sont des groupes de Malais ou d'Indiens habillés d'étoffes éclatantes; partout des Takrouris presque nus dorment, hommes et femmes, derrière le premier pan de muraille qui projette un peu d'ombre. Ici des djellabs donakil poussent vers les bazars des esclaves de toutes les parties de l'Afrique qui iront peupler les harems de l'Orient. Là passent des derviches persans ou des santons arabes déshabillés et poilus comme des saints Jérôme. Plus loin, de pauvres Bédouins insoucieux du soleil et des bouffées du simoun qui viennent de terre, drapés fièrement dans leur sayon de grosse bure que relève le fourreau de cuivre de la djambiéh et la tête enveloppée dans les plis de la saumada rouge rayée de soie jaune, surveillent leurs chameaux accroupis à terre.

A côté du Bédouin, qui a gardé les allures indépendantes aussi bien que les traditions hospitalières du désert, vont et viennent des citadins, au caftan de soie traînant jusqu'à terre, au turban de cachemire ou de mousseline éclatante de blancheur. Çà et là, des femmes voilées glissent dans la foule, comme des fantômes dont on ne voit que les grands yeux noirs et les mains rougies par le henné. Au milieu de cette cohue vaguent des

Arnautes, dont la ceinture de cuir se hérisse de poignards et de pistolets; des Turcs caracolent sur de magnifiques cavales arabes; des cheiks fuient sur des dromadaires dont le trot rapide fait voltiger derrière eux les plis de l'abbayéh blanc.

Si c'est un vendredi, vers le milieu du jour, une légion de kawas au long rotin ouvrent un large sillon à travers cette mer de turbans de toutes les couleurs; des hizam à pied, des kourder à cheval viennent derrière eux; derrière ceux-ci, des musiciens remplissent l'air du fracas assourdissant de leurs timbales; derrière encore, un homme monté sur un magnifique cheval, dont la housse couverte de sequins resplendit au soleil, s'incline à peine devant la foule tremblante : c'est le pacha du Béléd-el-Ahrameïn, qui se rend à la mosquée pour la prière publique.

A cause de sa position au bord de la mer, contre laquelle le désert qui l'environne semble l'acculer, la température de Djeddah est plus élevée que sur nul autre point du littoral arabe. Ce n'est guère que sur le soir que l'Européen peut se hasarder hors de l'*okél* où il a pris son logement, alors que la brise du large jette un peu de fraîcheur dans l'atmosphère raréfiée par la chaleur du jour.

Il est, non loin du port, une grande place, quadrilatère irrégulier, dont trois côtés sont des lignes continues de cafés. Là se réunit, au tomber de la

nuit, tout ce qu'il y a d'hommes dans la ville. Les lampes s'allument, le *toumbéki* brûle dans le godet de terre des narguiléh; une odorante vapeur enveloppe la foule des fumeurs nonchalamment couchés sur les sérirs, tandis qu'un conteur dit de longues histoires burlesques ou merveilleuses, ou lit à ses auditeurs silencieux le roman d'*Antar*, ou leur récite l'épopée populaire dont Abou-Zeïd, le chevalier errant des légendes arabes, est le gigantesque héros.

Un de ces cafés sert de corps de garde à quelques soldats irréguliers, qui, lorsque la foule s'est retirée, vont s'asseoir à l'écart et passent la nuit à tourmenter les cordes d'airain d'une guzla à long manche et à caisse sonore, très-petite, sur laquelle ils répètent les airs doux et tristes des villages rouméliotes ou des montagnes de l'Albanie, souvenirs dévorants qui font pleurer comme des enfants ces aventuriers, moitié bandits, moitié soldats, que ne défend point du mal du pays l'arsenal suspendu à leur ceinture.

A cette heure aussi, les femmes vont respirer le frais sur les hautes terrasses; les causeries s'y prolongent bien avant dans la nuit, et, si vous traversez un peu tard une rue déserte, écoutez : des paroles mystérieuses, que murmurent de petites voix flûtées et mignardes, se croisent au-dessus de votre tête, emportées par la brise.

Longtemps après que tout bruit s'est assoupi dans la ville, au-dessus des lamentations de la vague sur la grève, monte le bruit du tam-tam qui anime les danses des matelots à bord de leurs navires.

Lorsque ce dernier bruit s'est éteint à son tour, la voix du *mohaden* ne tarde pas à se faire entendre, solennelle comme un cri de la terre vers le Dieu de lumière, dont le soleil se lève en ce moment derrière le rideau d'azur des montagnes de la Mecque.

Il y aurait certes beaucoup à dire sur l'importance politique et commerciale de Djeddah, qui est peut-être le plus riche marché de l'Asie ; ce serait surtout le lieu de parler de la Mecque, de son influence sur le monde musulman comme centre religieux, et du temple qui y attire annuellement plus de quatre-vingt mille pèlerins. Mais, outre que je courrais le risque de répéter ce que tant d'autres ont déjà dit, des prétentions aussi ambitieuses ne sauraient convenir ni au cadre que je me suis tracé, ni au caractère plus modeste de ces simples récits de chasseur. Je me borne donc à transcrire ici, en le faisant précéder de quelques détails topographiques indispensables, un épisode de la guerre contre les wahabites, ces terribles sectaires que Méhémet-Ali vainquit sans les dompter. Cet épisode a pris place depuis longtemps

parmi les contes qui ont cours sous la tente du Bédouin, et je lui trouvai un cachet particulier, je ne sais quelle saveur du désert que je m'estimerais heureux d'avoir conservé à ma version.

En sortant de la Mecque, la route du Nesdj, ou plateau central, s'engage dans les montagnes de la chaine arabique, gravit le djebel el Kara, redescend ensuite par le versant oriental vers une bourgade cachée au creux d'une gorge qu'emplissent des vergers d'amandiers, d'abricotiers, de citronniers. Comme des prisonniers qui retrouvent enfin leur liberté, les maisonnettes du village semblent se fuir et se dispersent capricieusement au bord des eaux vives, dans la moire mouvante des arbres en fleur, sous des berceaux de vigne peuplés de bulbuls qui chantent leurs amours avec les roses. La stérilité des montagnes de granit qui encaissent la vallée, l'aspect plus lugubre encore de la plaine qui fuit dans un horizon infini de solitudes arides, donnent un prestige de plus à la riche oasis. Ce riant Éden, que les riches seuls vivifient pendant les mois les plus chauds de l'année, s'appelle Taïf.

Au delà de l'heureuse bourgade, la route s'enfonce dans des steppes torréfiés du soleil. Au bout de trois longues marches, le voyageur voit son dromadaire doubler l'impétuosité de sa course en hu-

mant l'air, comme s'il sentait passer l'humide fraîcheur de l'eau.

Tout à coup, le sol semble se dérober sous ses pieds; son œil plonge jusqu'au fond d'un large sillon creusé par les pluies qui tombent l'hiver dans les montagnes, et de ce repli de l'immense plateau jaillit comme par enchantement un merveilleux paysage. Une forêt de dattiers remplit toute la largeur de la vallée, se tord comme elle en vastes ondulations qui ont l'air de s'amoindrir à mesure qu'elles s'éloignent, puis s'éteignent en un filet indécis comme une légère traînée d'azur à la surface d'un plan rougeâtre. Des villages aux maisons de brique simplement séchée au soleil s'adossent contre le revers de ce sillon tortueux; d'autres se perdent au milieu des dattiers, sous les larges feuilles des figuiers. Le vent répand au loin cette senteur si saine que la végétation abandonne à l'air.

Dans ce torrent de verdure qui a remplacé les eaux d'orage, les colombes roucoulent, les oiseaux gazouillent, les coqs chantent, les femmes s'appellent d'un village à l'autre; des esclaves noirs, occupés à puiser de l'eau, charment leur rude labeur par quelque mélodie africaine suave et douce, et les bascules des puits grincent comme une plainte au milieu de tout ce calme bonheur. Ces bruits de la vie se multiplient à mesure que l'on

s'abaisse vers la forêt, que l'on pénètre plus avant sous la voûte toujours verte des palmes bruissant, ainsi qu'une eau courante, au souffle de la brise. Enfin, à travers ces colonnes aux fûts grisâtres, autour desquelles s'enroulent des jasmins odorants ou des dolichos dont les fleurs ressemblent à un papillon d'azur, l'on arrive au lit du torrent, encombré de sénés, de coloquintes, de tamarins nains dont les branches ploient sous le poids de guêpiers verts et jaunes, criblé de puits autour desquels se pressent d'innombrables troupeaux de chameaux, de moutons, de chèvres.

Cette vallée, c'est l'ouadi Tarabah; ces villages sont ceux des Béni-Bougoum; ces esclaves noirs, dont la sueur fertilise les dattiers, appartiennent à leurs sept fractions, ainsi que la fôret parfumée, ainsi que les troupeaux mugissants.

Les Béni-Bougoum sont une des plus puissantes tribus du Beléd-el-Ahrameïn. Ils comptent près de soixante mille fusils, c'est-à-dire soixante mille hommes pour la guerre. L'ouadi Tarabah n'est qu'une partie de leurs richesses; leurs troupeaux sont immenses, et, tandis que les esclaves noirs, commis à la culture des dattiers, gardent l'ouadi, la tribu elle-même couvre les déserts de l'est de camps qu'elle transplante de pâturage en pâturage, jusqu'au moment où la maturité des dattes la rappelle vers sa fertile vallée.

Or, il y a trente-six ans, au moment où la horde vagabonde était ainsi dispersée dans les steppes, les noirs envoyèrent courrier sur courrier à leurs maîtres pour les prévenir de l'approche des régiments égyptiens, commandés par Mahomed-Bek, beau-frère de Méhémet-Ali. Ces régiments n'étaient que l'avant-garde de l'armée avec laquelle le vice-roi, qui n'avait pas encore quitté la Mecque, allait s'élancer lui-même à la poursuite des wahabites et de Sohoud, leur chef.

Au reçu de ces nouvelles, les Béni-Bougoum se hâtèrent de regagner leurs plantations, qu'il s'agissait de défendre. Ils arrivèrent trop tard : les Égyptiens avaient envahi l'ouadi, et ses arbres étaient complétement dépouillés de leur dattes à moitié mûres. Un premier engagement eut lieu. Devant les masses de Bédouins, l'avant-garde, qui craignait d'être coupée du gros de l'armée, battit en retraite jusqu'au puits de Kharredj.

Quand le bruit de cet échec parvint au pacha, en voyant des rides d'un sinistre augure plisser son front, tous les officiers tremblèrent. Pourtant la formidable colère de Méhémet-Ali se contenta d'une seule victime; le vice-roi cassa lui-même la tête au malheureux courrier d'un coup de pistolet; puis il fit immédiatement mettre en marche tout ce qu'il trouva de Nizams et de cavalerie sous sa main, et partit de sa personne dans la nuit.

Le lendemain au soir, il rejoignait son avant-garde au puits de Kharredj, autour duquel tombèrent encore deux ou trois têtes, et, le jour suivant, au coucher du soleil, l'armée tout entière se remit en route.

Au matin, elle n'avait plus entre elle et l'ouadi Tarabah qu'un espace d'une profondeur d'un peu plus d'une demi-lieue, sur lequel galopaient des nuées de cavaliers montés sur des chevaux de race *nesdji* pure, ou des dromadaires légers comme le vent. Des cris de guerre partaient de chacun de ces tourbillons, qui passaient et repassaient devant le front de bataille des Égyptiens.

A un moment donné, toute cette tourbe se rua avec furie sur les colonnes de Nizams et les enveloppa d'une ceinture de feu.

Alors une autre ligne de feu s'alluma le long des rangs égyptiens, et le vide qui séparait les deux armées se remplit de nuages de fumée noire, que les balles perçaient en tous sens et que le boulet turc déchirait de seconde en seconde. Deux fois les Béni-Bougoum se lancèrent sur les rangs ennemis, à travers cette sombre brume; deux fois leurs longues lances, ornées de houpes de plumes d'autruches noires, se croisèrent avec les baïonnettes des Nizams; deux fois ils durent reculer sous le feu meurtrier qui les accueillait. A ce dernier mouvement de retraite, une des divisions

égyptiennes, venant à s'ouvrir comme un battant de porte, démasqua la cavalerie turque, ouragan rapide qui atteignit les Bédouins, rompus par la mitraille, et les rejeta dans la vallée. Le terrain qu'abandonnaient les Béni-Bougoum demeurait couvert de leurs morts.

Au nombre de ces derniers se trouvait le cheik des Béni-Sinan, l'une des sept fractions, jeune homme de vingt-cinq ans à peine, auquel obéissait les contingents de toute la tribu. Il laissait deux enfants en bas âge et une jeune femme renommée dans l'ouadi par sa beauté et son énergie toute masculine. Elle s'appelait Ghalia. Bien qu'elle n'eût alors que seize ans, c'était une femme de haute taille, svelte comme les palmiers sous lesquels elle était née, agile comme les cavales indomptées qu'elle montait avec l'assurance et la dextérité d'un cavalier consommé.

Quand on lui rapporta le cadavre de son mari, au lieu de pleurer comme les autres veuves, Ghalia dépouilla ce corps mort de la cotte de mailles rouge de sang, faussée par les balles, qui le couvrait de ses plis de fer, et s'en revêtit. Prenant ensuite une lance et jetant derrière son épaule un fusil à mèche, elle s'élança sur les reins d'une jument noire comme l'aile du corbeau, et, dirigée par le bruit de la fusillade, elle vola au-devant des Égyptiens.

Démoralisés par leur défaite, les Béni-Bougoum fuyaient devant eux. A cette vue, la jeune femme poussa un cri de rage; elle éclata en reproches qui firent monter le rouge au front des fuyards et les ramenèrent au combat. Il y a chez ces ardentes natures du désert des paroles qui font explosion, des fibres qui s'irritent au moindre toucher, des sentiments qu'on ne remue jamais en vain.

Élevée sous la tente, bercée avec les légendes bédouines pleines du même amour exalté pour la gloire, des mêmes délicatesses pour la femme qui ont inspiré le *romancero* espagnol et nos contes de chevalerie, il avait suffi à Ghalia de quelques mots pour transformer en héros ces mêmes hommes qui fuyaient un instant auparavant. D'ailleurs, comment auraient-ils reculé quand une femme, presque une enfant, leur donnait l'exemple?

Ensuite, il y avait en elle, en ce moment, quelque chose de surhumain. Le vent agitait sa chevelure d'ébène; le soleil faisait flamboyer sa cotte de mailles; sa cavale, dont les naseaux sanglants aspiraient la vapeur de la poudre, bondissait furieuse. Puis chez la jeune femme, par un bizarre phénomène, tout à coup la voix de la colombe avait fait place au cri rauque de la panthère, et, à son air inspiré, à sa lèvre dédaigneuse, à son œil étincelant comme le fer des lances, à la voir passer au milieu du tourbillon qui semait la mort autour

d'elle, les Béni-Bougoum durent la prendre pour une prophétesse.

Aussi il se forma au-devant des Égyptiens un mur d'hommes si épais, que le boulet y mourait dans la chair sans le rompre. Des corps vivants remplaçaient sans cesse les corps morts; les cimes des dattiers se remplirent de tirailleurs dont le feu plongeait dans les rangs ennemis ; à chaque instant des Bédouins nus, sans autres armes que le sabre et le poignard, se ruaient sur les Nizams, qui ployaient sous ce choc irrésistible; le feu s'éteignait, parce que les canons des fusils se remplissaient du sang qui découlait le long de la douille des baïonnettes, toutes tordues à force de percer des poitrines; les mourants se jetaient au cou des Égyptiens et les poignardaient; d'autres saisissaient les canons par la gueule, ou cramponnaient aux affûts leurs mains fermées par la mort. On eût dit que ces hommes n'avaient d'autre but que d'enterrer les pièces sous un amas de cadavres. Méhémet-Ali lui-même était frappé de stupeur; ce n'était plus à des êtres humains qu'il avait affaire, mais à une horde de bêtes fauves furieuses; ce mépris de la mort, cet héroïsme allaient jusqu'à l'insanité la plus effrayante. Il dut reculer devant cette tempête.

Le lendemain, dès l'aube, l'attaque recommença. La résistance des Bédouins fut aussi opiniâtre, et,

pour la deuxième fois, Méhémet-Ali fut contraint de battre en rètraite.

Le troisième jour, le pacha fit attaquer le principal village de l'ouadi. Les Béni-Bougoum le défendirent assez longtemps pour y attirer l'effort principal des Égyptiens.

Tout à coup, des clameurs retentirent du côté opposé : c'étaient des masses de cavalerie compactes, serrées, qui s'abattaient sur les derrières de l'armée du vice-roi, en même temps que les Bédouins évacuaient le village, en laissant l'incendie allumé dans chaque maison. Les cartouches sautaient dans les gibernes des Nizams ; des compagnies entières se trouvèrent enfermées dans les flammes et y périrent. Il fallut fuir une troisième fois sous l'avalanche de cavaliers conduits par Ghalia, qui était partout, belle, échevelée, rugissante comme l'esprit des batailles.

Méhémet-Ali écumait de rage.

— Dix mille bourses à qui me débarrassera du chef des Bédouins ! s'écria-t-il en passant au milieu de ses beaux régiments décimés par trois jours de lutte.

Alors, un prisonnier qu'emmenaient les Nizams ne put s'empêcher de dire :

— Combien payeras-tu donc la tête des hommes si tu estimes à un si haut prix celle d'une femme ?

— Que dit ce chien ? demanda le pacha.

— Je dis, continua l'Arabe, qu'en ce moment les Béni-Bougoum n'ont d'autre chef que Ghalia, la femme d'un de leurs cheiks tué le premier jour de bataille !

Le vice-roi, confondu, hésita un moment. Il y avait en cet homme extraordinaire deux natures qui se disputaient tous les actes de sa vie, comme le bon et le mauvais ange. Cette fois, les bons instincts l'emportèrent sur son orgueil en révolte.

Le prisonnier, mis en liberté, fut chargé de porter aux Béni-Bougoum les propositions du pacha.

Méhémet-Ali, entraîné par son admiration pour tout ce qui était grand, n'avait plus que du respect pour le chef qu'il avait vu passer dans la mêlée comme un météore, et dont il avait été au moment de mettre la tête à prix. Aussi lui offrit-il la paix. Non-seulement ses régiments respecteraient les plantations et les troupeaux des Béni-Bougoum, mais encore il payerait le prix du sang, pour qu'entre lui et les Bédouins il n'y eût plus de prétexte d'inimitié. Quant à la femme qui s'était faite homme pour sauver l'indépendance des siens, il lui réservait les honneurs que l'on ne rend d'ordinaire qu'aux chefs que leur bravoure et leurs services militaires ont élevés au-dessus de tous.

Ces propositions furent acceptées, et, deux jours après, Ghalia, suivie des notables des sept frac-

tions, ainsi que d'une nombreuse escorte, se rendit sous la tente de Méhémet-Ali.

En dépouillant la cotte de mailles, la jeune femme avait repris les habits et la timidité de son sexe. Elle avait la figure découverte comme toutes les Bédouines : aussi put-on la voir rougir, lorsqu'aux approches du camp égyptien, les soldats, entraînés par leur enthousiasme instinctif, se précipitèrent sur son passage pour acclamer et applaudir l'héroïne, et, quand le vice-roi attacha lui-même sur le mésayèh de soie de son ennemie les insignes du grade de colonel, consistant en une étoile et un croissant de diamants, Ghalia, la veille impassible sous la mitraille, put à peine balbutier un remercîment.

Depuis lors, les Béni-Bougoum ne prononcent qu'avec orgueil le nom de Ghalia-Bek, qui vainquit Méhémet-Ali par trois fois.

Un mois s'était écoulé depuis mon arrivée à Djeddah. J'avais retrouvé M. Arnaud, dont la santé s'était un peu améliorée, mais qui était toujours trop gravement malade pour qu'il fût possible de songer à une seconde excursion dans l'Yémen. Nous nous disposions donc à regagner l'Égypte, lorsqu'un accident imprévu vint nous donner un autre compagnon de voyage. Ce fut M. Fresnel, notre savant orientaliste, consul de France en Arabie, en qui j'avais trouvé cet accueil

dont les voyageurs qui ont visité la mer Rouge pourraient dire la cordialité et les formes pleines d'une urbanité de si bon goût.

Un soir, dans sa promenade habituelle hors des remparts de la ville, il arriva à M. Fresnel de passer à côté d'un camp de cavalerie turque irrégulière et d'être accosté par un soldat ivre qui, après avoir vomi contre lui les injures les plus grossières, lui lâcha un coup de pistolet presque à bout portant. Heureusement, la main du misérable trembla, et M. Fresnel en fut quitte pour entendre la balle siffler à ses oreilles.

Tout cela s'était passé à dix pas d'un *sandjâk*, ou chef d'escadron, qui se refusa à faire arrêter ce frénétique. Haçib-Pacha, gouverneur de la province, se refusa également à punir l'officier et l'assassin, et M. Fresnel dut se résoudre à partir avec nous. Ses préparatifs et les nôtres furent bientôt terminés; une barque fut affrétée pour Kosséir, et le départ était fixé au vendredi suivant, jour que les musulmans estiment heureux, lorsque mourut un autre des matelots de la *Grenouille*. Cette circonstance fit encore ajourner le moment où nous devions quitter une côte aussi inhospitalière.

Il est au sud de Djeddah une petite coupole entourée d'une clôture en ruine que l'on appelle Abou-el-Aïoun (le père des fontaines) : c'est le cimetière des chrétiens.

Nous nous joignîmes au cortége qui accompagnait le malheureux matelot à sa dernière demeure. C'était, d'ailleurs, un pèlerinage pieux à la tombe de tant de pauvres voyageurs comme nous que la mort était venue surprendre en route, si loin de la terre natale, et qui dormaient sous le sable humide de cette grève désolée sur laquelle la vague dit sans cesse un chant de deuil.

Nous entrâmes avec un indicible serrement de cœur sous l'étroite voûte qui sert de chapelle mortuaire. La porte de ce champ de repos éternel avait été brisée par des mains sacriléges; des ossements humains, que les chiens avaient rongés à moitié, étaient épars sur le sol. Poursuivis de la haine des musulmans pendant leur vie, ici les chrétiens ne sont pas même sûrs de trouver dans la tombe un asile inviolable. Pendant l'occupation égyptienne, les officiers européens au service du vice-roi s'aperçurent que les tombes de leurs camarades étaient violées par suite de la plus absurde des superstitions. Pour se guérir de la stérilité, les femmes arabes se rendaient de nuit dans le cimetière d'Abou-el-Aïoun, en foulaient les tombeaux, se couvraient de cette terre mêlée de détritus humains, et se purifiaient ensuite par une ablution religieuse. En se retirant, elles emportaient des os qui, réduits en poudre et pris à l'intérieur, devaient les rendre fécondes. Il en venait de toutes

les tribus voisines, et même de la Mecque. Quelques-unes furent arrêtées par des patrouilles et mises sous le bâton ; mais cela ne découragea point ces malheureuses.

On essaya alors de clore le cimetière; mais la porte de l'enceinte fut brisée, et les profanations recommencèrent.

XI

Enfin, le jour du départ arriva, et la saïa qui devait nous emporter vers l'Égypte mit à la voile.

Depuis la reine de Saba, depuis Salomon, dont les flottes, parties du fond du golfe Élanitique s'en allaient chercher l'or d'Ophir, sur la côte orientale d'Afrique, il est probable que la navigation des Arabes n'a pas plus progressé que leur architecture navale. Se hasarder en pleine mer est toujours une affaire capitale pour leurs marins, qui ne s'y décident qu'après avoir invoqué le Prophète et toute une légion de santons. Encore, chaque vague, chaque bouffée de brise un peu fraîche jettent-elles la consternation dans tout l'équipage.

Aussi devions-nous nous résigner à longer longtemps la côte de la péninsule; à marcher le jour

seulement, sans jamais perdre de vue les montagnes; à chercher chaque soir un refuge au fond de quelque crique bien tranquille ou derrière un îlot, derrière un récif qui brisât la lame.

Mais, s'il a peur de la haute mer, en revanche le marin arabe n'a point son pareil pour courir au milieu des bancs de madrépores qui bordent les deux rives de la mer Rouge. Il n'a pas besoin de carte pour glisser au milieu de ce dédale d'écueils, où un canot européen n'avancerait que la sonde à la main; il en connaît les moindres détours, les passes les plus étroites. Pêcheur ou fils de pêcheur, son enfance s'est passée à aller de l'un à l'autre; ils lui sont familiers, presque amis; et vous diriez que ce n'est point lui qui prend la peine de les éviter, mais bien eux qui se rangent sur son passage! D'ailleurs, sa barque, à laquelle il y aurait tant à reprendre quant à la construction et au gréement, et qui presque toujours fait eau par toutes les coutures, semble construite exprès pour ce terrible jeu de bague dont votre pilote vous régale tout le long du jour. Elle obéit à la barre avec la souplesse, avec la docile précision du cheval le mieux dressé; son énorme voile lui donne le vol rapide des mouettes; le plus fin voilier de nos navires ne pourrait serrer le vent d'aussi près, et la plus mauvaise de ces grossières embarcations peut courir presque dans le lit de la brise, qui

pourtant souffle du point sur lequel elle a le cap.

Nous nous trouvions précisément dans ce dernier cas, c'est-à-dire que le vent, soufflant du nord-est, nous était tout à fait contraire. Aussi pour parcourir une distance que l'on franchit ordinairement en deux jours, nous en fallut-il huit, après lesquels nous vînmes mouiller à Racko. C'est le nom que l'on donne à une rade assez profonde qui, vue de la mer, semble aller se perdre au milieu d'un bois de dattiers dont les cimes élégantes se découpent sur le fond d'ocre des montagnes arides qui ferment l'horizon du côté de l'est. Une *kariéh* ou village arabe, cachée dans ces dattiers comme un nid d'oiseau, et qui laisse échapper par chacun de ses toits une légère fumée d'azur; au bord de la rade, un fortin turc, autour duquel errent les chevaux des cavaliers irréguliers qui le gardent, tel est le paysage que l'on a devant soi, du point sur lequel nous venions de relâcher.

Les montagnes de l'est sont coupées par une gorge, ou plutôt par une crevasse au fond de laquelle les rayons du soleil ne pénètrent que vers l'heure de midi, et qu'une ligne noire, courant au hasard à travers des sommets chauves tout étincelants de lumière, désigne seule à l'œil.

Il y a trois ans, les ruisseaux qui sourdent du pied des roches granitiques, l'ombre qu'elles pro-

jettent sur cette longue fissure, en faisaient le lieu où la tribu à laquelle est échue cette partie de la côte aimait à dresser ses tentes brunes. Aujourd'hui, au contraire, elle l'évite avec soin, et le Bédouin dont les chameaux se sont égarés dans la vallée maudite n'y pénètre qu'en tremblant.

Vers la fin de 1847, la tribu voisine était commandée par un chef que, comme descendant d'un renégat grec, les Bédouins connaissaient surtout sous le nom de cheik Roumi. Or, ce cheik s'opposait de tout son pouvoir à ce que le fortin qui aujourd'hui commande la rade fût élevé. Il y voyait une menace permanente contre l'indépendance des siens, et cela durait depuis un an, en dépit de tout ce qu'avait pu faire Osman-Pacha, gouverneur du Beléd-el-Ahrameïn. Les forces turques de toute la province n'eussent point suffi à vaincre la résistance du cheik, qui commandait à une horde aussi aguerrie que nombreuse.

Un soir, vers l'heure de l'asser, une douzaine de cavaliers, armés comme des hommes qui parcourent des déserts peu sûrs, parurent à l'entrée de la gorge, et s'avancèrent au petit pas vers les camps, composés de quelques tentes seulement, à cause de l'exiguïté de l'espace, qui se succédaient sur toute la longueur de l'étroite vallée.

En passant devant chacune de ces agrégations de familles, les cavaliers se hâtaient de dire qu'ils

étaient porteurs d'une lettre d'Osman-Pacha, ainsi que d'un *bénisch* d'investiture pour le cheik ; et les Bédouins de répondre :

— Qu'Allah! bénisse le gouverneur et le sultan son maître ! Vous trouverez le cheik à l'autre bout de l'ouadi.

Ces cavaliers étaient des hommes pris dans les corps francs au service de la Porte ; ils escortaient un de leurs officiers, depuis lors tristement célèbre sous le nom de Kourdi-Osman.

Les cavaliers turcs trouvèrent, en effet, à l'entrée de la plaine un dernier camp, près duquel ils mirent pied à terre, et, tandis que les soldats du pacha étaient répartis entre les tentes voisines, le cheik Roumi conduisait l'officier sous la sienne.

La lettre du gouverneur fut lue, le bénisch en drap rouge fut jeté sur les épaules du chef bédouin, et le porteur de ces deux gages de réconciliation fut reçu avec toute la loyale confiance de l'hospitalité arabe. Une esclave lui lava les pieds ; le cheik et son hôte firent la prière du coucher du soleil sur la même natte ; puis l'on apporta le pain et le sel, ces deux symboles de l'alliance qui s'établit entre le Bédouin et l'étranger qui est venu s'asseoir à son foyer, et l'on servit le mouton tué en l'honneur de l'officier turc.

Le repas fini, toutes les figures respiraient la joie. Seul un esclave noir, qui avait vu naître le

cheik et dont les cheveux blancs avaient l'éclat de la neige, semblait en proie à une inquiétude qui se trahissait par des signes visibles. Ainsi ce fut avec une répugnance marquée qu'il servit à laver à l'hôte. Quand vint le tour de son maître, il ne put s'empêcher de lui dire à voix basse :

— C'est singulier! le bénisch que t'envoie le pacha, d'un si beau rouge, vu au grand jour, me semble prendre, à la lueur de la lampe, la lugubre couleur du sang!

Le cheik haussa les épaules et alla s'asseoir près du sandjâk.

La tente était pleine : le cheik, ses enfants, ses deux frères, avec leurs enfants aussi, et d'autres parents encore. Ils étaient réunis pour fêter la venue de l'étranger. Ils étaient vingt-deux en tout, tous accroupis en cercle autour de la pièce de bois qui marquait le centre de la tente. L'on servit le café, et la conversation s'engagea.

Lorsqu'elle sembla languir, l'officier turc frappa ses mains l'une dans l'autre, et un de ses cavaliers parut à la porte. C'était un Albanais de haute stature, aux épaules herculéennes, dont la figure respirait la malice, plutôt que la gaieté. Et pourtant un bonnet en peau de chacal, dont la longne queue retombait sur son dos, remplaçait sur sa tête le fez, qui est la coiffure commune. Ce bonnet, entouré de rangées de grelots qui tintaient à chacun

de ses mouvements, et taillé en pain de sucre comme le long cornet dont il est de convention de coiffer les astrologues, est ici la marque distinctive des bouffons ou *soutari* que chaque chef un peu important entretient à sa solde.

—Sôfi, dit le sandjâk, tâche d'amuser un peu ces braves gens, qui nous accueillent si bien, et surtout vieille à ta langue.

Le bouffon s'inclina en signe d'obéissance, s'assit au milieu du cercle et débuta par ses meilleurs contes.

Les Bédouins se tordaient dans un rire inextinguible, lorsqu'en dehors de la tente un chien se prit à hurler de la façon la plus lamentable. L'esclave noir tressaillit, et, se glissant jusqu'à son maître, lui dit à l'oreille :

— Il paraît que, comme moi, ton chien flaire du sang ; je vais faire armer tout le monde, et l'on surveillera de près ces hôtes de malheur.

—Je te le défends, répondit sévèrement le cheik. Laisse-moi, maintenant.

Mais le noir n'avait pas été le seul impressionné par les aboiements funèbres du chien : superstitieux comme des Arabes, les assistants avaient senti tout à coup leur gaieté s'en aller, et Sôfi dut recourir à ses farces les plus burlesques pour dérider leurs fronts une seconde fois.

Pour l'une de ses bouffonneries, il lui avait fallu

un aide, et l'un de ses camarades était accouru. Quand il se fut accroupi sur la natte, ce dernier, simulant une cécité complète, se plaignit de la cataracte qui recouvrait ses yeux d'un voile de ténèbres.

—La cataracte ? fit le soutari, n'est-ce que cela ? Pardieu! je me fais fort de te guérir en moins de rien.

Et, imitant les médecins persans, qui dans tout l'Orient ont le monopole de cette opération, il commença par s'armer d'une bûche qu'il fendit un peu, et dont il se pinça le nez, pour figurer des bésicles. Ensuite, il tira son sabre, saisit la paupière du malade, dont il serrait en même temps la tête entre les deux genoux comme dans un étau, et, se penchant vers lui, il fit le geste de lui enfoncer le bout de la lame dans la prunelle.

Sôfi s'était placé à deux pas du maître du logis et lui faisait face. Quant au sandjâk, quelqu'un qui l'eût examiné en ce moment, l'eût trouvé horriblement pâle ; une seconde plus tard, il s'éclipsait doucement de la tente, tandis que le soutari s'arrêtait au milieu de son opération pour en exiger le prix d'avance.

— L'argent ! disait le bouffon.

— Mais, maître..., criait le patient.

— L'argent ! ou je laisse mon aiguille dans ton œil jusqu'au jour du jugement.

— Mais au nom de Dieu, maître...

— L'argent ! l'argent ! te dis-je.

Le malade, trouvant enfin que le moment était mal chosi pour rechigner, fit semblant de donner ce qu'on lui demandait.

— A la bonne heure, dit Sôfi, dont les yeux, ardents comme des charbons de feu, se promenèrent sur le cercle des assistants, que le rire suffoquait.

Puis il porta lentement la main à la poignée du sabre que le patient soutenait comme si la lame en eût été engagée dans son œil, et se redressant brusquement, ainsi qu'un ressort d'acier, il abattit d'un seul coup la tête du cheik. Bondissant alors par-dessus le cadavre de sa victime, il s'élança hors de la tente.

Un cri d'horreur s'échappa de toutes les bouches, et, à la vue du tronc sans tête qui roulait au milieu d'eux, les Bédouins se levèrent, pâles comme des spectres.

En ce moment de stupeur, la tente vacilla et s'abattit, entraînant tout le monde dans sa chute. Les cavaliers du sandjâk venaient de couper les cordes qui la tendaient.

Alors commença le second acte de ce drame de sang. Prisonniers sous la lourde étoffe en poil de chameau qui les enveloppait de ses plis, les Bédouins firent de violents efforts pour se dégager :

mais tous les points de la toile sous lesquels se trahissait le moindre mouvement furent criblés de coups de fusil, dont la détonation couvrit le dernier hurlement des victimes. Un enfant de dix à douze ans parvint à se glisser dehors; égaré par la terreur, il tomba au milieu des assassins qu'il cherchait à fuir, et une balle lui fracassa le crâne. Un second, âgé de quatre ans au plus, prenait la même direction et allait subir le même sort, lorsque le sandjâk, mû par un reste de pitié, l'enleva de terre et le cacha sous son manteau.

La fusillade ne cessa que quand la tente, étendue comme un suaire noir sur les cadavres, ne fut plus agitée par aucune convulsion. Mais le cavalier turc qui s'était prêté à jouer un rôle dans la dernière farce du soutari demeura parmi les morts : au moment où il allait s'élancer, lui aussi, hors du cercle de ces hommes condamnés à mourir, l'esclave noir s'était jeté à son cou et l'avait étranglé.

Sa sinistre mission remplie, le sandjâk et ses hommes sautèrent sur leurs chevaux, qu'ils avaient eu le soin de ne desseller ni de ne débrider, et s'enfuirent par la plaine qui longe la mer.

Dans chacune des tentes éparses dans la gorge, les Arabes, réveillés en sursaut par l'explosion des coups de fusil, s'étaient dressés à demi sur leurs nattes pour écouter et s'étaient recouchés, en se

souvenant que le cheik hébergeait des étrangers. Ces coups de fusil ne pouvaient être que pour faire honneur aux envoyés du pacha. Pourtant, une heure plus tard, la terrible nouvelle se répandit d'un camp à l'autre, et les cavaliers de la tribu se lancèrent sur les traces de l'assassin. Il est inutile d'ajouter qu'ils ne purent les atteindre. Le cheik Roumi mort, Osman-Pacha put élever au fond de la rade de Racko le fortin qui devait commander cette partie de la côte.

Le lendemain, notre barque reprit la mer, et avant le coucher du soleil, nous pûmes doubler le raz el Abiod (cap Blanc), pointe extrême d'une plage aride qui, vers l'est, s'étend jusqu'au djébel Youb.

Des centaines de trombes, soulevées par le vent, couraient au hasard sur la grève, tournant sur elles-mêmes comme un immense fuseau, s'arrêtant quelquefois, et ayant alors l'apparence de colonnes, derniers débris de quelque temple enseveli sous le sable du désert.

Habité par la tribu des Béni-Harb, la plus féroce, la plus inhospitalière de tout le Hedjâz, le djébel Youb tire son nom du saint homme Job, que l'on dit enterré dans ces montagnes. Ce pays semble recéler des ruines considérables.

Yombo, où nous venions mouiller le surlendemain, est le port de la ville sainte de Médine, comme

Djeddah est celui de la Mecque. Seulement, le premier a été à peu près abandonné par le commerce, tandis que le deuxième est devenu l'un des marchés les plus importants de l'Asie.

Yombo est bâti au pied du djébel Radhoua, dont les crêtes se dentellent d'énormes pics qui prennent au soleil les plus belles teintes violettes. Une plage de quelques lieues se déroule au pied de la montagne, et se creuse en une rade assez profonde, dont l'étroite ouverture est encore embarrassée par un banc de polypiers. Un santon, qui repose sous un hangar en feuillage, garde cet îlot de madrépores, et le marin arabe ne manque jamais d'invoquer sa protection, en entrant ou en sortant de la passe.

La ville dort au fond de cette rade calme comme un lac que le soulèvement lent, mais continu, qui a lieu sur cette côte, ne peut manquer d'assécher avant peu. La grève qui l'entoure, brûlée par le soleil, rouge comme la brique, aride, semée de flaques d'eau laissées par les grandes marées, est empreinte d'une indicible désolation. Quelquefois de longues files de chameaux la sillonnent en tous sens; quelquefois un Bédouin, à demi-nu, accroupi sur la selle de son dromadaire qu'ornent toujours des guenilles en drap rouge, brodées de cauris blancs, la traverse avec la vitesse d'une flèche. Ce sont les seuls incidents qui, de loin en loin, vien-

nent animer ce paysage sans vie et sans verdure. La ville elle-même, à moitié ruinée, enfermée dans un rempart en ruine aussi, est plus triste encore que la plage. Le soleil et l'air de la mer dévorent les pierres et la boue salée dont elle est bâtie; le simoun balaye sans cesse la poudre qui se forme sous l'influence de ces deux causes; chaque jour une maison ou un pan de mur s'écroule, et le désert reprend peu à peu son domaine.

Pourtant, lorsque, trois années auparavant, je visitai Yambo pour la première fois, telle ne fut pas l'impression que sa vue laissa dans mon souvenir. Nous venions de Suez, et depuis deux jours déjà l'eau manquait tout à fait à bord de notre barque. La facilité de renouveler à Yambo notre provision dut influer sur ma manière de voir. En Arabie, toute terre où l'eau ne manque jamais est une terre de délices. D'un autre côté, la ville avait ce jour-là comme un air de fête. Elle était pleine de Bédouins au costume pittoresque, aux armes de formes bizarres. Le gouverneur turc payait, en ce moment, aux cheiks des tribus voisines le tribut annuel qui fait que les Arabes tolèrent la domination de la Porte. Des nuées de sauvages enfants du désert étaient accourus pour cette distribution d'argent. Ces hôtes d'un jour avaient ravivé la ville qui se meurt.

Les cités arabes ont, d'ailleurs, un cachet d'ori-

ginalité propre, dont la nouveauté frappe toujours l'Européen qui les parcourt pour la première fois. C'est précisément cette absence de la régularité que l'on est habitué à trouver partout dans notre Occident. Ici, au contraire, chaque habitation s'arrange comme elle le peut, de la première place vide. Les rues sont une sorte de labyrinthe étroit, tortueux, se coupant sous toutes sortes d'angles. Tantôt elles sont couvertes par un hangar en bois, grossièrement fait de nattes et de feuillée, qui projette une ombre épaisse sur ces couloirs ; tantôt elles n'ont aucune espèce d'abri pour les défendre d'un soleil de plomb ; et bien avant midi, les chiens hurlent de douleur en courant sur le sable brûlant. Dans ces rues, l'on va du nouveau à l'inattendu, de l'inattendu à l'étrange. Les hommes ne se ressemblent pas plus que les rues ; les costumes pas plus que les hommes. Les bazars populeux offrent le mélange le plus varié d'hommes blancs, cuivrés, noirs, hâlés du soleil, ou pâles comme les habitants des villes, dont la vie se passe au fond d'une échoppe obscure. A cette tourbe de passants habillés de cent manières, bigarrés de toutes les couleurs, se mêlent des femmes perdues dans leur mésayèh bleu ou blanc, et dont on ne voit que les yeux, qui, presque toujours, méritent bien d'être comparés par les poëtes arabes aux yeux des gazelles.

Quelque temps après le pèlerinage, Yambo est encombré d'hommes de toutes les parties du monde musulman qui n'ont pas manqué d'aller courber leur front sur les dalles de marbre sous lesquelles reposent les cendres du Prophète.

Nous y avons vu un grand nombre d'Algériens. L'un d'eux, ancien brigadier dans nos corps de spahis, maudissait, en excellent français, l'élan de dévotion qui l'avait conduit à la Mecque et à Médine, villes saintes dont il parlait avec une irrévérence païenne. N'ayant pas les moyens de regagner son pays, il s'était enrôlé dans les troupes irrégulières au service de la Porte, et s'en consolait en chantant le refrain assez connu : *C'est la mère Michel*, etc.

Le djébel Radhoua, habité par des hordes arabes à demi sauvages, belliqueuses, pillardes et inhospitalières, est un pays inaccessible, même aux Turcs établis à Yambo depuis des siècles. Cette montagne n'est qu'un contre-fort projeté vers la mer par la grande chaîne qui longe toute cette côte d'El-Akabah jusqu'au détroit de Bab-el-Mandeb. Elle doit atteindre une altitude assez considérable, puisqu'on y trouve, sur quelques cimes, des glaciers qui ne fondent que dans les plus fortes chaleurs de l'été. Il n'est pas inutile de rappeler que Yambo est, à peu de chose près, par 25 degrés de latitude nord, c'est-à-dire sous le tropique du

Cancer. Toutefois, les habitants du djébel Radhoua n'ont aucune idée de la neige.

Les gorges qui séparent ces pics géants sont fertilisées par des ruisseaux qui tous se perdent dans les sables en sortant de la montagne. Dans ces gorges, comme à Médine, le caféier réussit encore. C'est probablement là le point extrême de la zone où cet arbre peut prospérer.

Mais le végétal le plus précieux de ces montagnes est l'*amyris opobalsame*, qui donne le baume de la Mecque. On l'obtient en piquant les branches de l'arbuste. Chaque piqûre donne une gouttelette qui est recueillie soigneusement à l'aide d'une lame de canif. Lorsqu'ils sont parvenus à amasser une certaine quantité de ce baume, les montagnards viennent le vendre en ville. A Yambo même, il serait difficile d'en acheter aux marchands qui n'eût déjà été falsifié.

Le djébel Radhoua recèle dans ses replis des forêts considérables : quelques cimes sont couvertes de conifères; partout ailleurs la végétation est encore très-riche, si on la compare à l'aridité de la plaine. Aussi la chasse abonde. Un chérif d'Yambo nous dit qu'on y trouvait six espèces d'antilopes : d'abord la gazelle commune (la corine) que l'on appelle ici *dabbi;* le *rim*, qui serait le *reim* des Hébreux, s'il n'avait qu'une seule corne au lieu de deux qu'il porte réellement; le *bagar-el-*

ouahach (vache sauvage), dont les cornes sont d'une longueur démesurée; l'*enfri* à pelage blanc, le *béden* ou bouquetin; l'*odayhy* à longues cornes parallèles, se recourbant légèrement en arrière. Le damon pullule dans les rochers; la panthère n'est pas rare, pas plus que le caracal et d'autres petites espèces félines.

Il était à peu près neuf heures du matin lorsque nous sortîmes du port d'Yambo. Le vent du nord, que les Arabes désignent sous le nom de *schémal*, parce qu'en se tournant vers les lieux saints le nord est à leur gauche, le vent du nord charriait un brouillard assez dense pour voiler le soleil. Ce brouillard rampait lentement à la surface de la mer, puis allait s'arrêter à chaque saillie de la côte, à chaque piton des montagnes.

Un peu plus tard commença le phénomène le plus bizarre, le plus extraordinaire dont j'eusse jamais été témoin. .

— C'est *Iram-dhat-el-Omâd* qui passe, nous dirent nos marins d'un air peu rassuré.

Et, pour conjurer le démon de l'air, ils récitèrent dévotement le fatha, à peu près comme nos bonnes femmes se signent quand il tonne.

Pénétré par les rayons du soleil, le brouillard, qui enveloppait la chaîne, était devenu un peu plus transparent. Les lignes des montagnes, déformées par ce milieu, s'arrangèrent suivant des combinai-

sons étranges. Des rochers s'arrondirent en immenses tours, ou prirent la forme de palais, de ponts géants jetés sur des abîmes; les rochers les plus élevés se changèrent en dômes, en minarets sveltes et gracieux; les pitons les plus hauts devinrent des châteaux ornés d'aiguilles, de coupoles.

Cette immense ville aérienne se déroulait comme un ruban sur toute la côte, suivant la même direction que les montagnes, s'abaissant ou s'exhaussant avec elles. La vapeur était devenue comme une toile grise à la surface de laquelle une main invisible eût tracé une série mouvante de monuments inouïs, impossibles, un amalgame de l'architecture de tous les peuples, de toutes les époques. Les colonnades de Karnâk, les obélisques de Louksor, les pylônes de Thèbes, les pyramides de Giséh, les pagodes de l'Inde, les tours de porcelaine de la Chine, les portiques grecs, les arcs de triomphe romains, la flèche gothique découpée à jour, la coupole persane, le minaret arabe; il y avait de tout cela dans la miraculeuse vision; plus, des statues colossales debout, ou accoudées sur une colonne, ou accroupies sur un immense socle. Toutes ces formes se dessinaient en teintes bleues ou violettes, avec un filet de feu sur les contours, sur les saillies.

J'avais vu bien souvent les capricieuses fantasmagories du mirage, avec ses paysages lumineux,

ses lacs de vapeurs ardentes, ses arbres qui ne sont en réalité que d'humbles herbes ; souvent j'avais entendu parler de la *fata morgana* qui visite quelquefois Messine ; mais rien ne m'avait paru merveilleux comme la mystérieuse ville des légendes arabes voyageant ainsi dans l'espace.

Voici maintenant la tradition populaire à ce sujet :

Iram-Dhat-el-Omâd fut bâtie, il y a bien des siècles, dans une plaine située entre Aden et Cheik-Othman, par Schddâd-ben-Ad, roi de l'Yémen, qui, dans son orgueil, voulut qu'elle surpassât en beauté les villes du paradis. Tout son trésor, qui était fabuleux, il le dépensa à élever des palais où tout était acier bruni, argent, or, pierres précieuses, peintures, ciselures, sculptures.

Quand son trésor fut épuisé, le tyran dépouilla chacun de ses richesses pour continuer son œuvre impie, qui, un beau jour, s'évanouit dans les airs : le sang et les larmes d'innombrables victimes avaient attiré la malédiction de Dieu sur Iram-Dhat-el-Omâd. Il la condamna à errer dans l'immensité.

Une fois, un pauvre potier s'en alla dans les champs chercher quelques paniers de terre. Il était nuit ; ses paniers remplis, il les chargea sur son âne et reprit la route de sa hutte, oubliant sa pelle sur les lieux.

Au jour, il se hâta d'aller chercher son outil ;

non-seulement il ne put le retrouver, mais encore il lui fut impossible de reconnaître la place d'où il avait tiré la terre. De retour chez lui, il voulut pétrir l'argile qu'il avait, la veille, déposée dans un recoin obscur; il lui trouva une couleur jaune singulière, puis, en la maniant, il s'aperçut qu'elle était friable et très-lourde. Ce qu'il prenait pour de l'argile n'était que du sable d'or mêlé de pierres précieuses, pris sur le sol de la ville enchantée.

XII

Le vent du nord, qui continuait à souffler avec une persistance désespérante, nous tint prisonniers durant quinze ou vingt jours dans le *scharm* d'Yambo, immense bras que la mer projette vers les montagnes par une coupure de la côte presque imperceptible et qui n'est éloigné d'Yambo que de quatre ou cinq lieues.

Du scharm d'Yambo, nous pûmes enfin gagner l'extrémité méridionale d'un archipel que Diodore de Sicile et Strabon appellent les Cyclades de la mer Érythrée, vaste pépinière d'îles, dont les unes, déjà vieilles, sont semées de salsoles ou entourées d'une bordure de palétuviers; dont les autres, plus

jèunes, effleurent à peine la surface de la mer de leur tête encore nue.

Dans les interstices qui séparent celles-ci de leurs aînées, à mesure que le sol sous-marin se soulève, poussé par quelque force d'expansion souterraine, d'innombrables récifs montent lentement avec leurs forêts de coraux, leurs prairies d'algues de toutes les couleurs, et, devenus îlots à leur tour, émergent un à un, ajoutant une moucheture de plus aux mouchetures fauves qui diaprent la robe bleue de la mer. Un cordon d'écueils qui brisent la lame enclôt tout l'archipel. Dans l'intérieur de cette enceinte toujours calme, des bancs de poissons font bouillonner les eaux comme une chaudière en ébullition; des tortues dorment à leur surface ou se traînent sur le sable humide des grèves, au milieu de myriades d'oiseaux pêcheurs; enfin, ces Cyclades du golfe Arabique semblent être la station principale des Huthem.

Bien qu'appartenant à la race arabe, cette tribu n'a point eu la moindre part à l'héritage des enfants d'Ismaël, et, lorsqu'une de ses familles se hasarde sur le continent, les Bédouins ne manquent pas de lui imposer, comme prix de loyer du coin de terre sur lequel ils lui permettent de descendre, une contribution toujours lourde pour ces pauvres pêcheurs.

Les Huthem n'ont donc d'autre domaine que la

mer, d'autre refuge que les îles de pierre dont les autres tribus n'ont point voulu, d'autre patrie que leurs barques. La plupart d'entre eux ne demandent jamais à la terre ferme qu'un peu d'eau douce pour chaque jour et autant d'espace qu'il en faut à un mort pour l'éternité. Leur vie se passe à poursuivre leur proie à travers les méandres de leurs labyrinthe d'îlots. Les épaves que charrient les courants suffisent aux uns pour se faire une barque; deux branches de palétuvier liées ensemble fournissent un radeau aux autres plus pauvres, et, tandis que les enfants jouent avec la lame sur une nacelle qui n'est pas autre chose que la carapace de quelque tortue gigantesque, on peut voir à chaque moment des troupes de femmes se visiter d'une île à l'autre, en franchissant à la nage, au milieu des requins moins agiles qu'elles, les détroits qui les séparent.

D'ailleurs, la mer, qui a bercé leur premier sommeil, est aux Huthem comme une mère : ses tourmentes n'ont de dangers que pour les autres hommes; ses profondeurs, ils les ont sondées; ils savent ce qu'il germe de perles dans ses abîmes; c'est pour eux ses bancs de poissons de toutes les formes, de toutes les couleurs; pour eux les troupeaux de tortues qui pâturent ses algues; pour eux aussi les dugongs qui se cachent dans ses rochers; c'est pour la tribu déshéritée des bois et

des fleurs de la terre que son fond se pave de coraux, de madrépores, arbrisseaux de pierre qui ont des fleurs vivantes aux couleurs bien autrement riches que celles de nos fleurs. C'est pour ses enfants d'adoption qu'elle fait miroiter au soleil ses flots d'azur. Si ses palétuviers sont si feuillus, c'est pour abriter leurs amours; ses fraiches brises soufflent pour eux, et c'est pour eux que sa surface plane reflète les étoiles du ciel, poussière de feu qui tombe du manteau de la nuit dans l'immensité. C'est pour les endormir que ses vagues déferlent sur la plage avec un bruit doux et monotone comme une chanson de nourrice; et, si elle hurle sur les écueils, c'est que, inconsolable comme Rachel, la mer pleure sur ses enfants morts.

Vers le septentrion, l'archipel qui sert d'asile aux flottilles de la tribu de pêcheurs se termine par deux îlots entre lesquels passe un courant rapide qui porte vers le sud. Les barques arabes n'oseraient se hasarder dans ce canal criblé de roches à fleur d'eau, si un santon, qui veille sur elles du haut d'un promontoire, où une hutte marque sa tombe, ne devait les couvrir de sa protection. Aussi, dès que ce cap est en vue, l'équipage récite-t-il dévotement le fatḥa, tandis que le patron jette une tasse de café et un peu de galette au beurre à la mer, qui se garde bien de toucher à cette pieuse

offrande, mais la porte religieusement jusqu'au pied de la tombe vénérée.

Cette île et le saint qui garde ce dangereux passage portent le nom de cheik Marbout.

Notre pilote ne manqua pas de nous citer, comme preuve de la puissance du cheik, l'histoire d'une baghléh du golfe Persique, qui portait du riz à Suez.

Le nakoudah, qui était un esprit fort, un *farmaçoun* (franc-maçon), comme disent les Arabes, dormait profondément au moment où la barque s'approcha de la passe. Le pilote et les marins firent la prière d'usage, et ils allaient jeter à la mer le tribut que tout voyageur paye au saint, lorsque le patron s'éveilla. Non-seulement il s'opposa à ce que les autres se conformassent à l'usage immémorial, non-seulement il but le café et mangea la galette destinée au cheik, mais encore, joignant l'insulte à l'impiété, il courut à la poulaine, et, crachant dans la mer, il ajouta :

— A toi ceci, cheik !

Alors, les marins virent une énorme vague accourir, s'emparer du crachat du nakoudah pour le porter à la tombe du santon. Aussitôt la barque frémit dans toutes ses membrures, comme un homme dont la peur fait trembler tous les os; la brise qui enflait sa voile tomba brusquement, l'impétuosité du courant se trouva décuplée en une

seconde, et la mer gronda de sa voix la plus menaçante. Tout à coup, la baghléh, un moment incertaine, prit sa course sur le dos des lames avec une rapidité effrayante, bondit d'écueil en écueil comme le boulet de ricochet en ricochet, et alla se briser, ainsi qu'une ampoule de verre, contre les rochers que domine le tombeau du cheik. Tout l'équipage se sauva, hors le patron, dont on ne retrouva pas même le cadavre.

Heureusement, malgré le sourire d'incrédulité avec lequel chacun de nous accueillit l'histoire que l'on vient de lire, nous franchîmes sans accident ce détroit redoutable.

Quelques heures plus tard, nos marins laissaient tomber leurs ancres au fond d'un petit bassin circulaire, à dix brasses des huttes qu'une misérable bourgade, protégée par un fortin turc, éparpille sur une plage sablonneuse. Nous étions à El-Ouich.

En remontant la vallée à laquelle fait suite la petite crique où nous venions d'aborder, on arrive, en deux heures de marche, à une citadelle plus grande qui garde quatre ou cinq puits, lieu de station pour la caravane de pèlerins que la Syrie envoie tous les ans aux villes saintes de la Mecque et de Médine.

Les murs de cette forteresse, où nous nous arrêtâmes un moment, présentent alternativement les zones blanches et rouges que l'Égytien aime à

peindre sur sa demeure, comme souvenir de l'architecture polychrome qui devait donner tant d'éclat aux monuments élevés par ses pères. Un jardin l'entoure d'une ceinture de dattiers et de figuiers dont la vigoureuse verdure contraste avec l'aridité des collines granitiques voisines. Derrière la citadelle, la vallée se rétrécit tout à coup, et serpente entre deux parois de rochers à pic, dont çà et là les plans sont couverts de grossières figures d'hommes, d'animaux, ou des signes distinctifs que chaque tribu imprime avec un fer rouge sur la cuisse de ses chameaux : tout cela est l'œuvre des chevriers qui gardent leurs troupeaux au milieu des *rôk* (*salvadora persica*), des *tumex roseus*, des gramens rigides, unique végétation de ces montagnes.

A deux journées de marche vers l'est, on trouve une ville dont les Bédouins qui nous accompagnaient dans cette excursion jusqu'à cette deuxième citadelle ne purent nous dire le nom, mais dont les maisons intactes n'ont d'autres habitants que des momies humaines, intactes aussi, que l'on retrouve dans toutes les pièces, les unes assises, les autres debout contre les murs ou couchées sur des estrades de marbre, comme si une destruction instantanée fût venue surprendre la ville inconnue au milieu même de l'agitation de la vie.

Cette cité morte n'est pas le seul vestige d'un

peuple éteint, bien supérieur en civilisation aux hordes farouches qui vivent aujourd'hui sur cette terre des ruines oubliées.

Plus avant encore vers l'est, des portes colossales s'ouvrent dans le flanc d'une montagne composée de masses de sables de toutes les couleurs agglutinés par quelque déluge. Ces portes conduisent à d'immenses excavations que de rares voyageurs arabes ont pu seuls visiter. Tous parlent avec admiration de ces cryptes, taillées, selon toute apparence, aux premiers âges des races humaines, et dans l'intérieur desquelles se succèdent à l'infini des palais soutenus par des colonnes ou des cariatides gigantesques. Partout, dans les rues de la ville souterraine, les murs sont couverts de sculptures en creux, représentant les principales scènes de la vie privée, de la vie publique, de l'histoire religieuse et militaire du peuple qui l'habita. Pas une marche ne manque à l'escalier qui conduit à chacun de ses palais, longue suite de voûtes chargées d'ornements fantastiques, de galeries que gardent des génies de pierre sombres et silencieux. Partout, ce sont des cuisines, des divans ou des banquettes vides semblant attendre les lits de repos qui devaient les recouvrir ; des salles de bains où l'eau coule encore par mille canaux ; des gynécées mystérieux où le pied du Bédouin butte de loin en loin contre quelque merveilleux joyau oublié sur les

dalles par les esclaves chargées de rassasier de caresses le maître que la mort a emporté avec elle depuis bien des siècles. A cette autre ville, le nomade de nos jours a donné le nom de Médaïn-Saléh.

En partant d'El-Ouich, notre saïa dut ranger la côte de plus près encore, de manière à passer entre l'île du djebel Hassani et la terre ferme. Cela nous écartait bien un peu de la route ordinaire des barques qui de Djeddah remontent vers Suez ou Kosséir; mais, avant de quitter la mer Rouge, M. Fresnel tenait à résoudre un problème de géographie ancienne.

Il s'agissait de retrouver les ruines de Leucé-Comé, où, en l'an 24 de J.-C., aborda la flotte romaine qui portait Élius Gallus et son armée en Arabie. Avec sa science infaillible, d'Anville avait fixé l'emplacement du port nabatéen sur la partie de la côte à laquelle les Arabes ont continué de donner le nom de Haoura, qui en syriaque a la même signification que le *Leucos* des Grecs.

Or, de la crique de Deghébéich, où nous pûmes mouiller, et au fond de laquelle une source coule au milieu de touffes de roseaux, ni plus ni moins qu'une naïade des idylles de Théocrite, nous avions devant nous le district de Haoura. La petite rade d'Oum-el-Lidj, avec son castellum romain en lave noire, et l'hémicycle de ruines anciennes qui l'entre, nous restait à une lieue sur la droite; enfin,

nous avions, à une lieue aussi vers la gauche, le port d'Ozhama, vaste, parfaitement sûr, grâce au banc de récifs qui le défend comme un môle de la houle du large, et dans lequel la flotte d'Élius Gallus pouvait tenir à l'aise.

La plage, à laquelle la grande quantité d'ossements humains que les Arabes ont dû retrouver dans les environs a pu faire donner le nom d'Ozhama, est couverte de buttes évidemment formées de décombres, où abondent des débris de poteries, de vases de verre qui témoignent d'une industrie avancée.

Parmi ces buttes, éparses sur un espace de près d'une lieue, nous en remarquâmes quelques-unes de plus considérables, à la superficie desquelles il n'était pas difficile de suivre les traces d'un mur circulaire vers lequel venaient converger une foule de rayons, à peu près comme les jantes d'une roue viennent s'implanter dans le moyeu.

Que penser de ces édifices constellés? Étaient-ce des temples ou des forteresses? Étions-nous en face de quelque singularité architecturale particulière aux Nabatéens, comme les villes elliptiques où tout avait la forme de pyramides tronquées l'étaient aux Hamyarites, et les cités creusées dans les montagnes aux Chananéens de la péninsule? Malheureusement, il est difficile de se faire une idée de ce que fut la ville ancienne. Contre ces

restes de murs, le vent a accumulé des sables qui ont tout recouvert de leur suaire.

Un courant d'eau qui se perd sous terre avant d'arriver à la mer, et que les Bédouins emploient à arroser leurs dattiers, devait fournir l'eau douce nécessaire à une nombreuse agglomération d'hommes. Des râk, des nébek, des gommiers rachitiques poussent çà et là du milieu des décombres : au nord et à l'est, une plaine de sable s'étend jusqu'à une première chaîne de montagnes jaunes; derrière celle-ci apparaissent les cimes violettes d'une deuxième ligne, que surmontent les pics d'azur d'une troisième. Au-dessus, un ciel ardent blesse votre prunelle de son éclat. Vers le sud, par une gorge du massif de collines qui vient mourir au bord de la crique de Déghébéich, une forêts de dattiers aux verts panaches descend jusqu'à la mer.

Il faut avoir promené ses regards sur les solitudes que, dans le Hedjâz, le voyageur voit toujours devant lui comme une image de mort; il faut avoir senti tomber sur son cœur l'effroi dont on ne peut se défendre en cheminant sur cette terre où rien ne se meut, hors le linceul de sable qui l'enveloppe, pour comprendre quel bien fait la vue d'un dattier frais, élégant, flexible comme la taille d'une jeune fille, jouant gracieusement au souffle de la brise.

Tel est le paysage qui entoure la ville des Nabatéens, endormie sous la poudre séculaire, au bord du flot bleu de la mer Rouge, qui lui apportait les richesses de l'Inde et de l'Afrique orientale, à la lisière du désert que sillonnaient ses caravanes, au pied des dattiers que plantèrent ses habitants, et dont la postérité, moins fragile que les générations humaines, lui a survécu.

Les Bédouins semblaient nous accompagner à regret, comme si le bruit de nos pas eût dû réveiller les ossements des morts. Eux-mêmes évitent de traverser ce champ de ruines, où le chacal ne trouverait pas à creuser son terrier, et qui n'est hanté que par quelques familles d'*œdicnèmes* au cri funèbre, et par le *mokawi*, autre petit oiseau qui, à chaque minute, s'élève par un bond vertical de huit ou dix pieds de haut, et retombe en tournoyant lentement, les ailes tendues, les longues plumes de sa queue étalées en éventail, en même temps qu'il siffle deux ou trois notes pleines d'une mélancolique douceur.

Les Nabatéens furent, selon toute apparence, une colonie chaldéenne que quelque tourmente politique chassa du bassin de l'Euphrate et fit émigrer d'abord vers la Palestine, puis, en suivant la vallée du Jourdain, vers la singulière contrée au milieu de laquelle s'éleva Préta, leur capitale

que Zénobie, leur dernière reine, défendit héroïquement contre les armées romaines.

Établis sur un sol infertile, les Nabatéens se firent les courtiers entre les peuples de l'Asie occidentale et les marchands de l'Inde et de l'Afrique orientale. Le désert se couvrit de leurs caravanes, la mer de leurs vaisseaux. Ce fut sans doute pour épargner à ceux-ci les dangers et les lenteurs d'une navigation dans le golfe Élanitique ou de l'Akabah, comme on l'appelle aujourd'hui, golfe qui n'est que le prolongement de la vallée de Pétra, et dans lequel souffle sans interruption le vent du nord, que les Nabatéens fondèrent, à Houra, le florissant emporium de Leucé-Comé.

Jaloux des richesses des Nabatéens, ainsi que de la puissance des Hamyarites de l'Arabie Heureuse, les Romains résolurent de se substituer à ces deux peuples pour l'exploitation du commerce de l'Inde. Un simple chevalier fut mis à la tête d'un corps de troupes assez considérable, et la flotte, partie des ports de Bérénice, de Myos-Hormos, de Suez, sur la côte d'Égypte, vint aborder à Leucé-Comé.

Là, Élius Gallus, le général chargé de cette campagne, prit pour guide un Nabatéen du nom de Syllæus, qui, sous prétexte que les routes de terre n'étaient pas praticables, proposa de gagner par mer le pays des Sabéens. Cette seconde navigation ne prit pas moins de six mois, au bout des-

quels l'armée atteignit enfin les provinces hamyarites. Élius Gallus marcha aussitôt sur Mareb, la ville royale; mais Syllæus l'égara encore dans des routes difficiles qu'il allongeait à plaisir. Attaqués par d'innombrables ennemis, les Romains en vinrent facilement à bout, grâce à leur discipline et à la supériorité de leur armement; dans un combat, entre autres, ils tuèrent dix mille hommes et ne perdirent que deux des leurs.

Mais un ennemi autrement redoutable que les Arabes les attendait dans ces longues marches, sous un ciel dévorant : c'étaient les maladies que la fatigue, la faim, la disette ou la mauvaise qualité des eaux rendaient plus terribles. Le scorbut se mit dans les légions, et l'armée dut renoncer à aller plus loin. Elle s'arrêta à deux journées de marche de la ville royale, devant une autre cité hamyarite que des historiens grecs appellent *Caripeta*, et dont M. Arnaud avait visité les ruines en 1845. Élius Gallus revint presque seul en Égypte, et après lui nul n'alla promener les aigles impériales dans les provinces de la péninsule.

Leucé-Comé n'était pas l'unique établissement des Nabatéens sur cette côte. Ainsi, à quelques heures d'Ozhama, se trouve, nous dirent les Bédouins, des ruines mieux conservées, qu'ils appellent Kassr-el-Bent (le château de la jeune fille). A quatre journées vers l'est, une troisième ville,

connue aujourd'hui sous le nom de Heïs, n'offre plus que des débris informes sur lesquels sont gravés des caractères inconnus.

Au nord-est de Leucé-Comé, à peu de distance de la mer, commence la province du Hidjr, qui sépare le Hedjâz de la Syrie. Là, comme à Médaïn-Saléh, les montagnes recèlent dans leurs flancs des villes souterraines jadis habitées par les Béni-Thamoûd. Ce peuple, qui précéda les Nabatéens sur la terre arabe, semble avoir eu longtemps le monopole de la route commerciale ouverte par Sémiramis, du golfe Persique à la mer Érythrée, à travers les déserts du Hidjr et du Hedjâz, route dont une grande cité marquait chaque étape. Les richesses qu'ils acquirent corrompirent les Béni-Thamoûd, auxquels Dieu, toujours clément, envoya Saléh, son prophète, avant de prononcer leur ruine.

— Au nom de quel Dieu viens-tu nous sommer de faire pénitence? lui demandèrent les Thamoûdites.

— Au nom du Dieu éternel et tout-puissant, répondit le prophète.

— S'il est tout-puissant, lui dit-on encore, que ne te donnait-il un signe auquel les autres hommes pussent reconnaître son envoyé?

— Le voici, ce signe, et malheur à qui doutera après avoir vu !

Ce disant, l'homme de Dieu prit une javeline,

et en frappa la montagne. Alors, le rocher s'ouvrit, et il s'en échappa une chamelle toute blanche, haute de quinze coudées, qui, accourant vers le prophète, s'accroupit humblement à ses pieds.

Mais un homme de sang entre tous ces géants sanguinaires prit son arc, posa sur la corde une flèche plus longue que les lances des hommes de nos jours, et la décocha dans les flancs de la chamelle, qui expira, traversée d'outre en outre.

— Si elle était sortie de la montagne par la volonté du Tout-Puissant, s'écria-t-on de toutes parts, il n'eût été au pouvoir d'aucun homme de la tuer.

Saléh dut s'enfuir pour éviter la mort.

A peine eut-il dépassé les limites du Hidjr, qu'il monta jusqu'au sommet d'une haute montagne d'où il voyait se dérouler au-desous de lui les vallées habitées par les Thamoûdites. Étendant alors sa main vers le peuple impie, il le maudit. Aussitôt le ciel devint rouge comme du sang; des nuages de feu s'y amassèrent durant trois jours. Au soir du troisième, ces nuages s'abaissèrent sur les vallées maudites, d'où monta une immense clameur de détresse, et, au contact de la brume ardente, les arbres, les hommes, les animaux s'enflammèrent comme des torches. Au coucher du soleil, il ne restait rien de vivant à la surface du Hidjr.

Quant à Codar le Roux, — ainsi s'appelait le Thamoûdite qui avait tué la chamelle miraculeuse, — il devait avoir une plus large part dans la malédiction du prophète. Tandis que ses frères étaient consumés entièrement par le feu du ciel, son cadavre ainsi que celui de la chamelle furent préservés d'une destruction complète : les chairs seules, réduites en cendres, se détachèrent, laissant à nu les ossements qu'elles recouvraient.

Alors, le squelette de l'homme se leva comme si la vie lui eût été rendue, alla au squelette de la chamelle et sauta sur sa croupe; celle-ci, s'animant à son tour, partit pour ne plus s'arrêter : elle devait promener à jamais dans tous les déserts de la péninsule son cavalier doublement maudit.

Un soir, ajoutèrent les Bédouins qui nous racontaient cette légende, une petite caravane s'arrêta précisément sur les ruines de Leucé-Comé : elle se composait de pèlerins qui revenaient de Médine et remontaient vers la Syrie.

Comme le soleil allait se coucher, tous ces hommes firent leurs ablutions, ouvrirent leurs nattes sur la terre et se prosternèrent vers la *kâbâ* d'Abraham. Un seul ne pria pas. Celui-ci était un de ces hommes dont personne ne pourrait dire 's sont giaours ou musulmans, et auxquels les

Turcs donnent le nom de *déli*, qui pourrait se traduire par homme qui n'a jamais eu peur ni du ciel ni de la terre. Pendant que les premiers tournaient le dos au couchant, où le disque du soleil flottait à l'extrême limite de l'horizon, entre un ciel de feu et une mer étincelante, chacun d'eux put entendre le sable crier comme sous les pas d'un dromadaire ; puis un autre dromadaire encore s'élança dans la même direction ; mais, absorbés par la prière, pas un ne tourna la tête.

Leurs rékas terminés, chacun chercha des yeux le déli. Depuis un moment celui-ci fuyait vers le nord-est sur sa monture, qui courait comme le vent, à la poursuite d'un autre cavalier et d'un autre dromadaire. Ce dernier groupe avait de si gigantesques proportions, que les pèlerins hésitaient à en croire leurs yeux. Le corps du dromadaire et celui de l'homme semblaient bâtis d'os seulement, et, par les interstices qui séparaient les diverses pièces de leur charpente, on distinguait le ciel, les montagnes, les arbres, comme les détails d'un paysage vu derrière un grillage. Ces deux squelettes n'avaient pas moins de vingt-cinq à trente coudées de hauteur.

Le déli avait beau précipiter sa course, jamais il ne parvenait à gagner un pouce de terrain sur l'effrayante apparition qu'il poursuivait, comme pour braver Dieu ; encore celle-ci s'arrêtait-elle à

l'attendre au sommet de chaque colline. Les pèlerins entendirent leur compagnon décharger successivement son fusil et ses pistolets sur le cavalier fantastique, et bientôt la vision se perdit dans l'éloignement, toujours suivie du déli, qui ne reparut jamais plus. Ce cavalier géant et sa colossale monture, c'étaient Kodâr, le Thamoûdite maudit, et la chamelle miraculeuse qui l'emportait dans des déserts sans nom.

De Déghébéich, nous remontâmes encore jusqu'à la hauteur de Moïla, cherchant le lit du vent qui vient du fond du golfe de l'Acabah, et auquel les matelots arabes s'abandonnent, lorsqu'il s'agit de traverser le golfe pour gagner Kosséir.

A la nuit tombante, on alluma pour la première fois la lumière de l'habitacle; le pilote épousseta sa boussole depuis longtemps inutile, et recouverte d'une couche de poussière qui empêchait de lire les rumbs des vents, et, après une longue prière récitée en commun, dans le but de mettre nos personnes et notre barque sous la sauvegarde du Prophète, nous fîmes route le cap à l'ouest.

Au jour, le vent était tombé. Ce calme imprévu commençait à assombrir toutes les figures, lorsque apparurent jouant avec la lame et s'élevant au-dessus par d'énormes bonds, toute une bande le marsouins que les matelots saluèrent de longs cris de joie. En mer, la rencontre de ces animaux

est toujours d'un heureux présage, nous dit-on; de là leur nom d'Abou-salama, ou de père du salut.

Le présage ne nous trompa pas. Le vent revint sur le soir et notre traversée s'acheva sans autre incident qu'une pêche au requin, qui toutefois n'eut pas un résultat complet.

Quatre ou cinq de ces squales géants nagèrent tout le jour dans notre sillage, tantôt déchirant la surface de la mer de leur nageoire dorsale, tantôt se tenant à une profondeur telle, qu'à travers la couche d'eau bleuâtre qui les recouvrait, leur corps enveloppé d'une peau grise nous apparaissait sous le hideux aspect d'un cadavre verdi par un séjour trop prolongé dans un milieu humide. Chacun de ces animaux était suivi d'une nuée de poissons gros au plus comme des harengs, zébrés de zones argentées et de rubans d'un vert d'émeraude. Le squale allait, venait, toujours entouré de l'escadron agile qui tournait autour de lui; c'était, pour me servir d'une comparaison assez juste que j'emprunte à l'un de nos marins, comme un pacha de la mer suivi d'une légion de *kaouas*.

Nous jetâmes à la mer un énorme croc, au bout duquel nous avions fixé un morceau de viande. L'un des requins, prenant son élan, passa sous la ligne en se renversant sur le dos et avala la chair et le croc de fer. Nous le crûmes pris, et les mate-

lots commençaient à tirer lentement leur ligne, lorsque le monstre se dégagea par un léger effort, laissant, au lieu du croc recourbé attaché au bout de la corde, un morceau de fer droit comme un fer de lance.

Enfin, nous mouillâmes à Kosséir, cinquante-cinq jours après notre départ de Djeddah, et, deux jours plus tard, nous prenions la route de Kénéh, ne marchant que la nuit, nous reposant le long du jour au fond de quelque ravine couverte de l'ombre des pics voisins.

A la troisième marche, nous atteignîmes un défilé tortueux dont les deux revers sont couronnés, de distance en distance, de redoutes et de guérites qui, vues à la lueur indécise de la lune, avaient l'air de sentinelles chargées de veiller sur le désert de granit et de porphyre par lequel le bassin arabique est séparé de la vallée du Nil. Tout cela était l'ouvrage des demi-brigades qui, lors de l'expédition française, furent chargées de fermer cette route aux Anglais débarqués à Kosséir avec des forces supérieures.

Un peu plus loin nous passions devant une vaste enceinte rectangulaire qui coupe la vallée, plus large en cet endroit. Dans l'intérieur, des pâtres ababdéh avaient allumé un feu de broussailles vers lequel je me dirigeai.

Les hommes, assis autour du feu, écoutaient,

tout en fumant, les racontances de l'un d'eux, et le premier mot que je pus saisir de ces récits fut le nom du sultan Bounabardi. Cette enceinte, derrière laquelle quelques Bédouins parlaient du général Buonaparte, était encore un camp français. Le sol sur lequel je marchais avait résonné sous les crosses de fusils français; les échos de ces solitudes avaient répété le cri de veille et les hymnes de victoire de nos soldats. Il me semblait voir des cohortes de fantômes défiler à la pâle clarté tombée du ciel, ou entendre, dans le bruit du vent à travers les déchirures des collines, l'aigre clameur des clairons, le fracas des tambours, le hennissement des chevaux, le froissement du fer, le cahot des pièces roulant sur les rochers. Les hommes ne se souviennent plus de Rhamsès le Grand; les statues de Memmon sont muettes depuis des siècles sur les ruines des palais qu'il édifia. Il n'est plus en Égypte qu'un seul grand souvenir, qu'une seule ombre devant laquelle se sont éclipsées les ombres des pharaons : c'est celle du général de la république française. Les générations qui se succéderont sur les rives du Nil se diront son nom d'âge en âge.

Cinq jours nous suffirent pour parcourir les six journées de caravane qui séparent Kosséir de Kéneh. De ce dernier point, nous remontâmes le Nil pour visiter la haute Égypte, et, trois mois

plus tard, en septembre 1849, un des paquebots qui desservent la ligne d'Alexandrie à Marseille nous emportait vers la France.

FIN.

TABLE DES CHAPITRES.

—

I. 5
II. 21
III. 37
IV. 46
V. 51
VI. 66
VII. 78
VIII. 101
IX. 125
X. 132
XI. 165
XII. 184

FIN DE LA TABLE.

COLLECTION HETZEL IN-32

—

AVIS IMPORTANT

Beaucoup des ouvrages publiés dans la COLLECTION HETZEL sont plus complets que les mêmes ouvrages publiés en France. Ils sont imprimés sur les manuscrits originaux en Belgique et n'ont point à subir les retranchements qu'exige souvent la législation française.

—

ACHARD (A.). La Robe de Nessus. . . . . 2 vol.
ARAGO (F.). Histoire de ma jeunesse. . . . . 1 vol.
ARAGO (J.). Les Deux Océans. Dernier ouvrage de l'auteur des Souvenirs d'un Aveugle . . . . . 3 vol.
AUGIER (Ém.). Théâtre complet . . . . . 8 vol.
AYCARD (Marie). Le Diamant de famille . . . . . 4 vol.
— Les Gentlemen de grands chemins . . . . . 2 vol.
BAISSAC (J.). La Femme dans les temps anciens . 1 vol.
— La Femme dans les temps modernes . . . . . 1 vol.
BALZAC (H. de). Les Femmes . . . . . 1 vol.
— Maximes et Pensées . . . . . 1 vol.
BEAUVOIR (R. de). Les Œufs de Pâques. . . . . 1 vol.
BÉDOLLIÈRE (Ém. de la). Histoire de la mode en France . . . . . 1 vol.
BERNARD (A. de). Pauvre Matthieu. . . . . 2 vol.
— Les Frais de la guerre. . . . . 2 vol.
BERTHET (Élie). Les Chauffeurs . . . . . 5 vol.
— Les Émigrants . . . . . 8 vol.
BOSQUET (Émile). Une passion en province . . . . 1 vol.
BOUGEARD (Alfred). Les Moralistes oubliés. . . . 1 vol.
BRÉHAT (A. de). Le Château de Kermaria. . . . . 1 vo
— Un Drame à Calcutta . . . . . 1 vo

BUCHON (Max). Le Fils de l'ex-maire. . . . . 1 vol.
CHAMPFLEURY. La Bohême amoureuse . . . . . 1 vol.
— M. de Boisd'hyver . . . . . 3 vol.
— Propos amoureux. . . . . 1 vol.
— Richard Loyauté. . . . . 1 vol.
— La Succession le Camus. . . . . 2 vol.
COLET (Louise). Un Drame rue de Rivoli. . . . . 1 vol.
— Le comte de Landevès . . . . . 1 vol.
DASH (madame). La Duchesse de Lauzun . . . . . 9 vol.
DEMOULIN (J). Claire Stevart. . . . . 2 vol.
— Deux Anges tombés . . . . . 1 vol.
DESCHANEL (Ém.). Le Bien qu'on a dit de l'amour. 1 vol.
— Le Mal qu'on a dit de l'amour. . . . . 1 vol.
— Histoire de la conversation. . . . . 1 vol.
— Le Bien et le Mal qu'on a dits des enfants . . . . 1 vol.
— Le Mal qu'on a dit des femmes (6e édition). . . . 1 vol.
— Le Bien qu'on a dit des femmes (3e édition) . . . 1 vol.
— Les Courtisanes grecques . . . . . 1 vol.
DESLYS (Ch.). Les Étudiants d'Heidelberg. . . . . 2 vol.
DUMAS (Alexandre). Charles le Téméraire . . . . . 2 vol.
— Black . . . . . 3 vol.
— Le Chasseur de sauvagine . . . . . 2 vol.
— Aventures et Tribulations d'un comédien . . . . 1 vol.
— El Salteador . . . . . 2 vol.
— Histoire de mes bêtes . . . . . 2 vol.
— La Jeunesse de Louis XIV. . . . . 1 vol.
— Les Mohicans de Paris. . . . . 10 vol.
— Salvator (suite des Mohicans). . . . . 12 vol.
— L'Horoscope . . . . . 3 vol.
— Ainsi soit-il . . . . . 3 vol.
— De Paris à Astrakan, nouvelles impressions de voyage. . . . . 2 vol.
La Route de Varennes. . . . . 1 vol.
Les Louves de Machecoul . . . . . 8 vol.
Les Compagnons de Jéhu. . . . . 5 vol.

DUMAS (Alexandre). Ingénue . . . . . 5 vol.
— Le Page du duc de Savoie. . . . . 5 vol.
— Les Grands Hommes en robe de chambre :
Henri IV. — Louis XIII. — Richelieu.— César. 8 vol.
— Voyages d'Abd-el-Hamid-Bey. . . . . 4 vol.
— Marie Giovanni. . . . . 4 vol.
— Le Lièvre de mon grand-père . . . . . 1 vol.
— Le Meneur de loups . . . . . 2 vol.
— Le Capitaine Richard . . . . . 2 vol.
— Causeries. . . . . 4 vol.

I. Les trois dames. — Les rois du lundi. — Une chasse aux éléphants. — L'homme d'expérience. — Les étoiles commis voyageurs. — La dernière année de Marie Dorval.
II. Le lion de l'Aurès. — Poëtes, peintres et musiciens.—Béranger, sa vie et ses œuvres. — Un plan d'économie. — La figurine de César. — Une fabrique de vases étrusques à Bourg en Bresse.
III. Ah! qu'on est fier d'être Français!—A ceux qui veulent se mettre au théâtre. — Eugène Sue, sa vie et ses œuvres. — État civil du comte de Monte-Cristo.—Les petits cadeaux de mon ami Delaporte. — Un voyage à la lune.— Ce qu'on voit chez madame Tussaud.
IV. Un dernier mot sur Béranger. — Désir et possession. — Les courses d'Epsom. — Une mère. — Un fait personnel. — Le curé de Boulogne. — A propos d'un petit malheur.

— L'Homme aux contes. . . . . 1 vol.

Le Soldat de plomb et la Danseuse de papier.— Petit-Jean et Gros-Jean.—Le Roi des taupes et sa fille. — La Jeunesse de Pierrot.

ESQUIROS (A.). Le Château d'Issy . . . . . 1 vol.
FERRY (Gabriel). Tancrède de Châteaubrun . . . . 2 vol.
FÉVAL (P.). Le Bossu . . . . . 6 vol.
— Les Compagnons du silence. . . . . 8 vol.
— Les Errants de nuit . . . . . 3 vol.
— La Fabrique de mariages . . . . . 6 vol.

FÉVAL (P.). La Louve . . . . . 4 vol.
— L'Homme de fer . . . . . 5 vol.
GAUTIER (Th.). Avatar. . . . . 1 vol.
— La Jettatura . . . . . 1 vol.
GONDRECOURT (A. de). Une vraie femme . . . . 2 vol.
GOZLAN (Léon). Balzac en pantoufles. . . . . 1 vol.
— La Famille Lambert. . . . . 1 vol.
— La Couronne de paille. . . . . 1 voi
— Les Maîtresses à Paris . . . . . 1 vol.
GRAMONT (F. de). Euphrosine . . . . . 1 vol.
— La Fille du garde . . . . . 1 vol.
— Mademoiselle de Riville . . . . . 2 vol.
HOUSSAYE (A.). Les Comédiennes d'autrefois . . . 2 vol.
HUGO (Charles). Le Cochon de Saint-Antoine . . . 3 vol.
HUGO (Victor). Le Beau Pécopin . . . . . 1 vol.
— Le Dernier Jour d'un condamné.—Claude Gueux. 1 vol.
— Poésies complètes . . . . . 7 vol.
JANIN (Jules). La Comtesse d'Egmont. . . . . 1 vol.
KOCK (Ch. Paul de). Madame de Monflanquin . . . 4 vol.
KOCK (H. de). Le Médecin des voleurs . . . . . 6 vol.
LAMARTINE. Les Femmes illustres . . . . . 1 vol.
— Jules César. . . . . 2 vol.
LAURENT-JAN. Misanthropie sans repentir . . . . 3 vol.
LAVERGNE (A. de). Le Cadet de famille . . . . . 1 vol.
MAQUET (Aug.). Dettes de cœur. . . . . 2 vol.
— L'Envers et l'Endroit . . . . . 3 vol.
— La Maison du baigneur . . . . . 2 vol.
— La Rose blanche . . . . . 1 vol.
MARMIER (X.). Le Tentateur . . . . . 1 vol.
MAYNE-REID. Aventures d'une famille perdue dans le désert, traduction d'Allyre Bureau. . . 2 vol.
MÉRY. Les Damnés de Java . . . . . 1 vol.
MEURICE (P.). Les Tyrans de village. . . . . 1 vol.
ONNIER (Henry). Comédies bourgeoises . . . . . 1 vol.
Les Petites Gens . . . . . 1 vol.

MONNIER (Henry). Scènes parisiennes. . . . . 1 vol.
— Croquis à la plume . . . . . 1 vol.
— Les Bourgeois aux champs . . . . . 1 vol.
— Galerie d'originaux . . . . . 1 vol.
MONSELET (Ch.). Les Ruines de Paris . . . . . 2 vol.
MUSSET (Alfred de). Mademoiselle Mimi Pinson . 1 vol.
PAUL (Adrien). Thérésa . . . . . 2 vol.
— Un Anglais amoureux . . . . . 1 vol.
PLACE (Ch.). Speranza. . . . . 1 vol.
RATISBONNE (L.). Au Printemps de la vie . . . . . 1 vol.
SAINT-FÉLIX (J. de). Cléopâtre. . . . . 2 vol.
SAINTINE (X.-B.). Chrisna . . . . . 3 vol.
SAND (George). Les Beaux Messieurs de Bois-Doré. 5 vol.
— La Filleule . . . . . 2 vol.
— Laure . . . . . 2 vol.
— Evenor et Leucippe . . . . . 2 vol.
STAHL (P.-J.). Bêtes et gens. . . . . 1 vol.
— Les Bijoux parlants . . . . . 1 vol.
— L'Esprit de Chamfort . . . . . 1 vol.
— L'Esprit des Femmes (6e édition). . . . . 1 vol.
— L'Esprit de Voltaire (2e édition) . . . . . 1 vol.
— Histoire du prince Z. . . . . 1 vol.
— Théorie de l'amour et de la jalousie . . . . . 1 vol.
SUE (Eugène). La Famille Jouffroy . . . . . 6 vol.
— Le Diable médecin . . . . . 3 vol.
— Henriette Dumesnil . . . . . 1 vol.
— Clémence Hervé. . . . . 2 vol.
— Les Secrets de l'oreiller . . . . . 7 vol.
TERRAIL (P. du). Le Page Fleur-de-Mai . . . . . 2 vol.
TEXIER (Edm.). La Duchesse d'Hanspar . . . . . 1 vol.
TILLIER (Cl.). Mon Oncle Benjamin . . . . . 2 vol.
ULBACH (Louis). L'Homme aux cinq louis d'or . . 2 vol.
VAYSSIÈRES (A.). Voyage en Abyssinie . . . . . 2 vol.
VIGNON (C.). Contes à faire peur. . . . . 2 vol.
YVAN (doct. M.). Un coin du Céleste Empire. . . . 1 vol.

COLLECTION MELINE, CANS ET Ce.

ÉD. AUTORISÉES POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER

INTERDITES POUR LA FRANCE.

ADRIEN (Paul). Nicette . . . . . 2 vol.
ANCELOT (madame). Une Route sans issue . . . . 1 vol.
ARPENTIGNY (d'). Souvenirs militaires . . . . . 1 vol.
AYCARD (Marie). Une Sœur du Cid . . . . . 4 vol.
— La Renardière . . . . . 4 vol.
BRÉHAT (A. de). Les filles du boer . . . . . 2 vol.
DASH (madame). Notre-Dame des Belles-Fontaines. 0 vol.
DUPLESSIS (P.). Le Batteur d'estrade . . . . . 8 vol.
FÉVAL (P.). Madame Gil Blas . . . . . 15 vol.
— Aimée. . . . . 2 vol.
GOZLAN (Léon). Les Martyrs inconnus. . . . . 1 vol.
GRAMONT (F. de). Le Partage . . . . . 1 vol.
— Le Sept Mai. . . . . 1 vol.
GREYSON (E.). Fiamma Colonna . . . . . 2 vol.
KOCK (H. de). Les Femmes de la bourse . . . . . 2 vol.
MARC LE PREVOST. Un Portier qui se dérange . 3 vol.
MONSELET (Ch.). M. de Cupidon . . . . . 2 vol.
NADAR. La Robe de Déjanire . . . . . 2 vol.
REYBAUD (L.). Mémoires d'un garde de Paris. . . 3 vol.
ROBERT (Adrien). Les Gueux verts . . . . . 2 vol.
SCRIBE (E.) La Jeune Allemagne . . . . . 4 vol.

HISTOIRE DE LAW, par A. Thiers. 1 vol. in-18.
WATERLOO. Histoire de la Campagne de 1815, par le lieut.-colonel Charras, seconde édition. 2 vol. in-18 avec atlas contenant 5 cartes et plans. fr. 8

COLLECTION HETZEL, A 3 FR., IN-18

CETTE COLLECTION PARAITRA :

Pour la France, chez MM. Magnin, Blanchard et Ce, rue Saint-Jacques, 59, à Paris.
Pour Bruxelles, chez Hetzel et Ce.
Pour l'Allemagne, chez Alphonse Dürr, à Leipzig.

OUVRAGES PARUS OU A PARAITRE :

1re SÉRIE.

LE DOCTEUR ANTONIO, par J. Ruffini, auteur de Lorenzo Benoni (*Mémoires d'un Conspirateur*), traduit sous les yeux de l'auteur par Octave Sachot. 1 vol.

HISTOIRE DE L'INDE, depuis ses origines jusqu'à nos jours, par M. de Jancigny, ex-aide de camp du roi d'Aoude, et envoyé de France en Chine et aux Indes. 1 vol.

LES ENFANTS (le livre des mères), par Victor Hugo. 1 vol.

ESPRIT MORAL DU XIXe SIÈCLE, par Louis Martin. 1 vol.

HISTOIRE DE L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE, 6 séries, par Théophile Gautier. 1 vol.

LA VIE A PARIS, 2 séries, par Auguste Villemot; précédées d'une étude sur l'esprit en France à notre époque, par P.-J. Stahl. 2 vol.

CONTES ET NOUVELLES, par P.-J. Stahl.

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par Claude Vignon. 1 vol.

CARACTÈRES ET PORTRAITS DES FEMMES ET DAMES CÉLÈBRES, depuis 1640 jusqu'à nos jours, par Philarète Chasles. 1 vol.

2e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES HUMORISTIQUES.)

LES PETITES TRIBULATIONS DE LA VIE HUMAINE, par P.-J. Martin. 1 vol.

LES MILLE JOIES DE LA VIE HUMAINE, par Jules Viard.

LES BONNES BÊTISES, par P.-J. Martin.

L'ESPRIT DE TOUT LE MONDE, par P.-J. Martin.

3e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES FÉMININES.)

LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

ANTHOLOGIE SATIRIQUE. Le mal que les poëtes ont dit des femmes, par LARCHER et P.-J. MARTIN.

CE QU'ON A DIT DU MARIAGE, DE L'AMOUR ET DU CÉLIBAT, par LARCHER et P.-J. JULLIEN.

LES FEMMES JUGEES PAR LES BONNES LANGUES, par LARCHER et P.-J. JULLIEN.

4e SÉRIE. — (ANTHOLOGIES MORALES.)

LA MORALE UNIVERSELLE

CHOIX DE PENSÉES ET MAXIMES TIRÉES DES MORALISTES DE TOUS LES PAYS, ET CONSTITUANT POUR CHAQUE NATION

l'esprit de ses meilleurs écrivains.

ANTHOLOGIE ITALIENNE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE ESPAGNOLE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE ANGLAISE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE ALLEMANDE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE LATINE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE GRECQUE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE ORIENTALE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE FRANÇAISE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE POÉTIQUE . . . . . 1 vol.
ANTHOLOGIE A L'USAGE DE LA JEUNESSE . 1 vol.

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 46

1859—COLLECTION HETZEL—1859

LEIPZIG

ALPH. DURR, LIBRAIRE-ÉDITEUR

ÉDITIONS IN-32, A 1 FR. 25

Spéciales pour la Belgique et l'Étranger

Alexandre Dumas

DE PARIS A ASTRAKAN	4 vol.
LES LOUVES DE MACHECOUL	8 »
L'HOROSCOPE	3 »
BLACK	3 »
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE	2 »
LA ROUTE DE VARENNES	1 »
L'HOMME AUX CONTES	1 »
LA MAISON DE GLACE	4 »
CAUSERIES	4 »
HISTOIRE DE MES BÊTES	2 »
LES BALEINIERS	3 »

George Sand

LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ	5 »

Eugène Sue

HENRIETTE DUMESNIL	1 »
CLÉMENCE HERVÉ	2 »

Auguste Maquet

L'ENVERS ET L'ENDROIT	5 »
LA ROSE BLANCHE	3 »

Charles Deslys

QUENTIN LE FORGERON	4 vol.
LE COFFRET D'ÉBÈNE	1 »
LE MESNIL-AU-BOIS	3 »
FANFAN LA TULIPE	4 »

Paul de Kock

PAUL ET SON CHIEN . . . . . 8 »
MONSIEUR CHERAMI . . . . . 5 »

Henry Monnier

SCÈNES POPULAIRES . . . . . 6 séries

Élie Berthet

LES ÉMIGRANTS . . . . . 9 vol.

Comtesse Dash

LA DUCHESSE DE LAUZUN . . . . . 8 »
M. TROIS ÉTOILES . . . . . 4 »
LA VILLA BALBIANINO . . . . . 3 »

Comte de Gramont

MADEMOISELLE DE RIVILLE . . . . . 2 »

Louis Ulbach

PAULINE FOUCAULT . . . . . 4 »

COLLECTION HETZEL ET LÉVY

Paris, Bruxelles et Leipzig

A 1 FR. 25

Émile Augier

THÉATRE COMPLET . . . . . 5 vol.

Victor Hugo

POÉSIES COMPLÈTES . . . . . 7 »

Comte de Gramont

COMMENT ON VIENT ET COMMENT ON S'EN VA . . . . . 1 »
COMMENT ON SE MARIE . . . . . 1 »

É. Deschanel

CE QU'ON A DIT DES ENFANTS. . . . . 1 vol.
HISTOIRE DE LA CONVERSATION. . . . . 1 »
LES COURTISANES . . . . . 1 »
LE BIEN QU'ON A DIT DES FEMMES. . . . 1 »
LE MAL QU'ON A DIT DES FEMMES. . . . 1 »
LE BIEN QU'ON A DIT DE L'AMOUR. . . . 1 »
LE MAL QU'ON A DIT DE L'AMOUR. . . . . 1 »

Larcher

CE QU'ON A DIT DE LA FIDÉLITÉ ET DE L'INFIDÉLITÉ. . . . . 1 »

Éd. Grenier

LE RENARD DE GŒTHE . . . . . 1 »

Alfred Bougeard

LES MORALISTES OUBLIES. . . . . 1 »

Léon Gozlan

LES MAITRESSES A PARIS . . . . . 1 »

Alfred de Musset

MIMI PINSON et LE MERLE BLANC . . . . 1 »

Alfred de Musset et P.-J. Stahl

VOYAGE OU IL VOUS PLAIRA. . . . . 1 »

P.-J. Stahl

THÉORIE DE L'AMOUR ET DE LA JALOUSIE. 1 »
L'ESPRIT DES FEMMES. . . . . 1 »
L'ESPRIT DE CHAMFORT . . . . . 1 »
HISTOIRE D'UN PRINCE . . . . . 1 »
UN RÊVE AU BAL DE LA REDOUTE. . . . . 1 »

COLLECTION IN-18, A 3 FR.

A. Thiers

HISTOIRE DE LAW . . . . . 1 vol.

Jules Bastide

LA REPUBLIQUE FRANÇAISE ET L'ITALIE EN 1848. — Récits et documents . . . . . 1 »

Colonel Charras

WATERLOO (avec l'*atlas*, 6 francs) . . . . . 1 vol.

De Jancigny

HISTOIRE DE L'INDE (ancienne et moderne) . 1 »

Victor Hugo

LES ENFANTS (préface de Stahl). . . . . 1 »
LES CONTEMPLATIONS . . . . . 2 »

A. Villemot

LA VIE A PARIS, avec une étude sur l'esprit en France, par Stahl. . . . . 2 »

Ruffini

LE DOCTEUR ANTONIO . . . . . 1 »

Claude Vignon

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE. . . . . 1 »

Théophile Gautier

HISTOIRE DU THÉATRE. L'art dramatique en France (4 séries en vente) . . . . . 6 »

Larcher et L. Jullien

LES FEMMES JUGÉES PAR LES MÉCHANTES LANGUES . . . . . 1 »
LES FEMMES PEINTES PAR ELLES-MÊMES. 1 »
LES HOMMES JUGÉS PAR LES FEMMES . . . 1 »
LE MAL QUE LES POÈTES ONT DIT DES FEMMES . . . . . 1 »
CE QU'ON A DIT DU MARIAGE ET DU CÉLIBAT. . . . . 1 »
LES FEMMES JUGÉES PAR LES BONNES LANGUES. . . . . 1 »

BRUXELLES. — TYP. DE Ve J. VAN BUGGENHOUDT,
Rue de Schaerbeek, 12.